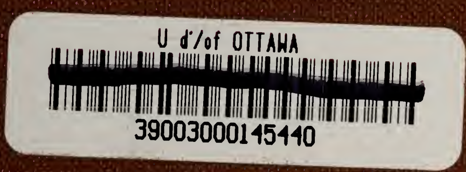

U d'/of OTTAWA
39003000145440

2 - 3 - 70

Méditations séraphiques



Méditations séraphiques

IIe SÉRIE

Les Dimanches, les Fêtes et les temps liturgiques de l'Année

PAR

le R. P. JEAN MÉLIS DE Ste-EULALIE, franciscain

IIe VOLUME

DE LA PENTECÔTE A L'AVENT

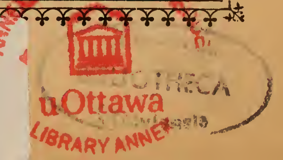


Société Saint-Augustin

DESCLÉE, DE BROUWER ET Cie

LILLE-PARIS-BRUGES

1910



DÉCLARATION DE L'AUTEUR.

Entièrement soumis à la Sainte Église Romaine et aux décrets des Souverains Pontifes, nous déclarons, conformément à la Bulle d'Urbain VIII, n'attribuer qu'une autorité purement humaine à tout ce qui n'aurait pas été confirmé par l'autorité ecclésiastique, et accepter d'avance les jugements que l'Église pourrait porter sur tout ce qui est écrit dans cet ouvrage.

F. JEAN MÉLIS DE Ste-EULALIE.



APPROBATIONS.

IMPRIMATUR.

Marianopoli, die 5a martii 1909.

FR. COLUMBANUS-MARIA DREYER,
O. F. M.
Min. Prov. Franciæ.

NIHIL OBSTAT.

Brugis, 26 novembris 1909.

H. LAHOUSSE,
Can. libr. cens.

IMPRIMATUR.

Brugis, 26 novembris 1909.

H. VAN DEN BERGHE,
Vic. gen.

LA SAINTE MESSE.

In nómine Patris, et ✠Fílii, et Spíritus Sancti. Amen.

Introíbo ad altáre Dei.

℟. Ad Deum qui laetíficat juventútem meam.

Au nom du Père, ✠ du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il. Je m'approcherai de l'autel de Dieu. ℟. Du Dieu qui remplit ma jeunesse d'une sainte joie.

Júdica me, Deus, et discérne causam meam de gente non sancta: ab hómine iníquo et dolóso érue me.

℟. Quia tu es, Deus, fortitúdo mea, quare me repulísti? et quare tristis incédo, dum áffligit me inimícus?

Jugez-moi, Seigneur, et séparez ma cause d'avec celle de la nation qui n'est pas sainte; délivrez-moi de l'homme inique et trompeur. ℟. Car vous êtes ma force, ô mon Dieu: pourquoi vous êtes-vous détourné de moi? pourquoi suis-je dans la tristesse, pendant que l'ennemi m'afflige?

Emítte lucem tuam et veritátem tuam: Ipsa me deduxérunt et adduxérunt in montem sanctum tuum et in tabernácula tua.

℟. Et introíbo ad altáre Dei, ad Deum qui laetíficat juventútem meam.

Faites luire sur moi votre lumière et votre vérité: ce sont elles qui m'ont conduit sur votre montagne sainte et qui m'ont introduit jusque dans vos tabernacles. ℟. Et j'entrerai jusqu'à l'autel de Dieu, jusqu'à Dieu même qui réjouit ma jeunesse.

Confitébor tibi in cíthara, Deus, Deus meus.

Je vous chanterai sur la harpe, ô mon Dieu!

Pourquoi, mon âme. êtes-vous triste, et pourquoi me troublez-vous? ℟. Espérez en Dieu; il est mon Sauveur et il est mon Dieu: car je lui rendrai encore mes actions de grâces.

Gloire au Père, et au Fils, et au Saint-Esprit. ℟. A présent, et toujours, comme dès le commencement et dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

Quare tristis es, ánima mea, et quare contúrbas me?

℟. Spera in Deo, quóniam adhuc confitébor illi, salutáre vultus mei, et Deus meus.

Glória Patri, et Fílio, et Spirítui Sancto:

℟. Sicut erat in princípio, et nunc et semper, et in sáecula saeculórum. Amen.

La messe ne commence qu'ici au temps de la Passion et aux messes des morts.

J'entrerai jusqu'à l'autel de Dieu. ℟. Du Dieu qui réjouit ma jeunesse.

Notre secours est dans le nom du Seigneur. ℟. Qui a fait le ciel et la terre.

Introíbo ad altáre Dei. ℟. Ad Deum qui laetíficat juventútem meam.

Adjutórium ✠ nostrum in nómine Dómini. ℟. Qui fecit coelum et terram.

Le prêtre dit le CONFITEOR, *et l'on répond:*

Que Dieu tout-puissant ait pitié de vous, et qu'après vous avoir pardonné vos péchés, il vous conduise à la vie éternelle. ℟. Ainsi soit-il.

℟. Je confesse à Dieu

Misereátur tui omnípotens Deus et dimíssis peccátis tuis, perdúcat te ad vitam aetérnam. ℟. Amen.

Confíteor Deo omnipo-

ténti, beátae Maríae semper vírgini, béato Michaéli archángelo, beáto Joánni Baptístae, sanctis apóstolis Petro et Paulo, ómnibus Sanctis, et tibi, Pater, quia peccávi nimis cogitatióne, verbo et ópere: mea culpa, mea culpa, mea máxima culpa. Ideo precor beátam Maríam semper vírginem, beatum Michaélem archángelum, beátun Joánnem Baptístam, sanctos apóstolos Petrum et Paulum, omnes sanctos, et te, Pater, oráre pro me ad Dóminum Deum nostrum.

Misereátur vestri omnípotens Deus, et dimíssis peccátis vestris, perdúcat vos ad vitam aetérnam. ℟. Amen.

Indulgéntiam, ✠ absolutiónem et remissiónem peccatórum nostrórum tríbuat nobis omnípotens et miséricors Dóminus. ℟. Amen.

tout-puissant, à la bienheureuse Marie, toujours Vierge, à saint Michel Archange, à saint Jean-Baptiste, aux apôtres saint Pierre et saint Paul, à tous les saints, et à vous, mon Père, que j'ai beaucoup péché par pensées, par paroles et par actions:

C'est ma faute, c'est ma faute, c'est ma très grande faute. C'est pourquoi je supplie la bienheureuse Marie toujours Vierge, saint Michel Archange, saint Jean-Baptiste, les apôtres saint Pierre et saint Paul, tous les Saints, et vous, mon Père, de prier pour moi le Seigneur notre Dieu.

Que Dieu tout-puissant ait pitié de vous et qu'après vous avoir pardonné vos péchés, il vous conduise à la vie éternelle. ℟. Ainsi soit-il.

Que le Seigneur tout-puissant et miséricordieux nous accorde le pardon, ✠ l'absolution et la rémission de nos péchés. ℟. Ainsi soit-il.

O Dieu, vous vous tournerez vers nous, et vous nous donnerez la vie. ℟. Et votre peuple se réjouira en vous.

Montrez-nous, Seigneur, votre miséricorde. ℟. Et donnez-nous votre salut.

Seigneur, écoutez ma prière. ℟. Et que mes cris s'élèvent jusqu'à vous.

Que le Seigneur soit avec vous. ℟. Et avec votre esprit.

Deus, tu convérsus vivificábis nos.

℟. Et plebs tua laetábitur in te.

Osténde nobis, Dómine, misericórdiam tuam. ℟. Et salutáre tuum da nobis.

Dómine, exáudi oratiónem meam.

℟. Et clamor meus ad te véniat.

Dóminus vobíscum.

℟. Et cum spíritu tuo.

*Après l'*INTROÏT, *le* KYRIE ELEISON.

Seigneur, ayez pitié de nous. *(3 fois.)*

Jésus-Christ, ayez pitié de nous. *(3 fois.)*

Seigneur, ayez pitié de nous. *(3 fois.)*

Kyrie, eléison.
Kyrie, eléison.
Kyrie, eléison.
Christe, eléison.
Christe, eléison.
Christe, eléison.
Kyrie, eléison.
Kyrie, eléison.
Kyrie, eléison.

GLORIA IN EXCELSIS *ou Cantique des anges.*

Gloire à Dieu au plus haut des cieux. Et paix aux hommes de bonne volonté sur la terre. Nous vous louons, Nous vous bénis-

Glória in excélsis Deo. * Et in terra pax homínibus bonae voluntátis.* Laudámus te. *Benedícimus te. * Adorá-

mus te. * Glorificámus te. * Grátias ágimus tibi, propter magnam glóriam tuam : * Dómine Deus, Rex cœléstis, Deus, Pater omnípotens. * Dómine, Fili unigénite, Jesu Christe; * Dómine Deus, Agnus Dei, Fílius Patris. * Qui tollis peccáta mundi, miserére nobis. * Qui tollis peccáta mundi, súscipe deprecatiónem nostram * Qui sedes ad déxteram Patris, miserére nobis.* Quóniam tu solus Sanctus* Tu solus Dóminus* Tu solus Altíssimus, Jesu Christe, * cum Sancto ✠ Spíritu, in glória Dei Patris. Amen.

sons, Nous vous adorons, Nous vous glorifions, Nous vous rendons grâces en vue de votre gloire infinie. O Seigneur Dieu, Roi du ciel ! O Dieu Père tout-puissant ! O Seigneur, Fils unique de Dieu, Jésus-Christ ! O Seigneur Dieu, Agneau de Dieu, Fils du Père. O vous qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de nous. O vous qui effacez les péchés du monde, exaucez notre prière. O vous qui êtes assis à la droite du Père, ayez pitié de nous. Car vous êtes le seul Saint, le seul Seigneur, le seul Très-Haut, J.-C., avec le Saint-Esprit, ✠ dans la gloire de Dieu le Père. Ainsi soit-il.

Dóminus vobíscum, etc.

PENDANT LES ORAISONS.

Toute l'Église vous prie en corps, ô mon Dieu, par la bouche du prêtre : je me joins à elle, autant que je puis, pour vous demander tout ce qu'elle vous demande. Accordez-moi votre amour, le pardon de mes péchés, la charité pour mon prochain, et les vertus que je suis obligé de pratiquer dans

mon état. Exaucez-moi, Seigneur, puisque nous vous demandons ces grâces par Jésus-Christ, votre Fils.

PENDANT L'ÉPÎTRE.

Seigneur, qui avez parlé aux hommes en diverses manières par les prophètes et par les apôtres, donnez-moi l'intelligence de votre sainte parole; faites que je l'entende avec soumission, qu'elle pénètre mon cœur, qu'elle soit l'objet de mes désirs et la règle de mes mœurs.

A la fin de l'Épître, on répond:

Rendons grâces à Dieu.	Deo grátias.

PENDANT LE GRADUEL:

O Dieu, qui donnez la lumière de votre Esprit à ceux qui sont dans l'égarement, afin qu'ils puissent retourner dans la voie de la lumière, faites la grâce à ceux qu'honore la qualité de chrétiens, de rejeter tout ce qui est contraire à cet auguste nom, et de remplir parfaitement les devoirs de cette sainte profession.

ÉVANGILE.

Dóminus vobíscum, etc.

Commencement *ou* Suite du saint Évangile selon saint *N.* ℟. Gloire††† à vous, Seigneur.	Inítium *ou* Sequéntia sancti Evangélii secúndum *N.* ℟. Glória tibi, ††† Dómine.

Quelle bouche est assez pure, ô mon Dieu, pour annoncer votre Évangile? quelles oreilles assez chastes pour l'écouter? quel cœur assez saint pour le recevoir, ô mon Dieu, si votre grâce ne le prépare?

Faites-moi vivre dans la foi de l'Évangile de J.-C. votre Fils; faites qu'après l'avoir reçu avec respect, je l'observe avec fidélité et que j'en fasse la règle de ma conduite.

*A la fin de l'*ÉVANGILE, *on répond:*

Laus tibi, Christe.

Louange à vous, ô Jésus-Christ.

CREDO *ou* SYMBOLE DE NICÉE.

Credo in unum Deum * Patrem omnipoténtem, factórem coeli et terrae, visibílium ómnium et invisibílium. * Et in unum Dóminum Jesum Christum, Fílium Dei unigénitum. * Et ex Patre natum ante ómnia sáecula. * Deum de Deo, lumen de lúmine, Deum verum de Deo vero *. Génitum, non factum, consubstantiálem Patri, per quem ómnia facta sunt. * Qui propter nos hómines et propter nostram salútem descéndit de cœlis. * Et incarnátus est de Spíritu Sancto ex María Vírgine, ET HOMO FACTUS EST.* Crucifíxus etiam pro nobis sub Póntio Piláto, passus et

Je crois en un seul Dieu, le Père tout-puissant, qui a fait le ciel et la terre, et toutes les choses visibles et invisibles; en un seul Seigneur Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, qui est né du Père avant tous les siècles; Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu, qui n'a pas été fait, mais engendré, qui n'a qu'une même substance avec le Père, et par qui toutes choses ont été faites. Qui est descendu des cieux pour nous autres hommes, et pour notre salut. Et s'est incarné (en prenant un corps) dans le sein de la Vierge Marie par l'opération du Saint-

Esprit, ET S'EST FAIT HOMME; qui a été crucifié pour nous, qui a souffert sous Ponce-Pilate, et a été mis dans le sépulcre: qui est ressuscité le troisième jour, selon les Écritures; est monté au ciel, et est assis à la droite du Père; qui viendra de nouveau, dans sa gloire, juger les vivants et les morts, et dont le règne n'aura point de fin. Je crois au Saint-Esprit, aussi Seigneur, et qui donne la vie; qui procède du Père et du Fils, est adoré et glorifié conjointement avec le Père et le Fils; qui a parlé par les prophètes. Je crois l'Église qui est une, sainte, catholique et apostolique. Je confesse un baptême pour la rémission des péchés, et j'attends la résurrection des morts et la vie ✠ éternelle. Ainsi soit-il.

Le Seigneur soit avec vous. ℟. Et avec votre esprit.

sepúltus est. * Et resurréxit tértia die, secúndum Scriptúras. * Et ascéndit in cœlum, sedet ad déxteram Patris. * Et íterum ventúrus est cum glória judicáre vivos et mórtuos, cujus regni non erit finis. * Et in Spíritum Sanctum, Dóminum et vivificántem; qui ex Patre Filióque procédit. * Qui cum Patre et Fílio simul adorátur et conglorificátur, qui locútus est per Prophétas. * Et unam sanctam, cathólicam et apostólicam Ecclésiam. * Confíteor unum baptísma in remissiónem peccatórum. * Et expécto resurrectiónem mortuórum. * Et vitam ✠ ventúri sáeculi. Amen.

Dóminus vobíscum.
℟. Et cum spíritu tuo.

OFFERTOIRE.

Voici, mon divin Sauveur, le pain et le vin sous les espèces desquels vous allez bientôt descendre et vous voiler. Je m'associe à la prière du prêtre qui présente ces substances, déjà vénérables, à la Très Sainte Trinité. Dieu Père, Fils et Saint-Esprit, daignez en agréer l'offrande, avant même qu'elle soit digne de vous par la présence du Verbe fait chair. Cet autel me figure la table de la dernière cène que Jésus-Christ célébra avec ses Apôtres, au moment où l'on y apporta le pain qu'il devait changer en son corps, et le vin qu'il allait changer en son sang. Le même mystère va s'opérer, le même prodige s'accomplir dans quelques instants. Que j'y assiste, Seigneur, avec foi et recueillement.

Le prêtre se tourne vers les assistants, et dit :

Oráte, fratres, ut meum ac vestrum sacrificíum acceptábile fiat apud Deum Patrem omnipoténtem.

℟. Suscípiat Dóminus sacrifícium de mánibus tuis, ad laudem et glóriam nóminis sui, ad utilitátem quoque nostram totiúsque Ecclésiae suae sanctae.

Priez, mes frères, afin que mon sacrifice, qui est aussi le vôtre, soit favorablement reçu de Dieu le Père tout puissant.

℟. Que le Seigneur reçoive par vos mains ce sacrifice, pour l'honneur et la gloire de son nom, pour notre utilité particulière, et pour le bien de toute son Église sainte.

Le prêtre répond Amen *et récite la* SECRÈTE.

PRÉFACE COMMUNE.

Per ómnia saécula saeculórum. ℟. Amen.

Dans tous les siècles des siècles. ℟. Ainsi soit-il.

Le Seigneur soit avec vous. ℟. Et avec votre esprit.

Dóminus vobíscum. ℟. Et cum spíritu tuo.

Élevez vos cœurs. ℟. Nous les tenons élevés vers le Seigneur.

Sursum corda. ℟. Habémus ad Dóminum.

Rendons grâces au Seigneur notre Dieu. ℟. Il est juste et raisonnable de le faire.

Grátias agámus Dómino Deo nostro. ℟. Dignum et justum est.

Il est véritablement juste et raisonnable, il est équitable et salutaire, de vous rendre grâces toujours et en tous lieux, ô Seigneur très saint, Père tout-puissant, Dieu éternel, par J.-C., N.-S. C'est par lui que les Anges louent votre Majesté suprême, que les Dominations l'adorent, que les Puissances la craignent et la révèrent, et que les Cieux, les Vertus des Cieux et la troupe bienheureuse des Séraphins célèbrent ensemble votre gloire dans les transports d'une sainte joie. Permettez, Seigneur, que nous unissions nos voix à celles des esprits bienheureux, pour chanter avec eux, prosternés devant vous :

SANCTUS.

Saint, Saint, Saint est le Seigneur, le Dieu des armées. Votre gloire remplit les cieux et la terre : Hosanna au plus haut des cieux !

Sanctus, Sanctus, Sanctus, Dóminus, Deus Sábaoth. Pleni sunt cœli et terra glória tua : Hosánna in excélsis.

Béni ✠ soit Celui qui vient au nom du Seigneur : Hosanna au plus haut des cieux !

Benedíctus ✠ qui venit in nomíne Dómini ; Hosánna in excélsis.

CANON DE LA MESSE.

Aussi réellement que le Fils de Dieu descendit sur la terre, il va dans un instant descendre sur cet autel. Puisque la victime à laquelle vous ne refusez rien est sur le point d'arriver, ô Père céleste, je vous adresse en son nom mon humble prière pour moi, pauvre pécheur; pour mes parents et ma famille; pour mon pays; pour la sainte Église et son chef, le Souverain Pontife; pour mon évêque, pour mon pasteur, pour tous ceux qui me font ou me souhaitent chrétiennement du bien; pour les justes et les pécheurs; pour mes ennemis, si j'en ai. Saints et Saintes de Dieu, intercédez avec moi et pour moi.

CONSÉCRATION. — ÉLÉVATION.

Voici le grand intercesseur! C'est vraiment votre corps, ô Jésus, mon Sauveur, que votre ministre tient en ses mains. C'est vraiment votre sang qui est présent dans le calice. Je me prosterne, j'adore, je rends grâces!

SUITE DU CANON.

Ah! grand Dieu, il y a donc enfin quelque chose sur la terre qui mérite de vous un regard de complaisance. Il ne faut plus dire, Seigneur, que l'homme est indigne de votre attention et de vos bontés. Là est votre propre Fils. Vous l'avez jadis donné au monde par amour; par amour il voulut s'immoler sur la croix, afin de réconcilier le monde avec vous: maintenant, par amour encore, il descend invisible au milieu de nous, et il renouvelle sur l'autel, mais sans mourir et sans souffrir de nouveau, le sacrifice du Calvaire. En vertu de ses mérites infinis et en son nom, nous demandons à votre miséricorde le pardon de nos péchés; nous

sollicitons de votre bonté les lumières et la force qui nous sont nécessaires pour vivre en bons chrétiens; nous vous prions aussi humblement d'accorder à notre travail ou à notre infirmité, les choses nécessaires à la subsistance du corps; enfin, Seigneur, nous vous conjurons d'adoucir et d'abréger les peines des âmes qui expient, dans le Purgatoire, les restes de leurs péchés. Que les vivants et les morts profitent du sacrifice qui s'accomplit sous nos yeux, et vous en témoignent éternellement leur reconnaissance.

PATER NOSTER.

Dans tous les siècles des siècles. ℟. Ainsi soit-il.

Per ómnia sáecula saeculórum. ℟. Amen.

Prions. Avertis par le commandement salutaire de Jésus-Christ, et conformément à l'instruction sainte qu'il nous a laissée, nous osons dire:

Orémus. Praecéptis salutáribus móniti, et divína institutióne formáti, audémus dícere:

Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié: que votre règne arrive; que votre volonté soit faite en la terre comme au Ciel. Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien: et pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés; et ne nous laissez pas succomber à la tentation;

Pater noster qui es in cœlis, sanctificétur nomen tuum; advéniat regnum tuum; fiat volúntas tua, sicut in cœlo et in terra. Panem nostrum quotidiánum da nobis hódie; et dimítte nobis débita nostra, sicut et nos dimíttimus debitóribus nostris: et ne nos indúcas in tentatiónem;

℟. Sed líbera nos a malo. — Amen.

℟. Mais délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il.

PAX DOMINI.

Per ómnia sáecula saeculórum. ℟. Amen.

Dans tous les siècles des siècles. ℟. Ainsi soit-il.

Pax ✠ Dómini sit semper vobíscum. ℟. Et cum spíritu tuo.

Que la paix ✠ du Seigneur soit toujours avec vous. ℟. Et avec votre esprit.

AGNUS DEI.

Agnus Dei, qui tollis peccáta mundi, miserére nobis.
Agnus Dei, qui tollis peccáta mundi, miserére nobis.
Agnus Dei, qui tollis peccáta mundi, dona nobis pacem.

Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de n.
Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, ayez pitié de n.
Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, donnez-nous la paix.

COMMUNION.

Quand me direz-vous, Seigneur Jésus, ce que vous dîtes autrefois à vos Apôtres : « Prenez et mangez, ceci est mon corps ; prenez et buvez, ceci est mon sang ? » Ah ! mon Sauveur, j'appelle ce jour de tous mes vœux. En ce moment, je souhaite et j'implore du moins votre présence spirituelle ; je vous prie, bon Jésus, de descendre invisiblement en mon âme, de la visiter, de la purifier, de l'éclairer, de la pénétrer de votre amour et de l'amour de tout bien. Puis, au plus tôt, ô Jésus Homme-Dieu, venez tout entier en moi par votre Eucharistie.

Le Seigneur soit avec vous. ℟. Et avec votre esprit.	Dóminus vobíscum. ℟. Et cum spíritu tuo.

DERNIÈRES ORAISONS.

Le sacrifice de la nouvelle loi vient donc de s'accomplir! Il m'a été donné d'y assister; c'est même en mon nom, pour une certaine part, qu'il a été offert au Très-Haut. Je ne me retirerai pas de votre maison, Seigneur, sans vous demander, par la vertu infinie de ce mystère, les grâces dont j'ai le plus véritable besoin: la correction de mes vices et de mes défauts; ma persévérance et mes progrès dans la vertu; la santé des personnes qui me sont chères; le pain du corps et de l'âme pour tous les enfants d'Adam, qui sont encore plus les vôtres; la paix et la liberté de votre sainte Église. Exaucez-moi, Père très saint et très bon, en considération de votre adorable Fils Jésus-Christ.

Le Seigneur soit avec vous. ℟. Et avec votre esprit.	Dóminus vobíscum. ℟. Et cum spíritu tuo.
Allez, la Messe est dite, *ou* Bénissons le Seigneur. ℟. Rendons grâces à Dieu.	Ite, Missa est, *ou* Benedicámus Dómino, ℟. Deo grátias.

Aux Messes des morts:

Qu'ils reposent en paix. ℟. Ainsi soit-il.	Requiéscant in pace. ℟. Amen.

BÉNÉDICTION.

Que Dieu tout-puissant le Père, ✠ et le Fils,	Benedícat vos omnípotens Deus, Pater, ✠ et

Fílius, et Spíritus Sanctus. ℟. Amen.

et le Saint-Esprit, vous bénisse. ℟. Ainsi soit-il.

DERNIER ÉVANGILE.

Dóminus vobíscum. ℟. Et cum spíritu tuo.

Le Seigneur soit avec vous. ℟. Et avec votre esprit.

Inítium sancti Evangélii secúndum Joánnem. ℟.Gloria ††† tibi, Dómine.

Commencement du saint Évangile selon saint Jean. ℟. Gloire ††† à vous, Seigneur.

Pendant toute la célébration du sacrifice eucharistique, Seigneur Jésus, je n'ai point dû perdre de vue que vous êtes Dieu et homme tout ensemble. Comme fils de Dieu, vous avez fait et vous faites tout ce qu'a fait, tout ce que fait encore votre Père; comme homme, vous êtes, ainsi que moi, un composé d'âme et de corps, mon semblable, mon frère; vous me faites entrer, pour ainsi dire, dans la famille divine, vous m'unissez à l'auguste Trinité. C'est ce que votre apôtre saint Jean exprime admirablement dans son Évangile. Merci, Seigneur, de me faire rappeler ainsi ma noblesse et mon adoption divine à la fin de ce sacrifice eucharistique qui en est un gage si merveilleux et si touchant. VERBE FAIT CHAIR, je vous adore, et je veux vous aimer de tout mon cœur.

℟. Deo grátias.

℟. Rendons grâces à Dieu.

PRIÈRES APRÈS LA MESSE BASSE.

Ave, María. (*Trois fois.*)

Salve Regína, Mater misericórdiae; vita, dul-

Nous vous saluons, Reine du Ciel, Mère

de miséricorde; nous vous saluons, ô vous qui êtes notre vie, notre douceur, et notre espérance. Exilés ici-bas, comme de misérables enfants d'Ève, nous élevons vers vous nos voix: nous vous présentons nos soupirs et nos gémissements dans cette vallée de larmes. Soyez donc notre avocate; jetez sur nous des regards de commisération, et, après l'exil de cette vie, obtenez-nous le bonheur de contempler Jésus, le fruit sacré de vos entrailles, ô clémente, ô compatissante, ô douce Vierge Marie.

cédo et spes nostra, salve. Ad te clamámus, exúles fílii Evae; ad te suspíramus geméntes et flentes in hac lacrymárum valle. Eia ergo, advocáta nostra, illos tuos misericórdes óculos ad nos convérte; et Jesum, benedíctum fructum ventris tui, nobis post hoc exílium osténde, o clemens, o pia, o dulcis Virgo María.

℣. Priez pour nous, sainte Mère de Dieu. ℟. Afin que nous méritions d'avoir part aux promesses de J.-C.

℣. Ora pro nobis, sancta Dei Génitrix. ℟. Ut digni efficiámur promissiónibus Christi.

Prions. O Dieu notre refuge et notre force, regardez favorablement le peuple qui crie vers vous, et par l'intercession de la glorieuse et immaculée Vierge Marie, Mère de Dieu, par celle

Orémus. Deus refúgium nostrum et virtus, pópulum ad te clamántem propítius réspice; et intercedénte gloriósa et immaculáta Vírgine Dei Genitríce María, cum beáto Joseph ejus spon-

so, ac beátis Apóstolis tuis Petro et Paulo, et ómnibus Sanctis, quas pro conversióne peccatórum, pro libertáte et exaltatióne sanctae Matris Ecclésiae, preces effúndimus, miséricors et benígnus exáudi. Per eúmdem Christum Dóminum nostrum. ℟. Amen.

de saint Joseph, son époux, par celle de vos saints apôtres, Pierre et Paul, et de tous les Saints, écoutez avec miséricorde et bienveillance les prières que nous répandons devant vous pour la liberté et pour l'exaltation de notre sainte Mère l'Église. Par le même J.-C. N. S. ℟. Ainsi soit-il.

Sancte Míchael Archángele, defénde nos in próelio, contra nequítiam et insídias diáboli esto praesídium. Imperet illi Deus, súpplices deprecámur; tuque Princeps milítiae coeléstis, Sátanam aliósque spíritus malígnos, qui ad perditiónem animárum pervagántur in mundo, divína virtúte in inférnum détrude. ℟. Amen.

Saint Michel, Archange, défendez-nous dans le combat, soyez notre secours contre la malice et les embûches du diable. Que Dieu lui commande, nous vous en supplions; et vous, chef de la milice céleste, par la vertu divine, repoussez en enfer Satan et les autres esprits mauvais, qui parcourent le monde en vue de perdre les âmes. ℟. Ainsi soit-il.

On ajoute trois fois:

Cor Jesu sacratíssimum, miserére nobis.

Cœur sacré de Jésus, ayez pitié de nous.



I
PROPRE DU TEMPS.

(106) DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE L'ASCENSION.

Retraite des Apôtres — son importance — comment ils s'y appliquèrent.

Évangile selon Saint Jean. (CHAP. XV).

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : « Lorsque le Consolateur sera venu, cet Esprit de vérité qui procède du Père et que je vous enverrai de la part de mon Père rendra témoignage de moi ; et parce que vous êtes avec moi dès le commencement vous aussi vous me rendrez témoignage. Je vous ai dit ces choses, afin que vous ne soyez point scandalisés. Ils vous chasseront de leurs Synagogues, et le temps même approche où quiconque vous fera mourir croira rendre gloire à Dieu. Ils vous traiteront ainsi, parce qu'ils ne connaissent ni mon Père ni moi. Mais je vous ai dit ces choses, afin que quand le temps viendra vous vous souveniez que je vous les ai dites. »

MÉDITATION.

Ces paroles sont tirées de cet entretien après la Cène où Jésus, annonçant à ses Apôtres qu'il les quittera bientôt, épanche son cœur, leur adresse ses suprêmes recommandations et leur dévoile l'avenir et les épreuves qui les menacent. C'est pour s'y préparer par l'attente de l'Esprit Consolateur que les Apôtres, selon la recommandation du Maître, n'ont pas quitté Jérusalem et qu'ils se sont réunis dans le Cénacle persévérant dans la prière et dans la méditation avec Marie, Mère de Jésus, et les autres disciples. Considérons : 1° de quelle importance fut pour eux cette retraite ; 2° comment ils la firent.

1er POINT.

IMPORTANCE DE CETTE RETRAITE POUR LES APOTRES.



'IL faut, avant de demander une grâce par la prière, disposer et préparer son âme pour n'être pas comme celui qui tente Dieu, on comprend l'importance pour les Apôtres d'une retraite préparatoire à la réception du Saint-Esprit. Le don céleste en effet — et il en est ainsi de toute grâce — s'accorde et se proportionne à la mesure des désirs et des dispositions de l'âme. Mais ici il ne s'agit pas simplement d'une grâce : c'est la source de toutes les grâces qui va s'ouvrir. Ce n'est pas un don ordinaire qu'il faut recevoir, c'est celui-là même qui distribue les dons du ciel : c'est le Saint-Esprit, la troisième Personne de la Sainte Trinité, Dieu comme le Père et comme le Fils, l'Esprit d'amour, Baiser du Père et du Fils procédant de l'un et de l'autre, égal à l'un et à l'autre en toutes perfections. A lui appartient de consommer l'œuvre de la Rédemption par la sanctification des âmes ; de féconder par sa vertu toute-puissante l'Église, resserrée comme en son germe dans le Cénacle. Esprit de Sagesse, d'Intelligence, de Conseil, de Force, de Science, de Piété, de Crainte divine, tel est celui que les Apôtres attendent et qui *leur doit apprendre toutes choses*, leur a dit Jésus : « Il vous revêtira de l'énergie d'En-Haut, et vous me rendrez témoignage devant les tribunaux et en face des nations. » Il a été promis comme devant renouveler toutes choses : *Emittes Spiritum tuum et creabuntur et renovabis faciem terræ.*

Il est l'Envoyé du Père et du Fils vers les Apô-

tres, non pas seulement pour les visiter de sa grâce, mais pour habiter en eux par sa grâce; non pas seulement pour les remplir de cette grâce personnelle qui les transforme en hommes nouveaux, mais pour résider en eux et par eux, jusque dans le dernier des chrétiens; continuant ainsi cette grâce permanente et universelle qui opère, à travers les siècles, et jusqu'à la fin des temps, toutes ces merveilles de mérites, de vertus, de perfections, de sainteté, que nous admirons dans les amis de Dieu. Dans un saint tremblement prolongeant leur prière, les Apôtres attendent donc et désirent; ils comprennent, ils sentent qu'il faut être bien pur pour répondre à l'honneur d'une telle visite, et qu'on ne saurait jamais être trop bien disposé et préparé à la réception de l'Hôte divin.

2e POINT.

DANS QUELLES CONDITIONS LES APOTRES FIRENT CETTE RETRAITE.

Ils s'isolèrent complètement du monde. Ils devaient y reparaître, mais transformés en hommes nouveaux. Tout pénétrés encore des dernières paroles de leur Bon Maître qui venait de les quitter pour retourner auprès du Père dans le ciel; encore émus du spectacle solennel de son Ascension qui avait rempli leurs âmes de joie en même temps que de tristesse, ils étaient déjà comme morts au monde, ou plutôt le monde était mort pour eux. Tout paraissait changé; le bruit des créatures n'arrivait plus à leurs oreilles; leurs yeux ne rencontraient partout que le vide, l'isolement; rien ne les intéressait: Jésus n'était plus là.

Marie, Mère de Jésus, leur restait. Elle couvrait, de l'aile maternelle de sa tendresse, ses fils adoptifs; elle dirigeait vers le Ciel où Jésus était monté et d'où allait descendre et venir un autre Lui-même, leurs pensées et leurs espérances. Elle bannissait la tristesse qu'apporte l'absence et préludait à la joie que va donner le Consolateur. Si elle leur parle de Jésus, car elle sait que c'est une consolation des plus efficaces que de s'entretenir d'un absent bien-aimé, elle relève en même temps leur courage et leur rappelle la parole du Maître « Il est bon pour vous que je vous quitte; car, si je ne m'en vais, l'Esprit Consolateur ne viendra point à vous. » Ils doivent donc maintenant témoigner de leur amour en priant ensemble ainsi réunis selon sa recommandation, et attendre avec une espérance infaillible l'accomplissement de sa promesse, qui ne tardera plus: *non post multos hos dies*.

Jésus en effet l'avait dit. Il avait dit aussi: « Je vous ai donné l'exemple afin que vous fassiez comme moi. » Souvent ils l'avaient vu se retirer ou sur la montagne ou dans un jardin solitaire pour y prier, passant les nuits dans l'oraison et s'entretenant seul avec le Père céleste. Il les avait formés à l'esprit de prière et de retraite: « Venez avec moi, leur disait-il, dans un lieu retiré, et là reposez-vous un peu. » Tant de fois, encore il leur avait dit: « Veillez et priez. » Tous ces enseignements reviennent maintenant à leur souvenir.

L'heure est venue de les mettre en pratique. Et voilà pourquoi les Apôtres ont fait du Cénacle le lieu de la prière et des saints exercices de la retraite. — A leur tour, ils formeront les fidèles à cette vie de recueillement et d'union. Et désormais, dans l'Église et dans les Ordres religieux, ainsi que dans les socié-

tés ou assemblées chrétiennes, on consacre l'intervalle de l'Ascension à la Pentecôte à des pratiques de prière et de silence : régulièrement chaque année, et aussi, à la veille des grands anniversaires ou des circonstances solennelles de la vie, on se sépare du monde, on s'isole des occupations distrayantes, on fait trêve à tout ce qui serait étranger à la pensée qui domine tout, celle de l'éternité ; aux affaires qui pourraient entraver l'affaire qui prime sur toutes les autres, celle du salut. Loin de tout bruit et de toute nouvelle qui pourrait dissiper, on s'enveloppe de silence. Cette solitude, Dieu seul la remplit ; l'âme s'y trouve toute seule avec Dieu, pour écouter et recueillir sa parole. Ainsi priaient les Apôtres, à la veille des grandes manifestations, dans l'attente du Saint-Esprit.

Affections.

Le sacrement de confirmation imprime dans l'âme ce caractère de consécration que ni la vie ni la mort, ni le temps ni l'éternité, ne sauraient enlever : il ne se renouvelle plus. Vous pouvez cependant, ô Esprit d'amour, renouveler vos visites à mon âme ; vous pouvez multiplier vos dons et vos grâces ; vous pouvez prolonger en moi votre présence, ou plutôt vous y fixer à jamais. Je puis moi-même, je dois vous appeler, vous désirer, vous invoquer surtout à l'approche de cet anniversaire du jour où vous êtes descendu sur les Apôtres pour les transformer, et sur le monde pour en renouveler la face. Venez donc, Esprit Saint, rendez mon âme pure et agréable à vos yeux ; lavez en moi ce qui est souillé ; rajeunissez ce qui est desséché ; guérissez ce qui est malade ; redressez ce qui est infirme ; arrosez ce qui est sec et stérile de ces eaux qui rejaillissent jusqu'à la vie éternelle ; et qu'ainsi je puisse dire : « Le Très-Haut a sanctifié en moi sa demeure. »

Résolutions.

1° Se préparer, par la prière et le recueillement, à la visite du Saint-Esprit.

2° A cette intention, réciter le *Veni Creator,* — le *Veni, Sancte Spiritus.*

Bouquet spirituel.

Veni, dator munerum (Prose).

Venez, Esprit-Saint, avec l'abondance de vos dons.

(107) LE SAINT JOUR DE LA PENTECOTE.

Dieu de lumière, d'amour, et de force, l'Esprit-Saint éclaire l'intelligence, enflamme le cœur, fortifie la volonté.

Évangile selon Saint Jean. (CHAP. XIV.)

En ce temps-là, Jésus dit à ses Apôtres : « Si quelqu'un m'aime, mon Père l'aimera ; et nous viendrons en lui et nous ferons en lui notre demeure. Celui qui ne m'aime point ne garde point mes paroles ; la parole que vous avez entendue n'est point ma parole, mais celle de mon Père qui m'a ennvoyé. Je vous ai dit ceci, demeurant encore avec vous. Mais le Consolateur qui est le Saint-Esprit que mon Père enverra, en mon nom, vous enseignera toutes choses et vous fera ressouvenir de tout ce que je vous ai dit. Je vous laisse ma paix, je vous donne ma paix ; je ne vous la donne pas comme le monde la donne. Que votre cœur ne se trouble point et ne s'épouvante point. Vous avez entendu ce que je vous ai dit : Je m'en vais et je reviens à vous. Si vous m'aimiez, vous vous réjouirez de ce que je vais à mon Père, parce que mon Père est plus grand que moi. Et je vous le dis maintenant avant que cela arrive, afin que lorsque ce sera arrivé vous le croyiez. Je n'ai plus guère de temps à m'entretenir avec vous ; car le prince de ce monde vient et il n'a rien en moi ; mais afin que le monde connaisse que j'aime mon Père, voilà que je fais selon qu'il me l'a ordonné. »

MÉDITATION.

Adorons l'Esprit-Saint descendant aujourd hui sur les Apôtres réunis au Cénacle pour les éclairer,

les enflammer, les fortifier, selon les promesses tant de fois renouvelées par le Sauveur Jésus, avant son Ascension, et surtout à la dernière Cène, comme nous l'avons vu dans les Méditations précédentes et comme nous le lisons dans l'Evangile de ce jour. Considérons: 1° comment l'Esprit-Saint se révèle sous la figure de langues de feu comme Esprit de lumière, d'amour et de force; 2° comment il éclaire l'intelligence, enflamme le cœur, fortifie la volonté.

1er POINT.

COMMENT L'ESPRIT-SAINT SE RÉVÈLE COMME ESPRIT DE LUMIÈRE, D'AMOUR ET DE FORCE.



UNE des principales propriétés du feu est d'éclairer; et sous cet emblème l'Esprit-Saint révèle la perfection qui lui est essentielle, de voir et de tout connaître, en tant qu'il procède du Père comme Esprit de vérité: « Il pénètre tout, jusqu'aux secrets les plus profonds de Dieu. Car qui des hommes connaît ce qui est en l'homme, si non l'esprit de l'homme qui est en lui: Ainsi nul ne connaît ce qui est en Dieu que l'Esprit de Dieu. » (1 Cor., II, 10-11.)

Et c'est bien comme Esprit de lumière et de vérité que Jésus l'avait annoncé aux Apôtres en disant: « J'aurais beaucoup de choses encore à vous dire; néanmoins vous ne sauriez les comprendre en ce moment; mais quand l'Esprit de vérité qui procède du Père, celui-là même que je vous ai promis, sera venu, il vous enseignera toute chose et vous éclairera sur tout ce que je vous ai dit... Et quand pour me rendre témoignage vous serez traduits devant les tribunaux, ne vous mettez pas en peine de savoir ce

que vous aurez à répondre; car c'est lui-même qui mettra les paroles sur vos lèvres et vous inspirera ce que vous aurez à dire, et la manière dont vous devrez parler. »

Esprit d'amour, il est ce baiser ineffable qui unit dans une seule et même nature, les trois Personnes divines. C'est de lui que s'épanche l'amour sur toute créature. C'est lui qui dès l'origine plane sur le monde, encore à l'état de chaos, comme pour le féconder. C'est lui qui descend sur la Vierge Marie, et forme, par sa vertu, le corps du Verbe incarné dans son sein virginal. C'est lui qui donne aux mérites de la Rédemption d'être pour nous dans leur application des fruits de salut et de vie éternelle. Il préside ainsi comme agent principal aux trois grandes œuvres, aux trois grandes manifestations de l'amour divin: la Création, la Rédemption, la Sanctification. *Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum Sanctum qui datus est nobis.* » (Rom., V-5.)

Esprit de force, ainsi a-t-il encore été annoncé et promis par Jésus aux Apôtres: « *Accipietis virtutem Spiritus Sancti supervenientis in vos.* » (Act., I, 8.) Si le Verbe a étendu les cieux, c'est de l'Esprit de Dieu qu'ils ont reçu et qu'ils gardent leur stabilité (Ps. XXXII-6). C'est lui qui communiquait sa force à Samson, sa vertu à Élie. C'est lui que demandait le Prophète-Roi dans sa prière: *spiritu principali confirma me.* (Ps. L-14.) Enfin comme pour révéler sa puissance, il signale son avènement et sa présence aux Apôtres par un grand bruit, semblable à celui d'un vent impétueux, qui remplit et ébranla le lieu où ils se trouvaient.

Esprit de vérité, d'amour et de force, je vous adore en ce moment avec les Apôtres, les disciples, les saintes femmes ,avec l'Église naissante enfermée au

Cénacle. O sainte émotion, mêlée de joie, de transports et de religieuse frayeur, comme vous témoignez et de la présence de Dieu et de la pureté des consciences !

2e POINT.

COMMENT LE SAINT ESPRIT ÉCLAIRE L'INTELLIGENCE, EMBRASE LE CŒUR, FORTIFIE LA VOLONTÉ.

Comme Esprit de lumière, il s'adresse à l'intelligence, faite pour la vérité. Il l'éclaire: « Il vous enseignera toute vérité, » avait dit le Sauveur aux Apôtres: *docebit vos omnem veritatem.*

Les voilà en effet dégagés non seulement de toute erreur, de toute ignorance sur leurs devoirs d'état, sur leur mission, mais encore élevés à la contemplation de la vérité, aussi clairement, que peut le supporter l'intelligence de l'homme aidée de la foi et de la grâce. Ce que les Prophètes avaient annoncé comme par énigmes et dans un langage figuré, ils le voient à la lettre et sans mystère, et ils le prêchent ouvertement comme le leur avait recommandé le divin Maître: car leur doctrine ne craint pas le jour: elle est la vérité, dédaignant les fables, les sophismes, les séductions du langage; attaquée sur tous les points, elle sortira néanmoins victorieuse de la lutte parce qu'elle ne peut ni tromper ni se tromper

Certes, ce n'est ni la chair ni le sang qui leur ont révélé tout cela; ce n'est pas en prenant des poissons ni en raccommodant des filets qu'ils ont appris à interpréter les saintes Écritures et à prêcher avec tant d'éloquence: c'est à l'école du Saint-Esprit, ce Maître si sage, si expérimenté, dont la science est celle des siècles infinis.

Esprit d'amour, il s'adresse au cœur pour l'échauffer, l'embraser; et telle fut la charité dont il pénétra les Apôtres, qu'il les disposa à mourir et qu'ils moururent en effet pour Jésus-Christ, alors néanmoins qu'il ne leur était plus présent d'une manière visible. Ils sentent donc maintenant ce qu'ils n'avaient pas compris quand Jésus le leur disait: « Il est bon pour vous que je m'en aille, sans quoi l'Esprit-Saint, le divin Consolateur, ne viendrait pas à vous. » Ils comprennent à cette heure combien Jésus les aimait, puisque pour leur intérêt il n'avait pas craint de les contrister; puisque pour leur procurer le bien supérieur d'un amour désintéressé et surhumain, il leur avait imposé un sacrifice qui leur paraissait impossible: la séparation, l'absence... Qu'elle doit être pure l'âme, pour être ainsi visitée par l'Esprit d'amour, qui la pénétrant tout entière, démêle, sépare, divise tout ce qui serait de la nature et ne s'accorderait pas avec la grâce.

Esprit de force, il s'adresse à la volonté pour la soutenir et la fortifier. Nous savons ce qu'était le courage des Apôtres avant la Pentecôte: présomptueux, plutôt que braves, leur volonté fléchissait devant l'épreuve: « Vous serez tous scandalisés à mon sujet », leur avait dit Jésus; et tous avaient protesté qu'il n'en serait rien: plutôt mourir. Hélas! à peine le Pasteur est-il frappé que le troupeau se disperse et toutes les protestations aboutissent à une fuite honteuse, à une déroute générale. La bravoure du plus intrépide, de Pierre, s'effondra sous les questions d'une servante et les sarcasmes de quelques valets. Il renia son Maître.

Mais les voilà aujourd'hui pénétrés de la force de l'Esprit-Saint. De lâches, de pusillanimes qu'ils étaient, ils sentent en eux une vertu indomptable,

un courage invincible. C'est avec ce calme qui exclut et tout empressement naturel, et tout égoïsme de la chair, qu'ils envisagent leur vocation, l'œuvre immense qui leur est destinée : la conversion du monde : et c'est en même temps avec cette passion de la gloire et du règne de Dieu qui ne doute de rien et qui est disposée à tous les sacrifices, même à celui de la vie. Il en fut ainsi : les Apôtres donneront tour à tour le témoignage de leur sang à la vérité de l'Évangile qu'ils prêchaient. Sans autre appui que celui de la force d'en Haut, ils ont transformé le monde, malgré et contre les puissances de l'enfer et du siècle.

Affections.

Ne vous éloignez pas de moi, Esprit de lumière, d'amour et de force. Ne vous retirez pas de moi, malgré mes misères profondes et nombreuses : je retomberais dans ma défaillance ; je retournerais à la corruption de ma naissance : mais demeurez moi ; comme au jour de la Pentecôte, renouvelez la face de la terre : c.-à-d. transformez en moi l'homme terrestre à l'image de l'homme nouveau. Éclairez-moi de votre lumière, embrasez-moi de votre amour, soutenez-moi de votre force : pacifiez tout en moi par l'onction de votre grâce : sauvez-moi dans votre miséricorde infinie.

Résolutions.

1° Demander aujourd'hui le don du Saint-Esprit qui nous est le plus nécessaire.

2° De notre côté combattre généreusement nos passions surtout la passion dominante.

Bouquet spirituel.

Veni, Sancte Spiritus.
Venez, Esprit-Saint.

(108) LA TRÈS SAINTE TRINITÉ.

Ce qu'elle est pour nous : ses droits — Ce que nous sommes pour elle : nos devoirs.

MÉDITATION.

Adorons l'ineffable mystère de la Très-Sainte-Trinité, objet de notre foi, bien qu'il soit inaccessible à notre raison : un seul et même Dieu, trois Personnes distinctes, le Père, le Fils, et le Saint-Esprit. Considérons : 1° ce qu'est pour nous la Très Sainte Trinité ; de là, ses droits sur nous ; 2° ce que nous sommes pour elle ; et de là nos devoirs envers elle.

1er POINT.

CE QU'EST POUR NOUS LA T. SAINTE TRINITÉ ; SES DROITS SUR NOUS.



ELLE est notre principe, notre raison d'être, notre fin dernière. Elle se trouve à l'origine, dans le cours, et au terme de notre existence. D'Elle relèvent la Création, l'Incarnation, la Sanctification : et chacune des trois Personnes, ou plutôt la Trinité tout entière, contribue à chacune de ces trois œuvres capitales et infinies.

Dans la Création, Dieu dit, et tout fut fait : *dixit et facta sunt* : Dieu le Père exprima sa pensée créatrice par le Verbe, son Fils, et tout fut fait dans l'amour du Saint-Esprit : la Création étant la révélation de l'amour de Dieu exprimé au-dehors.

Dans l'Incarnation, le Père nous envoie et nous

donne le Verbe, son Fils unique: *Sic Deus dilexit mundum ut Filium suum unigenitum daret* (1 Joan., III-16); le Fils s'offre de lui-même: *Tunc dixi: ecce venio* (Ps. XXXIII-8.) *Oblatus est quia ipse voluit* (Isa., LIII-7); et le Saint-Esprit le forme et l'humanise dans le sein virginal de Marie: *Spiritus Sanctus superveniet in te* (Luc, I, 35) *qui conceptus est de Spiritu sancto, natus ex Maria Virgine* (Symbole).

Dans la Sanctification, c'est le Saint-Esprit qui descend sur les Apôtres, au jour de la Pentecôte, et il renouvelle toutes choses; mais il est envoyé par le Fils: « Je vous enverrai un autre moi-même. » (Joan., XV, 26) et par le Père, car il procède de l'Un et de l'Autre.

En dehors de cette triple et éclatante manifestation, la Très Sainte Trinité se mêle à l'histoire du monde et de l'Église, de tous les hommes en général et de chacun en particulier, pour conserver, restaurer, embellir, perfectionner jusqu'au jour de la glorification l'œuvre divine, qui est aussi l'œuvre de notre salut.

Après la chute de l'homme, dans le Paradis terrestre: « Voilà, dit le Seigneur, qu'Adam est devenu comme l'un d'entre nous » (Gen., III, 22). C'est la Trinité, qu'Abraham reconnaît et adore dans les trois Personnages qui lui apparaissent: *tres vidit, et unum adoravit.* (S. Ambroise, Gen., XVIII, 2.) C'est la Trinité qui se manifeste encore et plus sensiblement au baptême de Notre-Seigneur, sur les bords du Jourdain: Jésus-Christ est là, visiblement présent; la voix du Père se fait entendre: Voici mon Fils bien-aimé..., et le Saint-Esprit apparaît et descend sous la forme d'une colombe. Souvent le Sauveur entretient les Apôtres du mystère de la Sainte Trinité, leur parlant tantôt du Père, tantôt du Saint-Esprit, et lui-

même se révélant comme Fils de Dieu dans le Fils de l'homme.

Enfin, c'est au Nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit qu'il les envoie prêcher et baptiser.

Désormais, c'est au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, au nom de la Très Sainte Trinité, que l'Église envoie ses missionnaires, ordonne ses prêtres, consacre ses pontifes; reçoit l'enfant par le baptême; l'inscrit dans sa milice par la confirmation. Et lui-même, c'est au nom du Père qui l'a créé, du Fils qui l'a racheté, du Saint-Esprit qui l'a sanctifié, qu'il quitte l'exil pour la patrie; qu'il sort de ce monde pour entrer dans la maison de son éternité. A chaque étape de son existence, à chaque sacrement reçu, à chaque grâce demandée, à chaque sacrifice, à chacune des formules si solennelles, ou des cérémonies par lesquelles l'Église prie, adjure, bénit ou pardonne, c'est la Très Sainte Trinité qui préside et qui est invoquée: l'homme tout entier appartient à la Très Sainte Trinité.

2e POINT.

CE QUE NOUS SOMMES POUR LA SAINTE TRINITÉ: DE LA NOS DEVOIRS.

Nous sommes créés à son image et à sa ressemblance: « *Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram.* » (Gen., I, 26.)

La mémoire, l'intelligence, la volonté ou le cœur trois manières d'être de l'homme, distinctes entre elles, et qui cependant ne sont qu'un seul et même être, reflètent et reproduisent en nous comme dans son image vivante la Très Sainte Trinité; et chacune

de ces trois facultés répond à chacune des trois manières d'être de Dieu : la mémoire à Dieu le Père en tant qu'il est l'être ; l'intelligence à Dieu le Fils en tant qu'il est la connaissance du Père ; la volonté à Dieu le Saint-Esprit en tant qu'il est l'amour du Père et du Fils. Par la mémoire, en effet, nous recueillons et gardons les souvenirs du passé et nous ramenons notre vie dans une sorte d'état et de présent actuel. Par l'intelligence, nous nous rendons compte de nos intentions et de nos actes ; nous connaissons et nous nous connaissons. Par la volonté nous aimons, à la mesure que nous connaissons. Mais une direction toute surnaturelle étant donnée à cette triple faculté de l'homme, c'est pour penser à vous, ô Dieu créateur, Père céleste, que j'ai reçu la mémoire ; c'est pour vous connaître, ô Verbe, Dieu-Vérité, que j'ai reçu l'intelligence ; c'est pour vous aimer, Esprit-Saint, Dieu-Charité, que j'ai reçu la volonté et le cœur. Penser à vous, vous connaître, vous aimer, ô mon Dieu, voilà bien ma fin dernière en ce monde, jusqu'au jour où il me sera donné de vous contempler face à face et sans voile dans la Patrie.

Créés, rachetés, sanctifiés par les trois Personnes divines, à nous donc de garder l'image vivante et la ressemblance que nous portons en nous de la Très Sainte Trinité ; et par cette sollicitude de répondre à notre tour à la sollicitude elle-même du Père, du Fils et du Saint-Esprit, à l'égard de notre âme et de notre salut : tels sont nos devoirs, à nous imposés par tous les droits de Dieu ; telles sont nos obligations de chaque jour.

Affections.

O mon Dieu, ô mon Père, de vous je tiens l'être,

et vis-à-vis de vous, je suis dans une dépendance absolue. Que je m'élève dans les hauteurs, que je descende dans les abîmes, que je m'envole au delà des mers, que je me cache dans les ténèbres, je ne saurais me soustraire à votre présence. Le pourrais-je, je ne le veux pas : je veux vivre recueilli sous votre regard et ne cesser de penser à vous qui ne cessez de penser à moi. O Verbe Fils de Dieu, et par l'Incarnation Fils de Marie, ô Dieu-Vérité qui devez rassasier mon intelligence au ciel et qui êtes ici-bas cette Lumière qui me révèle tout ce que je connais du Père céleste, je m'attache irrévocablement à vous : car vous avez les paroles de la vie éternelle. Esprit-Saint, à vous ma volonté. O Dieu-Charité, remplissez mon cœur de vos gémissements ineffables, des sentiments de la crainte divine et de la piété filiale : achevez en moi votre œuvre de sanctification : *confirma hoc, Deus, quod operatus es in nobis* (Ps. LXVII, 29).

Donnez-moi d'y travailler moi-même avec cette force surnaturelle dont vous disposez : car de quoi me serviraient, et le souvenir, et la connaissance, et l'amour de Dieu, si je n'en venais pas aux preuves par la pratique ? O Trinité Sainte ! Père, Fils et Saint-Esprit, c'est à vous que je remettrai mon âme à la sortie de ce monde, comme c'est en votre nom, qu'elle a fait son entrée dans la vie de la grâce.

Résolutions.

1° Apporter la plus grande dévotion au signe de la Croix.

2° Renouveler aujourd'hui les promesses du baptême.

Bouquet spirituel.

Faciamus hominem ad imaginem et similitudinem nostram (Gen. 1-26).

Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance.

(109) 1er DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

La charité défend de juger, de condamner ; commande de pardonner.

Évangile selon Saint Luc. (Chap. vi.)

En ce temps-là, Jésus dit à ses Disciples : « Soyez miséricordieux comme est votre Père céleste. Ne jugez point et vous ne serez point jugés ; ne condamnez point et vous ne serez pas condamnés ; pardonnez et on vous pardonnera ; donnez, et on vous donnera. On répandra dans votre sein une mesure pleine, pressée, entassée, surabondante : car on se servira envers vous de la même mesure dont vous vous serez servis envers les autres ». Il leur faisait ensuite cette comparaison : « Un aveugle peut-il conduire un autre aveugle ? Ne tomberont-ils pas tous deux dans la fosse ? Le disciple n'est pas au-dessus du maître ; mais tout disciple sera parfait s'il est comme son maître. Pourquoi voyez-vous une paille dans l'œil de votre frère et n'apercevez-vous pas la poutre qui est dans le vôtre ? Et comment pouvez-vous dire : Mon frère, laissez-moi enlever la paille qui est dans votre œil ! Hypocrite ! Otez d'abord la poutre qui est dans votre œil et vous songerez ensuite à enlever la paille de l'œil de votre frère. »

MÉDITATION.

Considérons, d'après l'ensemble du récit évangélique comment la charité : 1° nous défend de juger et de condamner le prochain ; 2° nous commande de lui pardonner et de lui donner .

1er POINT.

COMMENT LA CHARITÉ NOUS DÉFEND DE JUGER ET DE CONDAMNER.


'EST de vos passions mal réglées, écrivait l'apôtre Saint Jacques, que naissent parmi vous les guerres, les disputes, les procès... » Constatons en effet que d'ordinaire, pour ne pas dire toujours, la plupart des jugements ou des condamnations défavorables qu'on se permet vis-à-vis du prochain proviennent, sans qu'on s'en doute, d'une secrète jalousie, d'un égoïsme plus ou moins déguisé, d'un grand fond d'amour-propre qui n'a pas été combattu. Peut-être avez-vous remarqué que tels ou tels ne pensent pas, ne parlent pas, n'agissent pas comme vous... Et d'abord y sont-ils tenus? surtout s'ils croient suivre eux-mêmes leur conscience. Ne sont-ils pas libres d'aller dans leurs voies, dès lors que par ces voies ils tendent légitimement à leur fin? Y a-t-il là matière à jugement, à condamnation? « Que celui qui mange, dit l'Apôtre, se garde de juger celui qui ne mange pas et de le mépriser; et que celui qui s'abstient de manger, ne condamne pas celui qui mange. Celui qui mange, mange pour plaire à Dieu; et celui qui ne mange pas s'abstient également pour plaire à Dieu; il rend grâces à Dieu. »

Que chacun abonde dans son sens: *unusquisque in suo sensu abundet* (Rom., XIV, 53). Ne portons point, conclut-il, des jugements les uns sur les autres: *non ergo amplius invicem judicemus.*

Malheureusement, une fois conçue, l'opinion défavorable tend à se communiquer. Le prochain, telle ou telle personne ne nous sera pas sympathique. Pour-

quoi? on n'en sait rien. Mais dès lors tout ce qui vient d'elle prend à nos yeux une teinte désagréable. A vrai dire, et si nous voulons être sincères, ce qui nous est surtout désagréable dans le prochain, c'est qu'il a à son avantage des qualités que nous n'avons pas, des vertus qui sont reproche à nos propres défauts; des dons, des aptitudes que nous sommes obligés de lui reconnaître, mais qui nous offusquent.

Et justement nous sommes portés à épiloguer sur ses imperfections par cela même qu'il a plus de perfections: détails, sans doute, et qui ne prouvent qu'une chose, c'est que nul n'est parfait en ce monde, mais détails que nous avons soin de relever, d'enregister, de communiquer. C'est la paille que nous voyons dans l'œil de notre frère, et que nous transformons en poutre dans nos appréciations. Il va sans dire que ces appréciations seront reçues des uns et non pas des autres; appréciées elles-mêmes des uns, d'une manière différente de celle des autres; mais, pour les uns comme pour les autres, l'impression restera et elle ne sera pas à l'avantage du prochain. Nous-mêmes nous aurons encouru l'anathème porté par le Seigneur contre celui qui sème la discorde parmi les frères. Peut-être s'est-on fait illusion: il est si facile à l'amour-propre de se persuader qu'on n'a pas eu l'intention de nuire, voire même qu'on avait en vue la justice et l'intérêt du prochain... Préservez-moi, mon Dieu, d'une pareille illusion!

2e POINT.

COMMENT LA CHARITÉ COMMANDE DE PARDONNER, DE DONNER.

« Combien de fois dois-je pardonner à celui qui

m'a offensé, est-ce jusqu'à sept fois? » demandait un jour l'Apôtre Pierre à notre Sauveur. Et Jésus lui répondit: « Je ne vous dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à soixante-dix fois sept fois. » c.-à-d. toujours.

Tel est l'état normal et habituel de la charité: elle est toujours disposée à l'indulgence. O mon Dieu, serais-je ce juste qui tombe sept fois, le jour, j'aurais besoin de votre pardon; mais je suis surtout le pécheur qui doit à votre miséricorde de n'avoir pas péri éternellement: *misericordiæ Domini quia non sumus consumpti.* (Thren., III, 22.) Jamais les dettes contractées par le prochain vis-à-vis de moi ne s'élèveront au chiffre de celles que j'ai contractées moi-même à l'endroit de votre justice divine et que vous m'avez remises, j'en ai la douce confiance. Jamais je n'aurai à exercer le pardon à l'égard du prochain, dans la mesure où vous m'avez pardonné. Qu'ai-je donc après tout à lui pardonner? Se serait-il oublié à mon sujet, d'une manière grave et volontaire? « Laissez-le faire, disait David, en parlant de Séméï qui l'insultait, laissez-lui venger ainsi sur moi les droits de Dieu que j'ai lésés par mes fautes. » Serais-je innocent dans cette rencontre,...je suis coupable par ailleurs. Mais enfin à quoi se réduisent d'ordinaire toutes ces offenses dont j'aurais à me plaindre? En méritent-elles le nom? N'est-ce pas plutôt ma susceptibilité qui les trouve telles? O délicatesse de la pauvre nature humaine! La charité participant à l'indulgence miséricordieuse du Sauveur pardonne donc; elle fait plus: elle donne; plus encore, elle se donne. Elle paie de sa personne, se gène pour faire plaisir, se prive pour éviter de faire de la peine au prochain. Elle a toujours du temps pour être serviable; elle trouve toujours le moyen d'être gracieuse et prévenante; toujours l'occasion

d'obliger: elle ne s'appartient pas, elle est à tous et à chacun.

Affections.

O mon Jésus, j'espère de vous un jugement plein d'indulgence et une sentence de bénédiction au moment de ma mort. Tout pécheur que je suis, j'ai foi cependant à votre parole. Non je ne veux ni juger, ni condamner mon prochain; il peut être innocent, alors qu'en apparence il est coupable. Serait-il coupable, vous l'avez vous-même excusé sur la croix: vous avez demandé au Père de lui pardonner. Non, il ne m'appartient pas de juger le prochain: car vous seul voyez dans le fond du cœur. Moi, coupable et peut-être plus coupable que lui, il ne m'appartient pas de le condamner. Vous me serez propice, ô mon Jésus; car pour l'amour de vous, je remets à mes frères tous les torts que je pourrais en avoir reçus: loin de leur rendre le mal pour le mal, je veux vaincre le mal par le bien, en me gardant de leur faire volontairement la moindre peine, en cherchant toujours à leur faire plaisir.

Résolutions.

1° Eviter de faire de la peine au prochain volontairement et sans raison.

2° Si nous l'avons offensé le prévenir sans retard et lui faire nos excuses.

Bouquet spirituel.

Charitas operit omnia peccata (1. Pet. IV-8.)
La charité couvre tous nos péchés.

(110) LA FÊTE-DIEU ([1]).

Pour clore le cycle de ses fêtes, la Ste Église célèbre la Sainte et indivisible Trinité et résume les mystères de sa foi en celui qui de tous est la source, le principe, la cause, le modèle et le couronnement. Elle nous ouvre le ciel et nous fait contempler cette essentielle Béatitude qui s'est rendue notre récompense « *merces tua magna nimis* ». Mais, tant que nous sommes engagés dans les périls d'une lutte incertaine, cette vue peut-elle exciter en nous autre chose qu'un douloureux et insatiable désir? Aurions-nous de Dieu, ici-bas, la jouissance et la possession?

Oui, Jésus nous en a assurés: « Voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. » Dieu est avec nous. Promis en figures, donné sous les espèces du pain et du vin, il se livre à nous dans la communion. Considérons: 1° la plus merveilleuse des figures de l'Eucharistie, la manne, dans ses analogies et ses différences; 2° le don lui-même, dans ses grandeurs; 3° les effets de ce Don.

1er POINT.

LA MANNE.



PARMI les témoignages miraculeux de la bonté divine dont fut favorisé le peuple Hébreux, le pain du ciel, la manne dont il fut nourri, est peut-être l'un des plus étonnants et semble résumer, pour les surpasser, tous les autres, par son excellence et par l'annonce du don de Dieu lui-même, de l'Eucharistie,

1. Voir à la partie liturgique les méditations complémentaires [177] à [184].

dont elle était la figure. La manne avait de sa nature, la saveur qu'aurait eue la plus pure farine, mêlée avec du miel: « Vous les avez rassasiés, Seigneur, dit le Psalmiste, du plus pur froment » — « et du miel qui vient de la pierre »: de cette Pierre, qui est le Christ. De plus, la manne répondait, et jusqu'au rassasiement, aux goûts de tous et de chacun; quelle que fût la variété de ces goûts, à elle seule et la même, elle avait toutes leurs suavités. Israël peut-il donc demander davantage à la puissance, à la sagesse et à l'amour de son Dieu?...

Et cependant de la manne à l'Eucharistie quelle distance! celle qui sépare la figure de la réalisation; le signe, de la réalité; l'ombre, de la vérité; la chose, de l'Auteur lui-même de toutes choses; les goûts qui sont communiqués, de Celui-là même qui les communique, étant l'essence infinie de toute suavité; la Puissance, la Sagesse et la Bonté d'un Dieu qui donne, de la Puissance, de la Sagesse, de la Bonté d'un Dieu qui se donne; l'aliment qui rassasie le corps, sans entretenir l'âme, de l'aliment qui rassasie l'âme, remplit le cœur et donne au corps le gage de la résurrection glorieuse. Si la mane renferme toutes sortes de biens, l'Eucharistie renferme et est elle-même, tout bien, le bien tout entier. Elle répond ainsi à tous les besoins, à tous les désirs, à tous les goûts; et les sens intérieurs de l'âme y jouissent de tout ce qui peut réjouir les puissances du corps. Là se trouve et nous est servi ce même bonheur qui est en Dieu, et qui révèle dans le ciel, entretient et éternise la vie des anges et des saints. Là Jésus, vrai Dieu et vrai Homme, avec sa vie et avec chaque phase, et dans chaque état de sa vie: vie d'enfance, vie cachée, vie laborieuse, vie douloureuse, vie glorieuse, vie humaine et divine, vie d'amour, vie du

Fils de Dieu et du Fils de Marie. Tout ce qu'il a, tout ce qu'il est, l'Eucharistie le renferme; et Jésus est à nous.

2e POINT.

LE PAIN ET LE VIN.

Le pain et le vin entrent, comme éléments principaux, dans la nourriture de l'homme: l'un, pour fortifier son corps, l'autre, pour réjouir son cœur (Ps. CIII, 15). « Venez, dit la Sagesse, mangez mon pain, buvez le vin que je vous ai mêlé » (Prov., IX, 5). Il est fait mention très souvent dans les Psaumes et dans les Livres des Prophètes de la multiplication du froment et du vin, dans les mains de l'homme juste, comme récompense de sa fidélité; et saluant à travers les siècles la sainte Eucharistie, sous ces deux éléments, Zacharie s'écriait: « Qu'y a-t-il de beau comme le froment des Élus, et le Vin qui fait germer les vierges? » (IX, 17.) L'heure vint où la prophétie allait s'accomplir. Celui-là même qui avait changé l'eau en vin aux noces de Cana, et qui avait multiplié les pains pour nourrir tout un peuple dans la solitude, changea le pain en son Corps et le vin en son Sang, et nous les donna comme notre aliment: « Prenez et mangez, prenez et buvez, nous dit-il; car ma chair est une véritable nourriture, et mon Sang un vrai breuvage. » Or ici que de miracles! que de prodiges dans un seul et même fait qui eut lieu à la Cène, et qui de là va se multipliant sur tous les autels du monde catholique!

Le pain et le vin, choses inanimées, sont changés en Celui qui est vivant et la vie par essence. Jésus

encore dans sa vie mortelle, est reçu par ses disciples dans sa chair et dans son sang, comme si son corps n'eût pas été matériel. Aujourd'hui, glorifié, triomphant, il est dans le ciel, tandis qu'il se trouve dans les mains du Prêtre qui consacre, comme aussi sur chaque autel. Il est dans tous les tabernacles, lui-même, un, et multiplié par autant d'hosties qui se consacrent: tout entier, sous chaque hostie comme sous chaque parcelle de l'hostie; et l'hostie divisée, son corps ne souffre point de division. Chose non moins admirable: le pain et le vin sont changés au vrai Corps et au vrai Sang de Jésus-Christ, et cependant les accidents ou apparences gardent les effets, les mêmes qu'ils avaient dans leur substance, avant la consécration. De plus, ces mêmes accidents existent sans support, sont comme suspendus sans adhérer à leur substance qui n'est plus.

Rien n'est vrai de ce qui tombe sous les sens; la raison est déconcertée; seule la foi s'adresse à Jésus et lui dit: Vous êtes le Christ, Fils de Dieu; à Vous les paroles de la vie éternelle.

3e POINT.

LA COMMUNION.

L'amour tendant à l'union, Jésus met en œuvre, dans la sainte Eucharistie, tous les secrets de sa puissance et de sa sagesse pour atteindre cette fin: Or l'union de la créature à Dieu, de l'âme à la divinité peut se faire et se consomme en effet dans la communion, de quatre manières: par médiation, par annexion, par compénétration, par transformation.

Par médiation: c'est-à-dire, par le moyen de la chair, du sang, de l'âme de N.-S. J.-C., que nous re-

cevons, en communiant; sa très sainte Humanité, s'unissant elle-même à nous corporellement et substantiellement, nous unit par le fait même, et comme moyen, à la divinité, dont elle est inséparable.

Par annexion: c'est-à-dire, que la nature divine et la nature humaine ne faisant plus qu'une seule et même Personne en Jésus-Christ, c'est à la divinité du Fils de Dieu que l'âme se trouve unie, par l'acte même et dans le même acte, que nous mangeons la Chair du Fils de l'homme.

Par compénétration: dans ce sens que simultanément, Dieu est reçu en nous et nous en Dieu, selon la parole du Sauveur: « Celui qui mange ma Chair et boit mon Sang, demeure en moi et moi je demeure en lui. »

Par transformation: et cette transformation se fait de la partie plus débile et moins noble, en celle qui a plus de vertu, et incomparablement plus d'excellence; c'est-à-dire, de nous-mêmes, en Dieu. Il en est de nous à Dieu, dans cette transformation, comme il en est de la nourriture ordinaire à l'endroit de celui qui la prend et qui la reçoit. C'est ainsi que se change en notre substance le pain quotidien qui d'abord est mangé, et qui, par les modifications successives qu'il subit, identifiant sa propre substance avec notre sang et avec le corps tout entier, fait partie de nous-mêmes, et s'anime de la même vie qui nous anime; il est nous-mêmes. En raison inverse de ce pain quotidien, qui se change en nous (la chose insensible, ayant moins de force que l'être animé qui se l'incorpore), le Pain vivant que nous mangeons nous transforme en lui-même, par sa vertu supérieure et toute-puissante; nous pénètre de ses propriétés, nous fait vivre de sa vie: vie de Dieu, et nous élève à la magnifique condition de son Être.

Affections.

Vous nous avez donné, ô mon Jésus, une véritable idée de ce que vous opérez dans votre Eucharistie en nous apprenant que cette vertu qui découlait de votre Corps Sacré sur ceux qui savaient le toucher comme vous voulez l'être n'était pas seulement pour guérir les corps, et que vous étiez encore plus Sauveur des âmes. Vous en touchez l'intime, vous y excitez de saints désirs ; vous vous les unissez et les préparez à une union plus divine et plus excellente. Ainsi fait la vertu qui part de votre Humanité voilée dans l'hostie sainte : elle se répand sur tous ceux qui la reçoivent avec foi. Donnez-m'en la grâce, ô Jésus : Vivez en moi et que je vive en vous ici-bas, afin que, mourant dans votre amour, je reçoive au ciel cette vie éternelle dont l'Eucharistie est le gage et la promesse.

Résolutions.

1° Aimer Jésus d'un amour vivant.
2° Communier chaque fois comme en viatique.

Bouquet spirituel.

Vivit in me Christus (Gal., XI, 20).
C'est le Christ qui vit en moi.

(111) 2e DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE
et Dimanche dans l'Octave de la Fête-Dieu.

Comment N.-S. appelle à son banquet la multitude, les infirmes — les contraint d'entrer.

Évangile selon Saint Luc. (CHAP. XIV.)

En ce temps-là, Jésus dit aux Pharisiens cette parabole : Un homme prépara un grand festin auquel il invita beaucoup de monde ; et à l'heure du repas, il envoya son serviteur dire à ceux qui étaient invités de venir, parce que tout était prêt. Mais tous, comme de concert, se mirent à s'excuser : « J'ai acheté une maison de campagne, dit le premier, et il faut que j'aille la voir, je vous prie de m'excuser. » Un second dit : « J'ai acheté cinq paires de bœufs, et je vais les essayer ; je vous prie de m'excuser. » Un autre ajouta : « Je viens de me marier : je ne puis y aller. » Le serviteur étant revenu rapporta tout ceci à son maître. Alors, le Père de famille, tout en colère, dit à son serviteur : « Allez à l'instant sur les places et dans les rues de la ville et amenez ici les pauvres, les infirmes, les aveugles, les boiteux... Seigneur, dit le serviteur, j'ai fait ce que vous m'avez dit, et il y a encore de la place ». Le maître lui dit : « Allez sur les chemins et le long des haies, et forcez les gens d'entrer, afin que ma maison se remplisse ; car, je vous déclare qu'aucun de ceux que j'ai invités ne sera de mon festin. »

MÉDITATION.

Adorons, sous la figure de cet homme qui prépare un grand festin, N.-S. Jésus-Christ lui-même, qui nous invite au banquet eucharistique : « Bien

heureux, a-t-on dit à son sujet, ceux qui sont appelés aux noces de l'Agneau. » Remercions Notre-Seigneur de sa bonté incomparable, et considérons comment il appelle : 1° la multitude ; 2c les infirmes ; 3° comment il les contraint d'entrer.

1er POINT.

COMMENT IL APPELLE LA MULTITUDE.



OUS les hommes sont compris dans cet appel : *vocavit multos :* de même que tous sont appelés au salut éternel : *multi sunt vocati :* mais, tous ne répondent pas à l'invitation et peu nombreux sont les bienheureux convives, alors que tous sont conviés : *pauci vero electi.* N'auraient-ils pas entendu ou compris ? La voix des serviteurs, des ministres de l'Évangile a retenti cependant jusqu'aux extrémités de la terre : elle a rempli le monde : *venite ad nuptias.* Mais tous, dit encore ici l'Apôtre, n'obéissent pas à l'Évangile : *sed non omnes obediunt Evangelio.* Et chacun trouve et apporte des prétextes pour se dispenser.

Les uns sont appelés ailleurs ; les autres n'ont pas le temps ; les affaires matérielles, les sollicitudes de la vie empêchent celui-ci qui remet à plus tard ; tandis que celui-là est retenu par les passions qu'il faudrait combattre, par les occasions dangereuses qu'il faudrait quitter, par les chaînes du respect humain qu'il faudrait rompre, par la violence enfin qu'il faudrait s'imposer, et on ne se sent pas la force, et on n'a pas la volonté d'en venir là. On veut bien, mais pas encore ; on attend une occasion plus favorable, une plus grande liberté, des circonstances plus propices. Gémissons de cette indifférence si générale

dans le monde en face d'une invitation si libérale; de l'injure que l'on fait ainsi au grand don de Dieu, en lui préférant les affaires, les distractions et les grâces du monde. Apprécions d'autant plus l'honneur qui nous est fait de participer au banquet divin; soyons pleins de reconnaissance, et pour la grâce qui nous a appelés, et pour la grâce qui nous a donné d'être fidèles à cette invitation.

2e POINT.

COMMENT IL APPELLE MÊME LES INFIRMES.

Quels sont donc ces pauvres, ces infirmes, ces aveugles, ces boiteux que le Maître appelle à son festin par la voix de son serviteur? Ceux-là même qui doivent prendre la place des invités indociles. Ce sont ces petits, ces méprisés, ces rebutés du monde, ces hommes de rien, qui doivent un jour entrer dans l'héritage d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, tandis que les enfants du royaume seront mis dehors. — Ce sont ces affamés et ces altérés de justice qui seront rassasiés tandis que les riches seront renvoyés vides. Ce sont ces pauvres que le Seigneur tire de la poussière pour les élever et les faire asseoir avec les princes de son peuple. Ce sont ces pleurants, ces souffrants, au-quels il est dit: « Venez à moi, vous qui êtes dans la peine et surchargés, et moi je vous consolerai... » Heureux ces déshérités volontaires; car déjà ils ont au banquet eucharistique l'avant-goût des joies du royaume qui leur est promis. Heureux ces aveugles, dont les yeux fermés aux vanités du siècle, voient déjà Dieu intimement et goûtent combien il est doux. Heureux ces boiteux, dont

les pieds ne peuvent se fixer sur la terre, parce que la terre c'est l'exil, et que leur conversation est dans le ciel. Heureux ces infirmes, dont l'âme vaillante lutte sans cesse au milieu des tribulations, criant avec l'Apôtre : « Qui nous délivrera de ce corps de mort ? » Bienheureux sont-ils tous ces petits, convives du banquet eucharistique, élus des noces éternelles !

3e POINT.

COMMENT IL LES CONTRAINT D'ENTRER.

Le serviteur ayant dit au Père de famille : « Il y a encore de la place. — Allez, répond celui-ci, sur les chemins et le long des haies, et forcez les gens d'entrer. » C'est le suprême appel. L'insistance avec laquelle le Seigneur invite, presse, soit les rebelles, soit les négligents, a la force de précepte, comme d'ailleurs il le déclare lui-même : « Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, vous n'aurez point la vie. — Je suis le Pain vivant, descendu du ciel ; celui qui mange de ce Pain vivra éternellement... »

Il insiste encore par les recommandations de l'Église, qui impose à ses enfants de recevoir le Corps du Seigneur et de célébrer la Pâque ; par la voix des Pasteurs et des missionnaires qui multiplient leurs appels du haut de toutes les chaires catholiques : *venite ad nuptias*, venez : car tout est prêt ; par l'exemple des fidèles, par le son des cloches, par les exercices de piété et les chants liturgiques, par cet ensemble de prières, de cérémonies, qui toutes ramènent et font converger vers l'Eucharistie, les pensées et les sentiments, et sollicitent la volonté par les promesses des grands biens renfermés dans

ce Sacrement pour ceux qui le reçoivent, comme aussi par les menaces de châtiments portés contre ceux qui refusent : tous les moyens sont employés : aucun n'est oublié.

Affections.

O mon Jésus, faut-il donc que vous alliez jusqu'à nous prier, jusqu'à nous supplier de répondre à votre invitation, comme si cette invitation n'était pas elle-même le plus grand honneur que vous puissiez nous faire ; comme si nous ne devions pas nous-mêmes vous demander la grâce d'être admis, et regarder l'obtention de cette grâce comme la faveur la plus signalée ? Faut-il donc, ô mon Jésus, que vous alliez jusqu'à nous contraindre d'approcher, alors que nous devrions courir à vous avec tant d'empressement ? A user de contrainte, alors que l'amour seul devrait nous entraîner ? à nous menacer de mort, si nous n'allons pas puiser la vie dans votre Sacrement ? Oh ! que les hommes sont aveugles ! qu'ils sont donc ingrats ! O mon Jésus ! qu'il n'en soit pas ainsi de nous !

Soyez notre Pain quotidien : nous voulons vivre de vous, pour vous, en vous. Accordez-nous la grâce de nous disposer bien saintement ou plutôt préparez-nous vous-même à vous recevoir le plus dignement possible.

Résolutions.

1° Faire amende honorable à Notre-Seigneur pour l'oubli, la négligence et le refus des âmes qui ne le reçoivent pas.

2° Faire dans cette intention quelques-unes de nos communions.

Bouquet spirituel.

Beati qui ad cœnam nuptiarum agni vocati sunt (Apoc. XIX-9).

Bienheureux ceux qui sont appelés au festin des noces de l'Agneau.

(112) LE VENDREDI APRÈS L'OCTAVE DE LA FÊTE-DIEU.

Le Sacré-Cœur de Jésus [1].

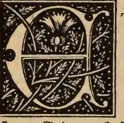
Son culte traditionnel dans l'Ordre Séraphique — témoignages à l'appui.

MÉDITATION.

Adorons le Cœur-Sacré de Jésus, comme l'organe le plus noble de sa sainte Humanité, unie elle-même à la divinité dans la Personne du Verbe; comme le centre et le foyer de la charité divine et humaine qu'il a pour nous et qu'il nous a prodiguée. Considérons dans cette méditation: 1° son culte traditionnel dans l'Ordre Séraphique; 2° le témoignage que Jésus lui-même lui rend.

1er POINT.

LE CULTE DU SACRÉ-CŒUR, TRADITIONNEL DANS L'ORDRE SÉRAPHIQUE.



T d'abord l'auguste Patriarche lui-même, François d'Assise, a deviné et ressenti sur le mont Alverne, à l'aspect du Crucifié qui se voile des six ailes du Séraphin, les mystères d'amour et de douleur du Cœur de Jésus. A ses disciples de parler et d'écrire sur un sujet si vaste, si profond, si élevé, dit l'Apôtre; de révéler les richesses immenses, inépuisables, de sa tendresse divine. Pour lui, il garde le

1. Voir à la Partie liturgique les méditations complémentaires 185 à 192.

secret du grand Roi dont il porte les signes aux mains, aux pieds et dans son côté. Le cœur de François, comme celui de Jésus, fut blessé, fut ouvert: de l'un et de l'autre nous pouvons dire « que la blessure extérieure était le signe visible de la blessure intime et secrète du cœur. » On connaît le *Cantique de l'amour*, attribué au Stigmatisé de l'Alverne.

S. Bonaventure, le Séraphique Docteur, chanta lui aussi l'amour du Sacré Cœur de Jésus; il en avait d'ailleurs la délicieuse expérience: « Il n'est personne, dit-il, qui puisse connaître et raconter la grandeur et la multitude des richesses et des délices que renferme le Cœur de Jésus, si ce n'est celui qui, illuminé par la foi et embrasé par l'amour, a continué d'y résider et a fait lui-même l'expérience de la divine Vertu, qui peut se puiser dans ce Cœur. Aussi ceux-là sont grands qui peuvent pénétrer jusqu'à l'endroit le plus reculé de cette demeure sacrée. O plaies très amoureuses, de quelle douceur n'est-elle pas enivrée l'âme qui, par vos ouvertures, arrive au Cœur de Jésus, et s'unit à Lui! Je ne puis l'exprimer: celui qui en fera l'expérience me comprendra. La porte du Paradis est ouverte: la lance du soldat a écarté le glaive qui en défendait l'entrée. O âme fidèle, créée à l'image de Dieu, comment ne seriez-vous pas transportée hors de vous-même? Votre Époux bien-aimé a ouvert son côté pour vous y donner son Cœur. »

L'Apôtre du saint Nom de Jésus, Bernardin de Sienne, fut aussi le panégyriste de son très sacré Cœur. Il le compare tantôt à une fournaise de charité, aux flammes ardentes, capables de consumer l'univers; tantôt à l'encensoir d'or que porte l'ange de l'Apocalypse, et dont le feu tout céleste fut jeté sur la terre; allusion aux paroles du Sauveur: « Je

suis venu mettre le feu à la terre et mon désir est de le voir s'enflammer. »

Il est dit de S. Pierre d'Alcantara et du Bx Nicolas Factor, qu'ils ne pouvaient penser aux mystères de ce Cœur adorable, sans être enivrés d'amour et comme ravis en extase.

Mais cette dévotion n'est pas l'unique bien des enfants du premier Ordre; elle s'étend, comme un héritage à toute la Famille.

La vierge Claire d'Assise invoquait plusieurs fois le jour le Cœur blessé de Jésus, et déclarait devoir à cette pratique les délices ineffables dont elle était inondée au pied du Tabernacle. La Bse Baptista Varani a traité de cette dévotion avec une science consommée: « Ayant supplié, dit-elle, le céleste Époux de vouloir bien me découvrir les douleurs intimes de son divin Cœur, il a consenti dans sa miséricorde, par pitié, par grâce, à m'introduire, à me plonger dans cet océan sans fond et sans rivages. » La vénérable Marie de la Croix semblait avoir fixé sa demeure dans le Cœur de Jésus: là était sa joie et son repos; là elle trouvait le bienheureux oubli de tout ce qui n'est pas Dieu. « O Cœur Sacré, ouvert par l'amour, c'est en vous, disait-elle, que l'âme est lavée dans un bain de sang, d'eau et de feu, comme en un second baptême, qui la guérit et la purifie... Vous êtes comme une arche, pleine de blanches colombes, qui échappées au bourbier de ce monde, ont cherché en vous un refuge. Vous êtes le rocher mystérieux, qu'il me suffit de frapper tant soit peu avec le bois de la croix, pour en faire sortir ces eaux vives, qui étanchent la soif de mon âme; pour en faire jaillir ces étincelles de la charité, qui pénètrent mes sentiments les plus intimes. » — Ste Angèle de Foligno, dans sa reconnaissance pour le pardon de

ses péchés, s'offrait à ce divin Cœur, comme esclave et en qualité de victime. St. Elzéar de Sabran écrivait de Naples à sa virginale épouse, la bienheureuse Delphine: « Ne vous troublez pas à mon sujet et sur mon absence prolongée; car vous avez l'occasion de me voir à tout moment; vous savez bien que je fais ma demeure ordinaire dans le Cœur de Jésus: soyez assurée que vous me trouverez toujours dans cet asile sacré; ne cherchez pas ailleurs de mes nouvelles... »

Réunir tous ces traits épars, à travers les siècles, dans les Annales Franciscaines; mentionner les écrits qui ont été composés; les œuvres, les associations qui ont été fondées; les couvents et les sanctuaires qui sont érigés en son honneur et sous son vocable, ce serait fournir un beau témoignage de la dévotion de l'Ordre au Cœur adorable de Jésus.

2e POINT.

TÉMOIGNAGE DE JÉSUS-CHRIST LUI-MÊME A CETTE DÉVOTION.

Et d'abord dans la personne du Séraphique Fondateur, François d'Assise. « Un jour de sa Fête, dit la Bse Marguerite-Marie, N.-S. me fit voir, dans l'oraison, ce grand Saint, revêtu d'une lumière et d'une splendeur incompréhensibles; élevé dans un éminent degré de gloire à cause de la conformité qu'il avait eue à la vie souffrante du Sauveur, et de son amour pour la Passion. C'est pourquoi ce divin Amant crucifié, s'imprimant en lui par les signes de ses sacrées Plaies, l'avait rendu un des plus grands favoris de son Cœur, et lui avait donné un grand

pouvoir pour obtenir l'application efficace du mérite de son précieux Sang, en le rendant en quelque façon dispensateur de ce divin trésor. — Dans une autre circonstance, dit-elle, Jésus me donna, comme gage de son amour, ce grand Saint pour guide et conducteur; et il me révéla sa puissante intercession. »

Chose bien remarquable, d'ailleurs, l'image du Sacré-Cœur, entourée d'une couronne d'épines et surmontée d'une croix, était depuis longtemps gravée dans les armoiries de l'Ordre, et couronnait son écusson.

Les prédilections du Sacré-Cœur pour celui que les peuples se plaisent à nommer de nos jours, *Antoine de Jésus*, ou *l'Ami de Jésus*, furent révélées à la vénérable Jeanne-Marie de la Croix, un jour de la fête du saint Thaumaturge. Voici comment elle en parle: « Je vis l'âme de ce Bienheureux portée par les anges aux pieds du Christ. N.-S. ouvrit toute grande la plaie de son Cœur; et ce Cœur tout rayonnant de lumière attirait, absorbait, en quelque sorte l'âme du Saint, comme la lumière du soleil absorbe toute autre lumière. Dans ce Cœur de Jésus, l'âme du Saint m'apparaissait comme une pierre précieuse étincelante, qui en remplissait la cavité; le jeu varié des couleurs me représentait ses vertus; elles brillaient d'un éclat merveilleux, dans un Océan de lumière. A l'honneur du Christ, à la gloire du Saint lui-même, Jésus prit ensuite cette perle dans son Cœur, et la donna au Père céleste, qui la fit admirer aux anges et aux élus. »

Personnellement favorisées des grâces sensibles du divin Maître, Ste Marguerite de Cortone et la B[se] Baptista Varani virent dans le Cœur ouvert de Jésus, celle-ci son propre nom, écrit en lettres d'or; celle-là la place de prédilection qu'elle y occupait.

Par tous ces témoignages, soit publics, soit intimes, et en se manifestant ainsi, Jésus-Christ n'a-t-il pas à son tour glorifié l'Ordre Séraphique, reconnu et fait reconnaître l'antique et traditionnelle dévotion franciscaine à son Sacré Cœur?

Affections.

O aimable Sauveur, désirant vous témoigner les sentiments de notre reconnaissance et réparer nos infidélités, nous nous consacrons entièrement à votre divin Cœur, et nous nous proposons de ne plus tomber dans le péché.

O Cœur sacré de Jésus, répandez la plénitude de vos bénédictions sur votre sainte Eglise, sur tous ses enfants, en particulier, sur notre Ordre, et sur cette Famille. Confirmez les justes, convertissez les pécheurs, secourez les moribonds, délivrez les âmes du Purgatoire et étendez sur tous les cœurs le doux empire de votre amour. Ainsi soit-il.

Résolutions.

1° Redire chaque jour, cet acte de consécration.

2° Communier aujourd'hui aux intentions du Sacré-Cœur de Jésus.

Bouquet spirituel.

Cor Jesu, charitatis victima, miserere nobis.

Cœur de Jésus, victime d'amour, ayez pitié de nous.

---

(113) 3e DIMANCHE APRÈS LA PENCECOTE.

Sollicitude du Sauveur à la recherche des âmes — sa joie de leur retour.
Évangile selon Saint Luc. (CHAP. XV).

En ce temps-là, des publicains et des gens de mauvaise vie s'étant approchés de Jésus pour entendre sa parole, les Pharisiens et les Docteurs de la loi en murmuraient et disaient : « Quoi ! cet homme reçoit les gens de mauvaise vie et mange avec eux ! » Mais Jésus leur proposa cette parabole et leur dit : « Quel est celui d'entre vous qui de cent brebis qu'il a ayant perdu une, ne laisse aussitôt les quatre-vingt-dix-neuf autres dans le désert pour aller chercher celle qui s'est perdue, jusqu'à ce qu'il la trouve? et, l'ayant trouvée, il la met joyeux sur ses épaules puis, étant de retour à la maison, il assemble ses voisins et ses amis, et leur dit : « Réjouissez-vous avec moi de ce que j'ai trouvé ma brebis qui était perdue. » Je vous dis de même qu'il y aura plus de joie dans le ciel pour un seul pécheur qui fait pénitence, que pour la persévérance de quatre-vingt-dix-neuf justes. Ou quelle est encore la femme qui de dix drachmes qu'elle a en ayant perdu une, n'allume aussitôt la lampe et balayant la maison ne cherche avec grand soin jusqu'à ce qu'elle la trouve ; et aussitôt qu'elle l'a trouvée, elle fait venir ses amies et ses voisines et leur dit : « Félicitez-moi de ce que j'ai trouvé la drachme que j'avais perdue. » Je vous dis encore une fois que c'est une grande joie parmi les Anges de Dieu, lorsqu'un seul pécheur fait pénitence ».

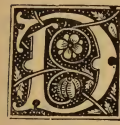
MÉDITATION.

Adorons N.-S. Jésus-Christ, dans sa condescen-

dance pleine de compassion et d'amour pour les pauvres pécheurs. Admirons comment il prend leur défense en toute rencontre; et considérons le cas qu'il fait de leurs âmes: 1° par la sollicitude qu'il met à les chercher; 2° par la joie qu'il éprouve à les retrouver.

1er POINT.

SOLLICITUDE DU SAUVEUR JÉSUS A RECHERCHER LES AMES.



ANS cette parabole, Jésus donne à entendre qu'il est lui-même comme Amour humanisé et Sagesse incarnée, ce Pasteur qui court après la brebis égarée; cette femme qui, la lampe allumée, fouille sa demeure pour chercher et trouver la drachme perdue.

Mais qui jamais pourra comprendre ce qu'il y a de sollicitude dans la recherche de la brebis égarée et de la drachme perdue? En d'autres termes, combien Jésus a multiplié les sacrifices, pour la conversion et le rachat de l'âme humaine.

A la suite des Prophètes, pasteurs en quelque sorte figuratifs, le voici qui vient lui-même dans le désert de ce monde, où cette âme s'est égarée. Il laisse sur la montagne, dans son ciel, les anges, ses brebis fidèles, pour ramener la nature humaine qui s'était perdue. De la crèche à la croix, de Bethléem au Calvaire, il l'a cherchée. Il n'est pas de hauteur qu'il n'ait gravie, pas de précipice qu'il n'ait sondé, pas de sentier qu'il n'ait parcouru, pas de broussailles qu'il n'ait visitées. La poussière du chemin, les épines des haies, la lassitude accablante, la soif qui dévore, la chaleur qui abat: rien ne l'arrête. S'il repose un instant, son cœur veille, il pense à sa brebis

égarée. Ses soupirs, ses larmes, ses prières sont autant d'appels, autant de moyens de la ramener, autant d'industries qu'il trouve dans sa miséricorde; il emploie tour à tour les promesses et les menaces, les sourires et les frayeurs, les déceptions et les remords. Et maintenant du haut de la Croix c'est une invitation suprême: sa parole sera-t-elle entendue et réalisée? « Quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi. » Regarde donc, ô mon âme, et contemple son visage pâle, défiguré, couvert des ombres de la mort; sa tête couronnée d'épines; ses bras étendus et déchirés; ses pieds, ses mains, percés; sa chair meurtrie, ensanglantée; son corps mis en lambeaux. Que ne peux-tu pénétrer plus avant, saisir et comprendre la tristesse qui abat son âme, l'abandon dans lequel son cœur est plongé!

C'est à ce prix que le Pasteur a cherché sa brebis égarée! Drachme perdue, c'est pour te retrouver que la divine Sagresse incarnée a bouleversé par les tortures de la Passion la maison de son Corps, son humanité sainte. O mon âme! ta valeur est inappréciable, ou plutôt, Celui-là seul peut dignement l'apprécier dont le coup d'œil infaillible juge chaque chose à sa véritable estime. Celui-là a dit: « On ne saurait témoigner plus d'amour à celui que l'on aime, qu'en donnant sa vie pour lui. » Et ce qu'il a dit, il l'a fait.

2e POINT.

LA JOIE DE JÉSUS EN RETROUVANT LES AMES.

Cette joie résulte de tout ce que le bon Pasteur a dépensé de travaux et de peines à la recherche de

la brebis égarée; de tout ce que la femme de l'Évangile a mis de soins à retrouver la drachme perdue; de tout ce que le Sauveur Jésus a donné de surabondance au salut de l'âme qu'une seule goutte de son Sang précieux aurait pu racheter.

Et maintenant la joie de l'avoir retrouvée s'explique par l'estime que lui, Dieu, fait de cette âme, se proportionne à la douleur qu'il éprouvait de sa perte, s'accroît et se multiplie de tous et de chacun des instants de ses laborieuses recherches. « Vos consolations, ô mon Dieu, s'écrie le Roi-Prophète, ont rempli mon âme de joie, à la mesure de l'intensité et du grand nombre des douleurs qui ont rempli mon cœur. » Mais ici dans notre Évangile, ces joies, ces consolations n'ont pas de terme qui les rende et les exprime dignement. La parabole ne sera jamais qu'une comparaison, qu'une figure. Si grande est néanmoins cette joie que, ne pouvant en quelque sorte à lui seul la porter, Jésus en fait part à ses amis de la terre et aux Anges de son ciel: « Réjouissez-vous avec moi; félicitez-moi; car j'ai retrouvé et la brebis égarée et la drachme perdue. » — Cependant mieux encore peut-être que les Anges du ciel et que les amis de la terre; mieux que les justes, l'âme elle-même, cette âme convertie, retrouvée, sauvée, participe au bonheur de Jésus. Elle ne s'est pas plus tôt déterminée à retourner vers son Père, comme autrefois l'enfant prodigue, que tous ces obstacles qu'elle jugeait insurmontables, s'aplanissent comme par enchantement; la fatigue du retour lui est enlevée; elle est portée plutôt qu'elle ne marche; Dieu la caresse. Loin de Dieu, hélas! elle aussi a tant souf fert: elle a été peut-être plus malheureuse que coupable; elle pleure, mais que ces larmes sont douces! Si le souvenir du péché l'attriste, la conviction du

pardon la console; l'amour l'embrase et l'enivre; la joie du bon Pasteur la pénètre elle-même. Jamais encore jusqu'à ce jour, elle n'avait aussi bien compris combien elle était aimée de Jésus et chère à son Dieu.

Affections.

Et c'est ainsi, ô mon Jésus, que la douleur et la joie partagent mes sentiments; la douleur de vous avoir quitté; la joie d'être enfin à vous. La douleur, il est vrai, altère ma joie; mais cette douleur n'est pas le remords: elle est un regret, et ce regret de vous avoir offensé, je voudrais qu'il ne me quitte plus; car il alimente et ravive mon amour pour vous: avec le saint roi pénitent, je veux vivre de son souvenir, pour entretenir en moi la douleur constante de mon péché: *et peccatum meum contra me est semper...*

Je voudrais bien vous offrir d'autres sacrifices, en réparation de mes offenses: je voudrais venger sur mes sens, sur ma chair, sur mon esprit superbe, les droits de votre amour outragé. Vous ne sauriez dédaigner ces témoignages de ma soumission; mais ce qui surtout vous est agréable, c'est l'holocauste d'un cœur contrit et humilié. Le voici, ce cœur, ô mon Dieu; rendez-le pur: renouvelez jusqu'au fond de mes entrailles cet esprit de douceur et de force, de discrétion et d'amour, qui assure ma persévérance dans votre service.

Résolutions.

1° Renouveler dans nos visites au Saint-Sacrement la contrition cordiale et sincère de nos péchés.

2° S'affermir, autant de fois, dans le ferme propos de la persévérance au service de Dieu.

Bouquet spirituel.

Ita gaudium erit in cœlo super uno peccatore pœnitentiam agente (Luc. XV-7).

Ainsi il y aura de la joie dans le ciel pour le retour d'un pécheur à la pénitence.

(114) 4e DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

La pêche miraculeuse : pourquoi l'insuccès ? — pourquoi le succès ?

Évangile selon Saint Luc. (CHAP. V, I).

En ce temps-là, Jésus étant sur le bord du lac de Génézareth, et voyant le peuple venir en foule à lui pour entendre sa parole, aperçut sur le rivage deux barques arrêtées : les pêcheurs en étaient descendus pour laver leurs filets. Etant donc entré dans l'une de ces deux barques, qui était celle de Simon-Pierre, il le pria de s'éloigner un peu du bord. Et s'étant assis, de dessus la barque il instruit le peuple. Dès qu'il eut cessé de parler, il dit à Simon : « Avancez en pleine mer, et jetez vos filets. » Simon lui répondit : « Maître, nous avons travaillé toute cette nuit sans rien prendre ; cependant, sur votre parole, je vais jeter le filet. » L'ayant jeté, ils retirèrent une si grande quantité de poissons que le filet se rompait, et ils firent signe à leurs compagnons, qui étaient dans l'autre barque de venir les aider. Ceux-ci arrivèrent, et ils remplirent tellement les deux barques, qu'elles étaient près de couler à fond. Ce que voyant, Simon-Pierre se prosterna aux pieds de Jésus en disant : « Seigneur, retirez-vous de moi parce que je suis un homme pécheur. » Car la pêche abondante des poissons qu'ils venaient de faire avait causé un grand étonnement à lui et à tous ceux qui étaient avec lui, aussi bien qu'à Jacques et Jean, fils de Zébédée, qui étaient compagnons de Simon. Et Jésus dit à Simon : « Ne craignez point : vous serez dans la suite employé à une autre pêche, où vous prendrez des hommes ». Puis ils ramenèrent leurs barques à bord ; et ayant tout quitté, ils le suivirent.

MÉDITATION.

Adorons Notre-Seigneur Jésus-Christ, dans la sollicitude qu'il prend de nous instruire, tantôt par des paraboles et des comparaisons qu'il met à notre portée, tantôt par des exemples et des faits matériels qui frappent les sens ; tantôt enfin, comme dans notre Evangile, par le moyen de ces vicissitudes dont notre vie est pleine et qui se prêtent aux enseignements les plus pratiques au point de vue religieux. C'est ce que nous pouvons constater nous-mêmes, d'abord dans l'insuccès, puis dans le succès des pêcheurs du lac de Génézareth. D'où cette double considération : 1° pour quoi l'insuccès ; 2° pourquoi le succès.

1er POINT.

POURQUOI L'INSUCCÈS.



A simple lecture de l'Évangile nous le révèle : *tota nocte laborantes nihil cepimus :* travaillant toute la nuit nous n'avons rien pris. Est-ce à dire que la nuit ne soit pas, aussi bien que le jour, favorable à la pêche?...

Personne n'en doute. Mais sous l'écorce de la lettre se cache, au témoignage des Pères, un sens plus relevé et qui nous explique pourquoi, en travaillant de nuit, on n'obtient pas le succès voulu, on ne prend rien : *nihil cepimus*. Qu'est-ce en effet, que travailler de nuit au point de vue surnaturel ? C'est pour l'âme travailler sans Jésus, qui est la lumière ; c'est-à-dire dans l'ombre de la mort, dans l'état de péché. Or dans cet état, l'âme a beau travailler : peines stériles, labeurs perdus pour la vie éternelle ; elle ne gagne rien pour le ciel ; branche sé-

parée du tronc, elle ne saurait produire de fruit. — Qu'est-ce encore que travailler de nuit? c'est travailler sans Jésus, bien que Jésus soit là, bien que l'âme soit dans sa grâce. Or celui-là dissipe, nous dit-il lui-même, qui ne recueille pas avec moi: *qui non colligit mecum dispergit.* En faisant beaucoup même dans les grandes choses, même dans toutes sortes de bien, on peut en effet ne rien faire, du moins comme méritoire en vue de la vie éternelle, comme digne de récompense, si ce que l'on fait n'est pas dans l'ordre de la volonté divine. Rien de mieux en soi que la contemplation, que le silence, que les lectures pieuses, que la prédication; mais si je vais à la prière quand je devrais être au travail, si je me tais, quand je devrais parler ou répondre, si je lis, quand je devrais écouter, si je prêche là où je ne suis pas envoyé, si je laisse mes devoirs d'état, si je me dispense de la vie commune, si je passe par-dessus la règle de la famille dont je fais partie, ou le règlement qui m'est imposé, pour me diriger d'après mes caprices, me livrer à mes propres inspirations, ces inspirations et ces œuvres personnelles, seraient-elles meilleures, je n'ai rien gagné: c'est de nuit que j'ai travaillé en faisant ma volonté propre... Qu'est-ce enfin que travailler de nuit et sans rien prendre? C'est, tout en travaillant avec Jésus, ne pas travailler pour Jésus: avec Jésus, dans ce sens que ce que l'on fait est bien et que ce bien est en même temps dans l'ordre de la volonté divine; et cependant ce n'est pas pour Jésus, si l'on s'y recherche soi-même, si l'on agit dans des vues purement humaines, par vanité, par ambition, par vaine gloire: *ut videantur ab hominibus:* « En vérité, dit le Sauveur, quiconque agit ainsi, a déjà reçu sa récompense. »

2e POINT.

POURQUOI LE SUCCÈS.

Parce que l'on travaille de jour; non que le jour soit littéralement parlant plus favorable à la pêche que la nuit elle-même; mais parce que l'on travaille au point de vue surnaturel dans les conditions voulues, en Jésus, par Jésus et pour Jésus.

En Jésus: c.-à-d., dans sa grâce, dans son amitié, dans son amour. « Tant que le sarment est uni à la vigne, nous dit-il lui-même, il porte du fruit; ainsi en sera-t-il de vous tant que vous me demeurerez unis: car sans moi vous ne pouvez rien. »

Par Jésus: c.-à-d., en son Nom, sous son inspiration, dans l'union de notre volonté à la sienne: « Celui qui me suit, nous dit-il, ne marche pas dans les ténèbres, mais il aura la lumière de vie. » Simon Pierre lui dit: « Bien que j'aie constaté l'inutilité de mes efforts, ayant travaillé toute la nuit sans rien prendre, cependant sur votre parole je vais jeter le filet. » Et ce seul instant le dédommage, par une pêche surabondante, de toutes ses fatigues.

Pour Jésus: c.-à-d., en vue de lui plaire: par cette direction surnaturelle que l'on donne aux pensées, aux désirs, aux démarches, aux œuvres, et que l'on appelle la pureté d'intention. « Si votre œil est simple, nous dit-il, le corps tout entier de vos œuvres sera lumineux. » Qu'y a-t-il de plus insignifiant qu'un cheveu?... de plus rapide, de plus imperceptible qu'un coup d'œil?... C'est là pourtant ce qui blesse d'amour l'Époux divin, dans les Cantiques.

Ce cheveu dans sa ténuité, ce coup d'œil dans sa rapidité, désignent la pureté d'intention, qui donne au travail et à l'ensemble tout son prix et son mé-

rite. Et c'est ainsi que le succès couronne les œuvres de l'homme qui travaille le jour: c.-à-d., en Jésus, par Jésus, pour Jésus. Le succès ne serait-il pas toujours visible et apparent dès cette vie, il ne laisse pas d'être toujours vrai et réel pour la vie éternelle.

Affections.

Que d'illusions sur ce point, ô mon Dieu! Ne m'est-il pas arrivé d'appeler souvent *jour* ce qui était la nuit, et *nuit* ce qui était le jour? Parce que je me suis vu loué, estimé, pour mes dons et mes talents, pour mes qualités naturelles, pour le bien que je faisais, j'ai considéré comme fruit et comme récompense de mes œuvres le bruit de louanges qui se faisait autour de moi, et je l'acceptais complaisamment; j'ai pris cet éclat fugitif pour le jour véritable: hélas! pourtant, c'était la nuit, nuit laborieuse et dans laquelle on ne travaille pas puisqu'on ne prend rien: et vous n'étiez pas là, ô Jésus. Que j'eusse mieux fait de travailler la nuit, cette nuit à laquelle votre présence donne l'éclat du jour (Ps. CXXXVIII-12): cette nuit qui, dérobant à la vaine complaisance et à la gloire humaine les actes de vertu et la pratique des bonnes œuvres, ne cherche et ne veut selon votre enseignement que le regard du Père céleste comme témoin; cette nuit à la faveur de laquelle on passe, en étranger et comme incompris, dans ce monde, mais avec la bienheureuse conviction qu'on marche en votre présence; qu'on chemine sur la voie droite, vers le but désiré, dans la certitude du jour sans fin, dont on attend l'aurore avec confiance.

Résolutions.

1° Travailler pendant la vie pour le moment de la mort.
2° Travailler uniquement pour Dieu et sous son regard.

Bouquet spirituel.

Quæ enim seminaverit homo hæc et metet (Galat. VI-8). L'homme récoltera ce qu'il aura semé.

(115) 5e DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Les vrais ennemis qu'il faut poursuivre de notre haine, l'amour propre, le péché, l'esprit du mal.

Évangile selon Saint Matthieu. (CHAP. V).

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples : « Je vous déclare que si votre justice n'est pas plus parfaite que celle des Docteurs de la loi et des Pharisiens, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. Vous savez qu'il a été dit à vos pères : Vous ne tuerez point, et quiconque se rendra coupable d'homicide sera condamné par le tribunal de jugement. Et moi je vous dis : Celui-là même qui se mettra en colère contre son frère, sera condamné par le tribunal du jugement ; quiconque dira à son frère : Raca, sera condamné par le tribunal du conseil ; quiconque lui dira : Vous êtes un fou, sera condamné au feu de l'enfer. Si donc, étant sur le point d'offrir votre don à l'autel, vous vous souvenez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez là votre offrande devant l'autel, et allez vous réconcilier auparavant avec votre frère. Vous reviendrez ensuite présenter votre offrande. »

MÉDITATION.

L'Evangile qui nous est ici proposé ayant surtout en vue de combattre et de détruire tout ce qui s'oppose à la charité, nous allons distinguer de la haine qui est proscrite, celle qui au contraire est prescrite comme légitime et parfaite ; par conséquent rechercher nos véritables ennemis, ceux que nous devons poursuivre et haïr sans relâche ; en d'autres termes : 1° l'amour-propre ; 2° le péché ; 3° l'esprit du mal.

1er POINT.

L'AMOUR-PROPRE.

UICONQUE aime sa vie en ce monde, la perdra », dit le Sauveur. Il ne s'agit pas ici de cette vie naturelle qui consiste dans l'union de l'âme et du corps et que nous devons entretenir, car « nul ne hait sa propre chair », mais il est question de cette vie qui est selon la nature, prise en Adam, viciée par le péché originel, favorisée, alimentée par les instincts mauvais, fortifiée par les actes des tendances et des habitudes coupables, se manifestant enfin par une foule de péchés : *ce corps de mort* dont parle l'Apôtre. Quiconque donc aime une telle vie la perdra, et il se perdra lui-même en vivant d'une vie semblable : « Si en effet vous vivez selon la chair, dit l'Apôtre, vous mourrez. — Si vous semez dans la chair, vous récolterez la corruption. »

Haine donc à cet amour-propre qui n'est autre ici que l'amour de la nature préférée à la grâce ; l'amour des sens préférés à la raison ; l'amour du corps préféré à l'âme ; l'amour de ce qui passe mis au-dessus des réalités qui nous attendent ; l'amour du vice qui flatte préféré à la vertu, qui coûte ; l'amour de ce qui est faux, vil, égoïste, petit, dégradant, placé au-dessus de ce qui est grand, vrai, digne, beau, louable, héroïque ; et l'amour de soi, au-dessus de l'amour de Dieu. Cette haine que l'on porte à l'amour-propre devient cet amour vrai, généreux, désintéressé dont nous devons nous aimer, et qui, nous faisant mourir chaque jour à nous-mêmes en nous dépouillant du vieil homme, nous dispose, en nous revêtant de l'homme nouveau, à vivre de cette vie

qui nous attend glorieuse et éternelle; ainsi que l'a dit le Maître: « Quiconque perd sa vie pour moi en ce monde la garde pour la retrouver dans l'éternelle vie. » Mon ennemi, celui que je dois poursuivre d'une haine parfaite, c'est donc d'abord moi-même.

2e POINT.

LE PÉCHÉ.

Étrange illusion que la nôtre: souvent, trop souvent hélas! par un zèle indiscret, ou dans un sentiment d'indignation irréfléchie, nous enveloppons dans la même haine le péché et le pécheur; nous voudrions frapper du même coup le pécheur et le péché; nous croyons venger ainsi les droits de Dieu en appelant sur la tête des coupables les foudres de la justice; et nous ne faisons qu'obéir à un sentiment d'amour-propre: « Vous ne savez pas quel est l'esprit qui vous anime », répondit Jésus aux deux fils de Zébédée qui lui demandaient de faire descendre le feu du ciel sur une ville de la Samarie, parce qu'elle avait refusé de recevoir le Maître: « Le Fils de l'homme n'est pas venu pour perdre, mais, pour sauver. » — C'est aussi la réponse que fit dans la Parabole le Père de famille aux serviteurs qui voulaient arracher immédiatement l'ivraie: « Non, dit-il, attendez jusqu'à la moisson. » Aux Pharisiens et aux Docteurs de la loi qui s'indignent de le voir fréquenter les pécheurs et manger avec eux: « Ce ne sont pas les bien portants, dit Jésus, qui ont besoin de médecin, mais les malades. » On lui amène la femme adultère, pour qu'il la condamne: Il condamne le péché et renvoie en paix la pécheresse.

O mon Dieu! qu'elle est donc étrange ma conduite! je ne dois pas juger, je ne puis pas condamner le pécheur, serais-je innocent; et je le juge, et je le condamne, alors que je suis moi-même coupable. Vous avez fermé les yeux sur mes iniquités; pour vous seul, vous avez gardé la confusion de mon péché, vous m'avez environné de respect en face de mon prochain. — Je veux désormais traiter mes frères comme vous m'avez traité; haine au péché, le grand mal, le seul mal, la cause de tous les maux; oui, haine au péché! mais amour, compassion et miséricorde à la personne du pécheur.

3e POINT.

L'ESPRIT DU MAL.

Voici l'ennemi spécial, l'ennemi de Dieu, l'ennemi de l'homme; le prince du monde, opposé à Jésus-Christ par ses maximes contraires à l'Evangile, par ses œuvres qui sont l'affirmation du mal, la négation du bien.

Homicide dès le commencement du monde, vieux serpent, lion rugissant, esprit de jalousie, esprit de mensonge, esprit de vengeance, esprit de fornication, esprit immonde, esprit d'infirmité, esprit de malice, satan ou division; autant de titres sous lesquels il est mentionné dans les Saints Livres et dans la liturgie catholique; autant de qualifications qui rappellent en effet ses formes multiples et la variété de ses attaques contre Dieu et son Christ, contre l'Église et l'âme humaine. A la tête de sept esprits plus méchants que lui, il entre, dit Notre-Seigneur, dans la demeure d'où il a été chassé; et qui comprendra

combien triste et lamentable est l'état de l'homme ainsi devenu sa victime et sa proie! Il le sépare et l'isole de l'amour de Dieu par l'orgueil; de l'amour de ses frères par l'envie; de l'amour qu'il se doit par la sombre tristesse; il le couche à terre, par le découragement; il l'y retient, par l'avarice; il l'y enchaîne, par la sensualité, en attendant que la luxure le dégrade et le plonge dans l'ignominie. Tel est donc l'ennemi qui livre l'homme à ses propres passions. « C'est contre lui, dit le grand Apôtre, que nous devons nous armer et déployer notre haine. — Ce n'est plus contre les hommes, écrit-il aux Éphésiens, que nous avons à combattre, mais contre les puissances infernales qui dominent le monde plongé dans les ténèbres de l'erreur et du péché, contre les esprits de malice répandus dans les airs. » (Éphé., VI, 12.)

Affections.

Ce serait donc bien à tort, ô mon Jésus, que je m'irriterais contre mon prochain; que je le haïrais alors qu'il est mon frère. L'ennemi, je viens de le reconnaître, c'est moi-même, c'est le péché, c'est Satan. Et de ce triple ennemi je vous conjure de me délivrer et de me faire triompher. Délivrez-moi de moi-même, de l'homme inique, rusé, trompeur. Donnez-moi de haïr le péché d'une haine parfaite, et de vous aimer en proportion. Enfin ne permettez jamais que satan prévale contre moi; mais faites que j'emploie efficacement contre lui les moyens que vous m'avez enseignés: que la vigilance et la prière me donnent toujours de vaincre ses tentations.

Résolutions.

1° Attaquer et mortifier tous les jours la passion dominante.

2° Chaque jour, à la prière du matin, demander la grâce efficace de ne pas tomber dans le péché mortel.

Bouquet spirituel.

Qui se existimat stare videat ne cadat (1. Cor. x-12.) Que celui qui est debout veille à ne pas tomber.

(116) 6e DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Comment nous devons nous abandonner à la Providence — coopérer à son action.

Évangile selon Saint Marc. (CHAP. VIII.)

En ce temps-là Jésus, se voyant suivi par un grand nombre de personnes qui n'avaient pas de quoi manger, appela ses disciples et leur dit: « J'ai compassion de ces gens: car voilà trois jours qu'ils me suivent, sans avoir de quoi se nourrir; et si je les renvoie à jeun, ils tomberont de défaillance sur le chemin, car quelques-uns d'entre eux sont venus de loin. » Les disciples lui dirent: « D'où pourrait-on avoir dans ce désert assez de pain pour les rassasier? » Jésus leur demanda: « Combien avez-vous de pains? — Sept, » lui répondirent-ils. Alors il commanda au peuple de s'asseoir. Et ayant pris les sept pains, il rendit grâces et les ayant rompus, il les donna aux disciples pour les distribuer. Ils avaient aussi quelques petits poissons qu'il bénit et que les disciples distribuèrent pareillement. Ils mangèrent donc et furent rassasiés; et l'on retira sept corbeilles, pleines des morceaux qui étaient restés. Ceux qui furent ainsi nourris étaient environ quatre mille: et Jésus les congédia.

MÉDITATION.

Adorons la puissance, la sagesse, la bonté de N.-S. Jésus-Christ, qui se manifestent ici d'une manière si touchante et si merveilleuse: sa puissance par le miracle; sa sagesse par sa sollicitude prévoyante; sa bonté par sa tendre compassion. Considérons comment il nous apprend: 1° à nous abandonner nous-mêmes à la Providence; 2° à coopérer à son action.

1er POINT.

COMMENT N.-S. JÉSUS-CHRIST NOUS APPREND A NOUS ABANDONNER A LA PROVIDENCE.



UAND vous prierez, nous dit-il, vous direz: Notre Père, qui êtes aux cieux... » Telle est notre Providence, le Père céleste. Il est tout-puissant, rien ne lui résiste; un seul acte de sa volonté suffit pour opérer toutes choses: *dixit et facta sunt, mandavit et creata sunt* (Ps. XXXII, 9); *omnia quæcumque voluit fecit.* (Ps. CXIII, 3.) Il est souverainement sage; rien n'arrive sans son ordre ou sans sa permission: « Mes destinées sont entre vos mains, ô mon Dieu, s'écrie le Psalmiste; vous savez de quoi l'homme est composé. » (Ps. XXX, 16.)

Il est infiniment bon, car il est amour: « Et vous ne sauriez rien haïr, ô mon Dieu, de tout ce que vous avez créé. » (Sap., XI, 25.)

D'ailleurs, les textes se multiplient à l'infini sous la plume des Écrivains sacrés pour nous inspirer le plus filial abandon à cette Providence; qu'il s'agisse des intérêts de l'âme ou des besoins du corps, du temps ou de l'éternité. « Le Seigneur est plein de bonté: bienheureux qui s'abandonne à lui. (Ps. XXXIII, 9.) Les yeux de toutes les créatures se lèvent vers vous, ô mon Dieu, et vous leur donnez la nourriture au temps voulu; vous ouvrez vos mains et vous remplissez de vos bénédictions tout ce qui respire. (Ps. CXLIV, 15.) Vous êtes mon espérance et mon soutien dès le sein de ma mère, ô mon Dieu: à vos bras j'ai été abandonné en naissant. (Ps. XXI, 10.) Mon père et ma mère m'ont délaissé; mais le Seigneur m'a pris sous sa protection. (Ps. XXVI, 10.)

C'est le Seigneur qui me conduit et rien ne me manquera. (Ps. XXI, 1.) Reposez-vous donc sur son cœur de toute sollicitude, et lui-même aura soin de vous. (Ps. LIV, 23.) »

Tel est le Père céleste, telle est sa Providence. « Pourquoi donc, dit Jésus, pourquoi donc douteriez-vous encore, hommes de peu de foi? Pourquoi cette préoccupation du lendemain, lorsque vous vous troublez, disant: Qu'aurons-nous à manger, qu'aurons-nous à boire? Votre Père sait bien que vous avez besoin de tout cela, lui qui vêt les lis des champs et qui nourrit les oiseaux du ciel. Vous êtes loin d'être bons comme l'est le Père céleste; et cependant, si vos enfants vous demandent du pain, vous ne leur donnez pas une pierre; et s'ils vous demandent un poisson, vous ne leur donnez pas un scorpion! Avec combien plus de sollicitude, lui qui est le Père des miséricordes, qui fait luire son soleil et pleuvoir pour les bons et pour les méchants, ne veillera-t-il pas à ce que rien ne vous manque! Cherchez donc le royaume de Dieu, et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît. »

2e POINT.

COMMENT N.-S. JÉSUS-CHRIST NOUS ENSEIGNE A COOPÉRER A L'ACTION DE LA PROVIDENCE.

Si du côté du Père céleste nous n'avons rien à craindre, si nous devons au contraire nous confier à sa Providence avec un total abandon; de notre côté il est des conditions à remplir: nous devons, par notre coopération personnelle seconder cette Providence, l'aider en quelque sorte: « *Dei adjutores sumus* », dit S. Paul.

Il serait en effet non moins ridicule que présomptueux que l'homme, sans s'occuper des nécessités de la vie présente, attende dans l'oisiveté l'intervention divine, en disant: « Dieu étant tout-puissant, il peut bien me donner le pain de chaque jour; étant la sagesse infinie, il sait bien que j'en ai besoin; étant souverainement bon, il voudra donc bien me le donner... »

Sans doute, cela est vrai; mais pourquoi récolteriez-vous, si vous ne semez pas? Dieu donne l'accroissement, mais c'est au travail de l'homme qu'il l'accorde: « J'ai planté, dit l'Apôtre, Apollo a arrosé et Dieu a donné l'accroissement... » En d'autres termes, je dois mettre en œuvre les talents qui m'ont été confiés, faire valoir les ressources qui sont en moi, et après avoir fait mon possible, attendre tout de la Providence qui ne saurait me manquer. Non, Dieu ne saurait nous manquer. Mais, hélas! l'homme souvent se manque à lui-même et passe d'un extrême à l'autre avec une déplorable facilité. S'il ne tombe que rarement dans la tentation ridicule d'attendre tout de vous sans coopérer à l'action de votre Providence, trop souvent il se laisse aller à ne compter que sur lui-même, comme si de lui seul relevait toute affaire, et dépendait tout succès. C'est pourquoi il s'agite, il se tourmente, il s'épuise en calculs, en projets, en réalisations; dans sa sollicitude pour les intérêts matériels, il va jusqu'à oublier ses intérêts éternels. Mais c'est en vain qu'il travaille et son action est stérile pour le temps et pour l'éternité. Parviendrait-il même à gagner l'univers de quoi cela lui servirait-il, s'il perd son âme? « Si le Seigneur n'édifie lui-même la maison, c'est en vain que travaillent ceux qui bâtissent, si Dieu lui-même ne protège la cité, c'est en vain que veillent ceux qui

en ont la garde! « Qui ne recueille pas avec moi, dit Jésus, dissipe. » Que faut-il donc faire? « Cherchez le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné comme par surcroît. » Ainsi le prouve entre mille et mille autres témoignages le fait évangélique que nous méditons.

Voici tout un peuple attaché aux pas de Jésus, avide d'entendre sa parole, de recevoir ses grâces, de connaître la vérité, de la mettre en pratique. Il cherche donc le royaume de Dieu et sa justice: pour l'acquisition de ce bien incomparablement supérieur, il s'est dégagé de toute autre sollicitude, il s'est exposé aux fatigues, aux privations; il en a oublié jusqu'au boire et au manger. La Providence va-t-elle lui faire défaut?... Non: « J'ai compassion de ce peuple, dit Jésus: voilà trois jours qu'il me suit. » Elle veillait donc, cette Providence! Et voici maintenant qu'elle va mettre sa puissance au service de sa bonté. Elle multiplie les pains et après que les âmes ont été nourries de la parole de Dieu, de ces pains elle nourrit les corps jusqu'à les rassasier; sept corbeilles furent remplies des morceaux qui restèrent de ce repas miraculeux: *hæc omnia adjicientur vobis :* c'était encore le surcroît.

Affections.

O mon Jésus, je viens ajouter mon propre témoignage au témoignage de tant d'autres qui cherchant d'abord le royaume de Dieu et sa justice, non seulement n'ont jamais manqué de rien, mais encore ont eu le surcroît en récompense, et jusqu'au centuple en proportion de leur générosité. Plus qu'à tout autre, il m'appartient, de redire avec l'abondance de mon cœur le cantique du Psalmiste: « C'est le Seigneur qui me conduit et rien ne me manquera » Trop heureux de dépendre absolu-

ment de vous, de vivre sous votre spéciale protection, je confesse et j'atteste que vous avez toujours veillé sur moi; que vous êtes allé au devant de mes désirs; et c'est avec le plus filial abandon que je m'en remets totalement à vous de tout ce qui m'intéresse pour le temps et pour l'éternité.

Résolutions.

Dans l'accomplissement des devoirs d'état, faire passer toujours ce qui est obligatoire avant ce qui est utile; ce qui est utile avant ce qui est simplement agréable; ce qui est d'utilité commune avant ce qui est de goût personnel.

Bouquet spirituel.

Deus meus et omnia. (Paroles de S. François). Mon Dieu, mon tout!

(117) 7e DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Obligation de produire de bons fruits; — moyen de de le faire.

Évangile selon Saint Mathieu. (CHAP. VII.)

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples: « Donnez-vous de garde des faux prophètes qui viennent à vous en se couvrant de peaux de brebis et qui au dedans sont des loups ravisseurs. Vous les reconnaîtrez à leurs fruits. Peut-on cueillir des raisins sur des épines et des figues sur des ronces? Ainsi tout arbre qui est bon produit de bons fruits, et tout arbre qui est mauvais produit de mauvais fruits. Un bon arbre ne peut produire de mauvais fruits, et un mauvais ne saurait en produire de bons. Tout arbre qui ne produit pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu. C'est donc par leurs fruits que vous les reconnaîtrez. Tout homme qui me dit: Seigneur! Seigneur! n'entrera pas pour cela dans le royaume des cieux, mais bien celui-là qui aura fait en même temps la volonté du Père céleste ».

MÉDITATION.

Considérons comme leçon pratique de ce récit évangélique: 1° l'obligation pour nous de produire de dignes fruits de salut; 2° les moyens de le faire.

1er POINT.

OBLIGATION POUR NOUS DE PRODUIRE DES FRUITS DE SALUT.

« Tout arbre, dit Notre-Seigneur, qui ne produit pas de bons fruits, sera coupé et jeté au feu. » Il

s'agit ici non d'un arbre qui de sa nature est stérile, mais de l'arbre fruitier capable de produire de bons fruits, par opposition au mauvais arbre qui ne saurait en produire que de mauvais. Si donc le bon arbre demeure stérile, sa stérilité le condamne au même sort que le mauvais arbre: « Arrachez le figuier stérile, dit le Maître à son intendant; pourquoi occupe-t-il inutilement la terre?... » Ainsi de l'âme humaine: bonne de sa nature, elle doit produire des fruits de salut et de vie éternelle, sous peine d'être condamnée, lorsqu'elle sera arrachée de la terre de son corps. Créée à l'image et à la ressemblance de Dieu, venant de Dieu, allant à Dieu, faite pour Dieu, rachetée par le sang de Jésus-Christ, sanctifiée par le Saint-Esprit, élevée, nourrie, entretenue dans le sein de l'Église, visitée par la pluie du ciel, réchauffée aux doux rayons du printemps spirituel, fécondée en un mot par les grâces si multiples et si variées que le Seigneur lui envoie ou qu'elle puise à la source des sacrements, rien ne lui manque; elle est donc comme le bon arbre planté dans un sol gras et fertile, et conséquemment, elle est destinée à produire des fruits pour le ciel. Telle est sa condition, telle est sa vocation.

« Je t'ai appelée, dit le Seigneur, je t'ai choisie, je t'ai placée dans ce milieu, afin que tu y portes du fruit pour le temps et pour l'éternité. (Joan., XV, 16). » Toute âme chrétienne en est là. Que dire d'une âme consacrée à Dieu? Elle doit faire le bien en proportion des grâces reçues. Et qui dira ces grâces, leur richesse, leur grandeur, leur nombre? Elle ne peut se borner à éviter le mal; elle est obligée par devoir d'état de tendre toujours à mieux faire. Ne pas faire le bien, sous le prétexte spécieux que c'est déjà beaucoup d'éviter le mal et que cela suffit,

c'est tout simplement et de parti pris, se fixer dans cet état de neutralité qui attire l'anathème du Sauveur : « Celui qui n'est pas pour moi, est contre moi ; et celui qui ne recueille pas avec moi, dissipe. » Le serviteur qui cacha son talent, au lieu de le faire valoir, fut condamné comme s'il en avait abusé. N'être ni bon ni mauvais, n'être ni froid ni chaud, c'est presque mériter d'être rejeté du Seigneur : « *incipiam te evomere ex ore meo.* »

2e POINT.

MOYENS DE PRODUIRE DE DIGNES FRUITS DE SALUT.

A vrai dire, il n'est ni de meilleur moyen, ni de plus sûr, que celui de faire la volonté de Dieu. Car ainsi on fait tout bien et toujours bien. Il suffit d'aimer. Par cela seul qu'on aime Dieu, spontanément, on se porte à faire sa volonté ; et il n'est pas nécessaire au cœur de comprendre comment, par cela seul qu'on fait la volonté de Dieu, on l'aime véritablement et sincèrement ; moins encore, de se rendre compte comment, dans ces conditions, on porte des fruits et beaucoup de fruits de salut. L'amour n'entre pas dans ces raisonnements ; il agit simplement : il goûte, plutôt qu'il n'analyse, le secret et le comment de l'union divine que Jésus révélait à ses apôtres dans l'épanchement de son cœur : « Restez dans mon amour : or, vous serez dans mon amour si vous faites ma volonté, comme moi-même je fais la volonté de mon Père et je reste dans son amour. Si vous demeurez en moi, vous porterez beaucoup de fruit, comme le rameau, tant qu'il est uni à la vigne.

Je suis la vigne, et vous êtes les rameaux, et mon Père est le vigneron. Or je n'agis pas seul; car, le Père est en moi et je fais toujours ce qui lui est agréable: ma nourriture est de faire sa volonté. Et vous-mêmes vous êtes aimés de mon Père, parce que vous m'aimez; et je connais que vous m'aimez en cela que vous faites ce que je veux. » — Aimer Dieu, c'est donc accomplir sa volonté; de même que l'accomplissement de sa volonté est la preuve qu'on aime Dieu. Mais, qui dira les fruits de cet amour pratique?... En faisant ce que Dieu veut, parce qu'il le veut, je sacrifie tout à tour, ou je surnaturalise mes goûts dans les choses agréables, mes dégoûts dans les choses pénibles, n'ayant en vue que de plaire à Dieu sans me rechercher moi-même. En faisant ce que Dieu veut, comme il le veut et non comme je le voudrais moi-même, je crucifie ce moi humain qui, tout en se persuadant qu'il fait la volonté divine, arrive par détours ou du moins cherche, dans le mode ou dans la manière, à faire la sienne propre. En faisant ce que Dieu veut, et tant qu'il le veut la nuit comme le jour, dans la santé comme dans la maladie, en public comme en particulier, demain comme la veille, aujourd'hui, et toujours, je suis dans l'amour pratique et persévérant. Non seulement j'accomplis toute justice, mais encore je m'enrichis de mérites à tout instant; non seulement je fais toujours bien, mais encore je m'élève et je tends sans cesse à la perfection. Cette perfection étant de la même nature que la fin, et ma fin étant la volonté divine dans son accomplissement, cette perfection, qui m'unit à Dieu par le lien de la même volonté, n'est-elle pas celle-là même à laquelle vous nous invitez, ô mon Jésus: « Soyez parfait comme l'est le Père céleste?... »

Affections.

Quelle variété, quelle abondance de fruits produisent dans une âme les efficacités de votre saint amour; ô Jésus! Fruits d'humilité et de douceur: « Apprenez de moi que je suis doux et humble »; fruits de pauvreté, de pureté: « Bienheureux les pauvres volontaires, car le royaume des cieux leur appartient et les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu; » fruits de charité, de patience et de zèle: « Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés; vous posséderez vos âmes dans la patience; je suis venu apporter le feu à la terre et mon désir, c'est le voir s'enflammer. » Votre amour, ô Jésus, en vous unissant à nous, en nous unissant à vous, nous fait vivre de votre vie, et fait passer en nous ce que vous avez et ce que vous êtes, et ainsi se réalise votre parole: « Celui qui demeure en moi et en qui je demeure, celui-là porte des fruits en abondance. »

Résolutions.

S'attacher sans cesse à faire ce que Dieu veut;
1° Parce qu'il le veut; 2° comme il le veut; 3° tant qu'il le veut.

Bouquet spirituel.

Ex fructu arbor agnoscitur. (Math., XII-33).
L'arbre se reconnaît à son fruit.

(118) 8e DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

La négociation du salut éternel exige l'emploi de tous les moyens — toute notre sollicitude.

Évangile selon Saint Luc. (CHAP. XVI.)

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples: « Un homme riche avait un intendant, lequel fut accusé devant lui d'avoir dissipé son bien. Et l'ayant fait venir il lui dit: « Qu'est-ce que j'entends dire de vous? Rendez-moi compte de votre administration: car désormais vous ne pourrez plus administrer mon bien. » L'intendant alors dit en lui-même: « Que ferai-je, puisque mon Maître m'ôte l'administration de son bien? Je n'ai pas la force de travailler à la terre; j'aurais honte de mendier. Je sais bien ce que je ferai, afin de trouver des maisons où l'on me reçoive, lorsque j'aurai été renvoyé de mon emploi. » Ayant donc fait venir chacun des débiteurs de son maître, il dit au premier: « Combien devez-vous à mon maître?» Il répondit: « Cent barils d'huile. » L'intendant lui dit: « Reprenez votre obligation; asseyez-vous là promptement et faites-en une de cinquante. — Et vous? dit-il à un autre, combien devez-vous? — Cent mesures de froment. — Reprenez, dit-il, votre billet et n'en mettez que quatre-vingts.» Et le Maître loua cet économe infidèle de ce qu'il avait agi prudemment. En effet, les enfants du siècle sont plus sages dans la conduite de leurs affaires, que les enfants de lumière. C'est pourquoi je vous dis: Employez les richesses d'iniquité à vous faire des amis, afin que, quand vous viendrez à manquer, ils vous reçoivent dans les tabernacles éternels. »

MÉDITATION.

Adorons N.-S. Jésus-Christ dans sa sollicitude à nous instruire, se servant de paraboles, de

comparaisons, pour être ainsi à la portée de toute intelligence. Remercions-le, et sous la figure de cette administration temporelle, dont il est ici question considérons : 1° que nous devons négocier notre salut éternel par tous les moyens qui sont à notre disposition ; 2° que cette affaire d'une importance capitale doit absorber toute notre sollicitude.

1er POINT.

NOUS DEVONS NÉGOCIER NOTRE SALUT ÉTERNEL PAR TOUS LES MOYENS MIS A NOTRE DISPOSITION.



ÉGOCIEZ en attendant que j'arrive et avant que je revienne à vous, dit le Seigneur : *negociamini dum venio*. (Luc, XIX, 13.) » C'est-à-dire faites fructifier les grâces que je vous accorde, faites valoir les talents que je vous ai confiés ; car tels sont les moyens mis à notre disposition pour opérer le salut éternel, notre fin dernière : les grâces. Elles sont précieuses, elles sont innombrables ; toutes cependant sont comptées et nous devons en rendre un compte exact, rigoureux, depuis la première de toutes, celle du saint baptême, jusqu'à celle qui accompagne notre dernier soupir ; grâces de préservation, grâces de réhabilitation, grâce de la persévérance ; et comme chacun de nos instants a besoin de la grâce, comme la grâce est accordée à chacun de nos instants, à quel chiffre évaluer les grâces qui remplissent une vie humaine ?... En dehors de ces grâces ordinaires et pour ainsi dire communes à toutes les âmes, il y a celles qu'on appelle grâces d'état, relatives et propres à chaque vocation, et ces grâces sont d'autant plus précieuses que la vocation est plus

sublime. Il y a même comme une affluence, comme un monde de grâces, dans tel ou tel état de vie. La consécration sacerdotale, par exemple, livre au prêtre l'Auteur même de la grâce, et l'imagination éblouie recule devant la somme de grâces dont l'Oint du Seigneur est le dépositaire, et le dispensateur quotidien pour lui-même et pour les autres. La profession religieuse est à son tour un ensemble de grâces dont les efficacités atteignent jusqu'à la dernière heure et fixent en attendant la vie tout entière du religieux dans une atmosphère surnaturelle, sur un chemin ininterrompu de perfections.

Ce que nous disons des grâces que Dieu nous accorde, nous devons l'entendre aussi des talents qui nous sont confiés, c'est-à-dire des biens de l'âme et du corps, des dons intérieurs et extérieurs dont nous avons l'administration. Tels sont parmi les biens de l'âme, la mémoire, l'intelligence, la volonté, le libre-arbitre, l'amour, l'imagination, l'influence ou l'autorité qui relèvent de notre personne, ou de la dignité de nos emplois. Tels sont encore parmi les biens extérieurs, outre les cinq sens du corps, la force, la beauté, la santé, le temps et les créatures qui sont à notre service : les unes nécessaires, les autres utiles ; d'autres encore pour notre agrément. Et quelle variété ! quelle richesse ! quelle profusion dans tous ces dons reçus ! Quelle magnificence dans cette administration confiée à l'homme !

2e POINT.

VU SON IMPORTANCE CAPITALE CETTE AFFAIRE DOIT ABSORBER NOTRE SOLLICITUDE.

Notre-Seigneur Jésus-Christ nous l'insinue et nous

l'enseigne lui-même, lorsqu'il ajoute sous forme de conclusion pratique à la fin de cette parabole: « Les enfants du siècle sont plus prudents, dans la gestion de leurs affaires, que ne le sont les enfants de lumière; c'est pourquoi, je vous le dis: employez les richesses d'iniquité, à vous faire des amis, afin que lorsque vous viendrez à manquer, ceux-ci vous reçoivent dans les tabernacles éternels. »

En d'autres termes: conduisez-vous, par rapport au salut éternel, votre fin dernière, vous, enfants de lumière, héritiers du royaume céleste, comme se conduisent les enfants du siècle, par rapport aux affaires du temps, dont le succès sollicite toute leur attention, concentre toute leur volonté. Déployez pour gagner le ciel toutes les énergies, toutes les ressources qu'ils déploient, pour assurer leur bien-être sur la terre. Usez pour atteindre votre but capital, essentiel, de l'activité et de l'intelligecne, dont ils usent pour atteindre leurs fins ici-bas.

L'économe est en effet loué par son Maître, non sans doute de la conduite qu'il a tenue et qui n'est qu'un abus de confiance, mais de la prudence avec laquelle il a si bien su se tirer d'affaire.

Interrogeons-nous, à notre tour. Sommes-nous aussi sages, aussi prudents, dans la négociation des intérêts incomparablement supérieurs qui touchent le règne de Dieu et sa justice? Enfants de lumière, apportons-nous à la santé et la sanctification de l'âme, la sollicitude que les enfants du siècle apportent au bien-être du corps? Sommes-nous aussi patients à supporter les épreuves pour l'amour de Dieu, qu'ils le sont à souffrir les humiliations pour l'amour du monde? Aussi avides d'acquérir des vertus et des mérites qu'ils le sont de courir après un héritage? Aussi rusés pour déjouer les artifices de

l'ennemi du salut, qu'ils le sont pour supplanter des rivaux? Aussi persévérants dans la lutte contre nos passions, qu'eux dans la satisfaction de leurs convoitises. Ils sont tout yeux, tout oreilles, pour leurs intérêts, ici-bas; ils se dépensent, ils s'épuisent à l'acquisition d'une gloire chimérique, d'une fortune que la rouille consume, d'un plaisir empoisonné et qui dure si peu; au service de la triple concupiscence, ils mettent tout ce qu'ils ont de moyens. Ces moyens qu'ils pervertissent, ces ressources qu'ils dénaturent et dont ils abusent pour atteindre une fin temporelle, sont à notre usage et à notre disposition pour atteindre à notre tour une fin éternelle. Ces talents, qui ne leur sont que confiés comme ils le sont à nous-mêmes et qu'ils font valoir pour le mal, aurions-nous moins de sollicitude à les faire valoir pour le bien? Non, il n'en sera pas ainsi! Que les enfants du siècle exploitent leurs trésors pour l'iniquité et pour leur perdition! Nous voulons, nous, convertir ces mêmes trésors en richesses spirituelles, en fruits de sainteté, en mérites, en vertus, en bonnes œuvres qui nous resteront quand tout nous manquera, et qui, véritables amis, nous introduiront à l'heure de la mort dans les tabernacles éternels.

Affections.

Ainsi nous l'ont enseigné nos pères dans la foi, ainsi l'ont pratiqué vos élus, ô mon Dieu! Dirigeant vers la Patrie céleste leurs yeux, leurs mains, leur cœur, ils les ont détournés des créatures, qui pouvaient les distraire ou les arrêter; ils ont usé des choses de ce monde, comme n'en usant pas; allant toujours de l'avant malgré les obstacles. Ils ont tout quitté, ils se sont quittés eux-mêmes, pour retrouver tout, pour se retrouver eux-mêmes dans le royaume des cieux.

Oh! les habiles commerçants! Oh! les sages économes! Que je sois de ce nombre, ô mon Jésus. Et quand vous viendrez, que je puisse dire comme eux: « Seigneur, vous m'avez confié des talents; je les ai fait valoir, et les voici doublés entre mes mains. »

Résolution.

Diriger sans cesse vers Dieu tous les mouvements de notre vie, par le culte intérieur et extérieur.

Bouquet spirituel.

Quid prodest homini, si mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur? (Math., XVI, 26). Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme?...

---

(119) 9e DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Comment la multiplication des péchés ou l'abus des grâces comblent la mesure.

Évangile selon Saint Luc. (CHAP. XIX.)

En ce temps-là, Jésus étant arrivé près de Jérusalem, regarda la ville et pleura de compassion sur elle en disant : « Ah ! si du moins en ce jour qui t'est donné encore, tu reconnaissais ce qui peut t'apporter la paix ! Mais maintenant tout ceci est caché à tes yeux. Et il viendra un temps malheureux pour toi, où tes ennemis t'environneront de tranchées, où ils t'enfermeront et te serreront de toutes parts ; où ils te renverseront, où ils feront périr tes enfants qui sont dans ton enceinte ; où ils ne laisseront pas pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps où Dieu t'a visitée. » Etant ensuite entré dans le Temple, il en chassa ceux qui vendaient et qui achetaient en leur disant : « Il est écrit : ma maison est une maison de prière, et vous en faites une caverne de voleurs. » Et il enseignait tous les jours dans le Temple.

MÉDITATION.

Considérons en appliquant à l'âme ce qui est dit ici de l'impénitence et de l'endurcissement de Jérusalem comment la mesure se comble par la multiplication : 1° soit des péchés que l'on commet ; 2° soit des grâces dont on abuse.

1er POINT.

COMMENT LA MULTIPLICATION DES PÉCHÉS COMBLE LA MESURE.

Il n'est rien qui soit laissé au hasard ou livré



à la fatalité en ce monde. La sagesse divine a présidé à l'œuvre de la Création: elle a fait et réglé toute chose avec poids, nombre et mesure, et elle gouverne l'univers dans sa providence tempérée de force et de douceur et avec un ordre parfait: « Vous n'ignorez pas, Seigneur, dit le saint homme Job, et vous avez compté les jours de mon existence et je ne pourrai en dépasser le terme: *quæ præteriri non poterunt.* » Or toute vie humaine ne se compose pas du même nombre de jours; il en est de 10 ans, de 20, de 50, de 100 ans; il en est de quelques mois, il en est d'une heure. Et cela parce qu'ainsi l'a réglé la Sagesse divine, quant au nombre, à la variété, à la disposition des êtres, et quant à la durée de leur existence. A la toute-puissance, elle a déterminé et fixé le chiffre des créatures à produire, et il n'en naît pas davantage; à la justice, le poids et les limites; à la providence, le mode d'action. Mais cette même Sagesse qui présida ainsi à la création matérielle et en règle l'ordre et l'harmonie, préside aussi et essentiellement à cette création autrement supérieure: celle des âmes, et à leur gouvernement.

Rien n'est livré à l'abandon dans les actes humains. Libres, volontaires sous le contrôle de Dieu, ils méritent ou ils déméritent selon qu'ils suivent la conscience ou qu'ils s'en éloignent, la conscience étant elle-même la loi divine imprimée en nous. Se soustraire volontairement à cette loi, c'est se détourner de la voie du salut et de la fin dernière de l'homme, c'est se mettre en révolte contre Dieu, se séparer de lui; c'est le péché mortel. Or tous les péchés mortels sont comptés: le pardon relève de la miséricorde divine; mais à cette miséricorde la Sagesse divine, à son tour, a fixé et déterminé le nombre

de fois qu'elle doit s'exercer envers chaque âme... Grand Dieu! tant de fois je vous ai offensé d'une manière grave; tant de fois j'ai compromis mon salut éternel! Autant de fois cependant vous m'avez pardonné!

Me pardonnerez-vous encore s'il m'arrive malheureusement de retomber dans le péché mortel?... Réponse: Oui et non. Oui: car la miséricorde de Dieu est infinie en elle-même. Non: car elle est limitée dans son application ou son exercice à l'endroit de chaque âme. Oui, car elle s'élève incomparablement et de tout l'infini, au-dessus de toutes les iniquités du monde, qui ne seront jamais infinies en nombre. Non, car s'il est criminel pour l'âme (aurait-elle commis tous les péchés), de désespérer de cette miséricorde, elle ne serait pas moins coupable de s'en prévaloir dans sa présomption, en continuant à pécher. Oui: car elle peut, encore une fois, pardonner tous les péchés. Non, parce que la justice inflexible reprend ses droits là, où s'arrête la miséricorde: cette mesure est le secret de Dieu.

2e POINT.

COMMENT LA MESURE SE COMBLE PAR L'ABUS DES GRACES

Comme les péchés, les grâces aussi sont comptées; ces grâces, disons-nous, qui en dehors du cours ordinaire sont préparées et ménagées par la Sagesse divine comme renfermant un mystère de vie ou de mort, selon qu'on les accepte ou qu'on les refuse. Nul ne sait ni quand, ni comment, ni où se fait la rencontre mystérieuse de ces grâces avec l'âme. Nul

ne sait quel est le caractère de ces grâces. Parfois elles sont subites, comme celle de la vocation dans la plupart des Apôtres; tantôt foudroyantes, comme celle qui terrassa et convertit Saül sur le chemin de Damas. Ailleurs, elles se dissimulent insensiblement au milieu des événements ordinaires de la vie; ou bien, elles se présentent avec des coïncidences et des particularités qui font époque: « L'Esprit souffle où il veut, et qui connaît l'heure de sa visite! » Nul ne sait quel est le nombre de ces grâces extraordinaires; encore moins, quelle serait la dernière de ces grâces. Cependant il n'est rien d'aussi solennel, d'aussi terriblement grandiose, que cette rencontre, que cette visite de la grâce, s'offrant à l'âme; la détermination qui la suit a des conséquences éternelles. Si je n'y corresponds pas et que cette grâce soit justement celle, ou une de celles dont nous parlons, comment pourrai-je me flatter de correspondre aux grâces qui viendront ensuite, et qui n'auront ni la même vertu, ni la même onction, ni la même efficace? Cette grâce arrive, à son heure, à l'heure de Dieu. En sera-t-il ainsi demain? « Jérusalem, disait Jésus, en pleurant sur la ville, si tu savais, si tu comprenais, du moins en ce jour, la grâce de la visite qui t'est faite?... — A Zachée monté sur le sycomore, le même Jésus a dit: Hâte-toi de descendre; car il faut que je reçoive, *aujourd'hui*, l'hospitalité dans ta demeure. » — « *Aujourd'hui*, nous crie le Psalmiste, si vous entendez sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs. » — C'est *aujourd'hui* le passage, la rencontre de la grâce: demain, peut-être, elle ne reviendra pas.

Affections.

J'ai péché par présomption, ô mon Dieu, en m'autorisant

de votre bonté pour abuser de vos miséricordes. Et maintenant épouvantée à la vue de vos jugements, mon âme se trouve livrée à des pensées désespérantes, craignant d'avoir mis le comble à ses iniquités. Cependant ces mêmes sentiments de frayeur me rassurent en quelque sorte : bien qu'ils soient condamnables dans ce qu'ils ont de désespérant, toutefois ils percent ma chair d'une religieuse terreur. Mon cœur n'est donc pas livré à l'endurcissement, ni mon esprit à l'aveuglement, ni ma vie à l'impénitence finale. Cette crainte, qui est le commencement de la sagesse, est une grâce. Merci, ô mon Dieu ; faites que j'y sois fidèle : qu'elle me donne, en pratique, d'éviter désormais le péché... peut-être est-elle une des dernières ou la dernière des grâces...

Résolutions.

1° Demander chaque jour à la prière du matin, la grâce efficace de ne pas tomber dans le péché mortel.

2° Correspondre même aux plus petites grâces, avec cette générosité qui attire sur l'âme de la part de Dieu la grâce de la persévérance finale.

Bouquet spirituel.

Opérez votre salut avec crainte et tremblement.

Cum metu et tremore vestram salutem operamini (Philip., II, 12).

(120) 10e DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Détestable, l'orgueil qui abaisse l'homme — désirable, l'humilité, qui l'élève.

Évangile selon Saint Luc. (CHAP. XVIII.)

En ce temps-là, Jésus dit cette parabole à quelques-uns qui, se croyant justes, mettaient leur confiance en eux-mêmes, et méprisaient les autres : « Deux hommes montèrent au Temple pour y faire leur prière ; l'un était Pharisien et l'autre publicain. Le Pharisien, se tenant debout, priait ainsi en lui-même : « Seigneur, je vous rends grâces de ce que je ne suis point comme le reste des hommes, qui sont voleurs, injustes, adultères ; ni même tel que ce publicain. Je jeûne deux fois la semaine ; je donne la dîme de ce que je possède ». Le publicain, au contraire, se tenant fort éloigné, n'osait pas même lever les yeux au ciel ; mais il se frappait la poitrine, en disant : « Mon Dieu ! ayez pitié de moi, qui suis un pécheur. » Je vous déclare que celui-ci retourna justifié dans sa maison, et non pas l'autre, car quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé. »

MÉDITATION.

Adorons et remercions Notre-Seigneur, nous instruisant sur l'humilité dans cette parabole. L'humilité a pour base la connaissance de soi-même, laquelle peut se résumer ainsi : Je ne suis, en réalité, que ce que je suis aux yeux de Dieu, ni plus, ni moins. En dehors de cette vérité, on donne dans l'illusion. Le pharisien et le publicain, en effet, se jugent eux-mêmes : le premier à son propre point de vue ; et il est condamné, car il est dans le faux et il se trompe en s'exaltant ; le second, au coup d'œil de Dieu ; et il est justifié, car

il est dans le vrai en s'humiliant. De là considérons : 1° combien est détestable l'orgueil, qui abaisse l'homme ; 2° combien désirable est l'humilité qui l'élève.

1er POINT.

COMBIEN DÉTESTABLE EST L'ORGUEIL QUI RAVALE L'HOMME.


'ORGUEIL est un amour déréglé de soi-même, par lequel on s'attribue comme un bien-propre les dons de Dieu, ou la fructification elle-même de ces dons, comme provenant d'un travail ou d'un mérite personnels. C'est le cas du pharisien. Il vient au Temple, pour rendre gloire à Dieu et le prier : de fait, il se glorifie lui-même ; il ne s'humilie pas, même extérieurement, dans sa prière. Il reste debout. Dans cette posture superbe :

« Seigneur, dit-il, je vous rends grâces de ce que je ne suis pas comme les autres hommes, qui sont voleurs, injustes, adultères. » Ainsi par une exception glorieuse et sans égale, il est étranger à la masse corrompue des humains : il est l'unité qui tranche, qui domine, par la vertu. Tout le reste se ressemble, et se ressemble par le vice. « Tel est ce publicain, ajouta-t-il. Il est comme les autres, et moi je ne suis pas comme lui. »

Que d'illusions ! Je ne suis pas, dit-il, comme le reste des hommes, qui sont voleurs, injustes, adultères. Il se trompe : car tous ne sont pas tels, bien qu'il s'en trouve qui le soient. Il se trompe : car s'il n'est pas comme le reste des hommes, il peut l'avoir

été, puisqu'il est de la même nature; ou bien il pourrait le devenir. Il se trompe encore en s'attribuant à lui-même de n'être pas comme le reste des hommes. Il fût demeuré dans la vérité, s'il eût songé que de lui-même, il ne pouvait rien sinon par le secours de Dieu: « Si le Seigneur, dit le Psalmiste, ne m'eût aidé et défendu,mon âme serait descendue dans les abîmes du mal et de l'enfer. » (Ps. XCIII, 17.) Il se trompe enfin, *en jugeant* le publicain; car il s'arroge un droit qui n'appartient qu'à Dieu; en jugeant *mal* le publicain, puisque à l'heure même, celui-ci était justifié; en *se jugeant lui-même favorablement*, puisque lui-même et à cette heure était condamné.

Pauvre pharisien! non, il n'est pas ce que sont les autres: car il évite le mal; de plus, il est ce que ne sont pas les autres, car il fait le bien; en voici la preuve: « Je jeûne deux fois la semaine: je donne la dîme de ce que je possède... » C'est tout. Ainsi donc jeûner et faire l'aumône sont, à ses yeux, le résumé et la perfection de la loi. Il y a cependant bien d'autres points à mentionner et à observer: et s'il faut garder les uns, les autres ne sont pas à négliger: *oportuit hæc facere et illa non omittere.* (Luc, XI, 42.) Et ce jeûne, comment le pratiquait-il? et cette aumône, comment la faisait-il? Nous sommes renseignés là-dessus ,du moins en ce qui regarde ses coreligionnaires: « Lorsqu'ils jeûnent, ils le font paraître sur leurs visages, pâles, défaits, exténués; et lorsqu'ils font l'aumône, c'est avec grand fracas, afin que les hommes s'en aperçoivent. En vérité, dit le Sauveur, ils ont déjà reçu leur récompense. »

C'est ainsi que l'orgueil ou l'amour déréglé de soi-même non seulement ravit à l'homme les mérites du bien qu'il peut avoir fait, mais il change encore les vertus en vices et en défauts et provoque

l'indignation divine. Car le pharisien, dit Notre-Seigneur, sortit du Temple et retourna dans sa maison condamné.

2e POINT.

COMBIEN DÉSIRABLE EST L'HUMILITÉ QUI ÉLÈVE L'HOMME.

Le publicain se tenait fort éloigné et n'osait pas même lever les yeux vers le ciel; mais il se frappait la poitrine en disant : « Mon Dieu, ayez pitié de moi, qui suis un pécheur. »

Cette attitude de suppliant, cette prière si convaincue et si éloquente dans sa simplicité, nous parlent déjà en faveur du pauvre publicain. Il se juge lui-même, sans déguisement; il se reconnaît et se dit pécheur et se condamne comme tel. Et Dieu qui résiste aux superbes abaisse ses regards sur lui. Il confesse, il déplore ses fautes; et Dieu qui est fidèle et juste les lui remet. Sans doute, le pharisien n'était pas coupable comme le publicain; l'un et l'autre sont nés, cependant, dans la condition de pécheurs.

Le publicain le reconnaît, et il revendique comme provenant du fond de sa nature, et comme étant ses propres œuvres, les fautes qu'il confesse, qu'il déclare volontaires, et dont il se repent : « Mon Dieu, ayez pitié de moi, qui suis un pécheur. » Le pharisien, lui, ne le reconnaît pas; alors que « nul ne sait s'il est digne d'amour ou de haine », il se considère, en quelque sorte, comme impeccable et comme au-dessus de toute appréhension. Si le publicain s'attribue sa propre misère, de son côté, et comme autant de mérites personnels, le pharisien s'attribue

et de n'avoir pas fait le mal, et d'avoir fait le bien. Il s'approprie ainsi les droits et la gloire de Dieu de qui il relève, de qu'il tient tout ce qu'il a, tout ce qu'il sait, tout ce qu'il peut. Tandis que le publicain rend gloire à Dieu, au milieu de ses infirmités, en se condamnant lui-même, et confessant ainsi que Dieu seul est grand, juste et saint. Il sortit du Temple, dit le Sauveur, et rentra chez lui justifié.

Affections.

O mon Dieu, faites que je vous connaisse et que je me connaisse, afin que je puisse, en proportion de cette double connaissance, acquérir l'humilité si importante et même indispensable pour le salut. Les saints, en effet, ne sont devenus des saints, qu'en raison de cette humilité. Je veux me pénétrer de cette science des saints ; plus ils découvraient de perfections dans la connaissance de vous-même, plus dans la connaissance d'eux-mêmes ils découvraient de misères. C'est ainsi qu'ils confessaient leur impuissance, devant votre pouvoir infini ; leur ignorance devant votre sagesse ; leur malice auprès de votre bonté. Ils n'étaient que péché, en face de votre sainteté. Vous étiez l'être ; et ils n'étaient que le néant ! « Qui êtes vous, Seigneur, et qui suis-je ? » Que ces paroles de l'humble saint François se gravent dans ma mémoire, se retrouvent dans ma prière, m'obtiennent de Jésus et l'amour sincère dans le cœur, et la pratique efficace de l'humilité dans toute ma conduite.

Résolutions.

1° Supporter, au souvenir et en expiation de nos péchés, les humiliations qui nous arrivent.

2° S'humilier, quand on nous loue, en songeant au bien qu'on aurait pu faire et qu'on n'a point fait.

Bouquet spirituel.

Qui se exaltat humiliabitur, et qui se humiliat exaltabitur. (Luc., XIV, 11.)

Celui qui s'élève sera humilié; et celui qui s'humilie sera élevé.

(121) 11e DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Ce qu'est le sourd et muet spirituel — comment il est guéri.

Évangile selon Saint Marc. (CHAP. VII.)

En ce temps-là, Jésus quitta le pays de Tyr, traversa la Décapole, et alla par Sidon vers la mer de Galilée. Alors on lui amena un homme sourd et muet, et on le pria de lui imposer les mains. Jésus, le tirant de la foule, et le prenant à part, lui mit les doigts dans les oreilles et de la salive sur la langue: puis, levant les yeux au ciel, il jeta un soupir, et dit: « *Ephpheta*, c.-à-d.: Ouvrez-vous. » Aussitôt ses oreilles s'ouvrirent. Jésus lui défendit d'en rien dire à personne: mais plus il le défendait, plus on le publiait; et dans son admiration la foule s'écria: « Il a bien fait toutes choses: il a fait entendre les sourds et parler les muets. »

MÉDITATION.

Adorons N.-S. Jésus-Christ, de concert et en union avec la foule qui l'acclame. La guérison du sourd-muet est un des prodiges les plus grands que nous devions admirer, en même temps qu'une des leçons les plus instructives que nous devions méditer. La guérison visible du corps n'est qu'un signe en effet de la guérison non moins admirable de l'âme. Considérons donc: 1° ce qu'est le sourd et muet spirituel; 2° comment il est guéri.

1er POINT.

CE QU'EST LE SOURD ET MUET SPIRITUEL.

C'est celui qui a des oreilles pour entendre et qui n'entend pas; ou bien encore des oreilles qui

n'entendent que trop bien, quand il ne faudrait pas entendre. C'est celui qui a une langue pour parler et qui ne parle pas, ou qui ne parle que trop, quand il ne faudrait pas parler. Il a en effet des oreilles pour entendre; mais elles sont sourdes quand il faut entendre: c'est pourquoi, il n'entend pas l'invitation de la grâce quand elle se présente: « Voilà que je me tiens à la porte, et que je frappe. » Il n'entend pas la voix de la conscience, qui lui reproche sa lâcheté, sa tiédeur, sa vie sensuelle. Il n'entend pas la parole de Dieu, de peur de comprendre. Il n'entend pas le langage si persuasif pourtant de ses proches, de ses amis, dont les bons exemples sont de nature à le toucher, à le convertir. Non: il ne veut pas entendre: « comme l'aspic qui se rend sourd, en se bouchant les oreilles, pour ne pas céder à l'habileté et à la voix de l'enchanteur. »

Par contre, il dresse une oreille intelligente, fine et attentive aux nouvelles du jour, aux conversations qui traitent des affaires du temps, des affaires d'autrui, aux conversations où l'on cause de tout, sauf du salut, l'unique affaire. — Tel est le sourd spirituel. Mais de plus il est muet.

Sa langue est liée: elle est liée, quand il faut prier; ou, s'il prie, c'est avec tant de nonchalance, de sans gêne, de légèreté, de dissipation, que le cœur est bien loin de Dieu. Elle est liée par la honte et le respect humain, quand il doit parler, soit pour défendre la religion, soit pour imposer silence à la médisance, à la calomnie, au blasphème, aux discours licencieux; soit pour arrêter le mal, soit pour exciter au bien; il n'en a pas le courage; il est muet. Mais il n'est plus muet, et sa langue est bien déliée, dès qu'il s'agit de critiquer les uns et les autres, de se louer, de se mêler aux entretiens qui plaisent. Pour

n'avoir pas l'air de dire autrement que ce qu'on dit, il risquera son mot; ce mot peut-être répugne à sa conscience, mais on l'applaudit à la ronde et on le trouve spirituel.

Devant le sourd et muet de l'Évangile, Jésus est saisi de compassion. Il lève les yeux au ciel, il pousse un profond soupir. Combien plus lamentable est la surdité spirituelle! Combien plus déplorable le mutisme de l'âme!

2e POINT.

COMMENT LE SOURD ET MUET SE TROUVE GUÉRI.

Le Sauveur Jésus commença par le retirer de la foule; il le prend à part, l'isole; et alors seulement il agit comme nous l'avons vu dans le texte sacré. La multitude, en effet, ne pouvait rien pour l'infirme, et l'infirme non plus ne pouvait pas communiquer avec elle. Mais Jésus lui commande, et le sourd entend; et il le touche, et le muet parle. Ainsi en est-il de la guérison du sourd et muet spirituel: « J'appellerai l'âme dans la solitude, dit le Seigneur par son prophète; et là je lui parlerai au cœur. » Il faut donc, pour que le cœur soit touché, que l'âme oublie les créatures qui pourraient la distraire, qu'elle s'éloigne de la foule qui pourrait la troubler, qu'elle renonce à toutes ces agitations, à toutes ces occasions ou rencontres, plus ou moins dangereuses, qui la rendent esclave, et dont la sollicitude l'empêcherait d'entendre la voix du Seigneur. Car le Seigneur n'est pas dans le tumulte, et c'est dans le recueillement et le silence, qu'il dit à ces oreilles de l'âme jusqu'a-

lors malicieusement sourdes: Ouvrez-vous! et l'âme entend.

Mais avec l'oreille qui s'ouvre, voici la langue qui se délie. Alors arrive la confession; et la contrition rend éloquente cette langue, jusqu'à cette heure volontairement muette pour l'aveu de ses fautes, qu'elle déguisait, les excusant au lieu de les accuser, abusant ainsi depuis longtemps peut-être du Sacrement de la réconciliation. Maintenant cette langue est l'interprète fidèle des sentiments d'un cœur contrit et humilié; elle avoue, elle explique, elle déplore, non seulement ses fautes, mais les détails, mais le nombre, mais les circonstances; quelle sincérité! quelle intégrité! Bientôt dans sa reconnaissance elle se répand, elle éclate en louanges; et que ces louanges sont belles! qu'elles sont touchantes ces actions de grâce! « Vous tous qui craignez le Seigneur, chante-t-elle, venez, et considérez les grandes choses que le Seigneur a opérées en moi. » (Ps. LXV, 16.) Vous tous qui l'aimez, unissez-vous à moi, pour le glorifier...

Cette guérison merveilleuse, cette transformation surnaturelle a eu lieu dans l'intime; mais l'âme ne garde pas le secret. Jésus a beau imposer le silence: à l'honneur de Jésus l'âme publie sa puissance et sa bonté. Il faut que la foule reconnaisse le doigt de Dieu dans ce changement; il faut qu'elle chante à son tour, qu'elle applaudisse Celui qui a bien fait toutes choses: car il a fait entendre les sourds et parler les muets.

Affections.

Je me reconnais, ô mon Jésus, dans ce sourd et muet de l'Évangile. Que de fois n'ai-je pas fait la sourde oreille à vos inspirations, à vos promesses, à vos menaces, aux

accents de votre justice et de votre miséricorde, à vos avertissements sans nombre! Que de fois encore n'ai-je pas été muet par amour-propre, par fausse honte, par respect humain, par indifférence, tandis qu'il s'agissait des intérêts de votre gloire, du bien du prochain ou de mon salut! Mais comme le sourd et muet de l'Évangile vous m'avez guéri, ô mon Jésus, et cette guérison, je veux l'entretenir dans une persévérance parfaite, la mettre à couvert de toute rechute; la fortifier, sans cesse, et jusqu'à la vie éternelle, par la vertu de vos sacrements. Oh! bienheureuses alors ces oreilles que vous aurez ouvertes ici-bas pour écouter votre sainte parole et qui là-haut entendront la sentence de bénédiction! Bienheureuse alors cette langue que vous aurez déliée pour vous prier, vous louer, vous confesser sur la terre, et qui dans le ciel chantera éternellement vos miséricordes!

Résolutions.

1° Etre fidèle aux inspirations de la grâce par la pratique généreuse et constante des devoirs d'état.

2° Veiller sur nos paroles et apprendre à gouverner notre langue, instrument de bien et de mal.

Bouquet spirituel.

Bene omnia fecit (Marc., VII, 37).
Il a bien fait toutes choses.

(122) 12e DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Le Samaritain compatit au sort d'un ennemi — il le traite en ami.

Évangile selon Saint Luc. (CHAP. X.)

En ce temps-là, Jésus, s'adressant à ses disciples, leur dit : « Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez : car je vous le dis, beaucoup de prophètes et de rois ont désiré voir ce que vous voyez et ne l'ont point vu, entendre ce que vous entendez et ne l'ont point entendu. » Alors un docteur de la loi se leva pour le tenter et lui dit : « Maître, que faut-il que je fasse pour posséder la vie éternelle ? » Jésus lui répondit : « Que prescrit la loi ? qu'y lisez-vous ?... — Le voici, repartit le Docteur : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces, de tout votre esprit, et vous aimerez le prochain comme vous-même. » Jésus lui répondit : « Vous avez bien dit ; faites cela et vous vivrez. » Mais cet homme, voulant qu'on le regardât comme juste, dit à Jésus : « Et qui est mon prochain ? » Jésus, prenant la parole, lui dit : « Un homme allant de Jérusalem à Jéricho tomba entre les mains des voleurs qui le dépouillèrent, le couvrirent de plaies, et s'en allèrent, le laissant à demi-mort. Il descendit, par hasard, par le même chemin, un prêtre qui ayant aperçu cet homme passa outre. Un lévite, s'étant aussi rencontré dans le même lieu, le vit et passa outre encore. Mais un Samaritain, se trouvant en voyage, vint auprès de cet homme, et le voyant il fut touché de compassion. Et s'étant approché, il banda ses plaies, après y avoir répandu de l'huile et du vin ; puis, l'ayant mis sur son cheval, il le mena à l'hôtellerie et prit grand soin de lui. Le lendemain il tira de sa bourse deux deniers qu'il donna à l'hôte en disant : « Ayez soin

de cet homme, et si vous dépensez quelque chose de plus, je vous le rendrai à mon retour. » Lequel des trois vous paraît avoir été le prochain de celui qui tomba entre les mains des voleurs ? » Le Docteur répondit : « C'est celui qui a exercé la miséricorde envers lui.— Allez donc, lui dit Jésus, et faites de même. »

MÉDITATION.

Considérons, dans cette magnifique instruction sur la charité, combien est digne d'éloges la conduite du Samaritain : 1o En ce qu'il compatit au sort d'un ennemi ; 2o en ce qu'il traite un ennemi en ami.

1er POINT.

COMMENT LE SAMARITAIN COMPATIT AU SORT D'UN ENNEMI.



Si l'on considère que le précepte de la charité, même en dehors du monde païen où il était inconnu, était comme oublié, ou du moins, très dénaturé, chez le peuple juif, on ne peut s'empêcher d'admirer la conduite du Samaritain.

Le Sauveur Jésus met ici en évidence et en action, cette charité qui s'impose à tous les enfants de l'Évangile, et qui va jusqu'à nous faire aimer nos ennemis. Certes, il est facile, il est même naturel d'aimer ceux qui nous font du bien, de saluer ceux qui nous sont sympathiques ; les païens eux-mêmes en font autant. Mais aimer un ennemi, et l'aimer pratiquement, voilà ce qui répugne par dessus tout, ce qui semble même impossible à la nature ; et c'est ce qu'a fait le Samaritain.

Les Juifs, en effet, regardaient les Samaritains

comme des déserteurs du culte de Dieu, comme des apostats, comme des excommuniés; point de commerce, point de rapports entre eux. Les Juifs auraient cru se souiller, en mangeant, en buvant, en traitant avec les Samaritains. C'est ce qui explique la réponse de la Samaritaine à Jésus, qui lui demandait à boire: « Comment, Juif comme vous êtes, vous ne craignez pas de me demander à boire? » Juifs et Samaritains étaient donc ennemis, et ennemis d'autant plus irréconciliables qu'ils étaient divisés entre eux au sujet de la religion. Or c'est un Juif qui est tombé entre les mains des voleurs et qui est réduit à l'état où nous le représente le saint Évangile. Quoi de plus naturel, pour le Samaritain, que de passer outre en le voyant! Et de quel droit ce Juif pourrait-il mériter sa compassion? C'est justice que de lui laisser voir qu'il peut avoir besoin d'un homme qu'il méprise..., c'est lui faire une grande grâce que de ne pas insulter à sa misère; l'indifférence est, du moins, tout ce qu'on lui doit, et tout ce qu'il peut attendre. Tel est le langage de la nature: ainsi d'ailleurs a-t-elle agi dans les Juifs. Mais la charité pense, parle et se conduit bien autrement. S'élevant au-dessus des sentiments d'antipathie ou de sympathie, elle se donne, sans distinction de personne, de rang, d'opinion, dès lors qu'on a besoin de son dévouement; et c'est là son caractère vraiment surnaturel et son mérite.

2e POINT.

COMMENT LE SAMARITAIN TRAITE SON ENNEMI, EN AMI.

Non seulement il lui prodigue ces soins ordinaires

et communs auxquels semble avoir droit un malheureux quelconque dans les mêmes circonstances, mais encore il paie de sa personne. Les détails que rapporte le saint Évangile nous révèlent en effet toutes les industries d'une charité peu commune qui ne se borne pas aux sentiments mais qui se met généreusement à l'œuvre. Le Samaritain étant donc en voyage passe près de cet homme, et à la vue du triste état où il est réduit le voilà saisi de compassion : il s'arrête, tout ému, descend de son cheval, s'approche, se penche sur l'infortuné, le soulève délicatement et avec les précautions les plus minutieuses ; et visitant tour à tour ses blessures, il y répand pour les laver un peu d'huile et de vin, mélange admirable de force et de douceur ; puis les entoure de compresses : considérons-le, rendant à genoux tous ces services charitables...

Doucement ensuite il le redresse, le soutient dans ses bras, l'assied et l'arrange sur son propre cheval ; lui-même il va à pied jusqu'à l'hôtellerie la plus voisine, conduisant avec toutes sortes de ménagements son cher infirme pour lui éviter les secousses et les heurts de la route, et le déposant enfin en lieu sûr. Là, il lui multiplie encore ses soins et il ne le quittera pour continuer son voyage, que lorsqu'il sera rassuré sur son état. Ce n'est pas tout. Il faut que rien ne lui manque en son absence ; et comme ce malheureux a été dépouillé de tout par les voleurs, il veut encore, après avoir payé de sa personne, payer pour lui de sa bourse. C'est pourquoi, le lendemain il donne deux deniers à son hôte en lui disant : « Ayez soin de cet homme, et tout ce que vous dépenserez de plus, je vous le rendrai à mon retour. » En vérité pourrait-on mieux traiter l'ami le plus tendre, le plus aimé ?...

Affections.

Vous êtes, ô mon Jésus, ce véritable, ce divin Samaritain. J'étais tombé entre les mains des voleurs, de ces ennemis de mon salut, qui non seulement m'avaient ravi votre amitié et les richesses de votre grâce, mais encore m'avaient abandonné dans un état de mort, couvert de mes péchés, comme d'autant d'horribles blessures. Vous auriez pu passer outre, et dans votre justice, m'abandonner à mon triste sort, puisque moi-même je m'y étais abandonné volontairement. Mais vous n'avez pu me voir sans être touché de compassion, et descendant jusqu'à moi, vous avez couvert ma misère de votre grande miséricorde. Vous avez considéré mes blessures : J'ai connu avec quelle industrie de force et de douceur vous les avez traitées : de vos larmes, de vos sueurs, de votre sang, vous avez composé ce baume qui guérit et qui rend la vie. Puis vous m'avez épargné les fatigues du chemin par votre grâce si suave, vous m'avez comme porté ; me confiant à l'hôte, à votre ministre, au prêtre, vous l'avez chargé de me continuer les soins de votre zèle et de votre sollicitude : avec promesse de le dédommager au delà à votre retour de tout ce qu'il aurait dépensé... Quelle reconnaissance, ô mon Jésus, ne vous dois-je donc pas ? Quel surcroît d'encouragement ne donnez-vous pas aux prêtres chargés du soin des âmes ! et comme vous me tracez éloquemment par cette parabole et par vos exemples la conduite à tenir envers le prochain !

Résolutions.

1° Exercer, vis-à-vis du prochain, quel qu'il soit, la charité fraternelle.

2° Témoigner notre bienveillance à ceux-là même qui nous auraient offensés.

Bouquet spirituel.

Vade et fac similiter (Luc., X, 23).

Allez, et faites de même.

(123) 13e DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

La reconnaissance nous oblige envers Dieu — envers le prochain.

Évangile selon Saint Luc. (CHAP. XVII.)

En ce temps-là, comme Jésus allait à Jérusalem, il passa par le milieu de la Samarie et de la Galilée, et il entra dans un bourg. Dix lépreux s'étant rencontrés sur son chemin, s'arrêtèrent loin de lui, et élevant la voix, ils lui dirent: « Jésus, notre Maître, ayez pitié de nous. » Les ayant regardés, il leur dit: « Allez vous montrer aux prêtres. » Comme ils y allaient, ils se trouvèrent guéris. Ce que voyant, l'un d'eux retourna sur ses pas glorifiant Dieu à haute voix, et il vint se prosterner aux pieds de Jésus pour le remercier. Or celui-là était un Samaritain. « Tous les dix n'ont-ils pas été guéris? demanda Jésus. Où sont donc les neuf autres?... Il ne s'est trouvé que cet étranger pour venir rendre gloire à Dieu! » Et il lui dit: « Levez-vous, allez: votre foi vous a sauvé. »

MÉDITATION.

Adorons Notre-Seigneur, nous enseignant et recommandant la reconnaissance, si naturelle d'ailleurs et néanmoins si rare en pratique. Sur dix lépreux guéris, un seul retourne pour remercier son divin bienfaiteur et rendre gloire à Dieu. « Où sont donc les neuf autres? » demande Jésus-Christ attristé. Examinons-nous: ne serions-nous pas tombés nous-mêmes dans ce vice de l'ingratitude? Pour le déplorer et nous en préserver à l'avenir, considérons que la reconnaissance s'impose d'elle-même comme une loi naturelle gravée au fond de nos cœurs, et qu'elle nous oblige: 1° envers Dieu; 2° envers le prochain.

1er POINT.

OBLIGATION DE LA RECONNAISSANCE ENVERS DIEU.



A reconnaissance se recommande si naturellement, que celui qui oublie les bienfaits reçus est considéré comme un ingrat, comme un être sans cœur. Être reconnaissant pour le bienfaiteur et pour les bienfaits reçus est si légitime, si spontané, que le contraire révolte le sens et la raison dans la nature humaine. En pratique cependant rien de plus commun et de plus ordinaire que l'oubli des bienfaits reçus; rien de plus rare que la reconnaissance véritable et sincère envers un bienfaiteur; ce bienfaiteur serait-il Dieu lui-même, comme Dieu l'est du reste d'une manière incontestable et à tous les titres. « Qu'avez-vous en effet, dit l'Apôtre, que vous n'ayez reçu de lui? » De lui, tous les biens dans l'ordre de la nature, l'être, le mouvement et la vie, la mémoire, l'intelligence, la volonté, le cœur, les facultés de l'âme et les sens du corps, et toutes les créatures offertes aux besoins ou à l'agrément de l'existence. Pour tous ces bienfaits reçus, où donc est ma reconnaissance?

De lui, tous les biens incomparablement supérieurs de l'ordre surnaturel, la révélation ou la connaissance de Dieu, principe et fin dernière; la foi, l'espérance, la charité; Jésus-Christ Rédempteur; l'Esprit-Saint Sanctificateur; la Vierge Marie, notre Mère; la grâce sanctifiante, les grâces d'état, les grâces actuelles qui sont de tous les instants, qui répondent par leur variété à toutes les vicissitudes de la vie, et qui l'embrassent tout entière dans ses

développements; tantôt pour préserver, tantôt pour relever, tantôt pour maintenir, fortifier et conduire l'âme: lumières, remords, promesses, menaces, frayeurs, circonstances et coïncidences frappantes, autant de grâces; avec Jésus-Christ, les sacrements, abîmes inépuisables et, en même temps, canaux des mérites et des efficacités de la rédemption; avec le Saint-Esprit, fructification de tous ces mérites et diffusion des dons célestes sur l'Église en général, sur tous et sur chacun... Et quelle est notre reconnaissance?...

Pour ce qui est de moi en particulier, à toutes ces grâces qui me pénètrent corps et âme et m'enveloppent tout entier, je puis ajouter la grâce tant de fois renouvelée de la rémission de mes dettes, du pardon de mes fautes. A elle seule, ô mon Dieu, cette faveur devrait sans cesse me tenir dans la disposition, dans l'acte persévérant de la reconnaissance. Vous m'avez pardonné, ô Jésus, vous m'avez guéri de la lèpre du péché; mais si j'ai été pécheur, je ne veux pas être ingrat. Que rendrai-je donc au Seigneur, en retour des bienfaits que j'ai reçus de lui? Que mes pieds, que mes mains, que mes yeux, que mes lèvres, que chacune de mes puissances, que chacun de mes sens, ô mon Dieu, que tout mon être vous disent merci: que toutes les créatures s'unissent à moi, pour vous bénir et pour vous glorifier à jamais.

2e POINT.

RECONNAISSANCE ENVERS LE PROCHAIN.

Cette loi naturelle tire sa raison d'être de ce que l'homme est fait pour la société; elle a sa source à

l'origine même de la société; elle en est l'âme, elle en possède le cœur; elle en resserre les liens. Sans la reconnaissance, la société ne suivrait plus que l'égoïsme brutal, et dès lors elle ne pourrait plus subsister. Car étant composée de bienfaiteurs et d'obligés, c'est par la reconnaissance qu'elle entretient, qu'elle cimente les rapports des hommes entre eux. Le bienfaiteur d'aujourd'hui peut être l'obligé de demain. Celui qui sous tel point de vue est maintenant l'obligé sera demain d'une autre manière et à son tour le bienfaiteur. Il n'en est point parmi nous qui un jour ou l'autre n'ait rendu ou reçu quelque service; n'ait été un bienfaiteur ou un obligé et parfois l'un et l'autre. De là encore une fois la reconnaissance, loi naturelle, réciproque et nécessaire. C'est ainsi que se comportent les membres d'un même corps, bien qu'ils n'occupent pas, et justement parce qu'ils n'occupent pas, tous la même position, et qu'ils ne remplissent pas tous les mêmes fonctions. Ils s'entr'aident et se solidarisent dans le concours sympathique et mutuel qu'ils prêtent, chacun de son côté, chacun à sa manière, à la conservation, à la santé, à la vie du corps. Ils sont ainsi et les bienfaiteurs et les obligés les uns des autres. Cette vertu que nous pourrions appeler sociale et humanitaire, N.-S. Jésus-Christ l'a consacrée et élevée au degré surnaturel en nous imposant la charité. Car on ne peut admettre la charité sans admettre la reconnaissance qui en est le complément. Et s'il est vrai que c'est à l'égard de Jésus-Christ que je fais ce que je fais à l'égard des siens, il est vrai encore que je suis reconnaissant envers Jésus-Christ, quand je le suis envers l'un des siens qui m'a obligé. La reconnaissance durera autant que la charité: il y aura toujours, dit N.-S., des pauvres parmi vous pour être secourus.

Affections.

Je confesse, ô mon Dieu, tenir de vous tout ce que j'ai, tout ce que je sais, tout ce que je peux, tout ce que je suis. Hors de vous, je n'ai rien, je ne sais rien, je ne peux rien, je ne suis rien. En attendant que dans le ciel et pour l'éternité je chante vos miséricordes, daignez agréer ma vie ici-bas, comme un acte persévérant de reconnaissance; car tout entière elle est l'œuvre de vos bienfaits. Ce n'est pas tout, ô mon Dieu, je suis l'obligé d'une multitude d'âmes qui, sous votre inspiration, ont multiplié leurs souvenirs, leurs attentions, leurs bienfaits à mon endroit, et m'ont secouru par les industries de la charité et par les œuvres soit spirituelles soit corporelles de miséricorde. Combien même de ces âmes se cachent pour me faire du bien que je ne connaîtrai qu'au ciel ! O mon Dieu ! inspirez-moi pour elles une reconnaissance d'autant plus sincère qu'elle sera plus désintéressée, d'autant plus ardente qu'elle ne sera connue que de vous... Et pour les autres, envers qui je ne me suis pas sincèrement acquitté de ce devoir de la reconnaissance, qui m'oblige soit par justice, soit par charité, pardonnez-moi, ô mon Dieu... et suppléez vous-même à mon indigence.

Résolutions.

1° Renouveler nos sentiments de reconnaissance envers Dieu, dans nos examens du matin et du soir.

2° Remercier pour chaque bienfait reçu et regarder ces actes de charité comme venant de Dieu qui les inspire au prochain.

Bouquet spirituel.

Grati estote (Col., III, 15).
Soyez reconnaissants.

(124) 14e DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Les deux Maîtres Jésus-Christ et le monde, absolument opposés — n'être pas pour Jésus-Christ, c'est être contre lui.

Évangile selon Saint Mathieu. (CHAP. VI.)

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples: « Nul ne peut servir deux maîtres: ou il haïra l'un et aimera l'autre, ou il s'attachera à l'un et méprisera l'autre. Vous ne pouvez en même temps servir Dieu et les richesses. C'est pourquoi je vous dis: ne soyez point inquiets par rapport à votre vie de ce que vous mangerez, ni par rapport à votre corps des vêtements, dont vous le couvrirez. La vie n'est-elle pas plus que la nourriture, et le corps plus que le vêtement? Considérez les oiseaux du ciel: ils ne sèment ni ne moissonnent; ils n'amassent aucune provision dans les greniers, et votre Père céleste les nourrit. N'êtes-vous pas beaucoup plus qu'eux? Quel est celui d'entre vous qui puisse avec tous ses soins ajouter à sa taille la hauteur d'une coudée? Pourquoi aussi vous inquiétez-vous du vêtement? Considérez comment croissent les lis des champs. Ils ne travaillent ni ne filent. Et cependant je vous déclare que Salomon dans toute sa gloire n'a pas été vêtu comme l'un d'eux. Si donc Dieu prend soin de vêtir ainsi une herbe des champs, qui est aujourd'hui sur pied et qui demain sera jetée au four, combien plus aura-t-il soin de vous, ô hommes de peu de foi? N'ayez donc point d'inquiétude, disant: Qu'aurons-nous pour manger ou pour boire ou pour nous vêtir? Il n'y a que les païens qui se livrent à ces sortes de sollicitudes: car votre Père sait que vous avez besoin de tout cela. Cherchez donc premièrement le royaume de Dieu

et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît.

MÉDITATION.

Adorons N.-S. Jésus-Christ annonçant au monde le règne de Dieu et nous révélant dans cette instruction une vérité fondamentale, basée d'ailleurs sur l'instinct de la nature et sur la raison, mais trop oubliée en pratique au point de vue surnaturel, à savoir qu'on ne peut pas servir deux maîtres. Considérons que nous ne saurions en effet servir en même temps Jésus-Christ et le monde : 1° parce que Jésus-Christ et le monde sont absolument opposés l'un à l'autre ; 2° parce que n'être pas pour Jésus-Christ c'est être contre lui.

1er POINT.

COMMENT JÉSUS-CHRIST ET LE MONDE SONT OPPOSÉS L'UN A L'AUTRE.



ILS le sont en tout et partout, dans leurs sentiments, dans leur doctrine, dans leur morale, dans leurs exemples, dans leurs disciples.

« Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. — Si vous ne devenez petits comme des enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. Si quelqu'un veut être mon disciple, qu'il se renonce lui-même, qu'il porte la croix de tous les jours et qu'il me suive. Soyez miséricordieux ; ne jugez point, ne condamnez point ; aimez jusqu'à vos ennemis, priez pour ceux qui vous persécutent et qui vous calomnient. Bienheureux les pauvres volontaires..., les cœurs purs..., ceux qui ont faim et soif de la justice..., ceux qui pleurent..., ceux qui sont

doux et pacifiques..., ceux qui souffrent et qui sont persécutés pour mon Nom. Quiconque aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi, et celui qui n'est pas disposé à renoncer à tout pour mon amour, ne saurait être mon disciple. N'appelez plus père celui qui est sur la terre, car vous n'avez qu'un Père, qui est au ciel... Soyez parfaits comme l'est le Père céleste. »

Tel est, en substance, l'Évangile de Notre-Seigneur. Qu'en pense le monde? Quel est son programme à lui? Satan, prince du monde, le proclame en ces termes: « Je vous donnerai toutes ces choses, si vous prosternant vous m'adorez. » Toutes ces choses se résument dans la triple concupiscence, dans l'amour effréné de la gloire, des richesses, des plaisirs: « Venez donc, disent les partisans du monde; jouissons des biens présents; hâtons-nous d'user des créatures, tandis que nous sommes jeunes; enivrons-nous des vins les plus excellents; remplissons-nous de parfums; ne laissons point passer la fleur du printemps, sans en avoir joui. Couronnons-nous de roses, avant qu'elles ne se flétrissent; qu'il n'y ait point de pré où notre intempérance ne se signale. Que nul ne se dispense de prendre part à notre débauche. Laissons partout des marques de notre réjouissance; car telle est notre destinée. En attendant, opprimons le juste; sa vie est un blâme pour la nôtre. La vie est courte, et après la mort, nous serons comme si nous n'avions jamais été... »

Dispensons-nous de commentaires. Comme on le voit d'ailleurs, c'est le contraste entre les deux maîtres: c'est la division entre Jésus-Christ et le monde; c'est la haine irréconciliable entre le monde et Jésus-Christ. Ce qu'enseigne Jésus-Christ est tout l'opposé de la doctrine du monde; ce que pratique

le monde est tout le contraire de la morale de Jésus-Christ. Le même contraste, la même différence, la même opposition se trouvera donc nécessairement entre les disciples de Jésus-Christ et les partisans du monde.

2e POINT.

N'ÊTRE PAS POUR JÉSUS-CHRIST, C'EST ÊTRE CONTRE LUI.

On en voit qui prétendent en effet chercher et trouver un moyen de conciliation entre les deux maîtres ; un sage tempérament entre les deux doctrines ; le secret d'adoucir ce qu'a d'austère l'Évangile de Jésus, dans sa vérité et dans sa morale, trop en opposition avec la conduite, à son tour trop licencieuse, du monde ; un juste milieu enfin qui accorde la mondanité avec la dévotion, la dévotion avec la mondanité, mais à l'amiable, sans transition brusque, de manière à se ménager de part et d'autre des intelligences, à ne pas encourir le blâme odieux de transfuge... On laisse donc à Jésus-Christ les épines, la croix et le fiel du Calvaire ; aux fervents disciples, aux âmes prédestinées, avides d'immolations, faites plutôt pour le cloître, on abandonne les pénitences et les crucifiements. Après tout, on ne doit pas tuer la nature. D'ailleurs on prend de l'Évangile tout ce qui s'accommode au goût, au tempérament, au caprice, à la sentimentalité. De tout cela, on se fait une religion à l'eau de rose... Et que nul ne vienne dire ensuite qu'on n'aime pas Jésus-Christ ! On l'aime, puisqu'on pleure sur sa Passion, puisqu'on se pâme d'admiration devant ses

vertus et ses miracles; puisque de temps à autre, assez souvent même, on communie. Oui, on l'aime.

Et le monde? Oh! le monde, comment l'aimer?... Il est trop brutal, trop égoïste, trop grossier; il répugne, il révolte, il dégoûte par ses excès. On lui laise tout ce qui pourrait faire scandale; non, on ne veut pas de tout cela. Mais on lui prend, à petites doses, le trop plein de sa coupe enchanteresse. Ses caresses sont si attrayantes; ses amusements si faciles; ses récréations si spirituelles; son esprit si accommodant! Sans doute, il est bien certain laisser-aller que peut-être l'Évangile de Jésus n'approuve pas; mais les circonstances et le bon ton les autorisent. Après tout, il ne faut pas être sauvage; il ne faut pas se singulariser; il faut faire un peu comme tout le monde. Ainsi donc vous n'aimez pas le monde, mais vous prenez du monde ce qui vous plaît. Ainsi donc vous aimez Jésus-Christ, mais vous lui laissez ce qui vous déplaît. Vous n'êtes ainsi sincèrement ni à l'un ni à l'autre. Conclusion: « Qui n'est pas pour moi, a dit Jésus, est contre moi. »

Affections.

O mon Jésus, j'ai renoncé au monde par le baptême, pour être uniquement à vous. Si je ne suis pas fervent dans votre service, si vous n'êtes pas mon Dieu et mon Tout, mon cœur est donc partagé; le monde n'est donc pas mort tout entier en moi. Je ne veux pas de cet accommodement qui serait pour moi l'état de tiédeur. Si quelque chose me plaisait du monde, ou si je voulais encore plaire au monde, je ne serais pas serviteur de Jésus-Christ, a dit votre apôtre; si je n'étais pas pour vous, je serais donc contre vous! Par votre sainte grâce, délivrez-moi d'un tel malheur, ô mon Dieu!

Résolutions.

1° Renouveler les promesses de baptême, de temps à autre.

2° Vivre dans le monde, mais non selon le monde.

Bouquet spirituel.

Vœ mundo a scandalis (Math., XVIII, 7.)
Malheur au monde à cause de ses scandales !

(125) 15e DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Dans la résurrection du corps, Jésus-Christ détruit la mort, conséquence du péché — dans celle de l'âme, le péché lui-même.

Évangile selon Saint Luc. (CHAP. VII.)

En ce temps-là, Jésus allait à une ville appelée Naïm, accompagné de ses disciples et suivi d'une foule de peuple. Tandis qu'il approchait de la ville, on portait en terre un mort. C'était un fils unique, dont la mère était veuve et une grande quantité de personnes de la ville l'accompagnaient. Dès que le Seigneur la vit, il fut touché de compassion et lui dit : « Ne pleurez pas : » et s'étant approché il toucha le cercueil. Ceux qui le portaient s'arrêtèrent, et Jésus dit : « Jeune homme, levez-vous, je vous le commande ! » Aussitôt le mort s'assit et il commença à parler. Et Jésus le rendit à sa mère. Tous ceux qui étaient présents furent saisis de crainte et ils glorifiaient Dieu, en disant : « Un grand prophète a paru parmi nous et Dieu a visité son peuple. »

MÉDITATION.

Considérons à propos de ce récit évangélique la double résurrection du corps et de l'âme, l'une et l'autre admirables, en ce que : 1° dans la résurrection du corps, Jésus-Christ détruit la mort, conséquence du péché ; 2° dans la résurrection de l'âme, il détruit le péché lui-même.

1er POINT.

COMMENT DANS LA RÉSURRECTION DU CORPS, JÉSUS-CHRIST DÉTRUIT LA MORT, CONSÉQUENCE DU PÉCHÉ.

La mort est en effet « le salaire du péché ».

(Rom., VI, 23.) Le péché entrant dans le monde, « la mort est entrée avec lui ». (Rom., V, 12.) L'arrêt à jamais irrévocable est prononcé que « tous les hommes mourraient une fois ». (Héb., IX, 27.) Cette peine est passée à l'état de loi dans la nature déchue, jusque-là que la mort est saisie de stupeur, lorsque par une dérogation à cette loi, le pouvoir divin l'arrête dans son œuvre et lui fait restituer sa proie par la résurrection: *mors stupebit cum resurget creatura* (Prose des défunts); c'est pourtant ce que Jésus a fait par sa venue: car « il est la résurrection et la vie ». Viendra l'heure où la mort ennemie sera à son tour détruite: *novissime destruetur inimica mors*. (1 Cor., XV, 26.)

Considérons dans l'attente de cette heure, combien triste, lamentable et lugubre est cette séparation de l'âme d'avec le corps; combien douloureuse et terrible pour la nature est cette rupture brutale introduite entre l'âme faite pour être unie à un corps et le corps façonné pour vivre avec cette âme; union si intime qu'elle constitue la vie dans une seule et même personne. Mais la rupture s'opère et l'âme n'est plus là: le corps est seul. Il a des pieds, et il ne marche plus; des mains, et il n'agit plus; des yeux, et il ne voit plus; des oreilles, et il n'entend plus; une langue, et il ne parle plus; une tête, et il ne pense plus; un cœur, et il n'aime plus. Il est inerte, insensible aux saveurs, aux senteurs, à la joie, à la peine, au plaisir, à la douleur, aux humiliations, à la gloire, aux insultes, aux louanges. C'est l'enveloppe. C'est ce qui reste d'un homme d'esprit, d'un savant, d'un politique, d'un enfant, d'un roi, d'un vieillard vénéré, d'un poète, d'un philosophe, d'un riche, d'un pauvre, d'une beauté. Dans notre Évangile, c'est la dépouille mortelle d'un jeune homme,

à la fleur de l'âge, fils unique d'une mère veuve. Elle pleure, et on pleure avec elle, et Jésus ne peut contenir son émotion. En se faisant homme, il a pris l'homme tout entier avec ses douleurs; et lui qui est la Vie est ému de pitié en face de la mort. Devant cette grande misère, il fait appel à sa toute-puissance et, la mettant au service de sa miséricorde, il commande: il ressuscite le jeune homme; il le rend, plein de vie, à sa mère. La foule est saisie d'admiration et de stupeur: « Le grand Prophète, criait-on, a paru parmi nous, et Dieu a visité son peuple. »

2e POINT.

COMMENT PAR LA RÉSURRECTION DE L'AME, JÉSUS-CHRIST DÉTRUIT LE PÉCHÉ, CAUSE DE LA MORT.

La mort corporelle n'est que la conséquence du péché et si la puissance divine de Jésus se manifeste par la résurrection du jeune homme de Naïm, miracle extérieur, sensible, public, c'est principalement pour se rendre le témoignage irréfragable qu'elle peut rappeler à la vie une âme morte par le péché, œuvre plus digne encore d'admiration bien que secrète et invisible. Et Jésus n'est maître de la mort, de la maladie, de l'infirmité que parce qu'il trouve en sa divinité la puissance de remettre le péché, d'en détruire le règne, d'en réparer les funestes conséquences.

N'est-ce pas ce que nous enseigne un autre fait évangélique: les scribes accusaient le Divin Maître de blasphème parce qu'il avait dit à un paralytique: Tes péchés te sont remis. « Pour vous prouver, leur répondit-Il, que le Fils de l'Homme a le pouvoir

même de remettre les péchés... Je te le dis, continua-t-il en s'adressant à l'infirme, prends ton grabat et marche! » Dans la pensée de Jésus l'un suit de l'autre: s'il a le pouvoir de remettre les péchés, il a aussi celui de remettre les suites du péché; s'il a le pouvoir de ressusciter les âmes, il a aussi celui de guérir et même de ressusciter les corps. Dans les deux cas, Celui qui est la résurrection et la vie rend la vie; la vie naturelle au corps en le réunissant à l'âme, et la vie surnaturelle à l'âme en la ressuscitant à la grâce. Et cette dernière résurrection manifeste d'une manière bien plus solennelle, le pouvoir souverain de Jésus, quoiqu'elle ne frappe pas les sens, et qu'elle se passe, invisible etcachée, dans le secret des consciences. Elle est d'autant plus merveilleuse, que la vie surnaturelle l'emporte sur la vie naturelle; il y a plus de miracle dans l'obéissance de la volonté qui se rend, que dans la soumission d'un cadavre qui ne résiste pas.

Affections.

On pleure, hélas! bien souvent sur la mort du corps et rarement sur la mort de l'âme; on pleure sur les conséquences visibles et on ne pleure pas sur la cause invisible; on pleure sur le châtiment et on ne pleure pas sur le péché. O mon Jésus! donnez-moi l'intelligence des saintes larmes. Vous avez pleuré, et devant le tombeau de Lazare, et sur la croix. Ici sur l'âme, là sur le corps. Vous êtes la résurrection et la vie de l'un et de l'autre. Vous ressusciterez mon corps au dernier jour: mais en attendant soyez la vie de cette âme que vous avez ressuscitée et rachetée dans vos larmes et dans votre sang. Unie à vous, qu'elle ne meure plus à la grâce, par le péché, non plus que vous, une fois ressuscité, n'êtes plus sujet à la mort.

Résolutions.

1° Penser chaque jour à la mort, car chaque jour nous mourons.

2° Demander pour chaque jour la grâce efficace d'éviter le péché mortel.

Bouquet spirituel.

Per peccatum mors (Rom., V, 12).
Par le péché, la mort.

---

(126) 16e DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Comment Jésus pratique la charité, et enseigne l'humilité.

Évangile selon Saint Luc. (Chap. xiv.)

En ce temps-là, Jésus étant entré un jour de sabbat dans la maison d'un des principaux d'entre les Pharisiens pour y prendre son repas, on observait toute sa conduite. Or il y avait en sa présence un homme hydropique; et Jésus fit cette demande aux Docteurs de la loi et aux Pharisiens: « Est-il permis de guérir un homme, le jour du Sabbat?» Et ils ne savaient que répondre. Il prit alors cet hydropique par la main, le guérit et le renvoya. Il leur dit ensuite: « Qui de vous, si son âne ou son bœuf tombe dans un puits, ne l'en retire aussitôt, même le jour du Sabbat? » Et ils gardèrent encore le silence. Considérant alors que les convives choisissaient les premières places, il leur dit en parabole: « Quand vous serez invités à des noces, ne choisissez point la première place, de peur qu'il ne se trouve parmi les invités, tel ou tel autre plus considérable que vous, et que celui qui vous a conviés tous deux ne vienne vous dire: « Cédez votre place à celui-ci; » et qu'alors vous ne soyez réduits à descendre avec honte à la dernière place. Mais quand vous aurez été invités, allez vous mettre à la dernière place, afin que quand celui qui vous aura conviés sera venu, il vous dise: « Mon ami, montez plus haut. » Et alors vous recevrez de la gloire en présence de tous ceux qui seront à table avec vous: car quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé. »

MÉDITATION.

Adorons N.-S. Jésus-Christ, pratiquant les œu-

vres de miséricorde et de bonté partout où il en rencontre les occasions. Il est invité à prendre son repas dans la maison d'un des principaux d'entre les Pharisiens. Il y trouve l'occasion, tout en répondant par bienséance à l'invitation qui lui est faite, d'exercer la charité et d'enseigner l'humilité. Considérons: 1° comment il pratique la charité; 2° comment il enseigne l'humilité.

1er POINT.

COMMENT N.-S. PRATIQUE LA CHRARITÉ.



'HYDROPISIE a sur le corps deux effets très contraires mais l'un et l'autre désastreux. Elle enfle et altère en même temps. Elle convertit en humeurs malignes les eaux qui sont absorbées, et elle occasionne en proportion une soif nouvelle et dévorante. Le corps surchargé s'affaiblit, se débilite, et la mort n'est pas loin. Ainsi également de l'hydropisie spirituelle.

La tumeur, c'est l'orgueil qui enfle; la soif, c'est le désir insatiable des biens d'ici-bas; deux vices,deux passions qui ne font que se développer; différents des autres vices, des autres passions qui diminuent, changent ou tombent avec les occasions et avec l'âge: hydropisie vraiment incurable, si le médecin céleste n'y met la main.

Or il y avait là justement en présence de Jésus un homme hydropique. Jésus le prend par la main, le guérit et le renvoie au grand étonnement des Pharisiens, presque scandalisés: car ce jour-là était un jour de sabbat. Par ses paroles et par ses exemples, Jésus leur prouva qu'on pouvait, qu'on devait

même, exercer la charité, en tout temps, en tout lieu, en toute circonstance.

Ses paroles, le récit évangélique nous les rapporte dans les questions qu'il adresse aux Pharisiens : l'exemple, nous venons de le constater dans la guérison de l'hydropique. Admirons le miracle, et remercions le céleste médecin pour sa charité et sa bonté si condescendantes.

2e POINT.

COMMENT N.-S. ENSEIGNE L'HUMILITÉ.

La guérison miraculeuse de l'hydropisie corporelle amenait tout naturellement le Sauveur à traiter de l'hydropisie spirituelle. Or, pour un hydropique de corps qu'il avait devant lui, il avait à ses côtés plusieurs hydropiques d'esprit, d'autant plus malades qu'ils l'étaient volontairement et ne se doutaient point de leur triste état. Ces hydropiques spirituels étaient les Pharisiens et les Docteurs de la loi : hommes pleins d'eux-mêmes, enflés d'orgueil, insatiables d'honneurs, d'hommages, d'applaudissements, cherchant partout à paraître et à occuper les premières places. C'étaient de ces hommes, desquels Jésus avait dit en maintes et maintes circonstances : « Si votre justice n'est pas plus abondante que celle des Scribes et des Pharisiens, vous n'entrerez pas dans le royaume des cieux : car ils disent, ils enseignent, et ils ne font pas. Ils se gardent de toucher du bout du doigt le fardeau qu'ils imposent aux autres. Pour eux, ils se prélassent sur les places publiques, et ils aiment à être appelés *Rabbi*, Maître, et à recevoir des saluts. Quand ils font l'aumône, c'est ostensiblement ; quand ils jeûnent, ils exténuent leur visage,

afin qu'on s'en aperçoive. Ils nettoient les dehors de la coupe, filtrent le moucheron, sans se faire scrupule d'avaler le chameau. Sépulcres blanchis, ils sauvent les apparences et ils sont remplis de rapines et d'immondices. »

C'étaient de ces hommes qui priaient debout, dans le Temple, en disant: « Nous ne sommes pas comme les autres, qui sont adultères, injustes, voleurs. » De ces hommes qui eussent repoussé la pécheresse repentante et pleurant aux pieds de Jésus, en lui criant: « Arrière: ne nous touchez pas; nous sommes purs. » De ces hommes, qui diront à l'aveugle-né: « Comment, tout entier tu as été enfanté dans le péché, et tu prétends nous instruire? » De ces hommes enfin, qui, loin de se rendre à l'évidence, quand Jésus en appellera comme preuve de sa mission divine, au témoignage des œuvres qu'il aura faits sous leurs yeux, ne cesseront au contraire de lui tendre des pièges, cherchant à le surprendre dans ses paroles et dans sa conduite.

Or, les voilà; ces Scribes, ces Pharisiens, ces Docteurs de la loi, ces hydropiques spirituels; ils sont là avec Jésus, à la même table. L'occasion se présentait d'être guéris. Mais comme ils ne se prêtaient pas volontiers à cette cure (car ils n'en sentaient pas le besoin, ne se croyant pas malades), ils reçurent du moins une bonne leçon d'humilité. Jésus la leur donna fort à propos, toujours avec cette égalité d'âme qui exclut toute passion, avec ce zèle qui, tout en condamnant le péché, respecte et ménage la personne du pécheur, avec cette discrétion qui, tout en observant les convenances, force les coupables à se reconnaître, sans les forcer à rougir: leçon qu'il conclut ainsi: « Quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera exalté. »

Affections.

Je reconnais, ô mon Jésus, dans cette hydropisie spirituelle, dans cette enflure de l'orgueil, principe de tout péché, dans cette cupidité, racine de tous les maux, toutes ces passions qui font la guerre à l'homme, l'affaiblissent dans son énergie morale et le font dépérir dans sa vie surnaturelle, à mesure que ménagées, flattées, nourries, chéries, elles se fortifient et de plus en plus dominent. On doit les vaincre nécessairement ; on doit leur survivre, si on ne veut pas être l'esclave et le jouet d'une tyrannie qui s'exerce toujours plus inexorable jusqu'à la mort, et jusqu'à la perte de l'âme. J'attends tout de votre grâce, ô mon Jésus ; touchez-moi seulement ! et comme l'hydropique je serai guéri.

Résolutions.

1° Combattre tout sentiment d'orgueil par quelque acte d'humilité.
2° Garder la pureté d'intention en toutes choses.

Bouquet spirituel.

Beati pauperes spiritu (Math., v, 3).
Bienheureux les pauvres volontaires.

(127) 17e DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Comment la charité envers Dieu est de tous les commandements de la loi, le plus grand — le plus facile.
Évangile selon Saint Mathieu. (CHAP. XXII.)

En ce temps-là, les Pharisiens s'étant approchés de Jésus, l'un d'eux qui était Docteur de la loi, lui demanda pour le tenter: « Maître, quel est le plus grand commandement de la loi? » Jésus lui répondit: « Vous aimerez le Seigneur votre Dieu, de tout votre cœur, de toute votre âme, de tout votre esprit. C'est là le premier et le plus grand commandement. Et voici le second, qui lui est semblable: Vous aimerez votre prochain, comme vous-même. Ces deux commandements renferment toute la loi et les prophètes. » Comme les Pharisiens se trouvaient là réunis, Jésus leur fit à son tour cette question: « Que pensez-vous du Christ? De qui est-il fils? — De David, répondirent-ils. — Comment donc, ajouta Jésus, David qui était inspiré l'appelle-t-il son Seigneur, lorsqu'il dit: « Le Seigneur a dit à mon Seigneur: Asseyez-vous à ma droite jusqu'à ce que je réduise vos ennemis à vous servir de marche-pied. Si donc David l'appelle son Seigneur, comment est-il son Fils? » Aucun d'eux ne put répondre: et depuis ce jour personne n'osa plus l'interroger.

MÉDITATION.

Adorons N.-S. Jésus-Christ, dans la sagesse de ses réponses et de ses interrogations qui réduisent au silence l'orgueil. Considérons, en particulier: 1° comment la charité envers Dieu est le plus grand commandement de la loi; 2° comment il est le plus facile.

1er POINT.

COMMENT LA CHARITÉ ENVERS DIEU EST LE PLUS GRAND COMMANDEMENT.



AR sa fin dernière: Il embrasse en effet Dieu avec toutes ses volontés; de sorte que celui qui aime Dieu est libre de faire tout ce qu'il veut, sans craindre de pécher. Et tant qu'il aime Dieu, non seulement il tend à cette fin dernière, qui est de l'aimer et de le posséder éternellement dans le ciel, mais encore il ne saurait avoir sur la terre de plus consolante certitude de son salut. Il en a les arrhes et l'avant-goût.

2° Par son universalité: Ce commandement en effet règne toujours, s'étend à tout, regarde toutes les âmes. Nul ne saurait se soustraire à cette loi, se dérober à l'éclat et aux ardeurs de cet amour.

3° Par son mérite exceptionnel et son excellence: Ce commandement en effet perfectionne toutes les vertus et rend dignes de la récompense éternelle toutes les bonnes œuvres. Pour ce qui est des vertus, en tant que premier commandement, il en est le fondement établi par Jésus-Christ lui-même, jusque-là que dans la perfection de l'édifice, la foi elle-même n'est utile qu'en tant qu'elle est unie à la charité. De la charité germent donc et s'épanouissent toutes les vertus, comme les branches reçoivent des racines de l'arbre, duquel elles sont sorties, leur origine, leur vie et leur conservation. Ces mêmes vertus, la charité les nourrit, les développe, les élève, les fortifie si bien qu'avec elle, si elle vient à mourir, les vertus meurent nécessairement. Quant aux bonnes œuvres, elles aussi reçoivent de la charité un mérite su-

périeur et particulier, comme tout ce qui d'ailleurs est fait par amour ou dans l'amour. On peut juger de son excellence par la privation et le dépouillement de tout mérite où nous sommes réduits quand elle vient à déchoir. Sans elle en effet, dit l'Apôtre, rien ne me sert, rien n'est utile ni profitable.

2e POINT.

COMMENT CE PREMIER COMMANDEMENT EST LE PLUS FACILE.

D'abord, il porte en lui-même cette suavité qui en rend la pratique très douce et très agréable. Il est en même temps le moyen le plus efficace et le plus suave pour atteindre la fin qu'il nous impose; comme si la fin et le moyen se confondaient en lui. L'amour en effet tend à l'union; et Dieu étant l'amour, dit Saint Jean, celui qui est dans l'amour, même dès ici-bas demeure en Dieu, et Dieu demeure en lui. Il suffit donc d'aimer pour aller à Dieu, pour s'unir à Dieu. Or il n'est pas difficile d'aimer; l'amour est un joug qui est doux, un fardeau qui est léger; il rend tout facile et ne connaît pas d'obstacle; il rend tout possible et s'élève au-dessus de toutes les tribulations. On ne souffre pas quand on aime: à ce point que l'amour rend légères et agréables les souffrances. L'homme donnera pour l'amour tout ce qu'il a et tout ce qu'il est, et quand il se sera épuisé, il se considérera comme n'ayant rien fait encore. En étaient là les martyrs qui pour l'amour ont méprisé les supplices et les délices, et jusqu'à leur vie; car l'amour est fort comme la mort. En sont là toutes les âmes qui redisent avec l'Apôtre:

« Rien au monde ne pourra nous séparer de la charité divine, qui est dans le Christ Jésus. » — Non, ce n'est pas difficile, non, ce n'est pas impossible d'aimer. Le difficile, l'impossible serait de ne pas aimer; car il est de la nature humaine d'aimer, et l'Apôtre regarde « comme une monstruosité d'être sans affection. » (Rom., I, 31.) Mais quand celui que nous devons aimer est Celui-là même qui, nous ayant créés, nous a aimés le premier; Celui-là même qui nous a donné un cœur pour l'aimer, et qui par ses perfections adorables et éternelles, est de sa nature tout ensemble aimable et aimant, Dieu enfin! comment ne pas l'aimer?...

Est-il donc facile et possible de faire autrement? D'un côté, Dieu même ne saurait m'obliger, me contraindre à aimer ce qui n'est pas aimable, et rien hors de lui n'est aimable; d'autre part, tout autre amour que le sien, ne pouvant satisfaire à la nécessité d'aimer impérieuse et absolue qu'il a mise en moi, il m'a mis dans l'impossibilité de ne pas l'aimer, sous peine d'être un éternel malheureux.

Affections.

O mon Dieu! j'ai reçu de vous une intelligence qui cherche la vérité, et vous êtes le vrai; un cœur qui soupire après la beauté, et vous êtes le beau infini; une volonté qui poursuit le bonheur, et vous êtes tout Bien. Vous avez créé en moi des désirs que je ne puis satisfaire qu'en vous; l'idéal d'une perfection que je cherche en vain dans les créatures, et que seul vous réalisez. Venant de vous, créé pour vous, allant à vous, comment ne pas vous aimer? Soyez donc ma vie, ô mon Dieu, vous de qui j'ai reçu la vie, et tout ce que j'ai et tout ce que je suis. Que je vous demeure uni en Jésus-Christ et par Jésus-Christ, sans lequel je ne puis rien, avec lequel je puis

tout. Que je vous aime, irrévocablement, ici-bas, avec cette ferme et douce confiance que je vous posséderai et que vous serez éternellement tout mon bien dans le ciel.

Résolutions.

1° Réciter souvent l'acte de charité.
2° Faire tout dans l'amour et pour l'amour de Dieu.

Bouquet spirituel.

Dieu très doux, je voudrais vous chérir. *(Paroles de S. François.)*

---

(128) 18e DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

La haine que Jésus porte au péché — le prix qu'il fait de nos âmes.

Évangile selon Saint Mathieu. (CHAP. IX.)

En ce temps-là, Jésus étant monté sur une barque, passa de l'autre côté de l'eau, et étant venu à la ville qu'il avait choisie pour sa demeure, on lui présenta un paralytique couché dans son lit. Jésus, voyant leur foi dit au paralytique: « Mon fils, ayez confiance: vos péchés vous sont remis. » Aussitôt, quelques-uns des docteurs de la loi dirent en eux-mêmes: « Cet homme blasphème ». Mais Jésus, pénétrant leurs pensées, leur dit: « Pourquoi vos cœurs forment-ils des jugements injustes? Lequel est plus facile de dire: Vos péchés vous sont remis: ou de dire: Levez-vous et marchez? Or, afin que vous sachiez que le Fils de l'Homme a sur la terre le pouvoir de remettre les péchés: « Levez-vous, dit-il au paralytique, emportez votre lit et retournez dans votre maison. » Le malade se leva aussitôt et retourna dans sa maison. Ce que voyant, le peuple fut saisi de crainte et rendit gloire à Dieu, qui avait donné un tel pouvoir aux hommes.

MÉDITATION.

Remettant les péchés et guérissant le paralytique, N.-S. Jésus-Christ nous apprend ainsi que le péché étant la cause de tout mal, il faut d'abord s'en prendre à la cause pour détruire les effets. Remercions-le de l'instruction qu'il nous donne, et considérons: 1o de quelle haine il poursuit le péché; 2o quel prix il fait de notre âme.

1er POINT.

DE QUELLE HAINE N.-S. POURSUIT LE PÉCHÉ.



IL ne saurait le rencontrer sans le reprendre, le condamner ou le châtier dans les pécheurs obstinés; comme aussi sans l'abolir et le détruire dans les pécheurs repentants, en sa miséricorde.

Pourquoi cette haine, si non parce que le péché est le mal? Cela véritablement est le mal, dit saint Bonaventure, qui ne peut être jamais considéré comme un bien, et qui de plus nous sépare du vrai bien, de la source de tous les biens. Et tout ce que nous sommes convenus d'appeler des maux ne le sont qu'en tant et qu'autant qu'ils sont la suite du péché. C'est le péché qui a inondé la terre de tant de malheurs; c'est le péché qui a allumé les feux de l'enfer; c'est le péché seul qui fait les malheureux. Sous quelque point de vue qu'on l'envisage, soit comme négation du bien dont Dieu est l'affirmation, comme la cause de toute dégradation et le principe de toute ruine dans les créatures de Dieu, le péché est et sera éternellement, l'objet et de la haine et de la colère divine.

C'est pourquoi Jésus-Christ ne peut le souffrir en sa présence: c'est pour le livrer à la justice de son Père, c'est pour le condamner, et le clouer avec lui sur la croix, c'est pour l'effacer et l'abolir dans son sang qu'il prend sur lui le péché universel. La Passion, si douloureuse, explique la haine qu'il lui porte; et l'horreur qu'il en éprouve est manifestée par l'agonie qu'il souffre avant d'aller l'expier sur le Calvaire. En attendant, il le poursuit, il l'extermine partout où il le trouve. « Nous avons péché, »

disent les cœurs repentants. Et Jésus de répondre: « Allez en paix, et ne péchez plus... Vos péchés vous sont remis, » dit-il au paralytique de notre Évangile, avant même que celui-ci eût ouvert la bouche pour les déclarer. O Jésus! vous êtes plus prompt à effacer nos péchés, que nous à les confesser. Votre miséricorde est bien plus empressée à les faire disparaître que votre justice à les condamner.

2e POINT.

QUEL PRIX N.-S. JÉSUS-CHRIST FAIT DE L'AME.

Que demande-t-il ce paralytique, soit par lui-même, soit par l'intermédiaire de ceux qui le présentent à Jésus? Sans doute, la guérison corporelle. Et pourtant c'est l'âme que Jésus guérit tout d'abord. Il accorde ainsi mille fois plus qu'on ne lui demande. Il guérit l'homme tout entier, mais il commence par l'âme comme étant la partie la plus noble de la nature humaine. L'âme, d'ailleurs, est peut-être plus malade que le corps, et de vrai le corps n'est malade que parce que l'âme est elle-même malade. Le corps n'est affligé que parce que l'âme est dans le péché. Tous les jours les hommes de la science le constatent et confessent, de bonne foi, que dans leurs malades la guérison dépend moins de leurs prescriptions que de l'état normal de la conscience et de la tranquillité de l'âme en paix avec Dieu. Ce qui s'explique par l'influence que l'âme a sur le corps, et le corps sur l'âme, en vertu de leur union et de leurs sympathies réciproques. L'âme surtout étant l'élément supérieur, influe sur le corps, bouleverse ou équilibre ses humeurs, l'abat ou le relève, l'attriste

ou le réjouit, le fortifie ou l'altère, suivant qu'elle est elle-même dans le calme ou dans le trouble, dans la grâce ou dans le péché, en paix ou en guerre avec Dieu. Non sans doute qu'il faille en conclure que toute infirmité corporelle est le châtiment direct de quelque péché actuel et personnel; nous savons qu'il n'en est pas ainsi par l'Évangile de l'aveugle-né. En thèse générale pourtant, l'âme est coupable, on peut le dire, de ce que souffre le corps.

C'est pourquoi Jésus commence par guérir l'âme: « Mon fils, dit-il au paralytique, vos péchés vous sont remis. » Il confirme ainsi par l'exemple, ce que tant de fois il avait enseigné par ses paroles: « Cherchez d'abord le règne de Dieu, et sa justice et tout le reste vous sera donné par surcroît. »

La guérison, le salut de l'âme, voilà l'essentiel: la guérison du corps viendra comme accessoire. Hélas! pourtant, en pratique, il n'en est pas toujours ainsi. On a plus de sollicitude pour l'accessoire que pour le principal; plus de soin du corps que de l'âme. La santé du corps est-elle compromise? rien ne coûte pour la lui rendre et l'on s'impose tous les sacrifices. Le fait-on pour l'âme?

Affections.

O Mon Jésus, ce paralytique vous demandait la santé du corps: c'est du moins ce que pensaient ceux qui étaient présents. Et cependant ne vous demandait-il pas surtout la santé de l'âme? Car comment lui remettre ses péchés, s'il n'en eût pas sollicité le pardon, ou si vous ne lui en eussiez pas inspiré le regret? Pour mon âme je vous fais la même prière: purifiez-la, guérissez-la, sauvez-la, pénétrez-la du plus vif repentir de ses fautes. Rappelez-vous tout ce qu'elle vous a coûté. Pour la santé de mon corps, disposez-en comme vous le voudrez: donnez-moi la sainte

indifférence à son endroit. Il est bon, d'ailleurs, que je sois humilié dans mon corps. Il est même bon que les châtiments répondent à la nature de ses péchés. Si l'esprit est puni par des peines spirituelles, pourquoi la chair ne le serait-elle pas par des peines corporelles ? Ne faut-il pas que, par ses infirmités, sa lente destruction, et bientôt par la mort elle rende hommage à la majesté souveraine outragée par l'abus des sens et le désordre des membres ? Ne faut-il pas qu'après s'être vouée à l'iniquité, elle se dévoue comme victime à votre justice, ô mon Dieu ? Frappez donc, Seigneur, brûlez, coupez, retranchez, mais sauvez mon âme.

Résolutions.

1° Haïr le péché, aimer le pécheur.
2° Supporter avec patience toute infirmité en expiation du péché.

Bouquet spirituel.

Ecce quem amas infirmatur (S. Jean., XI, 3.)
Seigneur, celui que vous aimez est malade.

(129) 19e DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Bonheur de ceux qui répondent à l'invitation du Roi — ingratitude de ceux qui s'y refusent — malheur de ceux qui se présentent sans la robe nuptiale.

Évangile selon Saint Mathieu. (CHAP. XXII.)

En ce temps-là, Jésus continuant de parler en paraboles, dit aux Princes des Prêtres et aux Pharisiens : « Le royaume des cieux est semblable à un roi qui voulant célébrer les noces de son fils envoya ses serviteurs appeler ceux qui étaient invités. Mais ils refusèrent de venir. Il envoya encore d'autres serviteurs, avec ordre de dire à ceux qui étaient invités : « J'ai préparé mon festin, j'ai fait tuer mes bœufs et tout ce qui avait été engraissé ; tout est prêt, venez aux noces. » Mais au lieu de s'y rendre, ils s'en allèrent, l'un à sa maison de campagne, l'autre à ses affaires ; quelques-uns se saisirent des serviteurs, les accablèrent d'outrages et les tuèrent. A cette nouvelle, le roi irrité envoya ses troupes, extermina les meurtriers et brûla leur ville. Il dit ensuite à ses serviteurs : « Le festin des noces est prêt, mais ceux qui avaient été invités n'en étaient pas dignes. Allez donc sur les places publiques, et invitez aux noces tous ceux que vous y trouverez. » Les serviteurs, parcourant les rues, réunirent tous ceux qu'ils trouvèrent, bons et mauvais, et la salle du festin fut remplie de convives. Le roi étant entré pour voir ceux qui étaient à table, aperçut un homme qui n'était pas revêtu de la robe nuptiale. « Mon ami, lui dit-il, comment êtes-vous entré ici, sans avoir la robe nuptiale ? » Et cet homme ne répondit rien. Alors le Roi dit à ses serviteurs : « Liez-lui les pieds et les mains, et jetez-le dans les ténèbres extérieures. C'est

là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents; car beaucoup sont appelés, mais peu sont élus. »

MÉDITATION.

Adorons dans ce Roi Dieu le Père qui, par ses prophètes, ses apôtres, ses ministres, nous convie aux noces de son Fils, N.-S. Jésus-Christ. Considérons qu'ayant épousé notre nature humaine par l'Incarnation, le Fils de Dieu veut bien encore se faire et devenir l'Époux de nos âmes individuellement, se les associer, les unir à sa divinité, par sa Chair et par son Sang, dans la sainte Communion. Tel est le magnifique festin des noces auquel nous sommes conviés. Remercions-le pour l'honneur incomparable qu'il nous fait, et considérons: 1° le bonheur de ceux qui répondent dignement à cette invitation; 2° l'ingratitude outrageante de ceux qui refusent; 3° le malheur de ceux qui se présentent sans avoir la robe nuptiale.

1er POINT.

BONHEUR DE CEUX QUI RÉPONDENT DIGNEMENT A CETTE INVITATION.



L'EUCHARISTIE est la chair de Jésus-Christ, véritable nourriture servie sous la figure du pain, et son sang précieux, véritable breuvage servi sous les espèces du vin.

Elle est le Pain descendu du ciel, Pain vivant « qui fortifie le cœur de l'homme », froment des élus, vraie manne qui renferme toute douceur et toute suavité, et dont celle qui tombait au désert n'était que la figure. Elle est le Vin « qui réjouit le cœur

de l'homme », lui communique une vigueur inconnue, l'enivre, éteint ses passions, fait germer en lui la virginité. De ce Pain sacré, de ce Vin délicieux, il est écrit : « Ceux qui me mangent auront encore faim, et ceux qui me boivent auront encore soif. » Rassasiements et désirs, sainte ivresse et soupirs brûlants, avant-goûts du ciel et désenchantements de la terre, oh! bienheureux qui vous connaît! O banquet céleste et divin, où la vie de Jésus-Christ nous est servie, vie divine et humaine, telle qu'elle est dans la gloire, telle qu'elle fut ici-bas, avec les richesses incomparables de ses grâces, de ses mérites, de ses vertus, de ses dons. O magnifique festin, ô noces vraiment royales! « Celui qui mange ma chair et boit mon sang, a dit Jésus, demeure en moi, et moi je demeure en lui. » Ame bienheureuse, que peux-tu désirer encore? « Je vis, dit-elle, mais non ce n'est plus moi, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. Je ne soupire plus qu'après les noces éternelles qui consommeront ma félicité présente : *et futuræ gloriæ nobis pignus datur.* »

2e POINT.

INGRATITUDE OUTRAGEANTE DE CEUX QUI REFUSENT.

Ils sont loin, en effet, d'apprécier l'honneur que Jésus leur fait, de reconnaître la faveur toute gratuite, toute miséricordieuse, dont il veut les enrichir. Ils ne savent pas le don de Dieu ; et c'est là le moindre de leurs soucis : *illi autem neglexerunt.* Toute leur sollicitude est dans les distractions qui les amusent, dans les visites qui les charment, dans

le commerce qui les intéresse. A cette négligence coupable, à cette préférence criminelle, d'autres ajoutent l'outrage et la persécution jusqu'à la mort. C'est-à-dire, qu'ils cherchent, par tous les moyens, à étouffer ces saintes inspirations que le Seigneur leur envoie et dont la persistance les poursuit comme un remords. Ils travaillent donc, soit à ne pas vouloir les entendre, de peur de trop bien les comprendre, soit à leur imposer silence par un refus formel, soit à se rendre eux-mêmes de plus en plus indignes de cette invitation, par la multiplication des péchés, par l'endurcissement du cœur. C'est ainsi qu'ils s'excluent par malice et par impiété, de ce festin des noces et du royaume des cieux! « Car celui qui ne mange pas la chair du Fils de l'homme n'a pas la vie en lui. »

3e POINT.

MALHEUR DE CEUX QUI SE PRÉSENTENT SANS LA ROBE NUPTIALE.

Quelque grand que soit le malheur de ceux qui refusent, plus grand est celui des conviés qui viennent au festin des noces, sans être revêtus de la robe nuptiale, de cette charité qui nous rend agréables à Dieu, de la grâce sanctifiante. L'Apôtre ne trouve pas de termes assez véhéments pour flétrir une telle audace; et les paroles dont il se sert semblent l'exagération d'un langage indigné. « On se rend coupable, dit-il, du Corps et du Sang de Jésus-Christ. — On mange, on boit, on s'incorpore sa propre condamnation. » Et il attribue les infirmités et les morts funestes de tels chrétiens à leurs communions sa-

crilèges. Si la curiosité indiscrète des Bethsamites à regarder dans l'Arche d'alliance, si la témérité d'Oza à la toucher, furent suivies en effet d'un châtiment terrible, quelle ne sera pas la punition de ceux qui outragent, personnellement, corporellement, l'Humanité sainte de Notre-Seigneur unie à la divinité, dont l'Arche n'était qu'une figure imparfaite? « Qu'on lui lie les mains et les pieds, dit le Roi de l'homme qui était entré dans la salle du festin sans être revêtu de la robe nuptiale. Qu'on le jette dans les ténèbres extérieures. Là il y aura des pleurs et des grincements de dents. » C'est bien la damnation qui est ici figurée, comme conséquence de la communion sacrilège.

Affections.

Que faire, ô mon Jésus! Si je m'éloigne de votre festin eucharistique, je n'aurai point la vie, et si je m'en approche indignement, j'y trouverai la mort. Préservez-moi à jamais de ce double malheur. Après m'être éprouvé, comme me le recommande l'Apôtre, eh bien! oui, je m'approcherai de vous, sans être indigne, bien que je ne sois pas digne de vous recevoir. Venez à moi, avez-vous dit, vous tous qui êtes dans la peine, qui êtes surchargés, moi je vous soulagerai. Je suis de ce nombre, du nombre de ces petits, de ces pauvres, de ces faibles, vers lesquels vous avez envoyé vos serviteurs; et ce sont vos serviteurs qui m'ont conduit à Vous. Va donc, mon âme, va donc à Jésus-Christ. Expose-lui ta pauvreté, il t'enrichira; tes maladies, tes infirmités, il te fortifiera, il te guérira; tes misères, tes afflictions, tes épreuves, il t'assistera, te consolera, te délivrera. Le cœur contrit et humilié, mais plein de la plus douce confiance, j'irai donc à vous, ô mon Jésus, et vous serez mon salut.

Résolutions.

1° Faire généreusement les sacrifices qu'exige la communion fréquente ou quotidienne.

2° Apporter le plus grand soin à la préparation et à l'action de grâces.

Bouquet spirituel.

Probet autem se ipsum homo (I Cor., XI, 28.)
Que l'homme s'éprouve lui-même.

(130) 20e DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Jésus accorde en proportion de la foi — s'il retarde, c'est pour accorder davantage.

Évangile selon Saint Jean. (CHAP. IV.)

En ce temps-là, un officier dont le fils était malade à Capharnaüm, ayant appris que Jésus était venu de Judée en Galilée, alla le trouver et le supplia de venir chez lui guérir son fils qui se mourait. Jésus lui dit: « Si vous ne voyez des prodiges et des miracles, vous ne croyez point! — Seigneur, lui dit le père, venez avant que mon fils ne meure. — Allez, lui dit Jésus, votre fils est guéri. » Il crut à la parole de Jésus et s'en retourna. Comme il était encore en chemin, ses serviteurs vinrent au-devant de lui, et lui dirent que son fils était guéri. Il leur demanda à quelle heure il s'était trouvé mieux. « Hier, à la septième heure, dirent-ils, la fièvre l'a quitté. » Le père reconnut que c'était l'heure même où Jésus lui avait dit: « Votre fils est guéri. » Et il crut, et toute sa famille avec lui.

MÉDITATION.

Considérons, sur ce récit évangélique: 1° que Jésus accorde ses bienfaits en proportion de notre foi; 2° que, s'il retarde, c'est afin de récompenser notre persévérance par de plus grandes grâces.

1er POINT.

JÉSUS-CHRIST ACCORDE SES BIENFAITS EN PROPORTION DE NOTRE FOI.

Il confirme, en effet, par l'exemple, ses multiples enseignements. Chaque page du saint Évangile en

rend témoignage. C'est ainsi qu'il se fait prier instamment de se rendre dans la maison de cet officier afin de guérir son fils, et il ne se rend pas à cette invitation; tandis que, d'autre part, il s'offre de lui-même et sans en être sollicité, à venir chez le centenier, dont il est parlé dans une autre circonstance, pour guérir son serviteur. La foi, plus vive chez le centenier que chez l'officier, détermine de la part de Jésus cete différence de conduite. Le centenier avait exposé tout simplement sa demande, s'en remettant du reste au bon plaisir et à la bonté du divin Maître: « Seigneur, j'ai chez moi un serviteur qui est malade d'une paralysie dont il souffre beaucoup. — J'irai, lui avait dit Jésus, et je le guérirai. » L'officier, au contraire, supplie Jésus de venir chez lui pour guérir son fils, et Jésus répond: « Si vous ne voyez, vous, des prodiges et des miracles, vous ne croyez pas; » ce qui revient à dire: « Je dois donc me rendre personnellement chez vous, afin que de vos yeux vous puissiez constater la guérison de votre fils; comme si ma présence était nécessaire, comme si mon pouvoir était soumis à la distance, et que je ne puisse faire d'ici, ce que je pourrais faire là-bas; absent, ce que je pourrais faire présent. » Mais l'officier insiste: « Venez, mais venez avant que mon fils ne meure. » Comme si Jésus ne pouvait pas retenir la vie, lui qui peut arrêter la mort; ressusciter, lui qui peut empêcher de mourir! « Venez », dit l'officier. Ainsi n'avait ni parlé, ni agi, le centenier. « Seigneur, disait-il, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma maison, ne vous donnez pas cette peine; mais dites seulement une parole, et mon serviteur sera guéri. Car moi-même, qui ne suis qu'un chef subalterne, je dis à l'un de mes soldats: Allez, et il va; à un autre: venez, et il

vient; à mon serviteur: faites ceci, et il le fait. » Ainsi donc, donne-t-il à conclure, il vous suffit de vouloir, vous qui pouvez tout, et vous serez obéi. Et Jésus fut dans l'admiration: « En vérité, dit-il à ceux qui le suivaient, je n'ai pas trouvé une si grande foi dans Israël. » Et s'adressant au centenier: « Allez, lui dit-il, qu'il vous soit fait comme vous avez cru. » Et à l'instant même, son serviteur fut guéri.

O mon Jésus, vous l'avez proclamé: tout est possible à celui qui croit. Vous ne résistez pas à l'éloquence toute-puissante de la foi. Elle vous jette dans l'admiration, elle fait s'épancher de votre Personne, de vos vêtements même, cette vertu qui est en Vous, pour consoler, pour guérir. Je crois, ô mon Jésus; mais aidez à mon peu de foi, mais augmentez ma foi: *Credo, Domine, adjuva incredulitatem meam.* (Marc, IX, 23.) *Domine, adauge nobis fidem.* (Luc, XVII, 5.)

2e POINT.

JÉSUS-CHRIST RETARDE SES BIENFAITS, AFIN DE RÉCOMPENSER PAR DE PLUS GRANDES GRACES, NOTRE PERSÉVÉRANCE.

Admirons cependant la bonté toute condescendante de Notre-Seigneur. S'il reproche à l'officier son peu de foi, il se laisse pourtant vaincre par l'insistance de sa prière, ainsi d'ailleurs qu'il l'avait enseigné et promis: « Cherchez, et vous trouverez; frappez à la porte, et il vous sera ouvert; demandez, et vous recevrez; priez sans cesse, et il vous sera accordé. » Et ce qu'il enseignait, il le confirmait

par ses actions. Nous le voyons dans l'histoire de la Chananéenne.

Plus elle insiste, plus il résiste; mais enfin son admiration éclate: « O femme, s'écrie-t-il, votre foi est grande! » C'est que la persévérance dans la prière supplée, en quelque sorte, à la foi vive, obtient cette foi, et en devient elle-même la démonstration la plus éclatante. A vrai dire, Jésus ne diffère, ne retarde, ne résiste que pour accorder plus encore qu'on n'eût osé demander. Il ne semble contenir son cœur que pour en laisser déborder les miséricordes. L'officier veut des miracles pour croire: il aura des miracles: « Venez, Seigneur, insiste-t-il, avant que mon fils ne meure. — Allez, répond Jésus, votre fils est guéri. » Et il est guéri en effet à l'heure même. Ce qui était demandé était donc accordé. Mais il lui fut accordé de plus ce qu'il n'avait pas même songé à demander, ce qui pourtant était un bien incomparablement supérieur à la santé du corps: l'intelligence du royaume des cieux, la connaissance de la vérité, la vie surnaturelle de l'âme, le salut, enfin. Il crut, dit le saint Évangile, et avec lui toute sa famille. Désormais autant de disciples de N.-S. Jésus-Christ.

Affections.

Pourquoi donc, ô mon Jésus, ces distractions, cette légèreté, et parfois même ce dégoût, dans mes prières? Voilà que les pauvres, les clients et les malheureux assiègent les portes des riches, des juges et des puissants pour les solliciter. Ils reviennent à la charge, si on ne les écoute pas; leur patience n'est pas lassée par les grossièretés, les mépris des valets; rien ne les rebute. Et voilà, qu'en votre présence, ô Jésus, dès que je veux vous prier, vous qui êtes toujours prêt à m'accueillir, toujours disposé à m'entendre, Vous le Seigneur des seigneurs,

les instants me paraissent longs: et l'attente me semble plus longue encore si vous différez à m'exaucer. Hélas! je crains bien que ces retardements ne témoignent contre moi, et ne soient la condamnation de mes négligences. Vous êtes lent à me secourir, parce que je suis tiède à vous prier; vous ne m'accordez pas ce que je vous demande, parce que moi-même je n'acquiesce pas à ce que vous voulez de moi; vous êtes sourd à mes invocations, parce que moi-même j'étouffe votre voix et je vous sers avec paresse. Qu'il n'en soit plus ainsi, ô Jésus, accordez-moi donc la foi et la persévérance dans la prière: deux grandes grâces que j'attends de votre bonté infinie.

Résolutions.

1° Se recueillir, avant de se mettre en prière.
2° Rompre généreusement avec toutes les distractions pendant nos prières.

Bouquet spirituel.

Domine, doce nos orare (Luc., XI, 1.)
Seigneur, enseignez-nous à prier.

(131) 21e DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Combien grandes sont nos dettes — comment nous pouvons les acquitter.

Évangile selon Saint Mathieu. (CHAP. XVIII.)

En ce temps-là, Jésus dit cette parabole à ses disciples : « Il en est du royaume des cieux comme d'un Roi, qui voulut se faire rendre compte par ses serviteurs. Quand il eut commencé, on lui en présenta un qui lui devait dix mille talents ; et comme il n'avait pas de quoi payer, son Maître ordonna qu'il fût vendu avec sa femme et ses enfants et tout ce qu'il avait, pour acquitter sa dette. Ce serviteur, se jetant à ses pieds, le pria en ces termes : « Accordez-moi quelque délai, et je vous rendrai tout.» Ému de compassion le roi le laissa aller, et lui remit sa dette. Ce serviteur, à peine sorti, trouva un de ses compagnons qui lui devait cent deniers ; il le saisit à la gorge et l'étouffait presque en disant : « Rends-moi ce que tu me dois. » Son compagnon, se jetant à ses pieds, lui fit à son tour cette prière : « Accordez-moi quelque délai, et je vous rendrai tout. » Mais l'autre ne voulut rien entendre, et le fit mettre en prison jusqu'à ce qu'il eût tout payé. Les autres serviteurs, voyant ce qui se passait, en furent profondément affligés et racontèrent à leur Maître ce qui venait d'arriver. Alors le Maître le fit venir et lui dit : « Méchant serviteur, je t'avais remis toute ta dette, parce que tu m'en avais prié : ne devais-tu pas aussi avoir pitié de ton compagnon, comme j'avais eu pitié de toi ? » Aussitôt, indigné, il le livra aux exécuteurs de la justice, jusqu'à ce qu'il eût payé tout ce qu'il devait. C'est ainsi que mon Père céleste vous traitera, si chacun de vous ne pardonne à son frère du fond du cœur. »

MÉDITATION.

Considérons, qu'à notre tour, nous devrons rendre nos comptes au Souverain Juge qui dans sa clémence veut bien nous enseigner par cette parabole les moyens de prévenir les rigueurs de sa justice. Voyons : 1° combien grandes sont nos dettes ; 2° comment nous pouvons les acquitter.

1er POINT.

COMBIEN GRANDES SONT NOS DETTES.

LLES sont aussi grandes que nos obligations envers Dieu. Mon être lui appartient tout entier et à tous les titres ; et tout et pour tout et partout, je relève et je dépends de lui. Je dois lui consacrer et mettre à son service mon âme avec toutes ses puissances et toutes ses facultés ; mon corps avec tous ses sens et tous ses organes. Je dois à mon Dieu le culte intérieur et extérieur de l'adoration et de l'amour, à mon Père les sentiments et les témoignages de la piété filiale ; à mon Libérateur une reconnaissance proportionnée, s'il était possible, à la grâce de la Rédemption, à mon Roi une obéissance totale, universelle, absolue. A mon Créateur, je dois ma vie avec tout ce qu'elle a et tout ce qu'elle est. Pour mon Maître, je dois faire valoir les dons naturels et surnaturels, la force, la santé, les grâces, les biens extérieurs, jusqu'à l'emploi du temps, jusqu'à l'usage des créatures qui sont à mon service, les talents qui m'ont été confiés, et que je ne puis ni laisser inutiles ni détourner à mon seul profit. En un mot, l'administration de ma

vie tout entière. Tels sont mes devoirs aussi étendus que ses droits.

Aurais-je rempli parfaitement jusqu'à ce jour toutes ces obligations, aurais-je été fidèle sur tous ces points, je devrais encore « confesser que je suis un serviteur inutile, qui n'a fait après tout que ce qu'il devait faire. » Mais hélas! qu'il s'en faut, ô mon Dieu, que je m'en sois acquitté comme je le devais! Que d'abus! que de négligences! que d'oublis! que d'infidélités! que de reprises! que de trahisons! que de défaillances! Souvent c'est le mal que j'ai fait, au lieu du bien que je devais faire; et le bien que je devais faire, ou je ne l'ai point fait, ou je l'ai mal fait. Autant de dettes. Et quel compte terrible, grand Dieu! Or le jugement est proche; et me voici comme le serviteur avec dix mille talents à sa charge. Vous donnerais-je pour les payer tout ce que j'ai, et me donneriez-vous le temps de pouvoir acquitter ma dette, je ne vous donnerais après tout et vous ne me donneriez vous-même que ce qui déjà vous appartient; et je serais encore, et je resterais toujours le serviteur insolvable! Je n'ai d'autre recours que dans la compassion que je dois vous inspirer, d'autre refuge que dans la miséricorde dont vous avez usé envers le serviteur de l'Évangile, d'autre motif de confiance que vos promesses.

2e POINT.

COMMENT NOUS POUVONS ACQUITTER NOS DETTES.

Cette miséricorde elle-même, à laquelle j'ai recours, m'indique le moyen de satisfaire à la justice divine et de l'apaiser avant qu'elle ne s'exerce

dans toute son inflexible rigueur à l'heure du jugement, quand se fera la reddition des comptes. Si je remets à mon prochain les dettes qu'il peut avoir contractées envers moi, mes propres dettes contractées envers Dieu seront remises. Vous l'avez dit vous-même, ô mon Jésus : « Ne jugez point, et vous ne serez point jugés ; ne condamnez point, et vous ne serez point condamnés ; donnez, et il vous sera donné ; pardonnez, et il vous sera fait miséricorde. Vous serez traités de la même manière que vous aurez traité le prochain ; on usera pour vous de la même mesure, vous serez pesés dans la même balance..., et tout ce que vous ferez à l'un des miens, c'est à moi-même que vous l'aurez fait... »

Or, quel plus grand motif de confiance, ô mon Jésus, quel témoignage plus certain de mon pardon, quelle garantie plus sûre, plus fidèle, de la remise de mes dettes, que cette parole, votre parole elle-même ! Vous me remettrez donc cette dette énorme de dix mille talents, si je remets à mon frère la dette insignifiante de cent deniers : car que sont et que peuvent être, auprès des grandes et nombreuses offenses dont je me suis rendu coupable envers Vous, les oublis et les torts que le prochain a pu commettre envers moi ? Vous me pardonnerez si je pardonne, je n'en veux d'autre preuve que la condamnation dont vous frappez le serviteur méchant et ingrat, qui tient une conduite toute opposée. Vous lui aviez remis toute sa dette dans votre miséricorde, et quelle dette ! Mais parce qu'il n'a pas usé à son tour de la même miséricorde envers son compagnon pour une petite dette, votre justice a repris ses droits, et elle a été inexorable. Que n'avait-il été plus compatissant ! Il eût été assuré, pendant toute sa vie, d'un pardon qui est sans repen-

tance, et d'une miséricorde qui l'eût environné et soutenu au moment de la mort...

Affections.

« O mon Dieu! pardonnez-nous nos offenses, par votre miséricorde ineffable, et en vertu de la Passion de votre Fils bien-aimé, N.-S. Jésus-Christ, par les mérites et l'intercession de la bienheureuse Vierge Marie et de tous les Saints, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. Faites, ô mon Dieu, que nous pardonnions entièrement ce que nous ne pardonnons qu'avec réserve. Faites que pour vous nous aimions véritablement nos ennemis. Que nous intercédions pour eux auprès de vous; que nous ne rendions à personne mal pour mal; que nous nous appliquions à être agréables à tous.

(Paroles de S. François sur le *Pater*.)

Résolutions.

1° Demander chaque jour à Dieu le pardon de nos péchés.

2° Supporter avec patience et pardonner les fautes et les torts du prochain à notre endroit.

3° Ne jamais lui faire injustement de la peine.

Bouquet spirituel.

Dimitte nobis sicut dimittimus (Math., VI, 12.)
Pardonnez-nous, comme nous pardonnons.

(132) 22e DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Combien détestable est l'hypocrisie : devant Dieu — devant les hommes.

Évangile selon Saint Mathieu. (CHAP. XX.)

En ce temps-là, les Pharisiens s'étant retirés formèrent le projet de surprendre Jésus dans ses discours. Ils lui envoyèrent donc leurs disciples, avec des hérodiens qui lui dirent : « Maître, nous savons que vous êtes vrai dans vos paroles, et que vous enseignez la voie de Dieu, selon la vérité, sans avoir égard à qui que ce soit, parce que vous ne faites point acception de personne. Dites-nous donc votre avis sur ceci : Est-il permis, ou non, de payer le tribut à César ? » Mais Jésus, connaissant leur malice, leur dit : « Hypocrites, pourquoi me tentez-vous ? montrez-moi la pièce d'argent qu'on donne pour le tribut. » Ils lui présentèrent un denier. Jésus leur dit : « De qui est cette image et cette inscription ? — De César, » lui dirent-ils. Et il leur répondit : « Rendez donc à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. »

MÉDITATION.

Adorons la patience de Notre-Seigneur, tentée et éprouvée par les Pharisiens. Admirons la sagesse avec laquelle il découvre et condamne leur hypocrisie ; la charité avec laquelle il instruit ceux qui étaient venus le tenter : « Rendez à César ce qui est à César et à Dieu ce qui est à Dieu » ; leur prouvant encore une fois que s'il déteste le péché, il accueille toujours le pécheur et ne désire rien tant que sa conversion. Considérons combien détestable est l'hypocrisie : 1° devant Dieu ; 2° devant les hommes.

1er POINT.

COMBIEN EST DÉTESTABLE L'HYPOCRISIE DEVANT DIEU.



E visiterai les cœurs des hommes, dit le Seigneur, par le prophète Sophonie, mais mon indignation éclatera, surtout contre ceux qui se déguisent sous le vêtement d'autrui. Je déteste, dit-il ailleurs, la langue qui use de duplicité. » Et à ses disciples : « Gardez-vous, disait Jésus, de ces faux prophètes qui viennent à vous sous la peau des brebis et qui ne sont en réalité que des loups ravisseurs. » Voyons-les à l'œuvre.

En apparence quoi de plus sincère, et de fait quoi de plus fourbe, que le langage insinuant avec lequel ils abordent le Sauveur et entrent en matière : « Maître, nous savons que vous êtes vrai dans vos paroles, et que vous enseignez la voie de Dieu, selon la vérité, sans avoir égard à qui que ce soit, parce que vous ne faites point acception de personnes. » Voilà donc les lèvres qui parlent ; elles honorent le Seigneur. Mais le cœur est bien loin, nous allons le voir : « Dites-nous donc votre avis, ajoutent-ils. Est-il permis ou non de payer le tribut à César ? » S'il répond affirmativement, le voilà discrédité et perdu dans l'opinion du peuple, qui ne supporte qu'avec peine le joug de l'étranger et la charge des impôts. S'il répond négativement, c'est contre l'autorité qu'il s'insurge, et il favorise l'opposition. Dans les deux cas, il doit se déclarer ; qu'il se prononce pour ou contre, infailliblement il tombera dans le piége. Et voilà ce qu'il y avait dans le cœur des Pharisiens.

Ne soyons donc pas étonnés, si Jésus doux et

humble de cœur se trouve ému au spectacle d'une telle hypocrisie, et manifeste son indignation dans sa réponse. Admirons plutôt sa patience qui supporte les pécheurs et cherche à les faire rentrer en eux-mêmes, en leur dévoilant la fourberie de leurs intentions cachées: « Hypocrites, pourquoi me tentez-vous? » Nous serions encore plus touchés de tant de condescendance, s'il nous était donné de connaître à fond le mystère de malice que renferme l'hypocrisie et l'injure qu'elle fait à Dieu, en le faisant complice, en quelque sorte, de sa conduite mensongère, puisqu'elle se couvre, pour pratiquer le mal, des apparences du bien. Simuler des vertus qu'on n'a pas et surtout couvrir de l'autorité de ces vertus, les vices contraires que l'on a, c'est un abominable mensonge d'action; mais employer ces mêmes vertus, par lesquelles Dieu est honoré et glorifié, comme autant de moyens, dans un but intéressé et pour une fin malhonnête, c'est une infâme trahison; c'est l'impiété sous les livrées de la religion. On oppose ce qui est le bien de Dieu, à Dieu lui-même; on se constitue l'ennemi de Dieu, en portant les signes et les témoignages de son amitié. Et comment appeler autrement le baiser de Judas qui, sous les dehors du respect, de la vénération, de l'amour et de l'amitié dont il est le signe, trahit Jésus et le livre aux ennemis? Et comment appeler autrement ces communions sacrilèges par lesquelles on achète d'être considéré, ou de ne pas être humilié en public? Ces communions de trafic qu'on fera, ou qu'on ne fera pas, selon qu'elles serviront ou qu'elles nuiront à l'intérêt personnel? C'est ainsi que pour l'hypocrisie la fin justifie les moyens.

2e POINT.

COMBIEN L'HYPOCRISIE EST ODIEUSE DEVANT LES HOMMES.

L'hypocrite ne peut pas tromper Dieu, qui lit dans le fond des cœurs, mais il peut tromper les hommes qui jugent d'après les apparences; et c'est justement par ces apparences qu'il trompe, qu'il séduit, qu'il arrive à ses fins. Il sait flatter les passions. Il revêt, selon le temps et les lieux, toutes les nuances. Il les varie et les conforme au tempérament et aux manières d'être des personnes avec lesquelles il a à faire. Il vous sourit: quoi de plus attrayant? il pleure avec vous: quoi de plus sincère?... il négocie avec vous: c'est la probité même. Vous lui faites part de vos opinions, il les partage du fond du cœur; vos peines, vos espérances, vos craintes sont les siennes; il entre tout à fait dans vos vues. Parlez-lui de religion, non seulement il en remplit tous les devoirs, mais encore il est versé dans la spiritualité; il a tout pour lui: il est riche en toutes sortes de vertus; surtout en fait de désintéressement. Prenez cependant le contrepied, et vous serez dans le vrai; car en réalité il n'a, et il n'est rien moins que tout cela. En apparence il réalise à la lettre, dirait-on, ce que dit l'Apôtre: « Je me fais tout à tous », mais en vérité au lieu d'ajouter et de terminer, avec l'Apôtre, « pour les gagner tous à Jésus-Christ », c'est lui-même qui se constitue la fin dernière de tous et de tout. Il agit, non par charité, mais par politique, non par dévouement, mais par égoïsme, non pour le prochain, mais contre lui. Il vous a trompé, comme il en a trompé bien d'autres.

Parfois arrive à nos oreilles, comme un coup de

foudre, le bruit d'un énorme scandale. C'est la volte-face d'une vie qui, jusqu'à cette heure, nous avait paru hors et au-dessus de tout soupçon, et qui se révèle au grand jour. Le masque est tombé: c'est le revers de la médaille, dont nous n'avions vu que le bon côté. Le voile s'est déchiré brusquement sur une existence qui avait réussi à déguiser une longue malice sous les dehors d'une probité sans tache. Et l'on s'écrie, et l'on se demande, et l'on se répète: « A qui donc maintenant se fier? » Grâce à l'hypocrite, en effet, une défiance générale tient les âmes en éveil. Tant de trompés soupçonnent maintenant tout autant de trompeurs. Grâce à l'hypocrite non seulement les liens de la société chrétienne se relâchent, mais encore les rapports sociaux de l'humanité en souffrent, et dans toutes les branches et sur tous les degrés subissent la gêne, la contrainte, et se trouvent compromis.

Affections.

Qu'elle est admirable la sincérité naïve du séraphique saint François. Elle n'exclut pas la prudence; mais en même temps quelle charmante simplicité! S'il consent sur l'ordre du médecin à porter une fourrure qui garantisse sa poitrine contre le froid, c'est à la condition que cette peau de renard apparaîtra à l'extérieur. Si par complaisance pour le seigneur Évêque, il accepte un peu de viande que réclamait d'ailleurs le triste état de sa santé, il se fait traîner dans les rues d'Assise, la corde au cou, comme un gourmand: afin, pensait-il dans la délicatesse de sa conscience, de désabuser les foules sur l'opinion de pénitence et de sainteté qu'on avait de lui. O mon Jésus! en vertu et par les mérites de ces exemples que je ne puis qu'admirer, je vous demande la grâce d'être, ou de devenir en réalité, et non pas seulement en apparence, ce

qu'exige ma condition de chrétien, et la vocation à laquelle vous m'avez appelé.

Résolutions.

Travailler à devenir sans cesse francs et sincères : 1° dans nos intentions, 2° dans nos paroles, 3° dans nos rapports avec le prochain.

Bouquet spirituel.

Simplici ex corde diligite invicem (I Pet., 1, 22.)
Aimez-vous les uns les autres dans la simplicité de votre cœur.

(133) 23e DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

Comment la vie active est au service de Jésus : la contemplative, à sa disposition.

Évangile selon Saint Mathieu. (CHAP. IX.)

En ce temps-là, tandis que Jésus parlait aux disciples de Jean, un chef de la Synagogue s'approcha de lui et l'adora en disant : « Seigneur, ma fille vient de mourir, mais venez, imposez les mains sur elle, et elle vivra. » Jésus se levant aussitôt, le suivit avec ses disciples. Au même instant, une femme qui depuis douze ans était affligée d'une perte de sang, s'approcha de lui per derrière et toucha la frange de son vêtement. Car elle disait en elle-même : « Si je puis toucher seulement le bord de sa robe, je serai guérie. » Mais Jésus, s'étant retourné et la voyant, lui dit : « Ma fille, ayez confiance, votre foi vous a sauvée ». Et à l'instant même cette femme fut guérie. Lorsque Jésus fut arrivé dans la maison du chef de la Synagogue et qu'il eut vu les joueurs de flûte et une troupe de gens qui faisaient grand bruit : « Retirez-vous, leur dit-il, car cette fille n'est pas morte, elle n'est qu'endormie. » Et ils se moquaient de lui. Quand on eut fait sortir tout le monde, Jésus entra, la prit par la main, et la jeune fille se leva. Le bruit s'en répandit aussitôt dans tout le pays d'alentour.

MÉDITATION.

Adorons N.-S. Jésus-Christ, nous manifestant sa puissance dans ces deux grands miracles que rapporte le récit évangélique. Mais comme les miracles eux-mêmes renferment pour notre instruction des leçons analogues, il nous semble pouvoir désigner la vie active par cette femme qui

touche le vêtement de Jésus pour être guérie; et la vie contemplative par la jeune fille que Jésus ressuscite. De là cette double considération: 1° la vie active est au service de Jésus; 2° la vie contemplative est à la disposition de Jésus.

1er POINT.

COMMENT LA VIE ACTIVE EST AU SERVICE DE JÉSUS.



Nous le voyons dans sainte Marthe, qui personnifie la vie active. Toute préoccupée, pleine de sollicitude, heureuse de faire le meilleur accueil au divin Maître, elle va, vient, monte, descend, marche, s'arrête. L'esprit de foi l'anime et la foi chez elle est agissante. Mais cette activité la trouble, l'agite et l'embarrasse, au milieu des soins du ménage. C'est pourquoi, elle reconnaît et confesse dans son humilité qu'elle ne peut se suffire et qu'il faut qu'on vienne à son aide; et c'est alors qu'elle s'adresse au divin Maître.

Voyons maintenant l'explication et l'application de la vie active dans l'hémorroïsse de l'Évangile.

Elle est une de ces âmes simples, bonnes, craignant Dieu, et toute dévouée à son service. L'infirmité dont elle était affligée durait depuis douze ans. Inutilement elle avait dépensé son argent et sa peine; les médecins et les remèdes se trouvaient impuissants à la guérir. Certes, elle a fait preuve d'activité, mais enfin les moyens humains avouant leur insuffisance ou lui faisant défaut, elle aussi confesse la nécessité d'un secours supérieur; elle a aidé la Providence, loin de la tenter, et maintenant elle attend

tout de son intervention. Elle aussi s'adresse au Maître. Justement Celui qui guérit les corps et les âmes, Celui sans lequel on ne peut rien, Jésus est là; il passe. Avec la main de la foi on peut le toucher, on peut attirer sur soi cette vertu qui s'épanche de lui: « Si je touche seulement, dit-elle, la frange de son vêtement, je serai guérie. » Et elle va dans sa foi vive et agissante, se faire jour au milieu de la foule qui environne et presse le charitable et divin Médecin, surmontant ainsi la timidité de son sexe et la faiblesse qui provient de sa cruelle et longue infirmité. Or à peine a-t-elle en effet touché le vêtement de Jésus, qu'elle se trouve guérie.

O mon Jésus, au milieu des exercices de la vie active, je ne dois pas vous perdre de vue; mais tout en me considérant comme un serviteur inutile, puisque en définitive, je ne fais que ce que je dois faire en faisant pour vous ce que je fais, je dois compter sur vous, non sur moi-même et sur mes propres forces. Si je vous sers en effet, c'est de vous que je relève: c'est vous qui me donnez la grâce de vous servir.

2e POINT.

COMMENT LA VIE CONTEMPLATIVE EST A LA DISPOSITION DE JÉSUS.

La jeune fille de Jaïre était vraiment morte: Jésus appelle cependant sa mort, un sommeil: « Cette jeune fille, dit-il, n'est pas morte; elle n'est qu'endormie »; de même qu'il dira de Lazare: « Notre ami Lazare dort; mais j'irai et je le tirerai de son sommeil. » Et il ressuscita Lazare comme il avait ressus-

cité la jeune fille. En appelant cette mort un sommeil, n'a-t-il pas voulu nous faire entendre que mourir dans l'innocence et dans la justice, c'est s'endormir doucement dans le Seigneur?...

La vie contemplative tient de cette mort et de ce sommeil. Elle tient de cette mort, en tant que cette mort est elle-même ce sommeil que nul n'a le droit de troubler, comme il est dit dans les Cantiques, à moins que celle qui dort ne s'éveille d'elle-même; ce qu'elle fait quand elle entend la voix et qu'elle saisit la volonté de Celui qui connaît l'heure de notre repos et de notre lever: *tu cognovisti sessionem meam et resurrectionem meam.* De Celui-là, il est dit: « Vous m'avez tenu par la main, et vous m'avez relevé avec gloire: *tenuisti manum dexteram meam et cum gloria suscepisti me.* (Ps. LXXII, 24.) C'est pourquoi, Jésus fit sortir et chassa hors de la maison tous ces joueurs de flûte qui faisaient un grand bruit. Alors seulement il entre dans la chambre mortuaire, appelle la jeune fille, lui prend la main et la ressuscite.

Et cependant la vie contemplative, tout en tenant de cette mort que Jésus appelle un sommeil, n'est pas ce sommeil lui-même, la mort précieuse des justes qui donne à l'âme la vision de Dieu. Non, elle doit encore, hélas! s'éveiller sur la terre pour prolonger l'exil et reprendre les exercices de la vie active.

Et pourtant elle tient de ce sommeil qui, semblable à la mort, est la cessation des sollicitudes de la vie, l'oubli, le calme, le repos, la mort à tout ce qui n'est pas Dieu. Les sens extérieurs étant fermés aux créatures, les sens intérieurs sont ouverts au Créateur, à la disposition duquel l'âme reste soumise, comme une matière insensible et étrangère à toute impression, et qui subit, sans résistance, les divers mouve-

ments qu'on lui imprime. D'autre part, la vie contemplative n'est pas non plus le sommeil naturel qui interrompt les actes humains dans l'âme; car l'âme, bien que dans une dépendance entière de Dieu, se rend cependant compte de tout: elle aime, elle mérite. De là cette parole: « Je dors mais mon cœur veille. » Qu'est-elle donc cette vie contemplative?... Il vaut mieux la connaître que savoir la définir, la sentir que l'analyser, la posséder que l'expliquer. Jésus a dit d'elle: « Elle est la part excellente qui ne sera pas ravie à l'âme. »

Affections.

O mon Jésus! les saints, vos amis, unissaient les œuvres de la vie active aux incomparables douceurs de la vie contemplative. Ils passaient facilement des unes aux autres, suivant les circonstances et selon votre bon plaisir. Ou plutôt ils harmonisaient si bien ces deux états qu'ils agissaient pour vous en reposant en vous, et qu'ils reposaient en vous en agissant pour vous. Quel que fût le genre de leurs labeurs, ils travaillaient toujours en votre sainte présence et se trouvaient ainsi comme dans une oraison continuelle. Faites-moi participer, ô mon Jésus, à leur imitation, à cette vie qu'eux-mêmes reproduisaient sur vous, divin Modèle de toute perfection.

Résolutions.

Agir de manière:

1° Que le travail de la vie active nous prépare au repos de la vie contemplative.

2° Que le repos de la vie contemplative nous fortifie pour les œuvres de la vie active.

Bouquet spirituel.

Age quod agis (Imitation).
Faites bien ce que vous faites.

(134) 24e DIMANCHE APRÈS LA PENTECOTE.

La fin du monde pour tous — chaque jour pour plusieurs.

Évangile selon Saint Mathieu. (CHAP. XXIV.)

En ce temps-là, Jésus dit à ses disciples: Quand vous verrez dans le lieu saint l'abomination de la désolation prédite par le prophète Daniel (que celui qui lit comprenne); alors que ceux qui seront dans la Judée s'enfuient dans les montagnes; que celui qui se trouvera sur le toit, ne descende pas pour emporter quelque chose de sa maison, et que celui qui sera dans les champs ne retourne pas chez lui pour prendre son vêtement. Malheur aux femmes qui seront enceintes ou nourrices. Priez donc le Seigneur que vous ne soyez pas obligés de fuir ni en hiver ni le jour du Sabbat; car la tribulation sera si grande alors qu'il n'y en a point eu de pareille, depuis le commencement du monde jusqu'à ce jour et qu'il n'y en aura jamais. Et si ces jours ne devaient être abrégés, personne ne serait sauvé: mais ils seront abrégés en faveur des élus. Alors si quelqu'un vous dit: le Christ est ici, ou: il est là, ne le croyez point. Car il paraîtra de faux Christs et de faux prophètes, qui opéreront de grands prodiges et des merveilles étonnantes, jusqu'à séduire, s'il était possible, les élus eux-mêmes. Je vous en avertis, par avance: Si donc on vous dit: le Christ est dans le désert, n'y allez point; le voici, dans le lieu le plus retiré de la maison, ne le croyez point. Car l'avènement du Fils de l'homme sera comme l'éclair, qui paraît à l'Orient et brille tout à coup jusqu'à l'Occident. En quelque lieu que soit le corps, les aigles s'y rassembleront. — Aussitôt après ces jours de tribulation, le soleil s'obscurcira, la lune ne donnera plus sa lumière, les étoiles tom-

beront du ciel et les vertus des cieux seront ébranlées. Alors le signe du Fils de l'Homme paraîtra dans le ciel. A cette vue, tous les peuples de la terre feront éclater leur douleur, et ils verront le Fils de l'Homme venir sur les nuées du ciel avec une grande puissance et une grande majesté. Il enverra ses anges qui feront entendre le son éclatant de la trompette, et qui rassembleront ses élus des quatre coins du monde, d'une extrémité du ciel à l'autre. Comprenez ceci par une comparaison tirée du figuier. Lorsque ses branches sont encore tendres et que ses feuilles commencent à paraître, vous connaissez que l'été est proche. De même quand vous verrez ces choses, sachez que le Fils de l'homme va venir et qu'il est à la porte. Je vous le dis en vérité, cette génération ne passera pas sans que tout ceci n'arrive. Le ciel et la terre passeront, mais mes paroles ne passeront point.

MÉDITATION.

Ainsi l'a déclaré Jésus-Christ, Dieu et Homme, l'arbitre souverain, le Juge suprême des vivants et des morts. Immuable lui-même, tandis que tous les siècles passent comme un torrent, il réunira devant son trône les générations qui ne sont plus, et il annonce aux générations à venir qu'elles finiront à leur tour.

Vanité universelle, qui nous enseigne le peu de cas que nous devons faire du monde et de tout ce qui est du monde, et nous révèle une fois de plus l'essentiel, l'unique nécessaire pour nous qui est d'aimer et de servir Dieu : car là est le tout de l'homme. Considérons, dans cette Méditation, ces deux grandes vérités : 1° la fin du monde arrivera pour tous, en général ; 2° elle arrive, chaque jour, pour quelqu'un en particulier.

1er POINT.

LA FIN DU MONDE ARRIVERA POUR TOUS EN GÉNÉRAL.



A fin arrive, dit Ézéchiel, la fin est venue: *venit finis, finis venit* (VII, 2.) » La fin, pour toute créature, soit dans les eaux, soit sur la terre, soit dans les airs; car toute créature faite pour l'homme n'a plus raison d'être, dès que l'homme lui-même finit ici-bas. La fin pour le jour et pour la nuit; car le soleil et la lune s'éteindront comme des flambeaux qui ont éclairé la dernière scène des vicissitudes de l'histoire du monde; la fin pour tous les éléments qui se confondent, pour toutes ces myriades de globes célestes, qui ne connaissant plus leur route lumineuse, s'entrechoquent dans l'horreur des ténèbres et volent en éclats dans une sorte d'épouvantable chaos. La fin pour les cieux, car ils passent. La fin pour la figure de ce monde, car elle ne reviendra plus. La fin pour toutes ces montagnes de la terre, géants immobiles, témoins insensibles de toutes nos révolutions. La fin pour les mers, qui franchissant leurs digues, se répandront avec impétuosité pour tout envahir, et pour être desséchées à leur tour par le feu qui consumera le globe. La fin pour toutes ces nations, pour toutes ces races, pour tous ces peuples qui s'agitent, avec le bruit des grandes eaux, sur la surface terrestre; le torrent des générations est arrêté; le cours des siècles est tari. La fin, pour le temps: *non erit tempus amplius* (Apoc., X, 6.)

Qu'y a-t-il de nouveau sous le soleil? est-il dit dans l'Ecclésiaste; qu'y a-t-il qu'on n'ait déjà vu? qu'y a-t-il qu'on ne doive revoir? car tout se renou-

velle. Mais alors il n'en sera plus ainsi. A la place de tout ce que l'œil admire aujourd'hui des magnificences de la création et des œuvres de l'homme, il y aura la ruine et la vanité. Il y a un temps pour tout, dit encore l'Ecclésiaste; mais alors il n'en sera plus ainsi. Plus de temps pour venir à la vie; la poussière est toute tombée: *finitus est pulvis*, (Isa., XVI, 4); plus de temps pour semer des mérites par les bonnes œuvres, par la pratique des vertus; pour se sanctifier, comme pour se pervertir. Plus de temps pour édifier: la destruction irrémédiable est là; plus de temps pour ajouter, pour acquérir encore: on est avec ce que l'on a. Plus de temps pour bien faire, ni pour mal faire. La moisson est mûre; l'ivraie et le bon grain ne seront plus sur le même champ; les bons et les mauvais ne vivront plus ensemble: la séparation définitive a lieu; c'est pour l'éternité; le temps n'est plus.

2e POINT.

LA FIN DU MONDE ARRIVE CHAQUE JOUR POUR QUELQU'UN EN PARTICULIER.

La fin générale du monde arrivera: la foi nous l'apprend et le Sauveur nous en prévient. Mais le monde, pour tant et tant d'âmes, ne finit-il pas chaque jour? N'a-t-il pas déjà fini pour celles qui sont dans l'éternité? Et pour celles qui sont encore dans le temps, pour nous qui méditons ces vérités, ne finira-t-il pas probablement sans attendre la catastrophe universelle? Quelle idée alors nous ferons-nous, quelle impression nous restera-t-il du monde, de ce qui est dans le monde, de ce qui nous attache au

monde?... L'idée que l'on a et l'impression qui reste de tout ce qui finit: Vanité! O monde! c'en est fait: je te quitte volontiers et de cœur avant que tu ne me quittes en réalité: j'en finis avec toi avant que tu ne finisses pour moi; avant que tu ne veuilles plus de moi, je te renonce librement. Avec joie, avec mérite, je me sépare de toi, sans attendre que la mort m'arrache à tes affections et brise brutalement mes liens. Je sais d'avance le sort qui t'est réservé. Je t'envisage comme étant déjà ce que tu dois être. Tu as fini pour les générations passées, tu finis pour les générations présentes, tu finiras pour les générations à naître. Par le passé je sais ce que tu seras dans l'avenir; pourquoi donc, dans le présent, ne serais-tu pas pour moi ce que tu as été, ce que tu seras pour tant d'autres?... ce que tu es enfin: vanité. Nous passons en effet avec ce monde et dans ce monde qui passe; pourquoi nous y attacherions-nous?... Pourquoi lui confier le soin de notre gloire, de notre réputation, de notre souvenir, de notre avenir? A peine morts, nous serons oubliés; la mémoire de notre passage, écrite sur la poussière, s'effacera comme sont effacés tous ces noms communs qu'ont portés tant et tant de millions d'êtres humains, qui nous ont précédés et qui ne sont plus. Si quelque rare nom propre a survécu à l'oubli, quelle impression fait-il sur nous?...

Affections.

O mon Dieu, vous me dites par la bouche du Sage, et c'est à vos pieds à la fin de cette méditation que je recueille vos paroles pour les conserver et y réfléchir au dedans de moi-même: « Souviens-toi de ton Créateur, aux jours de ta jeunesse, avant que ne vienne l'heure des dégoûts obstinés, avant que n'arrivent les années

où l'on dit: Tout me déplaît. » Pardon si je n'ai pas écouté vos précieux enseignements; si je ne vous ai pas consacré le meilleur temps de ma vie. Hélas! je ne suis plus jeune, dirai-je avec le saint Roi-prophète, car me voici sur l'âge. (Ps. XXXVI-25.) Mais vous, Seigneur, vous ne changez pas: vous pouvez donner à mes vieux ans la vigueur et la jeunesse de l'aigle, afin que sur le soir de ma vie, je puisse encore déplorer et réparer mes oublis et mes égarements d'autrefois: *delicta juventutis meæ et ignorantias meas ne memineris, Domine* (Ps. XXIV-7).

Résolutions.

1° Pour m'encourager à la fuite du mal et à la pratique du bien, je me dirai souvent: Tout passe. Dieu reste et m'attend.

2° Pour me détacher de plus en plus je veillerai à n'avoir que le nécessaire à mon usage.

Bouquet spirituel.

Dies magna et amara valde (Prose des Défunts.)
O jour grand et terrible.



II
PROPRE DES SAINTS.

(135) SAINT JEAN-BAPTISTE [1].

24 juin.

Sublimité de sa vocation — sa fidélité à y correspondre.

MÉDITATION.

Considérons: 1° combien fut sublime la vocation de S. Jean-Baptiste; 2° comment il y a correspondu.

1er POINT.

SUBLIMITÉ DE LA VOCATION DE JEAN-BAPTISTE.



CETTE sublimité résulte d'une triple dignité: Jean-Baptiste est sanctifié dans le sein maternel — c'est comme Ange qu'il est annoncé — il a le titre et la réalité de Précurseur du Messie.

La grâce d'abord le prévient dans le sein maternel. C'est ce que nous apprend la parole de Ste Élisabeth, sa mère: « A peine ai-je entendu votre voix, dit-elle à la Vierge Marie, qui était venue la visiter au lendemain de l'Incarnation du Verbe, que le fils que je porte a tressailli au-dedans de moi. » Ce tressaillement de joie, remarquent les saints Pères, est communiqué par le voisinage de l'Auteur de la grâce: la grâce du Saint-Esprit remplit le fils et la mère. L'ami de l'Époux reconnut Celui dont le nom sera Jésus. Sa mère aussi le reconnut; car elle s'écria dans un élan prophétique: « D'où me vient donc ce bonheur que la Mère de mon Dieu vienne

1. Voir introduction liturgique [193].

à moi?...» L'action de cette grâce sanctifiante, qui prévient la naissance de l'Enfant, est à son tour si bien reconnue par l'Église qu'elle applique à cet élu privilégié les paroles qui furent dites de Jérémie, le Prophète: « Je t'ai connu avant que tu fusses formé dans le sein maternel, je t'ai sanctifié et consacré avant que tu ne vinsses au monde. » Aussi cette naissance a-t-elle avec celle de Jésus, le Saint des saints, et celle de Marie conçue sans péché, le rare privilège d'être célébrée dans le monde catholique par une fête spéciale.

Jean-Baptiste est de plus annoncé comme l'Ange du Très-Haut. Parlant du Messie à venir: « Voilà, dit le Seigneur, par la bouche du prophète Malachie, que j'envoie mon Ange pour lui préparer la voie. » Et Jésus lui-même, s'adressant aux Juifs et faisant allusion à ce texte, rendra ainsi témoignage à Jean: « Il est prophète, je vous le déclare, et plus que prophète; car c'est bien de lui qu'il est écrit: « Voilà que j'envoie mon Ange. »

Jean-Baptiste porte enfin le caractère et la réalité de Précurseur du Messie. On l'interroge: « Êtes-vous le Christ? Êtes-vous Élie? Êtes-vous un Prophète? — Je suis, dit-il, cette voix dont parle Isaïe, et qui crie dans le désert: « Préparez les voies du Seigneur; rendez droits ses sentiers; que toute colline s'abaisse; que toute vallée soit comblée; que les chemins raboteux soient aplanis, que ceux qui sont tortueux soient redressés. — Il fut, dira l'Évangéliste, cet homme envoyé de Dieu pour rendre témoignage à Celui qui est la vraie lumière, éclairant quiconque vient en ce monde. » Ainsi d'ailleurs que l'Archange Gabriel l'avait annoncé à Zacharie: « Il précédera l'avènement du Sauveur, animé du zèle et de la vertu d'Élie, pour lui préparer un peuple selon

son cœur. *Ipse præibit ante illum in spiritu et virtute Eliæ parare Domino plebem perfectam.* » (Luc, I, 17.)

2e POINT.

COMMENT JEAN-BAPTISTE A CORRESPONDU A SA VOCATION.

Il garda d'abord et avant tout la grâce sanctifiante, qui l'avait prévenu dès le sein de sa mère ; il l'accrut encore et l'enrichit par des mérites sans nombre, il lui fit produire des fruits d'une sainteté exceptionnelle, unissant la pénitence la plus austère à l'innocence la plus parfaite, *non fuit vasti spatium per orbis sanctior quisquam genitus Joanne.* Enfin il couronna sa vie admirable par le plus glorieux des martyres. Sa vertu en avait imposé à Hérode à qui il disait librement la vérité, et qui n'ordonna sa mort qu'à contre-cœur, « car il l'honorait à cause de ses qualités éminentes et volontiers il écoutait sa parole. » Les Juifs à leur tour l'avaient en telle estime qu'ils lui firent demander s'il ne serait pas lui-même Celui qui devait venir, le Messie attendu.

Ange, comme l'appelle l'Esprit-Saint, Jean-Baptiste fut en effet par vertu ce que les Anges sont par nature. Il conserva dans sa fraîcheur virginale le beau lis de la pureté, il l'entoura d'épines, comme il est dit dans les Cantiques, pour le protéger : *lilium inter spinas,* soumettant sa chair innocente à la mortification. Avant de connaître le monde, il se dérobe à son souffle impur et contagieux, et se retire dans le désert : *antra deserti teneris sub annis*

civium turmas fugiens petisti, ne levi posses maculare vitam crimine linguæ.

La terre nue est son lit de repos, son vêtement est un cilice fait de poil de chameau, sa nourriture se compose de sauterelles et de miel sauvage, sa boisson est l'eau du torrent. Il vivait en quelque sorte à la manière des esprits, ne prenant que ce qui était absolument nécessaire pour sustenter son corps : ce qui faisait dire à Notre-Seigneur, parlant de lui, « qu'il était venu, ne mangeant, ni ne buvant. » « Il ne connaîtra, avait dit l'Archange Gabriel à Zacharie, ni vin, ni quoi que ce soit de fermenté, qui puisse enivrer : *vinum et siceram non bibet.* » Il réalise ainsi dans l'union d'une âme innocente à un corps virginal, l'idéal le plus beau que nous nous formons de la pureté. C'est pour l'avoir glorifiée et défendu ses droits, devant l'adultère Hérode, qu'il est mis en prison et décapité.

Comme précurseur, Jean-Baptiste se présente avec la vertu d'Élie : « Faites pénitence, prêche-t-il aux Juifs, car le royaume de Dieu est proche. » Et les foules venaient sur les bords du Jourdain entendre sa parole et recevoir son baptême. On lui demande en vertu de quel mandat il baptise ainsi : « Pour moi, dit-il, je baptise dans l'eau ; mais il en est un au milieu de vous que vous ne connaissez pas et qui est plus grand que moi ; je ne suis pas digne de dénouer à genoux les cordons de ses chaussures. »

Jésus vient en personne, mêlé aux pécheurs, recevoir le baptême. Le Précurseur s'efface alors : il n'est que la voix, et voici le Verbe ; il n'est que le flambeau, et voici le Soleil de justice : « Seigneur, dit-il, c'est moi qui devrais être baptisé par vous et Vous venez à moi. Laissez, lui dit Jésus, il faut que toute justice s'accomplisse. » Mais Jean, n'y

tenant plus: « Le voilà, dit-il en le désignant à la multitude, le voilà l'Agneau de Dieu, Celui qui ôte les péchés du monde, Celui-là même que je vous avais annoncé. C'est Celui-là qui baptise en vérité. » Ce qu'entendant, plusieurs des disciples de Jean le quittèrent pour s'attacher désormais à Jésus. Le Précurseur s'en réjouit: « Il faut qu'il croisse, dit-il, et que moi je diminue. » A la lettre, dit saint Augustin, il en fut ainsi: Jésus fut élevé sur la croix, et Jean diminué de la tête. La mission du Précurseur s'achevait, dès lors que commençait celle du Messie.

Par ses paroles, par ses exemples, par sa correspondance aux grâces du ciel, par la sainteté de sa vie il avait préparé les voies au Seigneur, et à ce point réalisé sa mission, qu'il sera digne d'être appelé par Jésus lui-même « le plus grand parmi les enfants des hommes. »

Affections.

O glorieux S. Jean, que de grâces, que de vertus, que de mérites, que de privilèges dans votre vie! Toute vie humaine commence ordinairement dans les larmes et finit dans le deuil: mais votre naissance apporte la joie au monde entier, et votre mort est un triomphe. Si parmi les élus de Dieu, il en est qui ont gardé la grâce jusqu'au dernier soupir, beaucoup d'autres l'ont rachetée par les larmes de la pénitence après l'avoir perdue. Pour vous, vous n'avez jamais séparé la pénitence de l'innocence: dès le premier instant, dès que vous l'avez connu, vous avez été et vous n'avez cessé d'être l'ami de l'Epoux. Il est vrai, vous avez été prévenu des bénédictions du ciel; vous avez été élu comme ange; appelé comme prophète; choisi comme Précurseur; prédestiné comme martyr; donné comme le modèle des anachorètes. Vous avez été le lis qui fleurit dans la solitude

et par votre zèle vous avez été comparé à la lampe ardente et brillante. Que de gloires autour de votre front! Mais à toutes ces grâces, à tous ces appels, vous avez répondu généreusement; vous avez fait fructifier jusqu'à la sainteté la plus consommée les dons de Dieu. Je vous admire, mais que mon admiration ne demeure pas stérile! Ce que vous recommandiez aux enfants d'Israël sur les bords du Jourdain, faites que je le pratique moi-même: Que je fasse de dignes fruits de pénitence. Soyez toujours notre Précurseur; préparez les voies dans nos âmes; et de même que vous avez annoncé au monde l'avènement du Christ dans sa chair, remplissez, continuez auprès de nous le même ministère pour cet avènement où dans sa justice, le même Jésus nous apparaîtra et nous jugera: faites qu'il soit pour nous le Sauveur.

Résolutions.

1° Prier S. Jean au nom de ses joies et de ses gloires de nous protéger.

2° Travailler chaque jour à faire de dignes fruits de pénitence.

Bouquet spirituel.

Joannes est nomen ejus (Luc. I-63).
S. Jean est son nom.

(136) S. PIERRE ET S. PAUL, APOTRES [1].

29 juin.

S. Pierre, l'apôtre de la foi — S. Paul, l'apôtre de l'amour.

MÉDITATION.

Rendons nos plus profonds hommages à ces deux grands chefs de la Catholicité, et considérons : 1° comment le Seigneur a fait de Simon, fils de Jean, Pierre ou l'Apôtre de la foi ; 2° comment de Saul il a fait un Vase d'élection, Paul, l'Apôtre de l'amour.

1er POINT.

S. PIERRE, L'APOTRE DE LA FOI.



SIMON, fils de Jean est le même que Pierre. Mais quelle différence entre le renégat de la veille et l'Apôtre du lendemain ! La veille, c'était l'homme réduit à ses propres forces ; fragile par conséquent, inconstant, timide ; demain, c'est l'homme encore, mais appuyé sur la vertu de Dieu ; et ainsi fort, immuable, invincible. Naguère un simple mot d'une servante a suffi pour abattre Simon ; bientôt et sans trembler, Pierre fera face aux efforts conjurés de l'enfer et des Césars, et sans fléchir portera le poids d'un édifice immortel. Celui qui la veille est tombé misérablement après avoir juré néanmoins qu'il mourrait plutôt que de trahir l'amour de Jésus-Christ, s'en

1. Voir introduction liturgique [194]

remet aujourd'hui de l'assurance de son amour à Jésus-Christ lui-même : « Vous qui connaissez toutes choses, lui dit-il, vous savez bien que je vous aime. » Hier c'était la présomption qui lui enlevait la confiance en Dieu; aujourd'hui c'est la confiance en Dieu qui s'accroît de toute la défiance qu'il a de lui-même. A Simon, fils de Jean, qui la veille tremble pour sa vie, cède à la nature malgré sa foi et qui même trahit sa foi, Jésus a dit : « Tu es Pierre, et sur cette Pierre je bâtirai mon Église, et les puissances de l'enfer ne prévaudront point contre elle. »

Jésus baptise ainsi du nom de Pierre, Simon fils de Jean, et ce nom doit réaliser ce qu'il signifie. Est-ce à dire qu'il aura l'insensibilité et la dureté de la pierre?... Loin de là : Voyez plutôt : Jésus touche de son regard pénétrant et miséricordieux, celui qui doit être un jour cette Pierre et qui n'est encore que Simon; et il en fait jaillir des larmes abondantes : *et egressus foras, flevit amare,* jusqu'au jour où ces larmes se mêleront au sang de son martyre.

Mais s'il n'avait pas l'insensibilité de la pierre, il en eut l'inébranlable fermeté. Il est dit de lui : « Quiconque s'y heurte, s'y brisera. » Pierre prononce sa volonté avec un verbe tout-puissant : « Il a paru bon au Saint-Esprit et à nous, d'agir ou de ne pas agir ainsi... » — Nous voulons ! ou bien encore : Nous ne pouvons pas : *non possumus ;* et devant cette affirmation ou cette négation, le monde s'incline; de gré ou de force, il se rend; car le ciel et la terre passeront et la parole de Pierre est immuable.

Non, il n'aura pas l'insensibilité de la pierre ni sa dureté. Il gardera sa nature franche, loyale, pleine de vivacité et d'abandon, telle que nous l'aimons en

lui, avec cette teinte de mélancolie et de douce tristesse que lui laisse le souvenir de sa faute. « Après ta défaillance, lui avait dit Jésus, tu confirmeras tes frères dans la foi : *et tu aliquando conversus, confirma fratres tuos.* » Cette expérience du passé ne rendra que plus compatissant pour les membres infirmes, le chef de l'Église ; son autorité n'en sera que plus paternelle : et cette même nature, dégagée désormais de tout ce qu'elle avait de faible, gardant tout ce qu'elle avait de bon, passera en quelque sorte dans la nature du Christ-Jésus, pour prendre d'elle sa force immortelle et invincible. Au nom et sur la parole du Christ-Jésus, l'ancien pêcheur du lac de Tibériade pourra jeter, comme pêcheur d'hommes, son filet sur le monde ; au nom et sur la parole du Christ-Jésus, cet homme qui jadis avait eu peur de faire sa profession de foi, entreprend aujourd'hui de conquérir à cette foi l'univers entier. Il vient à Rome, centre de l'idolâtrie universelle. Crucifié, comme son Maître, mais la tête en bas, il en prend possession : et depuis, Rome est à Dieu, et à Pierre par ses successeurs.

2e POINT.

S. PAUL, L'APOTRE DE L'AMOUR.

De persécuteur qu'il était de l'Église naissante, Jésus en fait un *vase d'élection,* destiné à porter la lumière de son nom et l'amour de son Évangile devant les rois et les peuples. Il le terrasse sur le chemin de Damas et le relève Apôtre. Ce qui s'est manifesté à lui dans cette vision éblouissante, qui

le frappa de cécité quant aux yeux du corps, mais qui ouvrit tout grands à la vérité les yeux de son âme, il ne saurait l'exprimer lui-même. Plus tard il dira : « L'œil de l'homme n'a point vu, son oreille n'a point entendu, et son imagination ne saurait concevoir ce que Dieu réserve à ceux qui l'aiment. »

Et maintenant faire connaître et aimer Jésus-Christ, telle est sa mission; elle vient de lui être révélée. Vaste, immense est son apostolat; inépuisable le zèle qui le consume.

Les Actes des Apôtres nous donnent l'itinéraire de ses voyages, les noms des villes, des contrées, des peuples qu'il a évangélisés. Il achevait et consacrait, par ses Épîtres, ce qu'il avait commencé par sa parole. Les chrétiens de Rome, de Corinthe, de la Galatie, d'Ephèse, de Philippes, de Colosse, de Thessalonique, ses disciples Tite et Timothée, ainsi que les Hébreux, reçurent tour à tour ses lettres apostoliques, pages lumineuses et éloquentes, sur la connaissance et l'amour de Jésus-Christ. Le nom de son Jésus, qu'il avait mandat de porter devant les nations, y est prononcé et salué jusqu'à deux cent quarante-trois fois. C'est là qu'il laisse épancher tout son cœur. Il y révèle la double ambition de son âme : ou bien connaître de mieux en mieux le divin Sauveur, pour l'aimer toujours davantage; ou bien mourir pour aller jouir éternellement de lui dans le ciel. « La charité de Jésus-Christ, écrivait-il aux Corinthiens, me presse le cœur... Je défie toutes les créatures du ciel, de la terre et de l'enfer de pouvoir me séparer de lui... Anathème à quiconque n'aime pas N.-S. Jésus-Christ. Pour moi, je suis tout à son service : toute ma personne est à lui... je suis son Apôtre, je veux le prêcher partout..., je suis son prisonnier et le captif de son amour; je

suis livré à sa grâce pour qu'elle me conduise partout où elle voudra, enchaîné par son Esprit, dont je ne veux pas être séparé. »

Or, cet amour du grand Apôtre ne consiste pas seulement en paroles ou en épîtres : les œuvres en rendent témoignage. Les tribulations ne font jamais défaut dans tout ce que l'on entreprend pour Celui que l'on aime. Il est vrai qu'on ne saurait aimer sans souffrir. Et Jésus lui-même avait dit de Paul : « Je lui ferai connaître tout ce qu'il aura à souffrir à cause de moi. » Ces épreuves remplirent en effet son apostolat, comme on peut s'en convaincre au résumé qu'il en donne aux Corinthiens. Cependant entendez-le s'écrier : « Je surabonde de joie au milieu de mes tribulations. » Quand on vous aime, ô Jésus, on ne souffre pas ; et si l'on souffre, on aime à souffrir pour vous.

Un seul autre amour semble le disputer et rivaliser, dans le cœur de l'Apôtre, avec cette charité divine : l'amour des âmes. Disons plutôt qu'à ses yeux ces deux amours n'en sont qu'un. Il aime les âmes de tout l'amour qu'il porte à Jésus-Christ, sachant bien qu'il ne pourrait lui témoigner plus d'amour, qu'en se dépensant pour les âmes. Pour elles, il désire être anathème. Il porte même son abnégation jusqu'à vouloir différer l'heure de son union avec Jésus-Christ, malgré le désir extrême qui le presse d'être à lui, et demeure ainsi encore sur la terre avec elles pour leur avantage et leur avancement dans le bien. Toutes ses Épîtres respirent ce désintéressement. Traitant de la charité fraternelle, il en énumère les qualités en homme d'expérience ; il se résume lui-même dans ces mots : « Je me fais tout à tous, pour les gagner tous à Jésus-Christ. » Il donne enfin sa vie et pour Jésus et pour les âmes,

et consacre ainsi par le témoignage du sang, cette charité dont il est l'Apôtre.

Affections.

O mon Jésus, je vous demande par les mérites des SS. Apôtres Pierre et Paul, cette foi vive à laquelle rien ne résiste et cette charité ardente qui surmonte tous les obstacles. S'il est impossible de vous plaire sans la foi, cette foi à son tour, sans la charité pratique, est une foi morte: cette charité pratique n'est enfin agissante et ne fructifie pour la vie éternelle qu'en tant que nous sommes unis à vous, selon votre parole: « Celui-là porte du fruit, qui demeure en moi, et en qui je demeure. » Que je sois donc à vous, ô mon Jésus: que je vous reste uni. C'est l'unique nécessaire que je vous demande et que j'attends de votre sainte grâce.

Résolutions.

1° Honorer d'une manière spéciale ces deux chefs de l'Église.

2° Demander la foi vive au nom de S. Pierre.

3° La charité pratique au nom de S. Paul.

Bouquet spirituel.

Tu es Christus Filius Dei vivi (Matth. XXII-16). — *Mihi vivere Christus est* (Phil. I, 21.)

Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant. — Jésus-Christ est ma vie.

(137) LA VISITATION.
2 juillet.

Vertus que Marie pratique ; — grâces qu'elle apporte.

MÉDITATION.

Adorons N.-S. Jésus-Christ, qui à peine incarné dans le sein virginal, commence l'œuvre pour laquelle il est venu en ce monde : le salut des âmes par l'accomplissement de la volonté du Père céleste. Rendons nos hommages à la très sainte Vierge Marie, sa Mère, non moins étroitement unie par la volonté et par le cœur que par le sang, au Fils qu'elle porte dans ses chastes entrailles, coopérant ainsi à la même œuvre. Considérons dans ce mystère de la Visitation de Marie à Ste Elisabeth, sa cousine : 1° les vertus qu'elle pratique ; 2° les grâces qu'elle apporte.

1er POINT.

LES VERTUS QUE MARIE PRATIQUE DANS LE MYSTÈRE DE LA VISITATION.



LA Vierge Marie, se levant, nous dit l'Évangéliste, se dirige en toute hâte vers le pays des montagnes. Elle se précipite en quelque sorte sur la voie de l'obéissance ; l'humilité l'escorte ; la charité la presse. Telles sont en effet les trois vertus principales qui se révèlent dans ce mystère de la Visitation.

Et d'abord l'obéissance. Dès qu'elle a connu, par l'inspiration d'En-Haut et par le secret langage de Celui qu'elle porte dans son sein, la vérité de la

volonté divine, Marie n'hésite pas un instant : Elle se lève pour obéir. Cependant il lui faut quitter la solitude qui fait toutes ses délices, et pour se rendre où le Seigneur l'appelle, la route par les montagnes est longue et semée d'obstacles : c'est presque toute la Palestine à traverser ; fatigues et difficultés nombreuses, pour une jeune vierge si délicate. N'importe : l'obéissance avant tout ; obéissance prompte et joyeuse : *abiit cum festinatione.* L'Esprit-Saint, elle le sait, n'aime pas les retardements : « et cette âme est très chère et agréable à Dieu qui donne joyeusement et sans marchander ; *hilarem datorem diligit Deus.* » (2 Cor., IX, 7.) C'est cette obéissance qui lui prête en quelque sorte des ailes ; non moins merveilleusement encore entraînée par la vertu de ce Verbe qu'elle a conçu, et de qui il est dit : « qu'il va avec vitesse, franchissant les monts, passant par dessus les collines, s'élançant ainsi qu'un géant pour fournir sa course, pour parcourir la carrière de l'obéissance. »

L'humilité à son tour est la compagne de Celle qui fut toujours à la disposition de chacun et soumise à tout le monde. Elle prévient donc et félicite en l'abordant sa sainte cousine, qu'elle domine incomparablement en dignité, tandis que sous le voile de la modestie, elle cache les grâces qu'elle a reçues, surtout la grâce des grâces, celle de la maternité divine. Son époux même, Joseph, l'ignore. Et lorsque par la révélation du Saint-Esprit, Élisabeth en aura connaissance et qu'elle s'écriera : « Mais d'où me vient donc cet honneur que la Mère de mon Dieu vienne à moi ? », Marie lui répondra par ce cantique d'action de grâces, par ce *Magnificat* qu'on a appelé l'extase de son humilité. « Le Seigneur, dit-elle, a jeté les yeux sur la bassesse de sa servante et celui

qui est tout-puissant, a fait en moi de grandes choses... »

Enfin, la charité presse et précipite les pas de la Vierge Marie dans cette visite. Parfaite comme elle l'était, et réunissant au plus haut degré tout ce qu'une créature est susceptible de posséder de vrai, de beau et de bien, nul doute qu'elle ne montrât cette charité naturelle, faite de convenance délicate et de politesse exquise; à lui seul ce sentiment l'eût portée à visiter sa sainte cousine, pour lui rendre tous les services qu'exigeaient les circonstances. Mais ce qui dominait surtout, c'était l'amour surnaturel, la charité divine. « Peut-on porter du feu sur soi, dit l'Esprit-Saint, et ne pas brûler? » Marie porte dans son sein l'amour incarné, et c'est dans sa chair et de sa propre chair, que cet amour s'est humanisé: comment ne pas en sentir les impressions? Comment ne pas se porter où l'amour la veut et l'entraîne? C'est donc sous l'action de l'amour, que Marie s'est levée, se hâtant vers le pays des montagnes, où l'attend aussi la charité à exercer envers le prochain, comme nous allons le voir.

2e POINT.

LES GRACES QU'APPORTE LA VIERGE MARIE DANS CE MYSTÈRE DE LA VISITATION.

Elle arrivait dans la maison de Zacharie, non seulement, pleine de grâce, ainsi que l'Ange l'avait saluée, mais encore avec l'Auteur même de la grâce, qui lui était intimement uni, vivant de sa vie à elle, n'ayant avec elle qu'une seule et même vie. Marie, on peut le dire, était en ce moment la personnification

de la grâce, la source infinie de la grâce étant dans son sein, jaillissant de tout son être, s'épanchant de ses mains, de ses yeux, de ces lèvres, de son souffle. Le Fils béni de ses entrailles marchait par ses pieds, parlait par sa langue, agissait par sa volonté. Or la volonté de Jésus était celle du Père céleste, le salut des âmes; cette œuvre allait commencer par la sanctification de Jean-Baptiste, le précurseur, encore dans le sein maternel. L'œuvre du Fils est celle de la Mère. Jésus agit par Marie: ainsi en sera-t-il jusqu'à la fin des temps.

Le salut de Marie à Élisabeth apporte en effet et réalise ce qu'il signifie: à l'instant même, Jean-Baptiste est sanctifié; il tressaille de joie, tandis qu'Élisabeth est remplie du Saint-Esprit. Les deux enfants, le Fils du Très-Haut, et celui qui sera le plus grand parmi les engendrés de la femme, le Messie et l'Ami de l'Époux, Jésus et Jean, dont les noms n'ont pas encore été prononcés par une langue humaine, se saluent; les deux Mères se félicitent et prophétisent; et le Seigneur est glorifié dans toutes ses merveilles.

Ce n'est pas tout. D'après l'Auteur des *Méditations sur la Vie de Jésus-Christ*, d'accord, d'ailleurs, avec les sentiments des Pères, Marie demeura encore quelque temps en ce lieu, trois mois environ, jusqu'à la naissance de Jean-Baptiste: « servant et se dévouant, autant qu'elle le pouvait, à tous les offices de la maison, avec humilité, révérence et empressement. Or, l'enfant étant né, fixant ses regards sur elle, comme s'il eût compris qui elle était, il inclinait sa tête vers la Vierge, et semblait ne trouver du plaisir qu'en elle. Marie le caressait avec bonheur, le pressait dans ses bras, le couvrait de ses baisers. Le huitième jour après sa naissance, l'en-

fant fut circoncis et appelé Jean. C'est alors que la langue du prêtre Zacharie se délia et, à son tour, il chanta, à l'adresse du Messie et de Jean, son cantique inspiré. » Cette maison, visitée et habitée par Marie, consacrée par la présence du Saint des saints, entendit ainsi pour la première fois, ces deux chants prophétiques, ces deux hymnes d'action de grâces, le *Magnificat* et le *Benedictus*, qui se redisent désormais à travers les siècles, et que l'Église jamais n'interrompt, pas même aux jours de ses deuils.

Affections.

Que vos visites, ô très sainte Vierge Marie, sont agréables, méritoires, parfaites aux yeux de la majesté divine: *quam pulchre graditur, Filia principis!* L'obéissance en est le point de départ; la charité, le but; l'humilité, la compagne. Est-ce là ma ligne de conduite? Est-ce bien toujours la volonté de Dieu qui me tire de la solitude pour me répandre au dehors? Est-ce bien toujours la charité qui me dirige vers telle famille, vers telle demeure? Et même dans ces visites qu'autorisent les convenances, les devoirs d'état, les rapports charitables et utiles, ne me suis-je pas recherché moi-même?... Vos visites à vous, ô très sainte Vierge, n'étaient pas seument agréables à la majesté divine, elles étaient encore fructueuses pour le prochain. Vous remplissiez de la présence de Jésus la maison qui vous recevait. Faites que j'apporte avec moi la grâce de Jésus, la bonne odeur de Jésus, la joie de Jésus, l'amour, les consolations de Jésus, dans toute demeure qui me donnera l'hospitalité, ou qui réclamera ma visite. C'est pourquoi venez d'abord vous-même visiter ma pauvre demeure. O pleine de grâce, remplissez-la de vos vertus, de vos dons, de tant de richesses que vous avez en abondance; de votre souvenir si doux, des parfums de votre passage. Que je puisse ainsi faire part moi-même de vos bénédictions aux âmes que je dois voir, consoler, fortifier, entretenir,

Résolutions.

1° Ne faire de visites qu'avec le témoignage intime que c'est le bon plaisir de Dieu.

2° Pouvoir se rendre témoignage, après chaque visite, d'avoir bien fait.

Bouquet spirituel.

Benedictus Deus Israël quia visitavit et fecit redemptionem plebis suæ (Luc. I-68.)

Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël, qui est venu visiter et racheter son peuple.

(138) NOTRE-DAME DU MONT CARMEL.

16 juillet.

L'estime que nous devons faire du S. Scapulaire — engagements réciproques.

MÉDITATION.

Honorons, sous ce vocable, la très sainte Vierge Marie. Remercions-la pour les grâces singulières qu'elle a attachées au port du saint Scapulaire, dont elle nous a fait la révélation et le don. Considérons : 1° l'estime que nous devons faire de ce saint Habit ; 2° les engagements qui se rattachent à sa réception.

1er POINT.

L'ESTIME QUE NOUS DEVONS FAIRE DU SAINT SCAPULAIRE.



'EST une opinion accréditée et confirmée d'ailleurs par le témoignage des Saints Livres, qu'une bénédiction spéciale est attachée au vêtement bénit, saint ou religieux, que l'on touche ou que l'on reçoit avec foi. Ce vêtement semble garder en lui, pour nous les communiquer, les grâces et les vertus de celui qui le porta. C'est ainsi qu'Élizée reçoit, avec le manteau d'Élie, le double esprit des prophètes. « Si je puis seulement toucher les franges du vêtement de Jésus, disait l'hémorroïsse de l'Évangile, je serai guérie. » Nous-mêmes, nous reconnaissons qu'il en est ainsi, car avec le plus grand soin et comme autant de précieuses reliques, nous conser-

vons jusqu'aux morceaux parfois minuscules, jusqu'aux fils des vêtements qui ont appartenu aux amis de Dieu. De plus, le vêtement lui-même qui nous est transmis ou donné est de la part de la personne un souvenir, un témoignage d'amour, un gage de prédilection. C'est ainsi que Jacob avait donné à son bien-aimé Joseph, comme un signe distinctif d'affection paternelle, une tunique aux nuances riches et variées. Et nous voyons que le père de l'enfant prodigue, après les premiers épanchements de son cœur, comme témoignage de sa joie et de sa tendresse, fit apporter, pour en revêtir l'enfant, la première robe, celle de l'innocence. L'Église enfin reconnaît, et dans sa liturgie, ratifie et consacre tous ces privilèges, lorsqu'elle revêt ses enfants des livrées de la piété ou de la religion.

A tous ces titres, le saint Scapulaire mérite notre estime spéciale. Il a été donné par la T. Ste Vierge Marie elle-même, dans une apparition mémorable à S. Simon Stock, Général de l'Ordre des Carmes; révélation qui fut reconnue par le pape Jean XXII, à qui la Sainte Vierge se montra également, pour lui enjoindre de protéger un Ordre qui lui était si cher. Tous les Souverains Pontifes ont depuis et successivement reconnu et ratifié une telle faveur. Cette confirmation a eu raison du temps et des obstacles, et s'est maintenue, dans toute sa vigueur, jusqu'à nos jours.

Le saint Scapulaire est donc recommandable, et par la dignité de la personne qui nous l'offre, Marie elle-même; et par le gage d'affection vraiment maternelle qu'elle y attache, et qu'elle nous témoigne. A ces deux motifs si puissants, s'ajoutent encore les faveurs et les richesses spirituelles auxquelles on a droit en recevant et en portant ce saint

Habit. Ces grâces, ces privilèges, Marie nous les indique, dans son apparition à S. Simon Stock: « Recevez, lui dit-elle, ô mon fils bien aimé, le Scapulaire de votre Ordre, signe de l'étroite alliance que vous contractez avec moi. Il sera votre protection, votre bouclier dans le danger: *ut sit salus in periculis;* il vous obtiendra la persévérance finale, qui mettra le sceau à votre prédestination: *in quo quis moriens æternum non patiatur incendium.* » Enfin, les Souverains Pontifes l'ont eux-mêmes et tour à tour enrichi de précieuses indulgences et ont rendu participants ceux qui le porteraient, des bénéfices et des faveurs de l'Ordre entier du Carmel.

2e POINT.

ENGAGEMENTS CONTRACTÉS DANS LA RÉCEPTION ET DANS LE PORT DU SCAPULAIRE.

En revêtant le saint Scapulaire, nous prenons les livrées de la Vierge; et, bien que nous soyons ses enfants à d'autres titres, nous professons extérieurement que nous voulons faire partie de sa Famille, d'une manière toute spéciale, que nous sommes de sa maison, du nombre des âmes qui l'approchent, qui la servent et lui sont unies par des rapports plus intimes. Nous protestons, par ce signe extérieur, que nous sommes à Marie, comme par les livrées qu'ils portent, les enfants et les domestiques déclarent leur condition et le rang de leur famille.

De son côté, la Vierge Marie s'engage à secourir dans les nécessités du corps et de l'âme, ses bien-aimés serviteurs, et cette protection est attachée au port du saint Scapulaire, qu'elle tient à honneur

de défendre et de faire respecter dans quiconque en est revêtu.

On composerait de nombreux volumes, si l'on voulait raconter les traits merveilleux et sensibles de sa maternelle protection sur la vie de nos corps; infinis sont les témoignages de sa fidélité, quand il s'agit des intérêts et de la vie de nos âmes. La persévérance finale, attachée au port du saint Scapulaire, est le couronnement de toutes ces grâces, et met le comble à toutes ces faveurs. Faite par la Sainte Vierge à un grand Saint; transmise par celui-ci à tous les Frères de son Ordre; passant comme une tradition vivante dans le sein de l'Église; reçue, consacrée par elle, confirmée par les Souverains Pontifes, cette promesse ne saurait être révoquée en doute, pas plus que la fidélité de Marie à sa parole. De notre côté, nous contractons des engagements envers la Mère de Dieu, en revêtant ses saintes livrées. Elle nous reçoit en qualité d'enfants bien-aimés; mais noblesse oblige. Elle nous donne un caractère de prédestinés, et une marque de salut; mais nous ne devons pas pour cela compromettre notre élection; et si elle s'oblige à nous accorder les grâces les plus abondantes, c'est à la condition que nous ne les rendrons plus stériles et que nous répondrons, par nos sentiments effectifs, à ce qui est signifié par l'habit extérieur. En d'autres termes, nous devons nous revêtir de Marie, comme s'exprime S. Bonaventure, et montrer, dans nos actions, le respect de ses vertus.

Faut-il dire que nous rentrons ainsi dans la loi générale; à savoir, qu'on meurt comme on a vécu; dans la grâce parce qu'on a vécu dans la grâce, dans le péché parce qu'on a vécu dans le péché? Mais alors à quoi bon; et que signifie le privilège du

saint Scapulaire? Ou bien faudra-t-il supposer et croire qu'il suffit vraiment pour bien mourir, de porter ce saint Habit, quelle que soit d'ailleurs notre vie? Mais ce serait de la présomption, surtout si l'on s'autorisait à mal vivre parce qu'on a reçu le privilège de bien mourir.

La vérité se trouve entre ces deux extrêmes suppositions. L'efficacité de la promesse de Marie consiste en ce que tant que nous portons ses saintes livrées, elle nous procure, par ses prières, des moyens si puissants, d'un côté, de préservation, d'un autre côté, de conversion, qu'à moins que nous ne soyons obstinés à notre perte, ils nous obtiendront le salut.

Affections.

Merci, ô très sainte Vierge, pour un si grand don. Revêtu de vos saintes livrées, j'espère un jour au ciel chanter à jamais vos miséricordes. En attendant, sur la terre ma reconnaissance ne serait que par trop égoïste, si je ne considérais, dans le saint Habit, que les bienfaits à recevoir. Que je porte donc, par amour pour vous, ces saintes livrées; que je les porte avec foi, respect, et confiance; qu'avec elles, je revête les vertus qui vous sont si chères, et qui me rendront plus digne d'être aimé de vous: l'humilité, la patience, l'obéissance, la pureté du corps et de l'âme.

Résolutions.

1° Réciter, tous les jours, comme enfant de Marie, quelques prières de choix et de prédilection à la bonne Mère.

2° Baiser le matin, le soir, au réveil, au coucher, le saint Scapulaire.

Bouquet spirituel.

Induite Mariam (S. Bonaventure).
Revêtez-vous de Marie.

(139) S. JACQUES LE MAJEUR, APOTRE.

24 juillet.

Comment il a participé au calice de Jésus — à la gloire de son triomphe.

MÉDITATION.

Adorons N.-S. Jésus-Christ, appelant à l'apostolat Jacques, frère de Jean l'Evangéliste. Félicitons l'élu, uni au Sauveur par la parenté, de ce qu'il a quitté la chair et le sang pour répondre à l'appel du Maître. Considérons : 1° comment il a participé au Calice de la Passion de Jésus ; 2° à la gloire de son triomphe.

1er POINT.

COMMENT S. JACQUES A PARTICIPÉ AU CALICE DE LA PASSION DE JÉSUS.



TÉMÉRAIRE et ambitieuse fut sans doute la demande faite à Notre-Seigneur par Marie Salomé pour ses deux fils, Jacques et Jean. Cependant qui ne l'excuserait dans une mère ? D'ailleurs c'était un préjugé universellement reçu que le Messie devait fonder un royaume temporel. « Maître, lui demandaient un jour ses disciples, est-ce maintenant que vous allez reconstituer le royaume d'Israël », dans sa majesté dominatrice ?... Elle vint donc, cette mère, trouver le Sauveur et le pria d'ordonner que ses deux fils eussent un trône à ses côtés, l'un à droite, et l'autre à gauche. Voulant donner à comprendre que son royaume n'est pas de ce monde, Jésus répond : « Vous ne savez pas ce que vous demandez. »

Au lieu de la gloire, des richesses, des honneurs, des délices dont s'entoure une royauté temporelle, telle qu'on l'attendait ici-bas, il leur laisse entrevoir les ignominies de sa Passion, les fouets, les insultes, les opprobres, le délaissement, le supplice honteux de la Croix; et, s'adressant directement aux deux frères: « Pouvez-vous boire, leur dit-il, le calice que je boirai moi-même? — Nous le pouvons, dirent-ils: *dicunt ei: Possumus.* — Vous le boirez donc », ajouta Jésus.

Heureuse mère, tes vœux sont exaucés au delà même de ton ambition! D'autres sièges attendent tes deux fils, dans un royaume tout céleste; d'autres trônes leur sont réservés, plus glorieux, plus magnifiques, que ceux qu'on réserve aux courtisans d'un règne éphémère. Oui, tes vœux sont exaucés, même dès ici-bas: tes deux fils ne goûteront pas la mort, sans avoir vu le Fils de l'Homme, dans sa gloire. C'est ainsi qu'ils furent témoins de la Transfiguration de Jésus, et que le ciel s'ouvrit en quelque sorte à leurs regards. Jean, le bien-aimé, devait encore, avant de quitter cette terre, et du fond de son exil de Patmos, contempler de ses yeux cette Jérusalem nouvelle, la sainte Cité de Dieu, dans sa beauté ravissante, et saluer, avant de les voir face à face, les mystères infinis du ciel, qui se déroulent dans son Apocalypse comme autant de visions et de tableaux.

Oui, tes vœux sont exaucés, Mère trois fois heureuse: car tes deux fils sont associés à cette Passion de Jésus, par laquelle, du haut de la Croix, il règne sur les âmes, sur les intelligences, sur les cœurs, sur les volontés; règne spirituel, sans doute, mais qui absorbera tous les autres royaumes temporels. Ils participeront à ce règne, tes deux fils, hier

encore bateliers et pêcheurs de poissons; ils seront tels que des princes, grands par la chasteté, illustres par l'obéissance, parmi ces nobles, ces riches, ces savants, qui se feront un honneur de suivre les lois de l'Évangile, et n'ambitionneront, pour toute gloire, que les humiliations de la croix. Oui, tes vœux sont exaucés; car tes deux fils boiront au calice de Jésus, et Dieu sait si ce calice est enivrant! Jean sera plongé, pour la cause du Maître, dans une chaudière d'huile bouillante, d'où il sortira sain et sauf, mais avec le mérite et la gloire du martyre. Jacques aura l'honneur de mourir, le premier d'entre les Apôtres, pour l'amour de Jésus-Christ. D'après les historiens de la primitive Église, la vie de S. Jacques était des plus austères. Son zèle pour la conversion des Juifs et des Gentils ne connaissait point de bornes. Avant de mourir, il embrassa son bourreau. Voyant avec quelle joyeuse hardiesse il marchait au supplice, avec quelle grandeur d'âme il offrait sa tête au tranchant du glaive, celui-ci ne put tenir à ce spectacle, et se convertit.

2e POINT.

COMMENT JÉSUS ASSOCIE S. JACQUES A SON TRIOMPHE.

Le disciple a bu au calice du Maître, il est juste qu'il participe aux gloires de son triomphe, selon ce que dit l'Apôtre: *si compatimur ut et conglorificemur.* D'abord ici-bas, tantôt mêlé aux autres Apôtres, tantôt pris à part, avec Pierre et Jean, il fut témoin des glorifications de Jésus, quand la voix du Père céleste se faisait entendre sur lui. Quand les multi-

tudes le bénissaient, au milieu de ses bienfaits, de ses miracles, l'acclamaient dans son triomphe, allaient au devant de lui, le chant sur les lèvres, les palmes à la main, S. Jacques avait part aux honneurs rendus à Jésus, et la gloire du Maître rejaillissait aussi sur le disciple. Mais ce n'est là qu'un surcroît, qu'un accessoire, c'est le centuple promis en cette vie, à ceux qui ont tout quitté pour suivre Jésus; au delà, c'est la vie éternelle. Et qui dira cette gloire? « Il y a, dit Notre-Seigneur, plusieurs demeures dans la maison de mon Père. (Joan., XIV, 2.) » Quelle est donc la place réservée à notre Apôtre? A quel degré de glorification est-il élevé dans la Patrie? Quand la mère de Jacques et de Jean demanda que ses deux fils fussent placés, l'un à la droite, l'autre à la gauche du Sauveur, Jésus avait répondu simplement « que cela était au pouvoir et à la volonté du Père céleste »; et la révélation des prééminences des élus dans le royaume des cieux se dérobe ainsi aux regards de l'homme, sous le voile impénétrable du mystère. Nous savons seulement par la sentence que Jésus ajoute à sa réponse « qu'on est grand, dans le ciel, en proportion qu'on se fait petit ici-bas; et qu'on est exalté à la mesure qu'on s'abaisse ». Or, d'après le rayonnement de gloire dont s'enveloppe la vie posthume de l'Apôtre, ne nous serait-il pas permis de conclure à l'éminence de la gloire dont il jouit dans la vie éternelle?... Le tombeau de S. Jacques, à Compostelle, est en effet consacré par la vénération des peuples; il est le but d'un pèlerinage universel, le rendez-vous général des affligés de l'âme et du corps. Sépulcre glorieux, il renferme non la mort, mais la vie; non la corruption, mais l'immortalité; non l'ignominie et l'horreur, mais le charme et la paix; tombeau sacré, de qui s'épanche

la vertu de guérir; autour de lui, se multiplient les témoignages de la reconnaissance générale: prières, larmes, cantiques, *ex-voto* sans nombre, présents des rois et des simples fidèles. Et cependant, encore une fois, la gloire que l'on rend à ces restes précieux de l'Apôtre que le tombeau renferme, n'est qu'un reflet de la gloire dont son âme jouit au ciel.

Affections.

O mon Jésus, comme vous savez condescendre, même dès ici-bas, aux vœux d'une mère! Combien, pour votre amour, faisant taire le cri de la nature, étouffant la voix du sang, combien de ces tendres mères, femmes vraiment fortes, se sont sevrées de tout ce qu'elles avaient de plus cher au monde et vous ont donné ces fils, ces filles, que vous appelez à votre suite, dans l'apostolat, dans la vie religieuse! Elles ont eu confiance en vous; elles ont espéré qu'avec vous, se réaliserait toute leur ambition maternelle, qui était le bonheur de leurs enfants; et vous n'avez pas trompé leur amour. Vous êtes allé au-delà des espérances, et des enfants, et des mères. Vous récompensez ces mères, par des consolations ineffables, gages du ciel, vous qui avez dit: « Un verre d'eau froide, donné à un pauvre, pour mon amour, aura sa récompense ». Et ces enfants, vous les récompensez par le centuple en biens spirituels de tout ce qu'ils ont quitté ici-bas, en attendant la vie éternelle.

Résolutions.

1° Savoir faire de temps à autre quelques sacrifices, pour l'amour de Jésus-Christ.

2° Renouveler à l'occasion, les promesses du baptême, du sacerdoce, ou de la vie religieuse.

Bouquet spirituel.

Calix meus inebrians, quam præclarus est! (Ps. XXII, 5.)
Qu'il est beau et enivrant le calice qui m'est échu.

(140) Ste ANNE, MÈRE DE LA TRÈS SAINTE VIERGE MARIE.

26 juillet.

Comment elle fut prévenue des grâces du Seigneur — comment elle y correspondit.

MÉDITATION.

Pour louer dignement Ste Anne, unissons-nous à la très sainte Vierge Marie, la suppliant de nous faire participer à ses sentiments de tendresse filiale. Félicitons cette mère, trois fois bienheureuse, d'avoir engendré Celle qui devait être la joie du monde entier en lui donnant le Désiré des nations. Considérons : 1° comment le Seigneur l'a prévenue de ses grâces ; 2° comment elle y a correspondu.

1er POINT.

COMMENT LE SEIGNEUR L'A PRÉVENUE DE SES GRACES.



EN dehors de ces grâces ordinaires, communes et actuelles qu'il accorde à toute créature humaine comme moyens d'atteindre sa fin dernière, le Seigneur dispensa à Ste Anne des grâces proportionnées à sa dignité future, et en rapport avec la mission qu'il devait lui confier ; grâces d'état, qui entrent dans l'économie des vocations exceptionnelles. Mère future de Celle qui seule parmi les créatures devait être conçue sans péché, et qui devait, sans cesser d'être vierge, concevoir et enfanter Celui-là même qui ôte les péchés du monde, elle dut recevoir des grâces peu communes, telles que les demandait une

telle élection. L'Esprit du Seigneur dut visiter ce Tabernacle, sanctifier spécialement ce sein qui devait engendrer l'Immaculée Conception. La fécondité de Ste Anne, bien qu'elle ait dépendu des lois communes de la nature, n'était pas en effet ordinaire, puisque l'épouse de S. Joachim, déjà avancée en âge, avait été stérile jusqu'à cette heure. Elle devait relever et tenir plus du ciel que de la terre, plus de la grâce et de la prière que de la volonté humaine. A cette source miraculeuse, Celle qui est pleine de grâce, devait puiser, non la mort, mais la vie. Ste Anne, ou *grâce très féconde*, nous donnerait ainsi par Marie, l'Auteur même de la grâce.

Je vous félicite donc, glorieuse Ste Anne. Tandis que toute créature gémit en entrant dans la vie, et renouvelle de génération en génération, cette plainte d'un fils d'Adam : « Voilà que j'ai été conçu dans l'iniquité et ma mère m'a enfanté dans le péché », seule, Marie, le miracle de Dieu, seule, Marie, votre auguste Fille, est conçue sans la tache originelle, et elle est née de votre sein toute belle et parfaite! Conception sans rivale, naissance sans égale, origine exceptionnelle, créature unique, plus pure que les cieux, Marie se présente au jour de cette vie passagère, et devant les splendeurs de la vie éternelle, avec ce cantique que seule elle peut chanter : « Seigneur, mon Dieu, vous m'avez accueillie, à cause de mon innocence, et pour toujours, vous m'avez confirmée en grâce à vos yeux. » (Ps. XL, 13.)

2e POINT.

COMMENT STE ANNE A CORRESPONDU AUX DESSEINS DE DIEU.

Ce n'est pas en vain qu'elle a porté ce nom, tout

de grâce. Par sa religion, par ses prières, par ses jeûnes, par sa patience persévérante, et par sa confiance inébranlable, elle a réalisé ce que ce nom signifie. Elle s'est disposée à la grâce, pour la faire fructifier en elle et pour la dispenser. Elle a coopéré aux desseins de Dieu, de sorte que sa fécondité presque miraculeuse est la récompense de ses mérites. Proportion gardée, de la mère on peut dire ce qu'on dit de la fille: Ste Anne est digne d'être félicitée pour avoir conçu et enfanté Marie, non pas tant par le choix divin, que par la sainteté de sa vie qui lui a mérité cet honneur, de même que la Vierge Marie elle-même est estimée plus heureuse d'avoir conçu le Verbe de Dieu par la foi, que de l'avoir produit selon la chair.

Un cantique de reconnaissance s'élève du cœur de Ste Anne, quand elle se voit favorisée d'une si grande grâce: et cette reconnaissance après le bienfait reçu fut d'autant plus vive que sa prière avait été plus ardente pour l'attirer. Semblable à cette autre femme forte, Anne, mère de Samuël, qui dans sa stérilité, ayant obtenu par ses larmes et par ses prières l'enfant désiré, entonna dans un chant inspiré, un merci solennel, l'Épouse de S. Joachim se livre à de saints transports de joie, en mettant au monde Celle-là même qui est la Cause de notre joie.

Non moins humble dans la possession d'une telle faveur, qu'elle avait été forte dans l'épreuve, elle pourra s'écrier avec David, le prophète royal: « Vous m'avez consolée, vous m'avez réjouie, ô mon Dieu, en proportion des tristesses qui m'avaient visitée et humiliée. » (Ps. XCIII, 19.)

Affections.

O sainte Anne, *grâce très féconde*, je vous félicite d'avoir

ainsi correspondu aux desseins de Dieu. La Vierge Marie, par laquelle nous sont venus tous les biens, est comme le résultat de votre fidélité à l'élection divine, et en même temps comme le fruit de vos vertus. Par l'excellence incomparable du fruit, il nous est permis de soupçonner combien devait être sainte la terre qui le germa; combien ardente et pure, la prière qui attira ainsi la rosée du ciel, et donna à un sol stérile de produire la plus belle fleur. O glorieuse Ste Anne, c'est dans la patience, comme dira plus tard, le Sauveur du monde au sujet de la bonne terre qui donne trente, cinquante, cent pour un, c'est dans la patience que vous avez attendu, espéré l'effet de vos prières. Hélas! mon âme n'est que trop stérile; elle ressemble parfois à une terre sans eau. Si du moins il y germe de saintes pensées, de bons désirs, des résolutions sincères, obtenez-moi de les réaliser; de porter du fruit à mon tour; obtenez-moi le don pratique de cette patience, qui suppose tant d'autres vertus, et qui fut elle-même votre vertu de prédilection.

Résolutions.

1° Honorer Ste Anne d'une manière spéciale.

2° Lui demander, au nom de Marie, son auguste et très sainte Fille, la grâce qui nous semble être, ou qui nous est la plus nécessaire.

Bouquet spirituel.

Grati estote (Colos., III, 15.)
Soyez reconnaissants.

(141) NOTRE-DAME-DES-ANGES.

2 août.

Comment l'Indulgence de la Portioncule porte la triple consécration de Jésus, de Marie, du Souverain Pontife — Comment elle est obtenue par S. François, en vue des pauvres pécheurs, comme fruit de son zèle.

MÉDITATION.

Transportons-nous en esprit au vénéré sanctuaire de *Sainte-Marie des Anges*, berceau de l'Ordre Séraphique, théâtre des faveurs les plus insignes et des plus hautes merveilles, rendez-vous du ciel et de la terre. Parmi les privilèges qui le rendent si recommandable, citons en premier lieu l'Indulgence dite de la *Portioncule*, le Grand Pardon dont nous allons nous entretenir. Considérons: 1° que cette indulgence porte la triple consécration de Jésus-Christ qui accorde, de Marie qui intercède, du Souverain Pontife qui ratifie; 2° qu'elle est obtenue par S. François, en vue des pauvres pécheurs, et de son zèle pour le salut des âmes.

1er POINT.

TRIPLE CONSÉCRATION DE L'INDULGENCE.



LLE est consacrée d'abord par Jésus-Christ, qui accorde cette indulgence et qui va même au devant des désirs de François: lui promettant de les réaliser, comme sans mesure. Car en lui accordant l'indulgence, il ajoute: « Ce que vous demandez est considérable; cependant, vous aurez plus encore. » Elle est

consacrée de plus par la très sainte Vierge Marie, qui intercède. Condescendant aux prières de François, qui implore cette intercession, elle se tourne vers son Fils : « O Dieu très haut et très puissant, lui dit-elle, j'entremets mon intercession auprès de votre Divinité, et je vous conjure humblement de vouloir bien vous montrer favorable à la demande de ce pauvre. » Elle est consacrée enfin par le Souverain Pontife qui la ratifie : « J'admets votre demande, avait dit Jésus à François ; mais allez trouver mon Vicaire à qui est donné le pouvoir de lier et de délier, sur la terre et dans le ciel. Vous lui demanderez, de ma part, cette Indulgence. » Admis en présence d'Honorius III, « Très Saint Père, lui dit François, j'ai restauré une église, dédiée à la bienheureuse Vierge Marie : je prie Votre Sainteté de daigner établir, en ce lieu, une Indulgence accessible à tous. — Ce que vous demandez là est considérable, interrompit le Souverain Pontife. — Aussi, n'est-ce pas en mon nom que je fais cette demande, reprit François, mais au nom de Jésus-Christ, qui m'a envoyé. » Sur ce, le Pape élevant la voix, dit par trois fois devant toute l'assemblée : « Il me plaît que vous ayez cette grâce. » Et comme François se retirait : « Mais où donc allez-vous, ô homme vraiment simple, dit le Pape ; quel titre emportez-vous de l'Indulgence ? — Très Saint Père, répondit François, votre parole me suffit. Si c'est l'œuvre de Dieu, lui-même la fera connaître. Je ne demande pas d'autre authentique : que la bienheureuse Vierge soit elle-même mon titre ; que le notaire soit Jésus-Christ ; que les Anges soient les témoins. »

L'indulgence était donc accordée avec l'auréole de sa triple consécration, ce qui lui donne comme un cachet nouveau et particulier, lui assigne un rang

d'honneur, lui mérite enfin un privilège que les Papes eux-mêmes ont toujours reconnu et respecté; ils n'ont jamais suspendu cette Indulgence, même en temps de Jubilé. En dehors de cette vénération toute spéciale que l'on donne à son origine, cette Indulgence a de plus ceci de particulier, qui constitue en quelque sorte sa valeur intrinsèque: c'est qu'au jour où elle est accordée, on peut la gagner *toties quoties*, c'est-à-dire autant de fois qu'on entre dans l'église à laquelle elle est attachée. Privilège insigne, accordé d'abord par Honorius III au sanctuaire de Sainte Marie des Anges, pour le jour que Notre-Seigneur lui-même avait fixé, à savoir: « des Vêpres du 1er août, au lendemain au soir », et qu'Innocent XII étendit plus tard, en faveur du dit sanctuaire, à tous les jours de l'année. Ainsi fut réalisée la parole de Jésus à François: « Ce que tu demandes est considérable; cependant tu obtiendras plus encore. » Enfin, les Souverains Pontifes Paul V, Grégoire XV et Urbain VIII, voulant faire bénéficier tous les fidèles de cette si importante faveur, étendirent l'Indulgence à toutes les églises de l'Ordre de Saint François.

Innocent XI la rendit applicable aux âmes du Purgatoire.

2e POINT.

COMMENT CETTE INDULGENCE EST ACCORDÉE A FRANÇOIS, EN VUE DES PAUVRES PÉCHEURS ET DE SON ZÈLE POUR LE SALUT DES AMES.

Telle est en effet sa raison d'être, dans sa demande et dans sa concession, et c'est ce qui ressort claire-

ment du dialogue mystérieux tenu entre Jésus et François, dans le sanctuaire de *Sainte-Marie des Anges:* « François, disait Jésus, votre sollicitude pour les âmes est grande. Je vous permets donc de me demander quelques grâces selon vos désirs. — Seigneur Jésus-Christ, répondait François, je vous supplie, moi homme chétif et pécheur, de daigner m'accorder cette grâce que tous ceux qui, venant en ce lieu et entrant dans cette église après avoir confessé à un prêtre leurs péchés, obtiennent sans réserve le pardon et l'indulgence. » C'est ce qui résulte encore, et non moins clairement, de l'entretien de François avec le Pape Honorius: « Dites-moi, demandait le Pape, de combien d'années voulez-vous cette Indulgence? — Bienheureux Père et Seigneur, répondait François, qu'il plaise à Votre Sainteté de me donner, non pas tant des années que des âmes. — Mais qu'entendez-vous par ces âmes? — Je voudrais qu'il plût à Votre Sainteté d'accorder à quiconque viendra dans la dite église, contrit, confessé et absous validement, d'être délivré de la peine due à ses péchés, et cela depuis le jour de son baptême. »

Lorsqu'enfin eut lieu la solennelle promulgation de l'Indulgence, faite par cinq Évêques, à *Sainte-Marie des Anges*, au nom du Pape, et devant une foule immense, François, rayonnant de bonheur, expliqua lui-même la raison d'un si grand privilège. Dans un écrit qu'il tenait à la main, on lisait ces mots: « Je voudrais vous faire aller tous en Paradis. »

Ainsi donc l'Indulgence si fameuse de la Portioncule est comme le fruit de l'amour et du zèle de François pour les âmes. « Rien n'est préférable au salut des âmes, » disait-il souvent à ses disciples. C'est le salut des âmes, qu'il plaidait, lorsque abîmé devant son Crucifix, dans l'amertume de son cœur, il san-

glotait, inconsolable à la pensée des péchés du monde et de la Passion du divin Maître: le cri de Jésus, mourant sur la Croix, exprimant dans une suprême angoisse de douleur et d'amour, la soif qu'il avait des âmes, laissait dans son cœur comme un lugubre et interminable retentissement. Pour ces âmes et pour chacune d'elles volontiers il eût donné sa vie; il oublie ses propres souffrances pour ne songer qu'à leur conversion; il brave toutes les fatigues et surmonte tous les obstacles quand il s'agit de leur salut: il ne pense pas aux intérêts de son Ordre, à la gloire de sa Famille; il s'oublie lui-même; c'est aux âmes qu'il pense, quand Jésus lui dit: « François, demandez-moi ce que vous voudrez. »

Affections.

Glorieux Père Saint François, obtenez-nous la contrition parfaite de nos péchés et le dégagement absolu de toute attache, de toute affection volontaire au péché véniel, afin que nous puissions gagner l'Indulgence plénière dans toute son étendue, et la multiplier, ensuite, autant de fois que cela nous sera possible en faveur des âmes du purgatoire. Nous reconnaîtrons ainsi la faveur inappréciable et l'honneur incomparable que Jésus-Christ vous a faits. Nous rendrons ainsi hommage à l'intercession de Celle que vous avez invoquée, et que nous aimons à saluer comme la Dame et Souveraine des Anges. Enfin nous entrerons ainsi dans les intentions et dans l'esprit de l'Église qui, par ses Souverains Pontifes, a ouvert si larges et si abondants ses trésors pour enrichir les fidèles.

Résolutions.

1° Conserver durant les visites ces dispositions intérieures: contrition, détachement de toute affection volontaire au péché véniel.

2° Remplir les conditions requises : confession, communion ; prières aux intentions de l'Église, à chaque visite.

Bouquet spirituel.

Ave Domina Angelorum (Ex. Liturg.).
Salut, ô Souveraine des Anges.

---

(142) S. LAURENT, DIACRE ET MARTYR.

10 août.

Son désir de mourir pour Jésus-Christ — sa constance durant son martyre.

MÉDITATION.

Adorons N.-S. Jésus-Christ continuant ses victoires sur le monde par ses martyrs qui sont ses témoins, ainsi qu'il l'annonçait lui-même à ses disciples : « Vous me rendrez témoignage à Jérusalem et dans toutes les contrées du monde ». Dans cette immortelle et innombrable phalange, S. Laurent se présente l'un des premiers à notre admiration. Félicitons-le de son triomphe et considérons combien fut grand son amour pour Jésus-Christ : 1° par son vif désir de mourir pour lui ; 2° par la constance avec laquelle il endura son martyre.

1er POINT.

SON VIF DÉSIR DU MARTYRE.



DÈS que le lévite S. Laurent eut appris que le Pontife S. Sixte, auquel il s'était attaché avec une tendresse toute filiale, avait été arrêté et condamné à mort pour la foi et qu'il était conduit au supplice, il courut au devant de lui : « Où donc allez-vous, s'écria-t-il, où donc allez-vous, ô mon Père, sans votre fils ? Pontife du Seigneur où donc allez-vous sans votre ministre ? Jamais jusqu'à ce jour vous n'aviez offert de sacrifice sans que votre diacre vous assiste.

En quoi donc puis-je avoir déplu à votre paternité? Ne suis-je pas à vos yeux ce que je dois être?... Et dans ce cas comment me serais-je rendu indigne de remplir mes fonctions sacrées, quand vous m'avez confié la dispensation du Sang de Jésus-Christ? Pourquoi donc m'abandonnez-vous aujourd'hui?... » C'est ainsi que le saint diacre Laurent exprime par la peine si vive d'être séparé de S. Sixte, le désir non moins vif d'être associé à son martyre.

« Ensemble nous avons offert chaque jour le sacrifice de l'autel, l'auguste victime Jésus-Christ, ensemble pour Jésus-Christ nous devons être sacrifiés sur l'autel; nos prières, nos vœux, nos souffrances, nos joies, nos travaux nous les avons partagés; nos intérêts étaient les mêmes, nous devons mêler notre sang pour la même cause. Je ne souffrirai pas que vous soyez seul à témoigner et pour l'Évangile que je prêche moi-même, et pour la doctrine de Jésus-Christ que je professe également. Jeune, robuste et fort, je ne veux pas me dérober et me soustraire au supplice quand un père vénérable affronte si vaillamment la mort. Ensemble nous avons vécu; ensemble nous devons mourir. »

Langage éloquent, persuasif, qui révèle ainsi la véhémence de son désir. Le saint Lévite ne se console, en effet, qu'à la promesse qui lui est faite par S. Sixte que bientôt le fils rejoindra le père: « Je ne t'abandonne pas, lui dit-il; non, je ne te délaisse pas. Pour la foi du Christ tu dois bientôt soutenir de rudes combats. Pour moi, vieillard que je suis, l'épreuve sera légère et de courte durée, pour toi, jeune homme, une victoire plus éclatante t'est réservée sur le tyran. Dans trois jours le lévite suivra le pontife du Seigneur. » Quels transports de joie à cette révélation! Pour le futur martyr les honneurs,

les richesses, les plaisirs d'ici-bas ne sont rien auprès de cette palme qui lui est annoncée et qu'il salue déjà. En attendant, pour les soustraire à la rapacité du tyran sacrilège, il distribue aux pauvres les biens de l'Église dont il a l'administration, et se fait ainsi de ces amis de Dieu autant d'avocats et d'intercesseurs pour l'heure des grands combats qui va sonner.

2e POINT.

CONSTANCE DE S. LAURENT DANS LE MARTYRE.

Cette constance, l'Église nous la révèle et la résume dans cette parole qu'elle met sur les lèvres du saint martyr: « Seigneur, vous m'avez éprouvé au feu et l'iniquité ne s'est pas trouvée en moi: *igne me examinasti et non est inventa in me iniquitas.* » Le Confesseur du Christ est étendu et attaché sur un gril pour y être consumé vivant par un feu lent et gradué dont l'action est ménagée avec toute l'intelligence que l'on suppose dans un tyran dont le double but est d'amener le patient à l'apostasie par la sage et longue durée du supplice et d'assouvir en même temps son instinct de vengeance personnelle pour avoir été frustré dans l'espoir du gain qu'il attendait. L'idée seule qu'on peut se faire de cette épreuve du feu saisit l'imagination d'horreur. S. Laurent la soutient. Entendons-le s'écrier s'adressant au tyran: « Je ne crains pas tes supplices; l'ombre de la mort n'a pour moi rien d'obscur; elle a l'éclat d'un jour splendide. » Et, tandis que sur le brasier, devenu incandescent, le sang bouillonne, la chair frémit, éclate et ruisselle, « C'est assez cuit de ce côté,

ajoute-t-il, tourne maintenant, et mange. » Quel courage! quel héroïsme! quelle grandeur d'âme!

Oh! bien plus ardentes devaient être les flammes de son amour, de ce feu céleste qui embrasait son cœur pour triompher ainsi de la violence du feu matériel qui pénétrait tout son corps. Ce spectacle met hors de lui le tyran et sa rage ne connut plus de bornes lorsqu'il vit la dernière ressource d'une vengeance qu'il eût voulu assouvir encore et prolonger toujours lui échapper avec le dernier soupir de la victime. A sa propre défaite a tourné cette lutte atroce qu'il a ainsi engagée contre l'héroïque martyr; et le triomphe de cette âme lévitique s'est accru de son humiliation à lui; sa fureur à multiplier les tourments n'a fait que multiplier les mérites de son heureux vainqueur. Il lui a ordonné de livrer les biens de l'Église et le lévite a refusé; de renoncer à Jésus-Christ et le saint confesseur n'a pas voulu. Il lui a défendu de mourir ainsi à la fleur de l'âge, au printemps et dans les charmes de sa vie et le jeune homme a refusé de vivre; il lui a imposé de mourir au milieu des plus épouvantables supplices et il n'a fait qu'exaucer les vœux du martyr, en le faisant passer de la mort d'ici-bas à l'éternité glorieuse. Et c'est ainsi que dans son corps et dans son âme, dans sa volonté et dans ses actes, dans sa vie et dans sa mort, S. Laurent a rendu devant Dieu et devant les hommes le plus magnifique témoignage de fidélité et d'amour à Jésus-Christ. *Igne me examinasti et non est inventa in me iniquitas.*

Affections.

Pour votre amour, ô Jésus, S. Laurent va jusqu'à mépriser sa propre vie, jusqu'à vous la sacrifier, joyeuse victime, dans les horribles tourments du feu. Et moi qu'ai-je

fait pour vous plaire, ou pour ne pas vous déplaire; qu'ai-je évité ou souffert? Je n'ai pas encore résisté jusqu'au sang à mes passions et je ne sens que trop ma lâcheté quand je dois me combattre. Vous avez dit pourtant que celui-là doit porter la croix de tous les jours et se renoncer lui-même qui veut être votre disciple. Seul votre amour peut réaliser en moi ce qui répugne tant à la nature: mourir à moi-même; seul votre amour peut me faire mourir à ma propre vie pour me faire vivre en vous. Que je vous aime donc, ô Jésus, de cet amour qui est fort comme la mort: c'est la grâce que j'implore de vous par l'intercession et par les mérites de votre bien-aimé lévite S. Laurent.

Résolutions.

1° Honorer S. Laurent d'une manière spéciale en ce jour de sa fête.

2° Opposer, en esprit et par la pensée, au feu des passions et de la concupiscence, pour rester fidèles à J.-C., l'impression du feu matériel qui fut le supplice de S. Laurent.

Bouquet spirituel.

Igne me examinasti et non est inventa in me iniquitas (Ps. XVI, 3.)

Vous m'avez éprouvé au feu et vous n'avez pas trouvé en moi l'iniquité.

(143) L'ASSOMPTION DE LA TRÈS SAINTE VIERGE MARIE [1].

15 août.

Mort précieuse — Résurrection bienheureuse — Assomption glorieuse.

MÉDITATION.

Contemplons le chef-d'œuvre vivant des mains divines, réalisant et consommant ici-bas sa perfection jusqu'à ses degrés les plus sublimes, la Vierge Marie, achevant sa mission dans cette vallée de larmes, et à son tour appelée de l'exil aux joies de la patrie. Considérons : 1° sa mort précieuse ; 2° sa résurrection bienheureuse ; 3° son assomption glorieuse.

1er POINT.

SA MORT INCOMPARABLEMENT PRÉCIEUSE.



LA mort étant la conséquence et le salaire du péché, Marie était hors de ses atteintes, comme exempte de la tache originelle, de tout péché actuel, de l'imperfection, même la plus légère, qui eût pu exiger une pénitence ou une satisfaction quelconque. Avec bien plus de raison que le grand roi Assuérus à Esther, le Seigneur pouvait dire à celle qu'il avait élevée éminemment au-dessus de la race humaine par ce privilège unique et incomparable : « Cette loi n'est pas faite pour vous. » C'est pourquoi, la mort de

1 Voir introduction liturgique [196].

cette très pure et très innocente créature ne fut pas un châtiment, mais une conformité de plus à la vie et à la mort de Jésus-Christ. Elle ne fut pas le résultat d'une faiblesse ou d'une infirmité corporelle, car la nature qui partout accuse des défaillances, se conserva dans la Vierge Marie dans son premier état d'intégrité parfaite avec la fleur virginale et la gloire première qu'elle avait au sortir des mains de Dieu; mais cette mort fut douce, paisible, comme le sommeil d'un enfant: une extase d'amour dégagea sans secousse et dans un invincible ravissement, cette âme immaculée de son enveloppe mortelle: le déclin de son existence fut aussi beau que son aurore; le dernier mouvement de sa vie aussi parfait que le premier battement de son cœur; et si le Psalmiste appelle bienheureuse la mort des justes, si le Saint-Esprit déclare bienheureux ceux qui meurent dans le Seigneur, pour son amour ou dans son amour, oh! combien plus précieuse la mort de celle qui meurt d'amour pour Dieu!

2e POINT.

SA MERVEILLEUSE RÉSURRECTION.

La Mère très chaste, très pure et immaculée ne devait pas subir les conséquences de la mort, par la raison très simple que ce que David avait prophétisé du Fils s'appliquait par convenance à la Mère: « Vous ne souffrirez pas, Seigneur, que ce qui est Saint voie la corruption du tombeau: *non dabis Sanctum tuum videre corruptionem* (Ps. XV, 10.) » Ce qui est saint, pur, sans tache, immaculé, c'est bien le Corps de Jésus-Christ, déposé dans le tombeau;

c'est bien cette Humanité qui resta toujours unie, même après la séparation de l'âme et du corps, à la nature divine; c'est bien cette chair rédemptrice, qui communique elle-même la vie et la sainteté. Mais cette humanité, mais ce corps, mais cette chair viennent du sang de Marie, leur source immaculée, et tirent de la substance de Marie, les éléments de leur première formation. Jésus vécut de la vie de Marie, durant les neuf mois qu'il habita son sein virginal: sa chair est la chair de Marie: *de Marie toute seule.* Bien d'autres raisons de la plus haute convenance sont apportées, en particulier par S. Bernardin de Sienne. Disons seulement que le Fils de Marie devait à une telle mère l'honneur de la préserver de la corruption du tombeau, ayant honoré de cette même faveur un grand nombre de Saints, qui ne sont que ses serviteurs et ses amis. Telle est enfin la croyance universelle de l'Église, confirmée par les témoignages les plus éclatants, consacrée par une fête spéciale. Marie ressuscita le troisième jour après sa mort. Son âme immaculée et glorifiée se réunit à son corps, ranima cette chair sacrée, dont le seul attouchement avait fait germer des fleurs dans le sépulcre. La Mère de Jésus revêtit sa robe d'immortalité, reprit cette enveloppe virginale que les hommes avaient vue sur la terre, et que la vie et la mort avaient laissée dans leur parfaite intégrité.

3e POINT.

L'ASSOMPTION GLORIEUSE DE MARIE.

Le plus beau, le plus magnifique des triomphes devait suivre et couronner la résurrection de Marie.

Le sépulcre, où son Corps virginal avait reposé apparaissait vide aux regards des Apôtres, qui sur les instances de S. Thomas, absent à la mort de la T. Ste Vierge, étaient revenus saluer une dernière fois et vénérer sa dépouille mortelle, tandis que dans le ciel une allégresse encore inconnue éclatait parmi les Anges et parmi les Saints. Portée par les Esprits célestes, Marie, arche trois fois sainte, faisait son entrée dans la gloire. Escortée, acclamée, applaudie par tout le peuple des Élus, elle allait prendre possession de son trône, et l'auguste Trinité posait sur son front le diadème d'une royauté universelle. Qui dira les splendeurs de cette Fête?

Le bonheur de Dieu, proportionné à chaque âme, suffit pour rendre cette âme heureuse à jamais, serait-elle la dernière parmi les élus. En entrant dans la joie de son Maître, elle se trouve comme submergée et perdue; la part de Marie, c'est la totalité, c'est l'universalité, c'est la somme de cette félicité, distribuée individuellement aux saints et aux anges, selon le mérite de chacun. Tous les fleuves se jettent dans la mer, ainsi Marie concentre, dit S. Bonaventure, les joies et les gloires de toutes les saintetés. Elle est une hiérarchie à part; elle s'élève au-dessus du ciel, et ne voit que le Créateur au-dessus d'elle.

Affections.

Je vous salue, ô Marie, ô ma Reine et ma Souveraine, incomparablement riche de tous les biens de la nature, de la grâce et de la gloire. Je vous loue, je vous admire, je vous chante, je vous bénis: mais je vous implore aussi comme ma mère: mère, d'autant plus compatissante, que vos richesses sont sans mesure, et que mes misères sont sans nombre. Voyez et comparez, ô Mère et Reine de la miséricorde. Vous êtes dans le ciel, et moi sur la terre;

vous, dans la Patrie, moi, dans l'exil; vous, dans la joie sans mélange, moi, dans les larmes; vous, sur un trône, moi dans la poussière; vous dans le rassasiement de tout bien, moi dans la pauvreté; vous dans le calme de l'éternité bienheureuse, moi dans l'agitation du siècle; vous, dans le repos de la victoire, moi, dans l'incertitude des combats; vous, dans la vie, moi, dans les ombres de la mort; vous, dans la gloire, moi, dans les humiliations du péché. De grâce, abaissez sur moi un de ces regards pleins de miséricorde, qui apportent l'espérance, le calme, la force, la lumière et la joie. Du fond de cette vallée de larmes, que mes soupirs montent vers vous, mêlés aux louanges que je vous adresse. Veillez sur moi, conduisez-moi, pauvre pécheur que je suis: je vous appartiens cependant, et vous êtes mon refuge: ne l'oubliez pas, surtout quand viendra l'heure de ma mort; apaisez en ma faveur, le juste Juge qui est votre Fils: intercédez pour moi: que j'aille enfin à vous, ô ma Mère, dans cette Patrie où le bonheur d'être à vous ne finira jamais.

Résolutions.

1° Demander, tous les jours, à Marie la grâce d'une sainte mort.

2° Se renouveler dans une dévotion fervente à Marie.

Bouquet spirituel.

Monstra te esse Matrem (Ex hym. liturg.).

Montrez-vous notre Mère.

(144) LE DIMANCHE DANS L'OCTAVE DE L'ASSOMPTION.

S. Joachim, père de la très sainte Vierge.

Son puissant crédit : sa bonté paternelle.

MÉDITATION.

Adorons la Sagesse divine, dans le choix qu'elle fait de S. Joachim, pour être l'Epoux de Ste Anne et le Père de la très sainte Vierge Marie : deux titres qui le recommandent à notre profonde vénération, et qui doivent nous remplir de la plus douce confiance dans son pouvoir et dans sa protection toute paternelle. Considérons : 1° le puissant crédit de S. Joachim ; 2° sa bonté non moins grande.

1er POINT.

LE PUISSANT CRÉDIT DE S. JOACHIM.



Le Seigneur mesurant et accordant ses dons et ses grâces selon la mission à laquelle une créature humaine est appelée, nous devons en conclure que vraiment grand est le crédit de S. Joachim : et cela au double point de vue de son mérite personnel et de la dignité à laquelle il est élu. Cette dignité consiste en ce qu'étant l'époux de Ste Anne, il est le Père de la très sainte Vierge Marie ; son mérite, en ce que par ses vertus il s'est rendu digne d'une telle élection. Son crédit est comme le résultat naturel et de cette dignité et de ce mérite.

Il fut jugé digne par le S. Esprit d'être l'Epoux

de Ste Anne. Celle-ci est la figure biblique la plus rapprochée du Sauveur. Elle semble résumer les gloires et les prérogatives des illustres matrones que nous saluons dans les pages sacrées; elle en eut les vertus. Dans l'ensemble et dans les détails, elle réalise et personnifie, en quelque sorte, le portrait que nous a laissé Salomon de la *femme forte*. C'est pourquoi, son époux mit toute sa confiance en elle: *confidit in ea cor viri sui.* A cause d'elle il fut honoré lui-même, dans les assemblées du peuple, et il siégea parmi les grands. Personnellement, il fut l'un de ces hommes que l'Esprit-Saint recommande à notre vénération et à nos louanges; le dernier de ces Patriarches qui sont nos pères dans la foi. Comme eux il fut doué d'une grande vertu, et parmi ses contemporains sa prudence était en honneur. Comme eux, il eut l'amour et le culte du beau, et le spectacle de la campagne lui donnait sans cesse l'occasion de bénir, de chanter le Créateur dans ses œuvres. Sa piété ne se démentit jamais. Prélevant sur ses biens les prémices des fruits et des troupeaux, il les offrait régulièrement au Seigneur dans son Temple: le pauvre ne frappa jamais en vain à la porte de sa demeure.

L'épreuve, cependant, vint tenter cet homme juste. Anne était stérile et déjà avancée en âge. La stérilité étant une sorte d'opprobre en Israël, cette humiliation retombait sur lui; jusque-là, qu'un jour, d'après la tradition, il fut chassé honteusement du Temple et son offrande repoussée avec dédain. Mais il fut constant dans la prière; il espéra contre toute espérance, et il se vit enfin exaucé; le Seigneur l'exalta d'autant plus qu'il avait été humilié, le réjouit d'autant plus qu'il avait été affligé; il lui jura de perpétuer, dans la postérité, sa gloire; il le rem-

plit des bénédictions de tous les peuples, en lui donnant d'être le père de la très sainte Vierge Marie; de Celle qui, devant être elle-même la Mère du Messie promis au monde, est invoquée à genoux dans le ciel et sur la terre, et que toutes les générations appelleront bienheureuse. Désormais on ne chantera plus, on n'invoquera plus Marie, Mère de Dieu, sans penser à Marie, fille de S. Joachim, et les honneurs rendus à la Fille couronneront d'une gloire unique le front de l'auguste Patriarche, son Père.

2e POINT.

LA BONTÉ DANS S. JOACHIM.

Tant qu'on voudra, qu'on admire dans la très sainte Vierge Marie le chef-d'œuvre divin; qu'on proclame en elle, avec stupeur, le miracle d'une Vierge Mère; avec plus d'étonnement encore, qu'on exalte en elle la Mère d'un Dieu; qu'on s'extasie devant sa sainteté immaculée, qui surpasse incomparablement celle des anges et des hommes; qu'on célèbre tour à tour sa sagesse, sa beauté, sa puissance, sa grandeur, ses dons, ses privilèges, ses prérogatives, à la bonne heure: elle est tout cela, elle tient tout cela de la Trinité Sainte; tout cela entre, comme grâce d'état, dans l'économie des desseins de Dieu, en faveur de Celle qui était appelée à la dignité la plus éminente qui fût jamais; tout cela est comme la raison d'être d'une telle vocation, ou comme son explication et son résultat..., et tout cela est admirable. Mais qu'il nous soit donné de saluer, de bénir, dans la Mère du Créateur, ce qu'elle a, ce

qu'elle est, comme créature; ce qui est comme son être et qu'elle a reçu de la chair et du sang; ce qui la rapproche tant de nous. Qu'il nous soit permis de saluer, dans la fille de S. Joachim, cette bonté, qui lui est personnelle, et que nous connaissons par la plus douce des expériences.

Vous êtes toute bonne, ô Marie, singulièrement bonne, exceptionnellement bonne. Au service de cette bonté, qui constitue le fond de votre nature, vous avez mis, comme Mère de Dieu, ce pouvoir qui la rend incomparablement miséricordieuse.

Nous pouvons donc ramener à l'honneur de votre Père bien-aimé, toutes les louanges, toutes les actions de grâces que vous recevez de la part des générations, qui remplies de vos biens, ne cessent de vous proclamer bienheureuse. Après le Dieu si bon qui vous créa dans sa charité, c'est S. Joachim dont vous êtes la Fille qui vous donna d'être selon la nature et si bonne et si miséricordieuse, ô Mère de la miséricorde divine! Il sera dit toujours que vous tenez de votre auguste Père son héritage de bonté.

L'arbre qui de sa nature est bon porte de bons fruits; et c'est à ses fruits qu'on le reconnaît. Vous êtes ce fruit délicieux, ô Marie, et c'est par vous que je reconnais combien bon doit être l'arbre qui vous a porté. De cet arbre, le Psalmiste a dit: « qu'il s'élève comme le palmier devant le Seigneur; que, planté sur le bord des eaux, il s'étend et s'épanouit dans toute sa grâce, qu'il ne laisse jamais tomber sa feuille, et qu'il donne son fruit à la saison voulue. »

Affections.

Comment n'aurais-je pas confiance au Père de Celle qui est si puissante et si bonne? De celle qu'on n'invoque

jamais en vain! D'ailleurs tarderait-elle à m'exaucer, je n'aurais qu'à redire, qu'à faire entendre à son oreille, ce nom bien aimé de Joachim qu'elle a prononcé elle-même tant de fois; qu'elle a redit avec ce sentiment si intime de vénération que porte à un tel père, la fille la plus aimante et la plus aimée. A ce nom, que pourrait-elle me refuser? Voudrait-elle me mettre à l'épreuve?... C'est à vous-même, ô S. Joachim, que j'aurais alors recours: je ferais appel à votre crédit; je vous prierais d'être mon avocat, et d'intercéder pour moi auprès de la Souveraine du ciel et de la terre. Je dirais au père de prier sa fille, cette Fille à qui Dieu fut soumis, et mon langage dont la confiance expliquerait et autoriserait la hardiesse, serait, j'en suis sûr, compris et entendu. Du moins, je veux persévérer, toute ma vie, dans cette confiance, et j'espère rendre mon dernier soupir dans ce saint abandon.

Résolutions.

1° Reconnaître et invoquer spécialement en ce jour de sa fête le crédit de S. Joachim.

2° Par la vénération respectueuse rendue au Père, honorer la Fille elle-même, la très sainte Vierge Marie.

Bouquet spirituel.

Sic honorabitur quemcumque voluerit rex honorare (Esth., VI, 9.)

Ainsi sera honoré, celui que le roi aura voulu honorer.

(145) LE DIMANCHE APRÈS L'OCTAVE DE L'ASSOMPTION.

Le Cœur immaculé de Marie.

Ses vertus d'humilité, de modestie, de charité, dans ses rapports avec Dieu, avec les anges, avec le prochain.

MÉDITATION.

Adorons N.-S. Jésus-Christ qui seul s'est réservé l'entière expérience de l'amour qu'il y a dans le Cœur de Marie; la connaissance consommée des richesses, des vertus, des mérites, des dons qui sont dans ce Trésor; la science de la pureté qui brille dans ce Sanctuaire; l'investigation de la hauteur, de l'étendue, de la profondeur des grâces qui sont dans cet abîme. Remercions-le pour ce chef-d'œuvre de sa puissance, de sa sagesse, de son amour. Pour nous, dans notre incapacité de connaître ce mystère, sinon par ce qu'il a plu au Seigneur de nous en révéler dans les paroles de la Ste Vierge consignées dans le saint Evangile, nous pouvons, et nous allons considérer trois vertus principales que ce Cœur nous révèle et nous manifeste: 1° son humilité, dans ses rapports avec Dieu; 2° sa modestie, dans ses rapports avec les anges; 3° sa charité, dans ses rapports avec le prochain.

1er POINT.

HUMILITÉ DU CŒUR DE MARIE, DANS SES RAPPORTS AVEC DIEU.



A L'HEURE même de l'Incarnation, tandis qu'elle est admise au conseil de la Trinité Sainte, pour ratifier et consacrer, par son consentement, le décret divin, Marie se place vis-à-vis de Dieu dans des sen-

timents d'humilité qui lui font dire : « Voici la servante du Seigneur », et qui expriment, non pas tant sa disposition actuelle, que son état d'âme habituel. Elle est soumise en tout à ce bon plaisir de Dieu, en qui elle vit plus qu'en elle-même ; à qui elle est si intimement unie, et de qui néanmoins elle veut dépendre absolument, totalement, universellement. Toujours elle restera sa servante : *ecce ancilla*, même quand l'amour, la sollicitude et les devoirs de la mère sembleront lui permettre de prendre le ton de l'autorité. « Mon Fils, dit-elle à Jésus, pourquoi donc avez-vous agi ainsi à notre égard ? » C'était lorsqu'après trois jours d'angoisses mortelles et de recherches infructueuses, Marie retrouvait l'Enfant-Dieu dans le Temple, assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant : « Mon Fils, pourquoi donc avez-vous agi ainsi à notre égard ? Voilà que votre père et moi nous vous cherchions, tout affligés. » C'est le cœur qui s'épanche ici. Il est bien permis à une mère d'exprimer ainsi sa tristesse et son amour ; dans ce pourquoi elle ne cherche pas, elle ne veut pas même savoir le secret d'une telle conduite : mais il peut ainsi s'interpréter : « O mon Fils, si vous saviez l'affliction dans laquelle j'étais, en vous cherchant !... » Ou bien encore : « Jugez de l'amour que j'ai pour vous, par la désolation dans laquelle j'étais de ne pas vous trouver ! »

Mais voici que la mère rentre dans son rôle de servante, dès que Jésus répond : « Pourquoi me cherchiez-vous ? Ne saviez-vous pas que je dois être à ce qui regarde le service de mon Père ? » Le Fils de Marie est ici le Fils de Dieu. Il parle ; et Marie, dans son humilité, se tait, se confond, adore. Elle ne comprit pas, nous dit le Saint Évangile, peut-être dans la surprise, dans l'émotion d'une joie si soudaine.

Mais elle recueillera ces paroles dans son Cœur pour les méditer en silence.

2e POINT.

MODESTIE DE MARIE DANS SES RAPPORTS AVEC LES ANGES.

Saluée pleine de grâce par le messager céleste, l'archange Gabriel, « Marie se trouble et se demande d'où lui venait ce salut. » Bien différente d'Ève qui, dans sa curiosité malheureuse, se livre elle-même aux ruses du serpent, et multiplie ses questions, la Vierge prudente réfléchit et attend. Voyant son trouble: « Ne craignez point, Marie, reprend le céleste Ambassadeur, car vous avez trouvé grâce devant Dieu; voici que vous concevrez dans votre sein, et que vous mettrez au monde un Fils à qui vous donnerez le nom de Jésus. Il sera grand et on l'appellera le Fils du Très-Haut. Le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père; il régnera sur la maison de Jacob, et son règne n'aura point de fin. » Le signalement du Messie, promis au monde, du Sauveur attendu par tous les siècles, se révèle ainsi dans les paroles de l'Archange, proposant au consentement de la Vierge le décret de l'Incarnation. Mais à son tour Marie soumet ses doutes, expose les difficultés et les obstacles qui s'opposent à son acquiescement. « Comment, répond-elle, pourrait s'accomplir ce que vous me proposez; car je ne connais point d'homme? *Quomodo fiet istud quoniam virum non cognosco?* (Luc, I, 34.) » Son amour pour la virginité se trahit dans ce peu de mots, qui révèlent bien moins ses sentiments et ses dispositions actuelles

que sa condition de vierge, profession qui embrasse comme état de vie le passé, le présent et l'avenir de son existence. Gabriel et Marie, l'ange vierge par nature et la créature vierge par la volonté, traitent ainsi du mystère de l'Incarnation...

La modestie de la Fille de Juda fut digne de l'admiration du ciel, comme elle sera toujours l'admiration du monde.

3e POINT.

CHARITÉ DE MARIE DANS SES RAPPORTS AVEC LE PROCHAIN.

La visite qu'elle fait après l'Incarnation du Verbe, à sa cousine Ste Élisabeth, n'a ni d'autre but ni d'autre mobile que la charité. Comme fruits de cette charité, voilà que Jean-Baptiste est sanctifié, Élisabeth remplie de l'Esprit de Dieu, Zacharie délivré de son infirmité; il recouvre la parole. Mère de l'Auteur de la grâce, elle apporte la grâce, préludant à son rôle de Médiatrice; et par son *Magnificat* qui donne à Dieu tout honneur et toute gloire, elle nous apprend à renvoyer à l'Auteur de tout don parfait les louanges et les félicitations qu'on pourrait nous adresser.

Aux noces de Cana, le premier miracle que Jésus opère publiquement bien que son heure ne fût pas encore arrivée, est aussi le fruit de la charité de Marie. « Ils n'ont point de vin, » dit-elle à Jésus. Parole bien simple, bien confiante, humble prière, mais combien ardente de charité et de compassion! Aussi se sent-elle à l'instant même exaucée. S'adressant aux serviteurs: « Faites, dit-elle, tout ce qu'Il vous dira. » Nous savons la suite. Admirons

encore une fois cette charité prévenante, discrète, miséricordieuse, désintéressée, pleine de condescendance, qui veille à ce que le prochain reçoive tout bien, et soit préservé de toute peine et de toute confusion.

Affections.

O douce, ô clémente, ô compatissante Vierge Marie, avec votre Cœur, ce même Cœur tout consumé d'amour pour Jésus votre Dieu et votre Fils, daignez aimer aussi votre serviteur qui vous prie. Dans Jésus, sans doute, vous aimez les perfections infinies d'un Dieu, les amabilités pleines de grâces d'un Fils. Hélas! je n'ai rien, en moi, qui puisse attirer et reposer vos regards: je ne suis que misère. Aussi sont-ce vos regards de pitié, de miséricorde, de compassion que j'appelle, que j'implore. Versez donc, de votre Cœur, de ce trésor incomparablement riche, dans mon cœur si pauvre et si vide, quelques-unes de vos grâces, de vos faveurs: rendez-moi doux et humble, chaste et pur, compatissant et charitable, afin que je sois moins indigne de vous aimer et d'être aimé de vous.

Résolutions.

1° Confier toutes les peines de notre cœur au Cœur immaculé de Marie.

2° Travailler à la pratique de l'humilité, de la modestie, de la charité, dans les sentiments, dans les paroles, dans les œuvres.

Bouquet spirituel.

Doux Cœur de Marie, soyez mon salut.

(300 jours d'ind.)

(146) S. BARTHÉLEMY, APOTRE.

24 août.

L'estime qu'il a faite de l'Évangile, par ses paroles — par le témoignage de son sang.

MÉDITATION.

Adorons N.-S. Jésus-Christ, se choisissant, dans S. Barthélemy, un Apôtre dont les prédications et le martyre sont pour nous comme un double enseignement. Considérons l'estime qu'il a faite de la doctrine évangélique : 1° par ses propres paroles ; 2° par le témoignage de son sang.

1er POINT.

L'ESTIME QU'IL A FAITE ET QUE NOUS DEVONS FAIRE DE LA DOCTRINE ÉVANGÉLIQUE, SIGNIFIÉE PAR SES PROPRES PAROLES.



APRÈS l'Ascension du Sauveur, S. Barthélemy emporta avec lui dans les différentes contrées de l'Asie, qui furent le théâtre de son Apostolat, l'Évangile de Jésus-Christ selon S. Mathieu. Au témoignage de S. Denys l'Aréopagite, il avait coutume de dire : « que la sainte théologie ou doctrine évangélique est tout à la fois grande et petite : *evangelium esse latum et magnum, et iterum esse angustum.* » Elle est grande : car le saint Évangile contient tous les mystères de la religion, ainsi que toutes les sciences divines et catholiques, en sorte qu'il suffit de bien le savoir pour ne rien ignorer. Elle est grande encore en ce que le saint Évangile donne une parfaite intel-

ligence de toutes les vertus, qui sont nécessaires à la perfection chrétienne et que tout en proposant les exemples, il fournit et enseigne les moyens de les mettre en pratique. Elle est grande aussi en ce que le saint Évangile s'étend universellement au monde entier; et qu'il n'est pas de nation où il n'ait été prêché, pas de peuple qui ne l'ait entendu, selon ce qui est écrit: « La voix apostolique a retenti dans tout l'univers et jusqu'aux dernières limites de la terre. » Elle est grande enfin, car le saint Évangile n'est pas d'un jour: il sera quand le ciel et la terre passeront; il n'aura pas plus de fin que l'éternité.

Mais cette doctrine n'est pas seulement grande; elle est en outre petite, c.-à-d., abrégée. Le saint Évangile en effet est un corps de doctrine, et tout ce qui s'y trouve contenu y est miraculeusement et divinement exprimé en peu de paroles. Elle est petite encore, c.-à-d., humble, comme le saint Évangile qui prend sa source dans l'humilité et se trouve comme caché et obscur. « Il en est du royaume des cieux, dit le Seigneur Jésus, comme d'un grain de sénevé. » Elle est encore, hélas! petite; parce que bien faible est le nombre de ceux qui croient à l'Évangile, ou qui le mettent sincèrement en pratique, auprès de tant d'infidèles et de mauvais chrétiens; petite, parce que la sagesse du monde s'est acquis tant d'autorité, et est si universellement reçue que le saint Évangile s'efface presque devant elle.

O mon Jésus! cette petitesse, cette obscure origine, cette humble naissance, dont s'entoure votre saint Évangile, ne me scandalisent pas, mais elles révèlent à mes yeux sa grandeur morale et sa divinité. N'avez-vous pas dit d'ailleurs, rendant grâces au Père céleste, « que sa connaissance serait cachée aux sa-

ges selon le monde, pour être révélée aux humbles et aux petits? »

2e POINT.

L'ESTIME QUE S. BARTHÉLEMY A FAITE ET QUE NOUS DEVONS FAIRE DU SAINT ÉVANGILE SIGNIFIÉE PAR LE TÉMOIGNAGE DE SON SANG.

A la gloire de l'Apostolat, S. Barthélemy ajoute la gloire du martyre; à la parole, il unit l'exemple; à la prédication, le témoignage du sang.

Les conversions nombreuses qu'il opéra dans l'Arménie, et jusque dans les rangs de la famille royale, exaspérèrent les prêtres des idoles, qui demandèrent sa mort à Astyage, frère du roi. Il fut condamné à l'atroce supplice de l'excoriation. Dépouillé de sa peau, depuis le sommet de la tête jusqu'aux pieds, il mourut ensuite, attaché à la croix, suivant l'usage barbare importé de l'Asie dans la grande Arménie. Considérons-le soumis à cette torture lente et horrible qu'il souffre cependant avec la douceur de l'agneau. Quel magnifique témoignage rendu à la divinité de l'Évangile, à cette doctrine si grande, si petite à la fois! Il est divin cet Évangile pour lequel on quitte tout, on souffre tout, on meurt ainsi; et tout ce qu'il renferme est divin, puisque pour posséder ce qu'il promet, et qui n'est encore qu'à l'état d'espérance, on sacrifie ce que l'on a, et ce que l'on est présentement. Il est de Dieu, cet Évangile vivant qui communique tant de force, et soutient le sacrifice jusqu'à la mort. Mais en même temps, quelle grande leçon dans l'héroïcité de ce martyre! Ce dépouillement atroce de la peau qu'on arrache au

patient, et qu'il endure plutôt que de renoncer à Jésus-Christ, mieux encore! pour lui témoigner son attachement inviolable, n'est-ce pas une prédication vivante, la mise en pratique, toute palpitante de réalité de cet Évangile qui porte à chacune de ses pages cette parole du Maître: « Quiconque aime et veut garder sa vie à mes dépens, la perdra. — Celui qui n'amasse pas avec moi, dissipe. — Qui aime son père ou sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi. — Je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive, mais la séparation. — Si votre œil vous scandalise, arrachez-le; si votre main, si votre pied vous sont une occasion de chute, coupez-les. — Et si quelqu'un veut être mon disciple, qu'il se renonce lui-même, qu'il porte la croix de tous les jours, et qu'il me suive... » Dépouillement universel, intérieur et extérieur, d'âme et de corps, c.-à-d., de la volonté, de la nature, de toute attache à la chair et au sang, quand Jésus-Christ nous veut à Lui; de toute affection, même la plus légitime, si elle s'oppose à l'amour de Jésus-Christ, quelle que soit la créature qui prendrait dans notre cœur la place du Maître: renoncement absolu à tout ce que l'on a, à tout ce que l'on est, plutôt que de perdre Jésus-Christ. Voilà ce que m'enseigne le grand Apôtre S. Barthélemy, dans son martyre pour l'Évangile.

Affections.

O saint Évangile de mon Jésus, vous êtes la règle de vie que j'ai embrassée, dès mon baptême, et d'après laquelle je serai jugé à l'heure de ma mort: sauvé ou réprouvé selon que je l'aurai suivie fidèlement, ou que je m'en serai détourné. Là se trouve tout ce que je dois croire, aimer, demander et pratiquer: là se trouve le secret de toute perfection, de toute sainteté mis à la portée de

toutes les classes, de toutes les conditions, de toutes les familles; au niveau de toutes les intelligences, de tous les cœurs, de tous les caractères, de toutes les bonnes volontés. C'est sur votre Évangile, ô Jésus, que la sainte Église forme l'enfance, élève la jeunesse, édifie l'âge mûr, fortifie la vieillesse; c'est par l'Évangile, qu'elle engendre les apôtres, les martyrs, les confesseurs, les vierges, les femmes fortes, les pauvres volontaires, les âmes charitables, les pénitents illustres, les héroïques obéissants, tous ces élus qui sont vos disciples, qui furent vos imitateurs sur la terre, et qui dans le ciel jouissent de votre gloire. Je veux me sanctifier comme eux; avec votre grâce, ô Jésus, je veux être un saint. Pardonnez-moi toutes mes transgressions, toutes mes infidélités. Désormais je serai plus constant dans l'accomplissement des devoirs que me prescrit le saint Évangile, dont je suis résolu à défendre les droits en tout, partout, devant le monde, serait-ce au prix de mon sang!

Résolutions.

1° Invoquer spécialement, aujourd'hui, l'héroïque apôtre et martyr S. Barthélemy.

2° Lui demander, par les mérites de ses tourments, la délivrance définitive de telle ou telle passion, qui nous tyrannise.

Bouquet spirituel.

Si quis vult post me venire abneget semetipsum (Math., XVI, 24.)

Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même.

(147) LA NATIVITÉ DE MARIE [1].

8 septembre.

Marie est annoncée, figurée, prophétisée : elle réalise les vœux de tous les peuples.

MÉDITATION.

Remercions Dieu pour la faveur inestimable qu'il fait au monde dans la naissance de Marie. Réjouissons-nous avec l'Église en ce beau jour de fête qui répand l'allégresse dans la Création tout entière. Considérons : 1° les signes symboliques et merveilleux qui annoncent et précèdent la naissance de Marie ; 2° comment cette naissance réalise les vœux et les prières du monde entier.

1er POINT.

SIGNES QUI PRÉCÈDENT ET ANNONCENT LA NAISSANCE DE MARIE.



Du jour où cette créature prédestinée fut annoncée par le Seigneur lui-même, et saluée dans l'Éden par nos premiers parents, les signes figuratifs de ses grâces, de ses vertus, de ses prérogatives, de ses perfections, se multiplient dans l'univers, se laissent deviner dans les voix prophétiques, sous la plume des écrivains sacrés, et dans les révélations que le ciel fait à la terre. D'avance, sa mission est comme analysée : *La colombe qui porte le rameau d'olivier, l'arc en ciel, signe de réconciliation ; la colonne lumi-*

1. Voir introduction liturgique [19′].

neuse qui précède le camp d'Israël; l'arche d'alliance; le vase qui renferme la manne; la verge fleurie; la toison de Gédéon; la nuée qui apparaît à Élie le prophète, et qui apporte à la terre la pluie rafraîchissante et longtemps désirée; *l'aurore qui devance le soleil; le rosier de Jéricho; le lis de la vallée; le cèdre du Liban; le platane au bord des eaux; la vigne en fleur; l'olivier des campagnes; le jardin fermé; la fontaine scellée,* autant d'emblèmes, semés dans la nature, dans la création, pour désigner en langage figuré et par anticipation, par leurs propriétés, les qualités, les vertus et les dons de Celle qui doit venir.

Voici maintenant les figures bibliques qui, tour à tour, se présentent et lui font comme une avant-garde d'honneur, figures vivantes, dont chacune ajoute un trait nouveau, un charme de plus, à Celle qui doit réunir et personnifier les merveilles de la nature humaine: *Eve, dans l'état d'innocence,* annonce la nouvelle Ève dans sa Conception immaculée; *Sara,* dont le nom signifie *Dame,* celle que le monde catholique appellera par excellence *Notre Dame; Marie, sœur de Moïse* et *Débora, la prophétesse,* préludent par leurs chants de victoire au *Magnificat* qui retentira dans tous les siècles. D'avance elle est saluée dans la *charmante Rachel,* dans la *prudente Abigaïl,* dans la *gracieuse Esther,* dans *Noémi la belle,* dans *Ruth la moissonneuse,* dans la *puissante et chaste Judith.* En même temps, les voix prophétiques se font entendre: *David* chante ses magnificences sur toutes les cordes de sa lyre; *Salomon,* dans la *Femme Forte,* fait l'éloge de sa vie active; et son *Cantique* célèbre l'union de la nature divine avec la nature humaine dans l'Épouse immaculée. *Isaïe* l'annonce comme *la Vierge-Mère; Jérémie* raconte ses dou-

leurs. Elle est dans *Ézéchiel* la *porte mystérieuse qui ne s'ouvre qu'au Prince.* Aux cris des justes qui demandent à *la terre de s'ouvrir et de germer le Sauveur*, aux oracles des voyants d'Israël, se mêlent les voix des sibylles et les druides ont déjà élevé un autel à la *Vierge qui doit enfanter.* Ainsi annoncée, préparée, figurée, résumant en elle-même tous ces traits épars dans l'histoire et dans le livre de la Création, Marie vient au monde et se présente à l'admiration du ciel et de la terre.

2e POINT.

LA NAISSANCE DE MARIE RÉALISE LES VŒUX DU MONDE ENTIER.

Les ombres s'évanouissent, les figures bibliques s'effacent, les voix prophétiques se taisent, la nuit disparaît; le jour va poindre; voici l'*aurore.* En ce moment, pour emprunter le suave langage du Séraphique Docteur, voilà que les animaux sauvages, qui errent dans la campagne, rentrent dans leurs tanières; les voleurs qui complotent dans les ténèbres, se dérobent et se cachent; tandis que les oiseaux, amis de la lumière, préludent à leurs gracieuses chansons; les fleurs relèvent leurs têtes, brillantes de rosée et exhalent leurs parfums; la crainte mystérieuse qui oppresse le cœur de l'homme fait place à la confiance; ceux qui mangent le pain de la douleur se lèvent; la nuit est bien longue à ceux qui souffrent, et le réveil est si joyeux à ceux dont le sommeil est lourd et agité.

Ce qui se passe ainsi dans la Création et dans l'ordre de la nature, eut lieu dans l'ordre spirituel et

dans le monde des âmes, à la naissance de Marie. — Une nuit sombre, celle de l'erreur et du péché, couvrait le monde presque tout entier plongé dans l'idolâtrie. A la faveur de ces ténèbres, Satan et ses légions infernales pillaient, désolaient et perdaient les âmes, comme autant de voleurs, comme autant d'animaux sauvages, semant le mensonge, le ravage et le mal sur tout ce qui est vrai, beau et bien. Mais voilà que l'aurore se lève, annonçant le jour, le beau jour que doit illuminer le Soleil de justice. A cette vue, comme pour eux à l'apparition de la mort, dit le saint homme Job, ces ennemis, saisis d'épouvante, gagnent leurs retraites infernales, tandis que les justes, les croyants, ces amis de la lumière, ces oiseaux célestes qui ont des chants, ces fleurs mystiques qui ont des parfums, tressaillent, lèvent leurs têtes, à l'apparition de l'aurore, soupirant après le Messie, après la rédemption d'Israël et le royaume de Dieu est proche... C'est par Marie, en effet, comme le chante l'Église, que le salut du monde se manifeste aux croyants: *per quam salus mundi credentibus apparuit.* La naissance de Marie non seulement apporte la joie aux justes, mais encore elle bannit la crainte qui oppresse la conscience des pécheurs. Elle inspire aux désespérés une confiance inconnue; et ceux qui mangent le pain de la douleur, ceux dont le sommeil est comme un sommeil de mort, s'éveillent dans l'espérance et se lèvent aux douces clartés de cette nouvelle aurore... Ou plutôt nul ne peut se soustraire à la joie qu'elle apporte; et dans le ciel et sur la terre, les petits et les pauvres, les sages et les puissants, les justes et les pécheurs, les peuples et les rois, les anges et les hommes, tous la saluent, la bénissent.

Affections.

O Marie, ce que votre naissance est pour le monde en général, elle l'est pour mon âme en particulier, et pour ma vie tout entière. Que ma mémoire, que mon intelligence, que ma volonté, que ma chair, que mes sens, que mes os, vous louent, vous bénissent et vous proclament bienheureuse. A votre clarté, céleste aurore, se dissipe la nuit de mon ignorance, de mes doutes, de mes tristesses, de mes péchés; la crainte fait place à la confiance; aux remords succèdent l'espérance et la paix; les démons cessent de me harceler et se retirent. Fleurs languissantes, mais qui soupirent après la lumière, oiseaux muets pendant la nuit, mais qui retrouvent leurs chants au point du jour, mes bonnes pensées et la ferveur de mes actes se renouvellent en votre présence. Aurore pleine de grâces, soyez toujours levée pour moi; modérez mes joies, calmez mes tristesses. Veillez sur mon sommeil: que l'ennemi ne puisse pas dire, me trouvant endormi dans la mort: «J'ai prévalu». Veillez sur mon réveil; éclairez ma journée tout entière. Que je vous voie, ô douce aurore, à l'heure de ma mort: montrez-moi alors Jésus, ce Soleil de justice, qui éclaire toute l'éternité, et dont la contemplation face à face sera mon ravissement et mon bonheur sans fin.

Résolutions.

Honorons spécialement la Nativité de Marie:

1° Pour les complaisances que la Très Sainte Trinité trouve en elle;

2° Pour la joie qu'elle apporte au monde.

Bouquet spirituel.

Causa nostræ lætitiæ, (Ex. Litan.).
Cause de notre joie, priez pour nous.

(148) LE DIMANCHE APRÈS LA FÊTE DE LA NATIVITÉ.

Le saint Nom de Marie.

Ses grâces personnelles — ses grâces d'état — sa correspondance à toutes ces grâces.

MÉDITATION.

Le Nom de Marie étant le nom de cette auguste créature que l'Archange de la part de Dieu salua « pleine de grâce », considérons : 1° les grâces qui sont personnelles à Marie ; 2° ses grâces d'état comme notre médiatrice ; 3° sa fidèle correspondance à toutes ces grâces.

1er POINT.

GRACES PERSONNELLES A MARIE.



CES grâces lui sont inhérentes, comme substantielles et elles forment son individualité. C'est ainsi qu'élue dans les desseins éternels pour être la Mère du Verbe, elle est d'abord conçue sans péché, et en même temps enrichie de toutes ces perfections qui sont à la hauteur de la dignité incomparable de sa vocation. C'est dire, en d'autres termes, qu'elle a reçu comme chef-d'œuvre de Dieu tout ce que le pouvoir, la sagesse et l'amour de Dieu peuvent lui donner. Mais à ce point l'Auteur divin, le Créateur lui-même, s'identifiera avec son chef-d'œuvre, qu'il passera et s'incarnera en lui, lui communiquant de ce qu'il a et de ce qu'il est, tout ce qui est communi-

cable. Le chef-d'œuvre, à son tour, est tellement inhérent à Celui qui l'a fait, que Celui-ci prendra de Marie tout ce qu'il a et tout ce qu'il est, dans son Humanité. C'est l'Incarnation qui fait de Marie la Mère de son propre Créateur, humanisé par l'union indissoluble des deux natures divine et humaine dans une seule et même Personne : l'Homme-Dieu.

Groupons maintenant autour de la Vierge-Mère, tous ces dons, toutes ces grâces, toutes ces prérogatives, qui se rattachent et conviennent à une telle dignité, ou qui tirent leur raison d'être d'une vocation si sublime : Appelons-la *la Mère admirable, la Vierge digne de toute vénération, de toute louange, la Vierge puissante, le Miroir vivant de la sainteté de Dieu, le Trône et le Sanctuaire de la Sagesse, le Vaisseau à jamais honorable, la Maison d'or :* celle qui a et qui est tout cela s'appelle Marie ; et c'est tout cela que nous dit et que porte et renferme en lui-même le nom de Marie.

2e POINT.

GRACES D'ÉTAT DE MARIE COMME NOTRE MÉDIATRICE.

Toutes ces prérogatives qui font de Marie le résumé vivant des perfections divines lui sont inhérentes, en vue de son élection et de la dignité qui s'y rattache : elles sont simplement admirables ; c'est tout ce que nous pouvons dire. Mais alors, pauvres pécheurs, malheureux que nous sommes, en quoi donc peuvent-elles nous être utiles ? de quoi peuvent-elles nous servir, sinon à nous faire mieux constater, déplorer et sentir nos misères ?...

Rassurons-nous. Celle que l'Église proclame et salue comme une Reine: *Salve Regina*, elle l'implore aussi à genoux, comme une Mère, et comme la Mère de la grâce et de la miséricorde: *Mater divinæ gratiæ, Mater misericordiæ.* Cette grâce, mesurons-la à nos besoins, cette miséricorde, à toutes nos misères. « Je vous salue donc, ô Mère de Celui que vous avez conçu et enfanté pour qu'il soit mon Salut. Salut, *Santé des infirmes*, des malades de corps et d'âme; *Refuge des pécheurs*, si nombreux et si grands; *Consolatrice des affligés*, qui passent dans cette vallée de larmes; *Secours des chrétiens*, dont la lutte est continuelle, dont les ennemis sont les vôtres. Salut, *Mère Aimable!* tout ce qu'il y a dans notre exil de sourires, de consolations, nous vous le devons, ô céleste Princesse, qui avez ravi Dieu lui-même par vos charmes. Salut, *Arche d'Alliance;* en vous et par vous, la réconciliation de mon âme s'est faite avec mon Dieu. Salut! *Tour de David, Tour d'ivoire, Tour inexpugnable*, où l'ennemi ne saurait me poursuivre, où je trouve toutes les armes de défense; où je repose après la lutte; où je reprends une vigueur nouvelle à votre invitation: « Venez, mes enfants, mangez mon Pain, buvez le Vin que je vous ai mêlé. »

Je vous salue, ô *Pleine de grâces*, distributrice de ces grâces, qui préservent, qui relèvent, qui soutiennent, qui conduisent jusqu'à la persévérance finale, qui entrent dans l'économie du salut de notre âme, qui sanctifient notre existence et la couronnent par la mort des justes.

Votre nom, ô Marie, ce nom que je prononce en ce moment, me dit tout cela, signifie et réalise tout cela.

3e POINT.

CORRESPONDANCE DE MARIE A TOUTES CES GRACES.

Ce n'est pas à cause de ses prérogatives, mais dans ses mérites, dans ses vertus, dans ses perfections acquises, que Marie est couronnée et déclarée Reine de tous les Saints, au jugement incorruptible de Celui qui rend à chacun selon ses œuvres. Elle est bien la Mère d'un Dieu et en toute vérité elle a le droit de lui dire : « Vous êtes mon Sang, la Chair de ma Chair, et l'Os de mes Os. Vous êtes mon Fils, et je vous ai engendré. » Oui, tout cela est vrai : mais elle est encore, pourrions-nous dire, plus intimement sa Mère, par le lien surnaturel de la grâce, qui unit les âmes, les volontés et les cœurs. Dans ce sens, l'âme de Jésus et de Marie semblaient n'en faire qu'une ; la volonté de Jésus et la volonté de Marie étaient la même ; le cœur de Jésus et le cœur de Marie s'échangeaient, passaient l'un dans l'autre, se fondaient dans le même amour. « Voilà, dit-on à Jésus, que votre mère et vos frères sont là, et vous désirent. — Qui donc est ma mère, et qui sont mes frères ? En vérité, ceux qui font la volonté de mon Père qui est dans le ciel, ceux-là sont et ma mère et mes frères. » « Bienheureux est le sein de celle qui vous a porté, » lui crie-t-on. « Bienheureux, répond Jésus, celui qui garde la parole de Dieu et la met en pratique. » Marie reproduisait Jésus, comme Jésus reproduisait le Père céleste. Que de mérites dans une telle perfection ! Disons plutôt que sa vie tout entière ne fut qu'un mérite continuel toujours croissant.

Il n'est pas jusqu'à l'incomparable dignité de la

Maternité divine, que Marie n'ait également acquise et méritée. Comment cela? Par son consentement. Bien que prédestinée, elle est cependant libre; libre de ratifier l'élection divine, de souscrire au décret qui lui est soumis. On ne lui impose rien, on lui propose; on ne lui commande rien, on lui demande; on ne la contraint pas, on ne l'intimide pas, on ne l'éblouit pas, on ne veut pas la surprendre: il faut que son adhésion soit volontairement donnée, en connaissance de cause. Elle envisage donc, elle étudie la proposition qui lui est faite. La science consommée qu'elle a des Saintes Écritures ne lui laisse pas ignorer et met en perspective sous ses yeux les joies, les douleurs et les gloires qui relèvent de l'Incarnation; celle-ci à son tour sera pour la rédemption et le salut du monde, réconciliera toutes choses, étendra ses efficacités prodigieuses jusqu'à la fin des siècles. Il lui est proposé en d'autres termes, de la part de Dieu, par l'archange saint Gabriel, de vouloir être la Mère du Messie Rédempteur promis au monde. Éprouve-t-elle quelques difficultés à donner son consentement?... Qu'elle les expose, qu'elle les soumette. Et c'est ce qu'elle fait d'ailleurs, avec non moins de franchise que de modestie, au sujet de sa condition de Vierge, qui dans son esprit ne peut se concilier avec la maternité divine. Rassurée enfin elle laisse tomber de ses lèvres ce *fiat* tout-puissant, qui attira le Verbe dans son sein et le fit habiter parmi nous. A l'instant même elle mérita tout ce qu'ont mérité les anges, tout ce que méritent et mériteront à jamais les âmes humaines, conquêtes de la Rédemption.

Affections.

O Marie, que de merveilles votre nom évoque et

révèle à ma pensée! merveilles de grâces, du côté de Dieu, à votre égard, merveilles de miséricorde, de votre côté, à notre endroit; merveilles de votre correspondance à tant de dons, à tant de prérogatives. Que ce nom soit donc toujours dans ma mémoire, comme un délicieux souvenir; sur mes lèvres, comme une louange; dans mon cœur, comme un tressaillement d'amour filial. Qu'il soit ma devise et mon chant de guerre dans les bons combats, mon cri d'alarme dans les dangers, mon hymne de joie dans mes victoires, mon invocation habituelle dans le repos, dans la fatigue, quand je m'endors, quand je m'éveille. Qu'il soit le dernier soupir de ma voix, à l'heure de ma mort, et la première note du cantique éternel, au sein de la Patrie bienheureuse, en saluant, en contemplant, à jamais, celle qui porte le doux et saint nom de Marie.

Résolutions.

1° Prononcer avec amour et respect le nom de Marie, soit dans l'Office, soit dans les lectures, soit dans les conversations.

2° Se rappeler avec quelle déférence filiale Jésus a prononcé ce Nom.

Bouquet spirituel.

Nomen Virginis Maria (Luc., 1, 27.)
Le nom de la Vierge était Marie.

(149) L'EXALTATION DE LA Ste CROIX.

14 septembre.

Honneurs que Jésus rend à la Croix — honneurs qu'il en reçoit lui-même : le monde entier la glorifie.

MÉDITATION.

Adorons N.-S. Jésus-Christ réalisant, en mourant sur la Croix, les paroles qu'il avait un jour prononcées devant les foules: « Lorsque j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi ». Considérons: 1° les honneurs que Jésus rend à la Croix; 2° les honneurs que Jésus reçoit de la Croix; 3° les honneurs que le monde entier rend à la Croix.

1er POINT.

LES HONNEURS QUE JÉSUS REND A LA CROIX.



ÈS l'instant même de sa conception, Jésus salue la croix, il l'aime, il s'y attache, il en recherche les humiliations, les peines, avec plus d'ardeur encore qu'on rechercherait les honneurs, les richesses, les plaisirs de la terre. Pour elle, il délaisse la joie qui lui est offerte, sans craindre la confusion qu'il embrasse: *proposito sibi gaudio sustinuit crucem confusione contempta.* (Heb., XII, 2.) Sa vie, dit l'Auteur de l'Imitation, ne sera qu'une croix. Croix dans sa naissance: une pauvre crèche, une étable abandonnée, exposée à tous les vents, le manque absolu de toutes choses. Croix dans son enfance: la persécution d'Hérode, l'exil de l'Égypte et ses privations.

Croix dans son adolescence: obscurité, fatigues, travaux: *in laboribus a juventute mea* (Ps. LXXXVII, 18); *adolescentulus sum ego et contemptus.* (Ps. CXVIII, 149.) Croix dans sa vie publique: contradictions, mendicité, faim et soif: *ego autem mendicus sum et pauper* (Ps. XXXIX, 18).

« Les renards ont des tanières et les oiseaux du ciel ont leur nid; mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. » Cette tête cependant couronnée d'épines, il la reposera sur la croix: ses pieds, ses mains, cloués sur la croix, il mourra dans les bras de la croix. Cette croix, il l'aura portée sur ses épaules, jusqu'au sommet du Calvaire; il l'aura sanctifiée, glorifiée par l'attouchement de ses membres sacrés, par l'effusion de ses sueurs et de son Sang adorable; il en fera l'instrument de la rédemption du monde; il la rendra participante des gloires de sa Résurrection. Alors que désormais il ne saurait ni souffrir ni mourir, il veut du moins garder et nous montrer un souvenir impérissable de ses souffrances et de sa mort; la trace des clous qui les ont percés restera dans ses pieds et dans ses mains, ainsi qu'à son côté, l'ouverture faite par la lance. C'est comme un signe de croix glorieux, qu'il porte sur lui-même, qu'il porte jusque dans le ciel, pour l'offrir, en présence de son Père, à l'admiration des anges et des saints. Et quand les siècles se seront écoulés, quand l'agonie du monde aura sonné, et que ce même Jésus reviendra, ainsi qu'il l'a annoncé, comme Juge des vivants et des morts, c'est la croix qui d'abord brillera dans les airs, le précédera, comme un signe de prédilection. Il lui fera encore ainsi, en face du genre humain, les honneurs d'un dernier triomphe.

2e POINT.

LES HONNEURS QUE JÉSUS REÇOIT DE LA CROIX.

Si Jésus honore la croix, il est lui-même honoré et glorifié par la croix. L'Apôtre nous le dit en termes exprès. « Il s'est humilié, en se rendant obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix. C'est pourquoi, Dieu l'a exalté et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom; et désormais au nom de Jésus tout genou fléchit dans le ciel, sur la terre et dans les enfers. »

Ce nom de Jésus vient du ciel: l'Archange le révèle à Marie. Il est imposé à l'Enfant, au jour de sa Circoncision. Signe de contradiction, fixé sur la croix, au-dessus de la tête du divin Supplicié, il semble devoir s'éteindre et disparaître dans l'ignominie avec celui qui le porte; et c'est alors qu'il laisse éclater les rayons de sa gloire et illumine le monde des splendeurs de la divinité de Jésus. C'est donc de la croix que le nom de Jésus, que Jésus lui-même, prend et revêt cette consécration glorieuse, publique et comme officielle, par laquelle il sera annoncé, connu, adoré comme Dieu par toutes les nations. Et tous les peuples se déclarent ses sujets; tous les rangs confondus viennent recevoir ses ordres; les sages et les puissants se glorifieront de ne savoir que Jésus et Jésus crucifié.

La croix est son trône: et de là il étend son règne dans tout l'univers, comme chante l'Église. C'est par la croix, qu'il a triomphé des puissances infernales, du péché, de la mort, et qu'il multiplie ses victoires sur les intelligences, sur les volontés, sur les cœurs, sur les passions, sur le monde. Et tous ces actes de vertu, de charité, d'obéissance, de chas-

teté, de pauvreté volontaire, d'humilité, de douceur, toutes ces œuvres spirituelles et corporelles de miséricorde, qui s'épanouissent dans l'Église sont les fruits de l'arbre de la croix, honorent le divin crucifié, et témoignentt de la vertu de sa toute-puissance.

3e POINT.

LES HONNEURS QUE LE MONDE ENTIER REND A LA CROIX.

C'est en vain que l'ennemi du salut cherche à effacer du souvenir des hommes l'image de cette croix rédemptrice, qui reçut les honneurs de Jésus, et par laquelle Jésus est à son tour glorifié. C'est en vain qu'il voudrait l'ensevelir dans l'indifférence, ou qu'il soulève contre elle les passions humaines. Jésus veut qu'on l'honore. Sainte Hélène l'arrache à la profanation, du milieu des ruines sur lesquelles le paganisme avait construit un temple à Vénus. Elle arbore cette croix au grand jour et lui élève une église magnifique. En même temps, son fils, l'empereur Constantin, maître du monde, interdit à tout jamais le supplice de la croix, et fait graver ce signe sacré sur ses étendards glorieux. Tombée au pouvoir des Perses, cette croix leur est reprise par Héraclius, qui la porte lui-même en triomphe sur le Calvaire, et lui fait rendre en ce jour plus d'honneurs qu'elle n'avait subi d'outrages de la part des ennemis de la religion. Et maintenant heureux et fier est le fidèle qui possède ne serait-ce que la plus petite parcelle de cette croix. L'or et les pierreries ont moins de valeur aux yeux du chrétien. Il

n'est pas d'écrin assez riche pour un tel joyau : on entoure ce cher souvenir de lumières, de fleurs : on le baise avec amour, avec transport ; on le rend participant des hommages qu'on adresse à Jésus lui-même.

Ce signe est désormais le signe du chrétien, de l'apôtre, du brave. Il est la plus belle récompense et le titre le plus glorieux dont s'honore quiconque a mérité de Dieu, de l'Église, de la Patrie. Or, ces hommages se multiplient à mesure que la croix s'avance dans la conquête du monde. On la salue sur les hauteurs, sur la tombe de nos morts, le long des chemins, sur les places publiques, dans nos demeures. Elle est le premier signe qui s'offre aux regards de l'enfant, le dernier que salue ici-bas l'œil de l'homme qui s'endort : elle marque solennellement chaque phase de son existence ; et d'un bout du monde à l'autre, c'est en son nom que se publient les victoires.

Affections.

Vous l'avez dit, ô mon Jésus ; quiconque veut être votre disciple doit prendre la croix, la porter tous les jours de sa vie, se renoncer lui-même, et vous suivre. Mais où donc allez-vous, Seigneur ? au triomphe, sans doute, à la gloire, mais par la croix. N'a-t-il pas fallu que vous exaltiez la croix, en la portant sur vos épaules, pour qu'à son tour elle vous exalte, en vous portant dans ses bras ? Or, le disciple n'est pas au-dessus du Maître ; et, pour régner avec vous, il faut, comme le dit votre apôtre, compatir à vos humiliations et à vos souffrances : *si tamen compatimur ut et conglorificemur* (Rom., VIII, 17.) Que ma gloire soit donc dans la croix : que je l'envisage, que je l'accepte, avec tout l'honneur qu'elle mérite. Daignez, ô mon Jésus, imprimer dans mon cœur la vérité de ce signe, et que son

expression extérieure, quand j'étends les bras pour la prière, traduise à son tour les sentiments de mon âme.

Résolutions.

1° Accepter les peines qui nous arrivent, comme un honneur que Jésus nous fait ou que nous rendons à Jésus par la croix.

2° Embrasser comme un gain toutes les croix qui se rencontrent dans l'accomplissement de nos devoirs.

Bouquet spirituel.

Non sunt condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam quæ revelabitur in nobis (Rom., VIII, 18.)

Les souffrances de ce monde ne sauraient entrer en comparaison avec la gloire à venir qui éclatera en nous.

(150) S. MATHIEU, APOTRE ET ÉVANGÉLISTE.

21 septembre.

Comment la grâce l'a retiré d'un bien triste état — pour l'élever à un état bien sublime.

MÉDITATION.

Dans la vocation de S. Mathieu, adorons les voies impénétrables de cette Sagesse divine qui arrive sûrement à ses fins, par un sage tempérament de force et de douceur, tout en laissant à l'homme la liberté d'action et le mérite de sa correspondance à la grâce. C'est ce que nous constatons à l'endroit de Lévi le publicain qui devint l'Apôtre S. Mathieu. Considérons : 1° de quel triste état la grâce l'a retiré ; 2° à quel sublime état elle l'a élevé.

1er POINT.

DE QUEL TRISTE ÉTAT LA GRACE A RETIRÉ LÉVI LE PUBLICAIN.



'EST avec raison que cet Élu du Seigneur peut s'écrier après le Prophète-Roi : « Je reconnais et je confesse que Dieu m'a retiré d'un profond abîme, rempli de fange, et que non seulement il m'a élevé et établi comme sur une pierre ferme, mais encore qu'il m'a montré la voie que je dois suivre », lorsque dans sa miséricorde il m'a appelé à sa suite et m'a mis au nombre de ses serviteurs.

Il était publicain, et il ne craint pas lui-même de

l'avouer, s'appelant, dans l'Évangile, de ce nom de Lévi, qui redira sans cesse à toute la terre et dans tous les siècles ce qu'il fut.

Il était publicain : c'est-à-dire un de ces hommes que les pharisiens assimilaient aux gens de mauvaise vie. Absorbé par son emploi et tout entier au lucre, il semblait avoir mis de côté le royaume de Dieu et sa justice, pour ne songer qu'aux intérêts d'ici-bas et aux moyens de gagner plus d'argent.

Or, de toutes les passions, l'avarice est la plus incurable ; chacune tombe, s'affaiblit et disparaît insensiblement ; l'avarice, au contraire, s'enracine, s'étend et se fortifie avec l'âge. Si l'on songe maintenant, comme l'expérience le prouve, à la difficulté, pour ne pas dire à l'impossibilité de restituer le bien mal acquis, on comprend que Lévi, songeant plutôt à accumuler, était non seulement loin du chemin du ciel, mais encore s'égarait toujours davantage dans la voie de la perdition, et se fixait comme par état dans la condition de sa perte éternelle.

2e POINT.

A QUEL SUBLIME ÉTAT LA GRACE A ÉLEVÉ SAINT MATHIEU.

Jésus passa, il le vit à son comptoir. « Suivez-moi », lui dit-il ; et Lévi le suivit. Que de merveilleuses transformations dans un instant ! Quelle révélation dans le regard de Jésus ! Il ouvre soudainement un horizon nouveau et inconnu devant cette âme. Il l'éclaire, et sur ce qu'elle est, et sur ce qu'elle doit être, et sur ce qu'elle a été, et sur ce qu'elle sera désormais. Quelle puissance dominatrice dans

la parole de Jésus : « Suivez-moi. » Et se levant aussitôt, il le suivit. Il se leva, homme nouveau. De publicain qu'il était tout à l'heure, il se leva transformé en Apôtre, et il le suivit en disciple fidèle. Du milieu de l'iniquité et de l'injustice ce fut Lévi qui se leva, et ce fut Mathieu qui suivit. Il se leva pour renoncer au monde ; et il suivit Jésus pour prêcher son Évangile. Riche et vivant de la vie du siècle, il se leva pauvre volontaire et pour condamner la sensualité. Il suivit Jésus jusqu'au sacrifice de sa vie, jusqu'à l'autel, où massacré pour la foi et pour la cause de la virginité, il devait rendre au Maître un suprême témoignage. Il se leva ainsi du mal, et il suivit Jésus, pour enseigner et pratiquer tout bien ; il se leva de la mort du péché, et il suivit Jésus, pour absoudre les pécheurs ; il quitta et abandonna son comptoir, pour aller prendre possession de ce trône d'où il jugera avec Jésus les douze tribus d'Israël. Il se leva quittant peu, aurait-il quitté le monde entier ; et il suivit Jésus, pour recevoir le centuple ici-bas en attendant la vie éternelle.

O Dieu ! quelle conversion ! Rapide comme l'éclair, puissante comme la foudre, la grâce est là qui se présente, passe, agit, renverse, relève ; révolution du tout au tout ; transformation instantanée, absolue. Renoncer ainsi universellement à une vie toute selon la triple concupiscence de la nature, pour embrasser absolument une vie toute selon la grâce, avec sa triple conséquence de pauvreté, d'obéissance, de chasteté ; passer, sous un regard de Jésus et à cette seule parole : « Suivez-moi », passer ainsi spontanément et sans contrainte aucune, d'une condition à une autre si opposée l'une à l'autre, de l'état de perdition, à l'état de sainteté ; ce changement, avouons-le, est l'œuvre de Dieu...

Affections.

Et maintenant vous avez tout lieu de vous réjouir, ô bienheureux Lévi, devenu le glorieux Évangéliste, l'Apôtre, et le Martyr, S. Mathieu. Oui, réjouissez-vous : car dans le ciel, à votre occasion, grande est la joie parmi les Anges : mais que la terre s'unisse au ciel ; que Jésus lui-même préside à ce grand festin, que vous avez donné et auquel vous avez convié les apôtres, les disciples, vos nouveaux frères, vos parents, vos amis, les pauvres, afin que tous soient témoins de votre bonheur, et participent à votre joie. Et que d'âmes, dans le monde, et à travers les siècles, vont dès cette heure et à jamais se rassasier à ce même festin de votre joie ; rediront avec transport, en écoutant, en lisant cet Évangile, où est racontée votre conversion : « Et moi aussi je commence, maintenant : ce changement est l'œuvre du Très-Haut. » Ainsi le disaient déjà tant de pauvres pécheurs, tant d'infidèles de l'Ethiopie, théâtre de votre apostolat, et de votre martyre. Là, par le témoignage du sang, vous avez consacré, tant qu'elle sera lue, méditée et écoutée sur la terre, cette parole du Maître, réalisée sur vous : « Pour la conversion d'un seul pécheur la joie est plus grande que pour la persévérance de quatre vingt-dix-neuf justes. »

Résolutions.

1° Remercier tous les jours le Seigneur qui du milieu des dangers du monde, nous a appelés à son service.

2° Remplir, dès lors que nous sommes engagés au service de Dieu, tous les devoirs d'état avec la plus grande ferveur.

Bouquet spirituel.

Non vos me eligistis sed ego elegi vos (Joan., XV, 16.)
Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, mais c'est moi qui vous ai élus.

(151) S. MICHEL, ARCHANGE.

29 septembre.

Sa puissance — son humilité.

MÉDITATION.

Offrons nos hommages au premier des princes de la cour céleste et des armées angéliques, qui rendit gloire à Dieu, et que Dieu glorifia magnifiquement à son tour. Considérons : 1° la puissance de S. Michel ; 2° son humilité.

1er POINT.

PUISSANCE DE S. MICHEL.



LLE s'explique par l'office même qui lui est confié. Il est comme le lieutenant de Dieu, le défenseur de ses droits, le gardien vigilant de sa gloire. Il doit son nom à ce cri de victoire qui terrassa Lucifer et ses tenants, dans la lutte mémorable dont parle l'exilé de Patmos : « *Michaël : Qui est comme Dieu ?...* »

Rival et vainqueur immortel de Satan, il le poursuit, il le combat, dans toutes les rencontres où il s'agit des droits du Verbe incarné, de la Vierge Marie, dont il est le glorieux champion, et des âmes, dont la garde lui est spécialement confiée, et qu'il présente, au sortir de ce monde, au Souverain Juge : « *Archangele Michael, constitui te principem super animas suscipiendas. — Venit Michael Archangelus cum multitudine Angelorum cui tradidit Deus animas sanctorum ut perducat eas in paradisum exultationis.* » (Ex Offic. Antiph.).

Patron spécial de la Synagogue il veille sur le Peuple des promesses; et comme les Juifs portés à l'idolâtrie veulent, à l'instigation de Lucifer, rendre un culte d'adoration à la dépouille mortelle de Moïse, Michel intervient et s'y oppose: « Que le Seigneur te commande, dit-il à Satan: *imperet tibi Deus* », et la bête sacrilège est refoulée dans l'abîme.

Ce même peuple est dispersé dans toutes les nations: Michel ne l'abandonne pas; comme nous pouvons le constater dans les visions des Prophètes, surtout dans celles de Daniel, où nous le voyons intervenir et régler, d'après les desseins de Dieu, les différends entre les anges gardiens des Grecs, des Perses et des Juifs. Enfin, lorsque dans les temps annoncés Israël aura été soumis à la plus rude des épreuves, Michel se lèvera pour la défense des enfants de Dieu: « *In illo tempore consurget Michaël, qui stat pro filiis vestris.* (Dan., XII, 1.)

De la Synagogue, qui repousse la vérité, il passe à l'Église du Christ, pour étendre et continuer sur elle son puissant patronage. Ses apparitions mémorables témoignent de sa sollicitude et de son amour pour le mandat qui lui est confié. C'est lui que le monde catholique, le Souverain Pontife en tête, implore chaque jour, à chaque instant du jour, au pied de l'autel, où le saint Sacrifice vient d'être consommé, dans une prière commune et générale, pour laquelle pasteurs et fidèles unissent leurs voix.

Esprit ou souffle des lèvres de Jésus, c'est encore à lui qu'est réservée, pour les derniers temps, la victoire définitive sur l'Antechrist et la destruction de son règne. Fille aînée de l'Église, la France, au milieu de toutes les nations qui vivent sous la houlette de saint Pierre, a les prédilections du céleste Archange. Il préside au sacre de nos rois, il inspire,

il organise les Croisades ; il réalise par les Francs les gestes de Dieu. Et quand la patrie est sur le point de disparaître, il parle à une jeune bergère, l'investit d'une mission surhumaine, la pénètre d'un courage tout divin, et lui met en main le drapeau de la victoire. De par Dieu et le roi, Jeanne d'Arc chasse l'étranger et sauve la France. Tel fut et tel est, devant Dieu et devant les hommes, le rôle de S. Michel. Ainsi apparaît-il couvert de gloire et revêtu de cette splendeur particulière que le Seigneur ajoute à tous ses autres dons.

2e POINT.

HUMILITÉ DE S. MICHEL.

D'après la sentence prononcée par le Sauveur lui-même : « Quiconque s'abaisse sera exalté, quiconque se fait petit sera grand dans le royaume des cieux », l'élévation à cette puissance, à cette gloire que nous considérions tout à l'heure dans S. Michel, peut nous donner la mesure de son humilité.

Il fut ordonné aux anges d'adorer le Verbe de Dieu, faisant son entrée dans ce monde par le mystère de l'Incarnation, qui leur fut révélé comme devant s'accomplir : *et adorent eum omnes angeli ejus.* (Ps. XLVI ; Hébr., I, 6.) Lucifer se révolte dans son orgueil ; à cette nature humaine que le Verbe doit s'unir, il oppose, comme supérieure et comme convenant mieux à l'union avec la divinité, la nature angélique et surtout sa personnalité à lui. S. Michel répond à cette audacieuse et sacrilège prétention, par l'aveu sincère de sa dépendance absolue à la puissance et à la volonté divines. Il se reconnaît

redevable à l'Auteur de tout bien, de sa beauté, de ses grâces, de ses privilèges angéliques. Il s'abaisse, il confesse son néant devant ce même Dieu, le Verbe incarné à venir, qui paraît et qui est d'autant plus adorable qu'il semble dans son anéantissement, ainsi que dira l'Apôtre, moins digne d'être adoré; il s'incline devant cette majesté d'autant plus souveraine qu'elle a pris la forme de serviteur; il se confond devant ce Petit, qui est grand, le seul grand dans le royaume des cieux. Étonné et ravi, dans son humilité, il pousse son cri sublime qui terrasse l'orgueil de Lucifer: « *Qui est comme Dieu, Quis ut Deus?* » A l'instant, il est admis à la vision béatifique et élevé dans la gloire tandis que Lucifer est précipité dans l'abîme. Dans cette chute de Lucifer et dans la glorification de S. Michel, nous avons en quelque sorte la mesure de l'orgueil de celui-là et de l'humilité de Celui-ci: « *Qui se exaltat humiliabitur, qui se humiliat exaltabitur.* »

Affections.

Glorieux archange Saint Michel, défendez-nous dans nos luttes; soyez notre force et notre protection contre la malice et les ruses de notre infernal ennemi: « *Que Dieu lui commande* », selon votre parole; intercédez pour nous, nous vous en supplions, ô Prince invincible de la milice céleste; usez de votre puissance, forte de la vertu divine, et refoulez dans les abîmes de l'enfer, Satan et tous ces esprits de malice qui errent et se jettent dans le monde, à la poursuite et à la perte des âmes. (Extrait de la prière composée par Léon XIII).

Résolutions.

1° Honorer S. Michel d'une manière spéciale surtout au jour de ses fêtes.

2° L'invoquer avec confiance dans les tentations : car il est fidèle à son mandat.

Bouquet spirituel.

Quis ut Deus?
Qui est comme Dieu ?

(152) N.-D. DU TRÈS SAINT ROSAIRE.

1er Dimanche d'Octobre.

Mystères joyeux — douloureux — glorieux.

MÉDITATION.

Honorons la très sainte Vierge Marie, d'une manière toute spéciale, sous le vocable de *Notre-Dame du très saint Rosaire*, la remerciant de tout notre cœur d'avoir bien voulu nous révéler cette nouvelle source de grâces singulières qui en recommandent la dévotion. Le Saint Rosaire se compose, comme on le sait, de la récitation de trois chapelets: la méditation, qui accompagne cette récitation, embrasse successivement les mystères joyeux, douloureux et glorieux. Nous allons à notre tour les considérer et en faire le sujet de nos réflexions.

1er POINT.

LES MYSTÈRES JOYEUX.



LES mystères joyeux sont: *l'Annonciation; la Visitation; la Naissance de Notre-Seigneur; la Purification; le Recouvrement de Jésus au Temple.*

« Voici la Servante du Seigneur: qu'il me soit fait selon votre parole. » Telle est l'expression du consentement de la Vierge Marie à la proposition du céleste Archange, envoyé de Dieu. « Et le Verbe s'est fait chair, et Il a habité parmi nous. » L'attente des nations est réalisée. Abraham, à travers les siècles, avait vu ce jour du Seigneur, qu'avaient salué

et désiré les anciens justes, et il fut comblé de joie. Marie, à l'heure de l'Incarnation, conçoit et porte cette joie dans son sein: elle est Mère de Celui-là même qui dit au bon et fidèle serviteur, au moment de la mort: « Entre dans la joie de ton Maître. »

Cette joie qui la pénètre, Marie, dans un sublime élan de charité, va la communiquer à toute une famille. A peine a-t-elle fait entendre sa voix dans la demeure de sainte Élisabeth, sa cousine qu'elle vient visiter, que Jean-Baptiste tressaille de bonheur et est sanctifié dans le sein maternel; remplie du Saint-Esprit, Élisabeth prophétise; le prêtre Zacharie, recouvrant la parole, entonne son *Benedictus*. Et de son regard embrassant les siècles à venir, voyant à ses pieds, implorant le salut, dont elle est la dispensatrice, les petits et les grands, les riches et les pauvres, les justes et les pécheurs, les peuples et les rois, écoutant de son oreille l'écho non interrompu des prières et des chants de reconnaissance, tressaillant dans le Seigneur, Marie a dit à son tour: « Voilà que toutes les générations m'appelleront Bienheureuse. »

Et maintenant ce Salut annoncé de siècle en siècle, ce Désiré des nations, le voilà: il est né au chant des anges, à Bethléem, selon la prophétie. Enfant adorable, beau de toutes les grâces divines et humaines, il est couché dans une crèche et couvert de pauvres langes. Marie l'adore, le contemple, l'embrasse; elle lui dit et lui redit, le pressant sur son cœur dans l'ivresse de sa joie: « Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui, vous qui êtes mon Dieu. »

Quarante jours après, elle vient au Temple, l'Enfant Dieu dans ses bras: elle, pour se soumettre à la purification légale; lui, pour être présenté et consacré au Seigneur, selon la loi de Moïse, qui permettait

cependant de le racheter : elle rachète donc celui qui était venu racheter le monde. En ce moment, le saint vieillard Siméon le prend dans ses bras, le presse sur son cœur, entonnant dans une sorte d'extase le cantique de la délivrance; s'il ne tenait ainsi la vie embrassée, la joie qui l'inonde le ferait, ce semble, mourir de bonheur. Anne la prophétesse survient à son tour, et raconte à tous ceux qui sont là, des choses merveilleuses de cet Enfant. Marie écoute ces louanges, partagée entre la joie et l'admiration. Or, l'Enfant croissait en grâce, en sagesse et en âge devant Dieu et devant les hommes, nous dit l'Évangéliste. A l'âge de douze ans, il est conduit par ses parents à Jérusalem pour les fêtes de Pâques.

C'est là qu'une épreuve mystérieuse est réservée à sa très sainte Mère : épreuve qui nous donne la mesure de son amour pour Jésus, et laisse à comprendre l'intensité proportionnée de sa joie, lorsqu'après trois jours d'angoisses et de recherches inutiles, son cher Dieu, l'Enfant bien-aimé qui s'était dérobé providentiellement à ses regards, lui est enfin rendu. Moments bien doux ! C'est le beau jour après la nuit sombre ; c'est le printemps chargé de fleurs après le triste hiver ; c'est dans la morne solitude du désert, l'hymne du bonheur qui éclate tout à coup. Jésus est là retrouvé dans le Temple, au milieu des Docteurs, écoutant et interrogeant.

2e POINT.

MYSTÈRES DOULOUREUX.

Les mystères douloureux sont : *l'Agonie de N.-S. ; la Flagellation ; le Couronnement d'épines ; le Portement de la Croix ; le Crucifiement.*

Agonie qui rend le Sauveur triste en son âme jusqu'à la mort, au spectacle de tous les péchés du monde qu'il va expier; et qui de tous ses membres étendus sur le sol, fait couler une sueur de sang.

Flagellation atroce, injuste, impitoyable, qui déchire de la tête aux pieds, le corps de l'innocente victime, liée, nue à la colonne.

Couronnement d'épines affreux et dérisoire : cette tête se penche sous le poids et des opprobres et des souffrances.

Portement de la Croix : fardeau écrasant, sous lequel la sainte victime tombe, retombe, pour tomber encore; on la relève à coups de poings; on la ramasse à coups de pied; haletante, épuisée de sang, elle arrive ainsi au Calvaire.

Crucifiement : il est de la dernière barbarie. Et maintenant la Croix s'élève aux yeux de toute la multitude, emportant dans ses bras, suspendu sur des blessures, le divin Mourant.

On la laisse retomber de tout son poids dans la fosse préparée à cet effet : la secousse est horrible. Au pied de cette Croix, une Femme est debout, fondant en larmes; son deuil est inconsolable; sa souffrance est sans égale; elle est comme la personnification de la douleur; c'est la compassion unie à la Passion; c'est la reproduction, dans la corédemptrice, du sacrifice du Rédempteur; c'est la vie de la Mère, survivant à la mort du Fils; quelle vie en face d'une telle mort !

3e POINT.

MYSTÈRES GLORIEUX.

Les mystères glorieux sont : *la Résurrection de*

N.-S.; son Ascension; la Descente du Saint-Esprit sur les Apôtres; l'Assomption et le Couronnement de la Sainte Vierge, dans le ciel.

Il n'est plus dans le tombeau, Celui qui est la résurrection et la vie. Le troisième jour après sa mort ainsi qu'il l'avait annoncé, il s'est levé, dans sa gloire, vainqueur du trépas, du péché et de l'enfer, radieux d'immortalité, et portant les signes éclatants de son triomphe. Selon la tradition, il se montre tout d'abord à la très sainte Vierge Marie, sa Mère; et quelle gloire pour cette Mère!

Gloire encore lorsque de son regard elle suit, elle accompagne son Jésus s'élevant dans le ciel, divin triomphateur, amenant avec lui la captivité captive, beau de cette majesté souveraine avec laquelle il reviendra juger le monde.

Gloire non moins grande qui du Fils rejaillit sur la Mère, lorsque, au jour de la Pentecôte, le Saint-Esprit, descendant sur les Apôtres, renouvelle la face de la terre, et glorifie devant le monde entier l'œuvre commune au Fils et à la Mère, à Jésus et à Marie, la rédemption des âmes, dont le développement embrasse tous les siècles de l'Église. Enfin l'heure arrive où Marie elle-même est glorifiée personnellement. Le troisième jour après son trépas bienheureux, le sépulcre se trouva vide. Sans que ni la vie ni la mort aient rien pu détruire en elle, telle qu'on la vit ici-bas, telle qu'elle avait toujours été aux regards de Dieu, elle est ravie par les anges, en corps et en âme, dans le ciel.

Le trône de la Reine de tous les Saints l'attendait à la droite de son divin Fils. Vêtue de toute magnificence, et enrichie de toutes les variétés, là elle est couronnée par la Très Sainte Trinité, aux chants des anges et aux applaudissements de tous les élus.

C'est de là qu'elle règne: elle reçoit là les hommages et exauce la voix de l'Église entière qui l'invoque et la salue comme la Souveraine universelle et la Mère de la miséricorde.

Affections.

Je viens, à mon tour, ô Vierge Marie, vous saluer au nom de vos joies; je viens vous invoquer, au nom de vos douleurs; je viens vous implorer, au nom de vos gloires. Ces joies, ces douleurs, ces gloires, vous sont communes avec Jésus, votre vie étant mêlée à la sienne, et tout ce qui est au Fils étant aussi à la Mère.

N'oubliez pas cependant et montrez que vous êtes aussi notre Mère: vos joies, vos douleurs, vos gloires ne nous sont pas étrangères, et votre vie fut ici-bas mêlée à la nôtre. Je me réjouis donc avec vous; je compatis à vos douleurs, je vous glorifie, ô Vierge Sainte. Par la vertu du Saint Rosaire, que je viens de méditer, donnez-moi de vaincre mes ennemis, qui sont les vôtres, et d'aller en quittant cet exil, vous remercier et chanter éternellement vos louanges dans le ciel.

Résolutions.

1° Prendre à cœur et propager la dévotion au Saint Rosaire.

2° Pour cette insigne faveur remercier Marie surtout dans nos communions.

Bouquet spirituel.

Regina sacratissimi Rosarii, ora pro nobi (Ex. Litan.). Reine du très saint Rosaire, priez pour nous.

(153) LE SÉRAPHIQUE S. FRANÇOIS D'ASSISE.

4 Octobre.

L'homme admirable — imitable.

MÉDITATION.

Considérons dans le Séraphique S. François d'Assise, 1° l'homme admirable; 2° l'homme imitable.

1er POINT.

L'HOMME ADMIRABLE.



L reproduisit dans tout l'éclat de sa beauté première et fit resplendir en sa personne la majesté d'Adam, le premier homme, sortant des mains de Dieu, et tel que le Psalmiste nous la dépeint. « Vous avez, Seigneur, allumé dans son regard un éclair de votre intelligence, la lumière de votre sagesse; vous avez couronné son front de gloire et d'honneur; vous avez mis le sceptre dans ses mains, et toutes les créatures lui sont soumises. » François a tout cela; il est tout cela; et, comme à Adam, toutes les créatures lui obéissent.

Les oiseaux écoutent, ravis, sa parole et témoignent de leur joie par leurs ébats et leur doux gazouillement. Les hirondelles, sur un signe de l'indulgent prédicateur, se taisent, et ne reprennent leur gracieux ramage, que quand le sermon est fini. Lorsque le saint homme rendra son âme à Dieu, les alouettes, ces amies de la lumière, viendront, vers le

crépuscule du soir, faire entendre une dernière fois, sur le toit de sa cellule, leur chant à ses oreilles, comme pour le remercier, par ce témoignage de sympathie, de les avoir si souvent invitées à louer le Seigneur. Un faucon avait construit son aire près du lieu où François vaquait aux saints exercices de l'oraison, sur le mont Alverne, ce théâtre glorieux de sa Stigmatisation; comme un réveille-matin intelligent, il l'avertissait de se lever ou plus tôt ou plus tard selon que le Saint se ressentait plus ou moins de ses fatigues. On voyait les animaux timides accourir et chercher un refuge contre les traits des chasseurs dans le sein de l'homme compatissant. Un petit agneau, qu'on lui avait donné, s'était attaché à lui; il le précédait ou le suivait dans les exercices de communauté, réglant sur les siens ses propres mouvements, imitant en tout ses actes de dévotion.

Un pêcheur lui ayant donné un poisson et François l'ayant remis à l'eau, le poisson, comme pour lui rendre grâces, se joue sous les yeux de son libérateur, témoigne longtemps de sa joie, et ne replonge dans les flots qu'après avoir reçu congé par la bénédiction du saint homme. Passant un jour près d'un champ où paissent des brebis, François les salue, et toutes, relevant la tête, répondent à ce signe amical par des bonds joyeux et des bêlements de reconnaissance. Ainsi en présence de François se renouvellent, au Moyen-Age, les scènes gracieuses dont le Paradis terrestre fut le théâtre à l'aurore de la création, tandis que toutes les créatures passaient devant Adam et recevaient leur nom. Adam s'est retrouvé dans François avec toute la majesté de sa royale puissance. — Mais plus admirable encore est François; car il relève le sceptre, ravi par le péché aux mains du premier homme. Il étend son autorité, non

plus seulement sur des êtres soumis comme ils l'étaient aux beaux jours de l'innocence, mais encore sur des créatures en révolte, qui ne reconnaissaient plus les droits de l'homme, l'homme ayant méconnu ses devoirs envers le Créateur. Il parle aux bêtes féroces ; et les loups viennent humblement se coucher devant lui, lécher ses pieds nus, et lui donner tous les signes d'une soumission complète. Il parle aux éléments ; et les vents s'apaisent, les flots se calment, le feu, tout en gardant son éclat, perd sa chaleur. Il parle à la mort ; et la mort rend sa proie. Plus puissant que l'Orphée des temps antiques, qui charmait les monstres, il chasse les démons qui assiègent les cités et les hommes ; il fait tomber les discordes civiles, en chantant son Cantique du Soleil ; il apprivoise, il séduit, il enchaîne les passions par sa douce poésie, il les transforme ; il élève les cœurs. Pontife non moins que roi dans la création, il invite tous les êtres, animés et inanimés, à bénir le Seigneur ; il interprète leur langage, il surnaturalise leurs voix, dans cette hymne du jour à la nuit, de la nuit au jour, qui monte de la terre au ciel, dans un concert immense. Homme vraiment admirable !

Plus admirable encore ! Adam, sortant des mains de Dieu, dans son état d'innocence et de grâce, n'était que la figure de Jésus-Christ. François en est la reproduction. Il s'élève au-dessus du premier homme de toute la majesté que lui donne la ressemblance la plus parfaite avec l'Homme nouveau ; de toute la distance qu'il y a, de l'ébauche anticipée et lointaine de l'Homme-Dieu, dans Adam, à la copie vivante, dans François. « Je vis : mais ce n'est plus moi qui vis : c'est Jésus-Christ qui vit en moi. » Ces mots, François ne les dit pas

seulement, il les vit: ils sont comme les battements de son cœur, le souffle de sa bouche, la respiration de tout son être. « Je porte en moi les stigmates du Sauveur »; c'est extérieurement, c'est intérieurement, c'est dans son âme, c'est dans son corps, que Jésus-Christ le pénètre, le transforme, le transfigure, et qu'il fait ainsi l'homme à son image et à sa ressemblance.

2e POINT.

S. FRANÇOIS L'HOMME IMITABLE.

La grâce nous est donnée avec toutes ses efficacités, pour nous faire vivre à Jésus; la nature nous est laissée, et nous ramène sans cesse par ses tendances malheureuses à vivre à nous-mêmes. Entre ces deux vies point de compromis, point de trêve, point de repos. L'une décline si l'autre se développe; l'une doit nécessairement se fortifier de la faiblesse de l'autre; l'une triomphera sur les ruines de l'autre: « Vous êtes morts, dit l'Apôtre, morts à cette nature dont vous avez hérité en Adam: morts au vieil homme qui a été crucifié avec ses inclinations mauvaises et que vous avez dépouillé, morts au péché qui en étaient les fruits et les œuvres. Vous vivez cependant: vous avez la vie de l'Homme nouveau que vous avez revêtu, et qui a été créé selon Dieu dans la justice et la sainteté; vie qui est cachée avec Jésus-Christ en Dieu. » Est-ce à dire que la nature se rende aux premières attaques? Non: c'est pied à pied qu'elle recule sur le terrain qu'elle dispute à la grâce; c'est lentement qu'elle succombe, qu'elle meurt: *quotidie morior*. A cette mort de tous les

jours, les saints n'ont pas cessé de travailler. Pour préparer ce triomphe décisif, total, universel, qui établit sans rival le règne de la grâce en nous, toujours les armes à la main ils n'ont jamais quitté l'arène; pour vivre à Jésus-Christ, ils sont morts à eux-mêmes. Et c'est ainsi que l'homme admirable, François d'Assise, est devenu et est en même temps l'homme imitable.

Comme tout fils d'Adam, il porte en lui les germes et les inclinations du vieil homme. S'en dépouiller, les réduire, les dompter, quelque violence qu'il en coûte, c'est ce qu'il entreprend; et en vrai Israélite, il saura tenir la truelle d'une main et le glaive de l'autre. S'il affaiblit la nature, c'est pour fortifier la grâce; s'il creuse, c'est pour combler; s'il détruit, c'est pour édifier; s'il meurt, c'est pour vivre. Le vieil homme disparaît avec ses convoitises, avec sa vanité et son goût pour le luxe, avec son culte si délicat de sa personne, avec ses airs de grand seigneur et ses prodigalités de joyeux convive, avec son amour-propre, et son horreur instinctive, comme il le dit lui-même, de l'humiliation et de tout ce qui répugne aux sens. Et à la place, voici maintenant l'homme nouveau, avec ses vertus et ses mœurs célestes; c'est l'humble S. François, comme l'appelle l'auteur de l'Imitation; c'est l'amant désespéré de la pauvreté; c'est une âme pure qui présente à la Stigmatisation un corps chaste et mortifié; c'est le crucifié au monde, qui met toute sa gloire dans la croix; c'est le Séraphin de la terre qui soupire sans cesse: « Mon Dieu! mon Tout! »

Cette ardeur impétueuse qui fut le fond de sa nature, la grâce, en la transformant, en a fait ce zèle irrésistible, qui l'entraîne au martyre et à la conquête des âmes; elle a donné un but sublime à son

ambition chevaleresque : et François partage le monde à ses enfants, comme un héritage pour le donner à Dieu. Y a-t-il encore quelque chose dans cette nature ainsi transfigurée, qui rappelle ou qui retienne les traces de notre condition déchue !... La mort viendra, sans doute, mais elle ne fera qu'ajouter le dernier trait, le fini, aux conformités de François avec Jésus. Homme vraiment bienheureux, s'écrie S. Bonaventure, qui, dans sa vie comme dans sa mort, n'a cherché qu'à être conforme au Sauveur.

Affections.

Salut ! Père Saint, gloire de la Patrie, modèle des Frères-Mineurs, miroir de vertu, voie droite de justice, règle de mœurs et de conduite, de cet exil où notre corps est retenu conduisez-nous au royaume des cieux. (Liturg. francisc.)

Résolutions.

1° S'attacher plus fidèlement, pour honorer S. François, au vœu ou à la vertu de pauvreté.

2° A la méditation de la Passion du Sauveur, et à la pratique du Chemin de la Croix.

Bouquet spirituel.

Franciscus pauper et humilis, dives cœlum ingreditur (Liturg.).

Humble et pauvre, François entre dans le ciel, riche de mérites.

(154) LA MATERNITÉ DE LA TRÈS SAINTE VIERGE MARIE.

2e Dimanche d'Octobre.

Le signe d'Isaïe : *Ecce Virgo concipiet et pariet Filium.*
Le signe de Jérémie : *Femina circumdabit Virum.*

MÉDITATION.

Dans ce mystère, où tout est sublime comme la dignité inaccessible de Dieu le Verbe dans sa nature divine; où tout est profond, insondable, comme son anéantissement dans la nature humaine; où tout est d'une sagesse infinie, par l'union de ces deux natures, dans une seule et même Personne, relevons deux signes prophétiques qui regardent spécialement la T. Ste Vierge Marie. A vrai dire, ils s'unissent et se complètent l'un l'autre, dans la pensée des deux Prophètes Isaïe et Jérémie. Considérons ces deux signes: 1° celui d'Isaïe: Voilà qu'une Vierge concevra et enfantera un Fils; 2° celui de Jérémie: « La Femme enceindra un Homme. »

1er POINT.

LE SIGNE D'ISAÏE.



E signe prophétise la maternité divine de Marie. Il est donné comme grand, extraordinaire, unique, inouï; comme une dérogation aux lois générales de la nature: « Voici: une Vierge concevra et enfantera un Fils. » Mais ce Fils ne sera pas non plus un fils ordinaire: le Fruit sera en raison de la tige qui le produit: œuvre divine et humaine tout ensemble. Assistons

plutôt à l'accomplissement, à la réalisation de la prophétie: « L'Ange du Seigneur est envoyé à une Vierge, dont le nom est Marie. Il la salue pleine de grâce et lui annonce qu'elle concevra et enfantera un Fils: — Comment cela pourrait-il se faire, répond-elle; car, je ne connais point d'homme: c'est-à-dire: mon état, ma condition de vie est d'être Vierge. — Ne craignez point, Marie, répond l'Ange: l'Esprit Saint surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. » Voilà donc l'œuvre: et voici le Fruit: « Le Saint qui naîtra de vous, continue l'Ange, sera le Fils de Dieu, et portera le nom de Jésus. Il sera grand. Le Seigneur-Dieu lui donnera le trône de David son père. Il régnera éternellement sur la maison de Jacob, et son règne n'aura point de fin... » Marie dit alors: « Voici la servante du Seigneur: qu'il me soit fait selon votre parole. » Cette œuvre, avons-nous dit, est à la fois divine et humaine: divine par l'opération du Saint-Esprit, humaine par la coopération de Marie, qui donne son consentement; le Fruit est de la même nature: il est divin, c'est le Verbe; humain en s'incarnant, en se faisant chair. *Et Verbum caro factum est.* Et le Verbe n'a pas cessé d'être Dieu en se faisant Homme; comme Marie est restée Vierge en devenant sa Mère. Ainsi donc le signe d'Isaïe est grand, surnaturel et divin, comme le mystère qu'il annonce. De deux choses l'une en effet: ou bien Marie aurait cessé d'être vierge, en concevant, en enfantant; ou bien, elle sera restée vierge, tout en devenant mère. Dans la première supposition, rien ne la distingue de la femme ordinaire, rien ne la tire de la condition commune, et dès lors le signe d'Isaïe, donné comme divin et révélé de Dieu, ne serait rien moins que merveilleux, ou plutôt il

serait une tromperie sacrilège; il faut donc admettre, avec l'Église tout entière et comme un dogme de foi, que Marie, en devenant mère, n'a pas cessé d'être vierge, et que de sa virginité est né son Fils Jésus qui est appelé le Christ: *Maria de qua natus est Jesus qui vocatur Christus... natus ex Maria Virgine.*

2e POINT.

LE SIGNE DE JÉRÉMIE.

La Femme enceindra un Homme: *femina circumdabit virum* (Jer. XXXI, 22). Jérémie et Isaïe donnent à Israël comme un signe grand et miraculeux, et le Fils conçu par la Vierge, et l'Homme enceint par la Femme; avec cette différence peut-être qu'Isaïe envisage surtout la nature divine dans le Fils, et Jérémie la nature humaine dans l'Homme: mais pour Jérémie, cet Homme est Dieu, comme pour Isaïe, ce Fils du Très-Haut est Homme; pour l'un comme pour l'autre, c'est l'Homme-Dieu. De même, quand Jérémie appelle *Femme* la Vierge d'Isaïe, cette Femme qui doit ainsi enceindre un Homme n'est pas une femme commune; pas plus que l'Homme qu'elle engendre n'est pas un homme ordinaire; il n'y aurait en ce cas rien de grand, rien de miraculeux dans son signe. Cette Femme est la Vierge-Mère, et cet Homme est le Verbe de Dieu incarné. Celle qu'il appelle Femme est bien en effet la Femme par excellence, unique et parfaite, saluée dès l'origine du monde comme devant écraser la tête du serpent; annoncée, figurée à travers les siècles; invoquée, appelée par les vœux des patriarches; désirée par les justes; signalée par les

prophètes; chantée par les rois. C'est la Femme proclamée par le ciel et par le salut de l'Archange comme pleine de grâce, et bénie au-dessus de toutes les femmes. Celui également, que Jérémie appelle *Homme*, et qui, vrai Homme, apparaîtra au milieu de nous, comme l'un de nous, *habitu inventus ut homo*, est Celui-là même dont la génération, comme vrai Dieu, est ineffable et précède l'aurore de tous les siècles. C'est l'Homme unique, l'Homme par excellence, beau lui aussi au-dessus de tous les enfants des hommes; l'Homme modèle, sur lequel fut formé le premier de tous les hommes, avec sa couronne de gloire et d'honneur; avec ce sceptre qui lui donne l'empire sur toutes les créatures; c'est l'Homme grand de toute la dignité, de toute la réalité de Dieu; c'est l'Homme uni à Dieu, l'Homme-Dieu; et Marie est sa Mère.

Affections.

O Marie, je vous reconnais comme la Mère de Celui qui a Dieu pour Père; et votre gloire l'emporte incomparablement sur toutes les splendeurs des créatures angéliques et humaines; votre dignité est en effet sans égale. Vous êtes appelée au conseil de la Trinité Sainte, pour ratifier par votre consentement le décret divin de l'Incarnation. Le Verbe de Dieu ne pouvait-il donc pas, lui qui appelle les êtres du néant sans qu'ils le sachent, s'incarner en vous par un seul acte de sa volonté et sans votre concours?...

Mais le Créateur de toutes choses voulait vous laisser le mérite de votre acquiescement. Il voulait dépendre de vous, se reconnaître comme votre obligé, votre débiteur, dans les efficacités prodigieuses qui résultent de l'Incarnation. Avec quelle confiance, avec quel saint abandon, ne dois-je donc pas avoir recours à vous, ô Vierge Mère, me jeter à vos pieds, ô Mère de mon Dieu,

assuré que, par votre intercession et si puissante et si miséricordieuse, toutes mes dettes me seront remises, toutes les grâces me seront accordées?...

Résolutions.

1° Honorer la Ste-Vierge le samedi et la veille de ses fêtes, par le jeûne ou quelques exercices de piété.

2° Communier, à ses intentions et en son honneur, le jour de ses fêtes.

Bouquet spirituel.

Mater Dei, ora pro nobis (Ex Litan.).
Mère de Dieu, priez pour nous.

---

(155) LA PURETÉ DE LA TRÈS SAINTE VIERGE MARIE.

3e Dimanche d'Octobre.

Comment cette Pureté est admirable — imitable.

MÉDITATION.

Offrons nos hommages d'admiration et de respect à la Pureté immaculée de Marie, objet des complaisances de la Très-Sainte-Trinité; de Dieu le Père, qui lui confie son Verbe pour être consubstantiellement son Fils, de Dieu le Fils qui l'aime, la choisit et la prend véritablement pour sa Mère; de Dieu le Saint-Esprit, qui l'enrichit et forme en elle par sa vertu toute-puissante l'humanité du Verbe incarné. Félicitons Marie d'avoir été trouvée si pure devant le Dieu trois fois saint: et considérons: 1° comment cette Pureté est admirable, 2° comment elle est imitable.

1er POINT.

COMBIEN ADMIRABLE EST LA PURETÉ DE MARIE.



MARIE fut dès l'instant même de sa conception, non seulement immaculée et préservée de toute tache, mais encore confirmée en grâce: ce qui ne fut donné ni à l'ange, ni à l'homme, à l'heure de leur création dans la grâce. Qui dira donc la pureté de cette existence dont l'aurore fut l'Immaculée Conception, le déclin un sommeil d'amour, et qui passa toute en-

tière, instant par instant, sous le regard de Dieu et des hommes, avec chacune de ses phases et à travers les vicissitudes d'ici-bas, sans révéler la moindre tache, sans accuser la plus légère imperfection? Pure dans son enfance qu'elle consacre au Seigneur dans le Temple de Jérusalem, pure à la fleur de son adolescence, à l'aube de sa jeunesse lorsque, saluée pleine de grâce par l'Archange du ciel, elle conçoit dans son sein le Verbe de Dieu, elle est très pure, très chaste, Vierge-Mère, dans ses rapports ineffables avec son Dieu qui est son Fils, avec son Fils qui est son Dieu. Son regard pouvait soutenir avec la simplicité et la candeur de l'innocence, ces rayons du regard divin de Jésus, qui sonde les reins et les cœurs des hommes. Combien pures étaient ses mains, qui touchaient, levaient, portaient le Saint des saints : combien pures ses lèvres, qui souriaient à Jésus, et qui tant de fois ont baisé la face de Dieu sur le visage de son Christ. Pure et chaste était cette poitrine, sur laquelle l'Enfant-Dieu reposait sa tête, pur et chaste ce Cœur, sur lequel il s'endormait. Bienheureuses furent ses oreilles, qui entendirent sa voix, écoutèrent sa parole; et pure fut sa langue qui lui répondait. Qu'elle fut donc pure, chaste et virginale, sa chair, dont l'Esprit d'amour forma le Saint qui venait effacer les péchés du monde! son âme, miroir sans tache de la sainteté infinie! Qu'elle fut donc pure la Vierge Marie, et dans sa vie, et dans sa mort, et lorsque dans son Assomption, elle fut ravie en corps et en âme par les Anges pour être couronnée dans le ciel comme la Reine de tous les élus!

2e POINT.

COMMENT LA PURETÉ DE MARIE EST IMITABLE.

Elle force l'admiration; elle va plus loin, elle entraîne à l'imitation. D'elle il est écrit: « Des multitudes d'âmes chastes et pures viendront à sa suite pour être présentées au grand Roi: *Adducentur Regi virgines post eam.* »

Rien de plus rare cependant que la chasteté virginale dans le monde d'alors. Même dans cette nation juive, où Dieu est connu « *notus in Judæa Deus* », la virginité est réputée un opprobre. Mais voilà que Marie a prononcé cette parole: « Je ne connais point d'homme », c.-à-d., je suis vierge d'état, de profession, de vie. L'écho de cette parole dite cependant dans la mystérieuse retraite de Nazareth, et entendue seulement de l'Archange, retentit dans le monde entier. C'est toute une révélation! Un souffle du ciel passe sur les âmes, un tressaillement de joie visite les cœurs; et sous la blanche bannière de la Vierge des vierges, accourent et viennent se presser les filles de rois et les filles du peuple; la solitude fleurit comme le lis; comme autant d'oasis, les monastères s'élèvent dans le désert et se remplissent de prières, de pureté, de chants. Le seul nom de Marie charme, séduit, entraîne; il inspire, il respire ce qu'il a et ce qu'il est: la pureté virginale. La beauté de Celle qui porte ce nom est vraiment délicieuse; c'est un chef-d'œuvre parfait, n'eût-elle été créée que pour être regardée. Ses grâces ne sont point trompeuses, elle est la *Rose* sans épines. Sans rien perdre de sa chasteté, elle en livre les parfums à tous ceux qui l'approchent. Que doit-elle être en effet dans sa réalité vivante, cette beauté surhumaine,

lorsqu'un seul de ses reflets, entrevu dans une de ses images, lorsqu'un seul de ses sourires, surpris par le pinceau d'un maître, lorsqu'un seul de ses regards, arrêté sur nous quand nous pensons à elle, charment le cœur et le désabusent de toute autre affection terrestre; alors que son souvenir évoqué, que son nom invoqué, suffisent pour arrêter les passions et inspirer l'amour de l'austère et délicieuse pureté! Autant de cœurs, autant d'âmes chastes, autant de vierges, autant d'esclaves de votre ravissante beauté, ô Marie; et c'est ainsi que par l'attrait séduisant de vos grâces singulières, vous faites dominer l'amour de la sainte vertu sur la séduction de la chair; vous pénétrez de vos charmes les individus et les familles; vous renouvelez les générations et les races; vous étendez vos conquêtes sur chaque âge et sur chaque nation: *specie tua et pulchritudine tua intende, prospere procede, et regna* (Ps. XLIV, 5).

Affections.

O ma Souveraine et ma Mère, je m'offre tout à vous et pour vous prouver mon dévouement, je vous consacre mes yeux, mes oreilles, ma bouche, mon cœur, et tout moi-même. Puisque je vous appartiens, ô bonne et tendre Mère, gardez-moi, défendez-moi, comme votre bien et votre propriété. (300 jours d'indulgence.)

Résolutions.

1° Invoquer Marie dans les tentations contre la sainte Vertu.

2° Pour honorer sa modestie, veiller à la garde de nos sens.

Bouquet spirituel.

Mater purissima, ora pro nobis (Ex. Lit.).

Mère très pure, priez pour nous.

(156) SAINT LUC, ÉVANGÉLISTE.

18 Octobre.

Comment il porta l'Évangile — comment à son exemple nous devons le porter.

MÉDITATION.

Adorons N.-S. Jésus-Christ, appelant à lui pour se le choisir, comme son évangéliste et son disciple, S. Luc, qu'on appelle aussi l'évangéliste de la Ste Vierge, étant celui qui parle le plus souvent de la Mère de Jésus et de la Sainte Famille. Félicitons-le d'avoir si bien correspondu à la grâce, et considérons : 1° comment il a porté l'Evangile ; 2° comment à son exemple nous devons nous-mêmes le porter.

1er POINT.

COMMENT S. LUC A PORTÉ L'ÉVANGILE.



IL n'eût servi de rien à cet élu du Seigneur d'avoir été l'Évangéliste de Jésus-Christ et de la Sainte Vierge ; d'avoir été loué dans toutes les Églises ; d'avoir mérité la recommandation du grand Apôtre, dont il fut le compagnon de voyage et dont il écrivit les actes ; s'il n'avait porté lui-même cet Évangile dans son cœur pour le méditer, s'il n'en avait fait la règle et la pratique de sa vie. Ce n'est pas parce qu'il écrivit l'Évangile qu'il fut un saint ; mais il devint un saint, et un grand saint, parce qu'il s'y conforma dans toute la sincérité et la ferveur de son âme.

Ce n'est donc pas parce que j'aurai reçu l'Évangile, que j'aurai part moi-même au royaume des cieux; mais je serai sauvé si je vis conformément à la doctrine renfermée dans le saint Évangile qui doit être ma règle de vie et dont je fais profession, comme baptisé, ou prêtre, ou religieux, ou comme disciple de Jésus-Christ. Comment l'ai-je mis en pratique?

S. Luc lui-même a dit de la Vierge Marie, qu'elle conservait et gravait au fond de son cœur tout ce dont elle était témoin, au sujet de Jésus, pour le méditer en silence; et sur l'exemple de celle qu'il eut si souvent l'occasion de voir et le bonheur de contempler, il écoutait à son tour d'une oreille attentive tous les récits et recueillait avec un soin jaloux, tous ces actes dont se forme l'ensemble de la vie de Notre-Seigneur, mêlée à celle de Marie, à celle des Apôtres, à celle de l'Église. Il gardait dans son cœur comme un trésor incomparable, ces connaissances divines et humaines, dont il fera le jour et la nuit le sujet de ses réflexions. C'est de là qu'il tirait comme le sage, l'ancien et le nouveau, pour nous les transmettre comme Évangéliste, ces vérités historiques et révélées, qui seront la Bonne Nouvelle pour les peuples et pour les siècles; c'est là qu'il puise et retrouve pour lui-même la force, la lumière, la ferveur. Sur cette doctrine, dont la dispensation aux âmes lui est confiée, le premier il base sa conduite. Loin d'encourir le reproche d'enseigner avant de pratiquer, il règle sa propre vie selon les maximes de la morale chrétienne, depuis les préceptes jusqu'aux degrés les plus sublimes des vertus et de la perfection. Il aura été le disciple de l'Évangile avant d'en être l'historien; avant de l'annoncer il l'aura gravé dans son âme; il aura compati aux souffrances

du Maître avant d'écrire sa Passion, la portant dans sa chair, comme il est dit dans l'oraison de son office, par les fatigues, les sueurs et les travaux qui consacreront son ministère.

2e POINT.

COMMENT A L'EXEMPLE DE S. LUC NOUS DEVONS NOUS-MÊMES PORTER L'ÉVANGILE.

Ce même Évangile, nous l'avons reçu, il nous a été annoncé. Nous avons entendu son récit de nos oreilles; nous avons parcouru ses pages de nos yeux. Il s'agit donc pour nous de garder toutes ses paroles dans notre cœur, à l'exemple de la Vierge et de S. Luc, pour les méditer en silence; non pour les enfouir, les dissiper, les étouffer, les rendre stériles, comme fut dissipée, étouffée, et frappée de stérilité la semence divine qui tomba ou sur le bord du chamin, ou dans les épines, ou sur la pierre, mais pour en retirer tous les fruits de vie en préparant à la réception et à la fécondité de ces mêmes paroles une bonne terre, c'est-à-dire un cœur bien disposé, *in corde optimo*.

Ce n'est pas tout cependant d'avoir reçu le saint Évangile. Il exige notre profession de foi. Tous ne sont pas appelés à l'annoncer par le ministère de la prédication: mais chacun a reçu le don et le devoir de la parole pour dire: Je crois: *Credidi, propter quod locutus sum* (Ps. CXV); pour dire encore: Ce que je crois, je l'aime; car la bouche parle de l'abondance du cœur; mes paroles rendront témoignage de ma foi et de mes sentiments, portant ainsi le caractère de la vérité, car l'Évangile est la vérité; de la

ferveur, car l'Évangile est comme le feu mis à la terre pour éclairer et consumer; de la simplicité, car l'Évangile s'oppose à la prudence du siècle, à la sagesse du monde, et ne peut souffrir la dissimulation et l'hypocrisie; de la douceur enfin, car l'Évangile est une loi d'amour.

Remarquons cependant qu'il ne suffit pas de le porter dans notre cœur, de le professer de bouche; il faut encore, il faut surtout, que l'Évangile passe en pratique dans nos œuvres, dans notre vie. La foi sans les œuvres est une foi morte: l'amour est de sa nature agissant et communicatif; on ne saurait porter du feu dans son sein sans qu'il brûle. Croire l'Évangile de cœur, le professer en paroles, sans le traduire dans les actes, ce serait imiter les Pharisiens desquels Jésus disait au peuple: « Faites ce qu'ils vous enseignent, car ils ont pour eux la vérité; mais ne les imitez pas dans leur conduite; car ils ne font pas eux-mêmes, ou ils font mal, ce qu'ils vous disent de faire. » Que je ne m'attire pas cette condamnation, ô mon Dieu: qu'il ne soit pas dit que par la contradiction entre ma foi et ma vie, je porte les âmes que je devrais édifier à blasphémer la vérité de l'Évangile. De cœur, de bouche et de fait, je veux être sincèrement et avec le secours de votre grâce, un vrai disciple de Jésus-Christ.

Affections.

Salut, ô glorieux S. Luc, bien-aimé disciple du Christ; serviteur dévoué de sa gloire et de son honneur. Salut, évangéliste, si intéressant dans la narration de la vie du Sauveur et des Actes des Apôtres. Salut, peintre inspiré et merveilleusement pieux, qui nous avez laissé de la Vierge Marie des portraits qui décorent nos sanctuaires et dont le ciel a consacré l'authenticité par

des faveurs et des prodiges. Salut, médecin des corps et des âmes : des âmes surtout, auxquelles vous avez révélé dans vos prédications comme un remède souverain aux maux spirituels, la méditation des souffrances du Sauveur : doctrine que vous avez consacrée par vos exemples. C'est pourquoi il est dit de vous que vous avez porté la croix jusque dans votre chair.

Plein de vertus et de mérites vous vous êtes endormi dans le Seigneur. Priez pour nous, obtenez-nous de porter nous aussi la mortification de Jésus dans notre cœur et dans nos sens, et d'arriver ainsi à la gloire éternelle.

Résolutions.

1° En l'honneur de S. Luc lire quelques passages de son Evangile avec piété et ferveur.

2° Méditer sur ce qu'on a lu : conclusion pratique sur tel défaut à corriger, sur telle vertu à acquérir.

3° S'imposer quelques mortifications des sens ou de l'amour-propre.

Bouquet spirituel.

Hoc fac, et vives (Luc, X-28).
Faites ainsi, et vous vivrez.

(157) S. SIMON ET S. JUDE, APOTRES.

28 Octobre.

Leur ferveur et leur constance dans l'apostolat — comment nous pouvons les imiter.

MÉDITATION.

Adorons N.-S. Jésus-Christ dans le choix qu'il fait de ces deux Apôtres, exemples l'un et l'autre du zèle constant et de la charité fraternelle qui les réunit, pour consommer leur course et recevoir la couronne du martyre, sur le même théâtre de l'apostolat et du sacrifice. Ne les séparons pas non plus dans notre Méditation. Considérons : 1° la ferveur et la constance de leur apostolat ; 2° la manière dont nous pouvons les imiter.

1er POINT.

FERVEUR ET CONSTANCE DES SS. SIMON ET JUDE DANS LEUR APOSTOLAT.



PRÈS la Pentecôte, les Apôtres se dispersant pour évangéliser le monde, l'Égypte échut à S. Simon, la Mésopotamie à S. Jude, comme théâtres de leur mission.

S. Simon (ou *zélé*), natif de Cana en Galilée, prouva que ce n'était pas en vain qu'il portait ce nom ; il en manifesta la vertu et en réalisa la signification, par la fidélité à son mandat, par la constance et la ferveur de ses travaux apostoliques.

S. Judas ou Jude, que S. Jean fait remarquer n'être pas l'Iscariote, *Judas non ille Iscariotes*, fut en effet d'autant plus fidèle à sa vocation, que l'autre s'en

était montré indigne. Si l'Iscariote arriva par de petites fautes à tomber dans de grandes; s'il fit si peu de cas de la grâce qu'il en vint jusqu'à vendre, pour trente deniers, l'Auteur même de la grâce; s'il livra Jésus à ses ennemis, et consomma par le suicide son impénitence finale, Jude, au contraire, fut un de ceux desquels Jésus a dit: « Quant à vous, vous m'êtes fidèles dans l'épreuve: *Vos estis qui permansistis mecum in tentationibus meis.* »

Telle fut sa générosité, qu'après avoir tout quitté pour Jésus, il s'attacha à lui plaire jusque dans les moindres détails; telle fut l'estime qu'il fit de la grâce, qu'il la garda lui-même dans toute sa ferveur, et n'eut rien tant à cœur que de la communiquer aux âmes par l'apostolat. Sa confiance en Jésus le porta à publier ses miséricordes, arrachant ainsi des multitudes d'infidèles au désespoir et à l'enfer: tel est enfin son amour pour Jésus, que loin de le trahir et de le perdre, il donnera sa vie pour lui.

Après avoir, chacun de son côté, évangélisé la portion du monde qui leur avait été confiée, S. Simon et S. Jude vinrent se retrouver en Perse. Là, se concertant sur les moyens à prendre pour avancer le règne de Dieu dans cette nouvelle région et sachant par l'oracle de l'Esprit-Saint « qu'un frère aidé par son frère est comme une ville fortifiée », ils firent tant par leur zèle fervent et discret, et surtout par l'exemple de leur douceur si souvent recommandée par le Maître, qu'ils gagnèrent les bonnes grâces du roi, jusque-là que celui-ci, rejetant comme vaines et ridicules les superstitions du paganisme, pensa à condamner au feu tous les prêtres des idoles. Il consulta même à ce dessein les deux Apôtres qui demandèrent grâce pour les coupables avec cette réponse, vraiment évangélique « qu'ils n'étaient pas

venus pour faire mourir les vivants, mais pour donner la vie aux morts. » Loin d'être reconnaissants de tant de générosité, ces prêtres n'en conçurent que plus de haine contre les prédicateurs de l'Évangile; et le roi étant mort sur les entrefaites, ils trompèrent si bien son successeur, qu'ils l'indisposèrent contre eux, et celui-ci les condamna à la peine capitale: « *gloriosi martyres in morte non sunt separati.* »

2e POINT.

COMMENT NOUS POUVONS IMITER S. SIMON ET S. JUDE.

Bien que tous ne soient pas appelés à l'apostolat et au martyre, mais ceux-là seulement que le Seigneur dans les voies impénétrables de sa sagesse a prédestinés à de telles faveurs, tous cependant et chacun selon la mesure des grâces reçues, nous sommes appelés à un certain genre d'apostolat, et même de martyre.

Il y a l'apostolat de la prière; prière d'intercession, par laquelle on glorifie les saints, qui sont dans le ciel; on soulage et on délivre les âmes qui sont dans le purgatoire; on vient au secours des agonisants dont le sort va se décider, des pécheurs, dont le salut est compromis, des justes qui luttent pour garder la grâce. Et qui donc ne peut pas prier?

Il y a l'apostolat de l'exemple: « Nous sommes, dit S. Paul, la bonne odeur de Jésus-Christ », par une humilité sincère et pleine de franchise; par une douceur toute cordiale; par une patience toute joyeuse; par une charité pleine d'abandon; par le support

mutuel. Et qui donc ne peut plus ou moins pratiquer ces vertus dont le spectacle fait plus d'impression, entraîne et gagne plus d'âmes, que ne feraient beaucoup de discours?

Il y a l'apostolat des bons conseils et de la correction fraternelle. L'occasion se présente si souvent de tirer le bien du trésor de son cœur; car ici le cœur est le meilleur des juges. On s'étudie, on s'interroge soi-même, et on agit: c'est le cas de se faire tout à tous. Un avertissement donné en ami ouvre à la confiance une âme qui peut-être résistait ou se fermait irrévocablement à la grâce. Quel mal ne peut-on pas éloigner; quel bien ne peut-on pas préparer?...

Il y a aussi plusieurs genres de martyres auxquels nous devons nous préparer; que nous devons même subir généreusement, pour la vie éternelle. Au regard de S. Jean, tous les élus se présentaient portant des palmes; tous cependant n'avaient pas versé leur sang pour la foi. Il y a donc le martyre des larmes, qu'on appelle le sang de l'âme: c'est la violence qu'il faut se faire pour emporter le ciel, et qui embrasse la vie tout entière, longue ou courte, l'épuise lentement dans la lutte de tous les jours, pour Dieu, pour la justice, pour la grâce. Il y a le martyre de la patience: patience absolument nécessaire, dit l'Apôtre, patience de tous les instants, pour agir, pour souffrir et pour posséder son âme.

Il y a le martyre du support mutuel. La pauvre nature humaine, si capricieuse dans ses goûts, si variée dans ses humeurs, trouve là un champ d'une fécondité inépuisable, pour le mérite et pour l'exercice de la vertu. C'est un fond toujours à exploiter, que ce milieu dans lequel il faut vivre, auquel il faut s'accommoder et avec lequel il faut sympathiser ou

s'identifier, de manière à pouvoir réaliser, et de fait, et de cœur, la parole du Psalmiste : « Voilà qu'il est bon et doux pour des frères, de vivre ensemble... » Que de martyres à connaître, que d'apostolats à exercer, avant de remporter la palme du triomphe !

Affections.

Nous vous saluons, ô saints apôtres Simon et Jude, proches parents de Notre-Seigneur, mais encore plus intimement unis à lui par la conformité de votre volonté à la sienne. Qui dira les actes de vertu et les œuvres de miséricorde dont vous avez donné le spectacle au monde ainsi que l'exemple : vous, S. Jude, dans la Mésopotamie ; la lettre que vous avez écrite, et qui est lue dans l'univers catholique témoigne de votre amour pour Jésus-Christ et nous donne en même temps les instructions les plus salutaires ; vous, S. Simon, dans la vaste Egypte qui fut redevable à votre zèle charitable de tant de bienfaits, de tant de grâces ; tous deux en Perse, où vous couronnez, par la gloire du martyre, vos travaux apostoliques, après avoir engendré d'innombrables enfants à l'Eglise. Aidez-nous à reproduire dans la sphère de notre vocation et chacun à la mesure des grâces reçues, votre apostolat et votre martyre. Priez pour nous.

Résolutions.

Pratiquer : 1° le support mutuel ; 2° autant qu'il est en nous, les œuvres spirituelles et corporelles de miséricorde.

Bouquet spirituel.

Certa bonum certamen fidei (Rom., VI-12.)
Combattez le bon combat de la foi.

(158) LA FÊTE DE TOUS LES SAINTS (1).

1er Novembre.

Difficultés et facilités du salut éternel.

MÉDITATION.

En concentrant, comme nous le propose et comme fait la sainte Eglise, dans une glorification unanime et universelle, les sentiments de respect, d'amour, de reconnaissance, que nous devons aux élus, les amis de Dieu et les nôtres, félicitons-les de tout notre cœur, soyons fiers de leur triomphe; assistons en esprit à cette fête, où, convives bienheureux, ils sont rassasiés de l'abondance des biens du ciel, enivrés au torrent de ses délices. Mais n'oublions pas qu'ils furent autrefois comme nous sur la terre, et que nous devons être nous-mêmes ce qu'ils sont dans la Patrie. Ne nous bornons pas à les admirer dans la gloire, mais voyons comment ils y sont parvenus. C'est par beaucoup d'épreuves, par des tribulations sans nombre. *Omnes sancti quanta passi sunt tormenta ut securi pervenirent ad palmam*:... c'est par la violence qu'ils ont emporté le ciel; c'est avec crainte et tremblement qu'ils ont opéré le salut. Mais à cette crainte, vient se mêler une confiance non moins grande: J'ai vu, dans le ciel, dit S. Jean, une multitude que personne ne saurait compter: de toute nation, de toute tribu, de toute langue, de tout rang; de tout pays... — De là cette double considération: difficultés et facilités du salut éternel.

1. Voir Introduction liturgique [198].

1er POINT.

DIFFICULTÉS DU SALUT ÉTERNEL.



LE salut éternel est notre fin dernière : c'est pour cette fin que nous avons été créés ; nous devons l'atteindre. A quelque point de vue qu'on l'envisage, de quelque comparaison qu'on se serve pour en exprimer l'importance et la valeur, le salut est cette réalité capitale qui doit appeler et concentrer toute notre sollicitude. Il est la *vigne*, qu'on doit entretenir sans cesse avec un soin tout spécial, pour la faire fructifier. Il est le *champ*, qu'il faut cultiver avec une persévérance qui ne permet pas de regarder derrière soi quand on a mis la main à la charrue. Il est *le trésor caché*, qu'on ne saurait trouver sans creuser bien avant. Il est *le négoce*, dans lequel on ne doit épargner aucune peine pour faire valoir les talents reçus. Il est *la pierre précieuse*, qu'il faut acheter au prix de tout son avoir, garder avec un soin jaloux, et chercher jusqu'à bouleverser la maison tout entière, si on avait le malheur de la perdre. Il est *le chemin* rude, par lequel il faut marcher ; *la porte étroite*, par laquelle il faut entrer.

Paraboles, comparaisons, figures, qui nous donnent à comprendre combien en effet le salut est difficile. Et c'est le Sauveur Jésus qui nous le dit.

De fait les obstacles ne sont pas moins grands que nombreux. Obstacles du côté de la concupiscence, qu'il faut dompter ; des passions violentes, qu'il faut modérer ; des sens déréglés, qu'il faut mortifier ; des habitudes invétérées, qu'il faut détruire ; des objets agréables et séduisants, dont il faut se détourner ; des occasions dangereuses, qu'il faut éviter ; des

engagements forts ou doux, qu'il faut rompre. Obstacles du côté des ennemis, à commencer par ceux de sa maison, les instincts de la chair qui nous flattent ; et au dehors, autour de nous, le monde dont l'image et le souvenir nous poursuivent jusque dans la solitude ; le démon que S. Pierre nous représente comme un lion, plein de haine et de colère, rôdant sans cesse pour nous dévorer, sans cesse travaillant à notre perte.

D'autre part, ne sommes-nous pas nous-mêmes le plus grand obstacle à notre salut ? Cette affaire incomparablement importante, la seule sérieuse (car auprès d'elle toutes les autres ne sont que des jeux d'enfant), cette affaire aux conséquences infinies, aux difficultés si nombreuses et si graves, aux dangers si certains, au succès si incertain, cette affaire, à qui donc est-elle confiée ? C'est à moi ; et nul n'est plus à craindre pour moi que moi-même. Un tel trésor pouvait-il être entre des mains plus impuissantes ? dans un vase plus fragile que celui où je le porte ? volonté faible, esprit aveugle, cœur inconstant. Grand Dieu ! quel sujet de crainte et de tremblement !

2e POINT.

FACILITÉS DU SALUT ÉTERNEL.

Confiance cependant au spectacle de cette foule immense d'élus. Oui, confiance ! non en nous-mêmes, mais en Dieu, dit le séraphique docteur S. Bonaventure ; et soyons assurés qu'après nous avoir donné son propre Fils et les prémices de son Esprit-Saint comme arrhes et gages de notre salut, il ne

saurait nous rien refuser de ce qui nous est nécessaire pour atteindre notre fin dernière. Oui! confiance. Même sous la loi de crainte, cette confiance se révèle, se recommande, sous la plume de l'Écrivain sacré; elle se répète comme un chant, s'élève comme un cri de l'âme, des lèvres des Patriarches, des Prophètes, des justes. « Considérez, dit le Sage, tout ce qu'il y a d'hommes parmi les nations, et sachez qu'il ne s'est trouvé personne qui, ayant mis sa confiance en Dieu ait été confondu; personne qui, l'ayant invoqué, en ait été méprisé; personne qui soit demeuré ferme à son service, et ait été abandonné. » En serait-il autrement sous la loi d'amour, alors que Jésus-Christ nous donne le droit, et nous impose le devoir d'appeler Dieu notre Père?... Alors que le Saint-Esprit nous enseigne à crier, dans ses gémissements ineffables: Père! Père!

Sans doute, je dois personnellement travailler à mon salut éternel, et je ne serai sauvé qu'à la condition de l'avoir voulu efficacement; mon concours est nécessaire à la grâce. Mais je n'oublie pas que c'est votre grâce, ô mon Dieu, qui donne de vouloir et de pouvoir; et cette grâce est à moi; elle est mon bien, Jésus me l'a méritée et achetée, au prix de tout son sang. Elle est ma ressource et mon appui; avec elle je puis tout. L'expérience du passé me garantit l'avenir: comme elle le fut, elle sera toujours là pour m'assister. C'est à elle que je dois tous ces moyens, tous ces secours, mille fois plus puissants que les obstacles qui s'opposent à mon salut. S'ils sont nombreux et redoutables, les ennemis à combattre, plus nombreux encore et plus forts sont les auxiliaires qui luttent pour moi.

Mais enfin ne faut-il pas payer de sa personne? Qui jamais a été couronné, qu'il n'ait légitimement

combattu? Et s'il en coûte de vous servir, ô mon Dieu, de vous être fidèle, d'observer vos commandements, pour avoir l'éternelle vie, n'en coûte-t-il rien aux partisans du monde, pour satisfaire leurs passions et pour se damner? Je serais déjà un saint, si j'avais souffert pour votre amour, ce qu'ils ont souffert pour plaire au monde, ou pour ne pas lui déplaire; si j'avais fait pour le ciel, ce qu'ils ont fait pour l'enfer... C'en est fait, ô mon Dieu, je veux être votre élu: je veux être du nombre de ces Saints qui ont pu ce que je dois pouvoir moi-même, parce qu'ils l'ont efficacement voulu.

Affections.

Mon Dieu, j'espère, avec une ferme et inébranlable confiance, que vous me donnerez en ce monde par les mérites de Jésus-Christ, mon Rédempteur, la grâce d'observer vos commandements, et par ce moyen d'obtenir la vie éternelle, parce que vous l'avez promis, et que vous êtes souverainement fidèle à vos promesses; parce qu'il n'est rien qui vous honore autant que la confiance en vous et en votre parole; rien qui glorifie autant votre puissance, votre bonté, votre miséricorde, que de vous reconnaître comme le principe, l'auteur, le consommateur de tout bien. Oui, j'espère en vous, et je ne serai pas confondu.

Résolutions.

1° Communier, en l'honneur de tous les Saints, spécialement du saint patron.

2° Pratiquer quelques actes de piété, de vertu, pour les glorifier et les imiter.

Bouquet spirituel.

O quam gloriosum est regnum (Ant. liturg.)
O qu'il est glorieux, ce royaume.

(159) LA FÊTE DES TRÉPASSÉS
(COMMÉMORAISON DES DÉFUNTS) [1].
2 Novembre.

Répondons à l'appel de l'Église, en faveur des trépassés, au triple point de vue de charité, envers Dieu, le prochain et nous-mêmes.

MÉDITATION.

Entrons dans les sentiments et les intentions de la sainte Église, qui, après nous avoir fait assister au triomphe des Saints, nous engage à visiter ces lieux d'expiation où tant d'autres de ses enfants achèvent de payer jusqu'à la dernière obole les dettes contractées envers la justice divine. Considérons qu'un triple motif nous met dans l'obligation de répondre aux pressants appels de l'Église, notre Mère, en faveur de ces âmes: c'est la charité: 1° envers Dieu; 2° envers le prochain; 3° envers nous-mêmes.

1er POINT.

LA CHARITÉ ENVERS DIEU.



En payant nous-mêmes à la justice divine les dettes que ces âmes ont contractées, nous rendons libre l'action de sa miséricorde. Nous donnons à Dieu de pouvoir exercer cette miséricorde, si haute, si vaste, si profonde, et qui ne demande qu'à s'épancher; car s'il est juste par nécessité, il est miséricor-

1. Voir à la partie liturgique les méditations complémentaires 199 à 205.

dieux par nature. « Que de fois, nous dit-il par son Prophète, ai-je voulu rencontrer, pour n'avoir pas à exercer ma justice, la prière qui intercède, la charité qui s'oppose à moi comme un mur d'airain; et nul ne s'est trouvé pour arrêter mon bras ! » En dégageant, par nos prières, cette miséricorde des liens de la justice qui pèse inexorable sur les âmes du purgatoire, nous répondons aux désirs de Dieu; nous lui faisons, en quelque sorte, la charité, lui donnant d'exercer librement son amour; amour qui n'étant plus arrêté par la justice, se livre de lui-même, ne connaît plus de bornes; amour auprès duquel n'est rien, pour ainsi dire, la tendresse impétueuse d'une mère, qui se précipite, pour le délivrer, vers son enfant en péril.

Chères âmes, nos suffrages vous sont acquis; élevez-vous donc et suivez dans le ciel ce Dieu-charité, dont vous êtes la conquête. Voici votre trône: prenez cette couronne qui est la vôtre. Chantez un cantique nouveau. Adorez, remerciez, bénissez, glorifiez le Seigneur, publiez éternellement ses miséricordes.

2e POINT.

LA CHARITÉ ENVERS LE PROCHAIN.

On peut et on doit exercer envers les âmes du purgatoire les mêmes œuvres de miséricorde que le prochain sur la terre est en droit d'attendre de nous.

En effet, nous devons au prochain de lui donner à manger quand il a faim, à boire quand il a soif, de le vêtir quand il est nu, de l'accueillir quand il frappe à notre porte, de le visiter dans sa prison, de le consoler dans ses peines, de le secourir dans son

indigence. Les âmes du purgatoire sont dans toutes ces nécessités.

Elles ont faim, elles ont soif de la vue de Dieu, qui doit les rassasier. Elles sont dépouillées : elles demandent ce vêtement de joie, de lumière, de gloire, dont le Seigneur environne les habitants de la patrie. Bien qu'au terme de leur pèlerinage, et à la fois de leur exil, elles sont cependant encore étrangères ; elles frappent à la porte de la demeure du Père céleste qui reste close à leurs appels suppliants. Pour quelques dettes, contractées envers la justice divine et non encore payées au sortir de ce monde, elles sont détenues et captives dans la prison du purgatoire. Grandes sont leurs souffrances ; elles passent par le feu comme l'or qui laisse sa rouille dans le creuset. Elles sont dans une pauvreté complète, dans une indigence profonde, bien que, riches de mérites, héritières du royaume éternel, elles aient droit au trône, à la couronne, au sceptre promis aux filles du Roi des rois. Ah ! donnons donc à ces âmes ce Dieu, ce tout, que réclamait un saint encore dans l'exil : donnons Celui qui est tout bien à ces âmes, et sans lequel tout n'est rien. Ce Dieu, elles l'ont comme entrevu à l'heure du jugement ; mais sans pouvoir l'embrasser, sans pouvoir entrer dans sa joie ; elles emportent dans le purgatoire son souvenir, son image ; et leur désir d'être à lui est immense ; l'absence est terrible ; la séparation intolérable. « Ayez pitié de nous, nous crient-elles, vous qui fûtes nos amis ; car la main du Seigneur nous a touchées. » Ces âmes, en effet, ne pouvant rien pour elles-mêmes, se tournent vers nous, comptent sur nous comme sur des frères, des sœurs, des proches. Enfants du même Père céleste, membres comme nous de ce même corps, dont Jésus-Christ est le chef, elles sont notre

propre chair; et « nul n'a de la haine pour sa propre chair. »

3e POINT.

LA CHARITÉ ENVERS NOUS-MÊMES.

Nous devons garder notre âme pour la vie éternelle, la conserver dans la justice par l'observation des préceptes et par la satisfaction aux négligences commises; c'est la charité que nous nous devons à nous-mêmes. Si nous aimons Dieu, nous remplissons ces obligations; car toute la loi se résume dans l'amour. Mais aimer Dieu n'est pas autre chose qu'aimer le prochain, jusque-là, dit S. Jean, qu'on ne saurait aimer Dieu qu'on ne voit pas, si l'on n'aime le frère que l'on voit. De même, aimer le prochain, n'est pas autre chose qu'aimer Dieu, Jésus-Christ ne nous donnant, ne nous indiquant d'autre signe de notre amour pour Dieu, que notre amour pour le prochain. Résumant les œuvres et les actes de miséricorde qui sont du ressort de la charité: « Tout cela, dira-t-il aux élus, c'est à moi que vous l'avez fait; ainsi vous m'avez aimé », et aux réprouvés: « Vous ne m'avez pas aimé; car vous n'avez rien fait pour moi de tout cela, n'ayant rien fait pour le prochain. » Concluons de là que Jésus se faisant ainsi notre débiteur, nous avons le droit de réclamer de lui cette même miséricorde que nous exerçons à l'endroit du prochain. Mais quel surcroît de consolation et d'assurance! Le Seigneur ne se laisse jamais vaincre en générosité, sa miséricorde étant d'ailleurs infinie. Non seulement la charité garde ainsi notre âme dans la justice par l'observa-

tion de la loi; mais encore elle couvre toutes nos injustices, toutes nos fautes: *charitas operit multitudinem peccatorum* (1 Pet., IV, 8). Oui, mon Dieu, vous pardonnerez mes péchés, grands et nombreux, à cause de l'amour que je vous prouve, par la charité elle-même que je témoigne à mon prochain dans les âmes du Purgatoire. Me donner le pouvoir et le droit de vous donner à mon tour ces âmes, quelle grâce de votre part! quelle reconnaissance de la leur! et pour moi que de précieux avantages.!

Affections.

O Dieu, qui êtes notre Créateur et notre Rédempteur, remettez aux âmes de vos serviteurs et de vos servantes la dette de tous leurs péchés: accordez-leur cette miséricorde, qui est la fin de leurs vœux et de nos suffrages. Vous qui vous multipliez pour le pardon et qui désirez tant notre salut, accordez-nous, ô Dieu très clément, par l'intercession de la très sainte Vierge Marie, que nos parents, nos bienfaiteurs, nos amis et tous ceux de notre famille que vous avez retirés de ce monde jouissent dans l'autre de l'éternelle béatitude des saints. (Prière liturg.)

Résolutions.

1° Ne passer aucun jour sans prier pour les âmes du Purgatoire.

2° S'imposer en leur faveur quelques actes de mortification, quelques exercices de piété, communions, chemin de croix, jeûnes...

Bouquet spirituel.

Requiem æternam dona eis, Domine, et lux perpetua luceat eis. (300 j. d'indulg.).

Seigneur, donnez-leur le repos éternel, et que l'éternelle lumière brille sur eux.

(160) LE PATRONAGE DE LA T. Ste VIERGE MARIE.

2e Dimanche de Novembre.

Comment la Très Sainte Vierge est notre Patronne : pendant la vie — à notre mort.

MÉDITATION.

Honorons d'un culte spécial la puissance, la sagesse et la bonté de Marie, comme autant de prérogatives qui entrent dans l'économie et l'exercice de son Patronage. Elle peut, elle sait, elle veut nous garder, nous conduire, nous sauver. Considérons comment elle est notre Patronne : 1° pendant la vie ; 2° à notre mort.

1er POINT.

SON PATRONAGE PENDANT NOTRE VIE.



NOTRE vie est considérée comme un voyage, qui s'effectue dans le temps et dont l'éternité est le terme. Nous traversons l'exil : la Patrie nous attend. Or tout voyageur choisit, autant qu'il est de lui, pour arriver à destination le chemin le plus court, le plus doux, le plus sûr. Marie est ce chemin.

Sans doute, Jésus est toujours la voie : nul ne vient au Père que par lui. Mais c'est par Marie qu'on s'engage dans cette voie ; car s'il est vrai que c'est par Jésus qu'on va au Père, il est vrai aussi qu'on va à Jésus par Marie, parce que c'est par Marie que Jésus est venu à nous. Si Jésus est la source, Marie

est le canal par lequel je remonte à la source elle-même. Si Jésus est la tête, Marie est le cou par lequel s'établissent les rapports entre la tête et les membres, entre les membres et la tête. Marie est la reine de cette Église triomphante, qui veille sur l'Église militante; elle est la souveraine de ces anges, de ces saints, qui sont nos protecteurs, en tant qu'amis et serviteurs de Dieu. Marie les domine, de toute la suréminence de son Patronage. Mère, elle obtient immédiatement; Reine, elle accorde directement. En cela elle est le chemin le plus court.

Elle est aussi le chemin le plus doux! Son nom, mis sur nos lèvres d'enfant; sa gracieuse image, que surprit notre premier regard; ce parfum d'innocence, dont elle enveloppa nos jeunes ans; cette consécration à son autel; ces prières ardentes; ces larmes suaves répandues à ses pieds, au beau jour d'une première communion; ces visites prolongées, multipliées, dans son sanctuaire, le chapelet à la main, le cantique à la bouche; ces fêtes liturgiques, toujours si belles, toujours nouvelles... son mois de fleurs... Que de souvenirs! ils sont là vivants! Que de douces émotions! elles sont là toujours jeunes! elles sèment de lis et de roses presque la moitié du chemin qui va au ciel.

Et cependant elle est rude, elle est étroite, la voie qui mène à la vie; elle est aussi semée d'épines; les larmes y sont amères, le deuil n'y est pas étranger; on y porte la croix de tous les jours; le voyage se poursuit et s'allonge, au milieu des fatigues et des sueurs de la lutte; les épreuves varient et se multiplient... N'importe, la voix maternelle, celle d'autrefois, se fait toujours entendre au fond de l'âme... On sent, on goûte la présence de Marie, à la joie sereine qui reflue doucement vers le cœur. Sa sollicitude est

toujours la même; elle dispose d'étape en étape, cette table où l'âme et le corps puisent une énergie nouvelle: « Venez, mes enfants, mangez mon pain; buvez le vin que je vous ai mêlé. » Sa protection s'étend comme un frais ombrage le long de la route; ses consolations trompent la fatigue; on repose si bien sous sa garde; et à son sourire, on reprend avec des chants, on poursuit son chemin du ciel.

Elle est enfin le chemin le plus sûr. Qu'avons-nous à craindre si Marie est avec nous? La nuit, les ténèbres?... la lampe de la Femme forte ne s'éteint pas. La violence, la ruse, le nombre de nos ennemis?... « Elle est terrible à leurs yeux, comme une armée rangée en bataille. » Notre faiblesse, au fort de la tentation?... Un cri vers elle... elle accourt, elle est là. D'office, elle est constituée pour veiller sur nous: inviolable est sa fidélité. Sa tendresse maternelle suffirait d'ailleurs et elle semble n'être si riche en puissance, en sagesse, en bonté et en miséricorde, que pour nous secourir. C'est ainsi, que Marie est notre Patronne tout le long de notre existence.

2e POINT.

MARIE NOTRE PATRONNE A L'HEURE DE LA MORT.

De même que Marie est véritablement la Mère des vivants, en produisant pour nous le Fruit de vie, et qu'elle continue comme Patronne à protéger, à défendre en nous cette vie; de même en assistant Jésus mourant, elle a été comme constituée d'office Patronne de notre Mort; d'autant que par sa propre mort, si précieuse et si sainte, elle est pour

ses enfants, en quelque sorte, le gage de cette grâce finale qui consacre le dernier soupir. Elle a connu en effet, dans la mort de Jésus, tout ce que la mort a de douleurs mystérieuses, et dans sa propre mort, tout ce qu'elle a de joies bienheureuses. C'est pourquoi, elle est à juste titre, à l'heure de la mort, la Patronne du juste et du pécheur.

Quoi de plus douloureux que la mort de son Fils, qui, bien qu'innocent, répare, expie pour le coupable, prend la place du coupable dont il s'approprie les péchés, et avec les péchés, la responsabilité devant la justice divine? Debout devant la croix, elle éprouve et souffre, dans tout son être, cette agonie déchirante, ces affres, ces horreurs de la mort, qui sans doute ne devrait pas être celle de Jésus le juste, mais que Jésus subit parce qu'il tient la place du pécheur.

La compassion de Marie, seule digne de comprendre cette Passion, seule capable de mesurer cette incommensurable douleur, se porte ainsi sur le pécheur; du Fils innocent qui meurt, sur le fils coupable pour qui il meurt.

Pauvre pécheur, quelle rassurante protection! quel doux et puissant patronage! qu'as-tu donc à craindre au moment de la mort, si aujourd'hui, compatissant avec une telle mère, tu pleures sur tes péchés?

Mais le juste à son tour entrevoit, espère, attend les joies ineffables de cette mort que le Psalmiste appelle « précieuse devant Dieu », au souvenir et au spectacle de la plus douce et de la plus sainte des morts, celle de Marie. C'est dans l'extase de l'amour, dont les ardeurs toujours croissantes et les suprêmes assauts finirent par avoir raison de sa vie, que, souriante, elle s'endormit, son âme se détachant sans effort de sa virginale enveloppe. O Juste, tressaille

de joie, voilà ta Patronne à ton heure dernière. Tu l'invoqueras; son nom seul est un chant; son sourire dissipera toute frayeur, sa présence mettra en fuite tes ennemis; à sa voix et comme sur son sein, tu t'endormiras pour t'éveiller au ciel.

Affections.

Qu'il en soit ainsi, ô Vierge Marie. Sous votre Patronage, j'espère aller solenniser dans la Patrie et célébrer à jamais le Jour du Seigneur. Mais en attendant, vous serez vous-même au milieu des luttes et des fatigues de la vie présente, mon jour de repos, mon Sabbat, figuré par ce samedi que la piété des fidèles vous a consacré et dédié. Vous le serez surtout le jour de ma mort, à la veille du grand Dimanche, quand la voix se fera entendre pour faire cesser les travaux, *ut requiescat a laboribus suis.* O ma très chère et très auguste Patronne, couvert de votre protection toute maternelle, je me présenterai alors à mon Jésus, non comme à mon Juge, mais comme à mon Sauveur.

Résolutions.

1° Réciter souvent le *Sub tuum*, pour reconnaître et honorer le Patronage si puissant et si miséricordieux de Marie.

2° Jeûner, si on le peut, les Samedis, en son honneur.

Bouquet spirituel.

Tu nos ab hoste protege, et hòra mortis suscipe.

Défendez-nous de l'ennemi pendant la vie, recevez-nous à l'heure de la mort.

(161) LA DÉDICACE DES ÉGLISES [1].

Les trois temples : matériel — spirituel — divin ou éternel.

MÉDITATION.

Sous ce titre et à l'occasion de cette solennité liturgique, considérons les trois temples ou demeures que le Seigneur s'est choisis et qu'il veut bien habiter : 1° le temple matériel ; 2° le temple spirituel ; 3° le temple divin et éternel.

1er POINT.

LE TEMPLE MATÉRIEL.



Du temple matériel le Seigneur a dit : « C'est ma maison de prière... J'ai choisi ce lieu, et j'ai consacré cette demeure, mon cœur s'y fixera ; mes yeux y seront ouverts, et mes oreilles seront attentives aux vœux qu'on m'y adressera. Mon nom y recevra les hommages et les adorations qui lui sont dus. » Ainsi parlait le Seigneur, à l'occasion de la dédicace de ce Temple que Salomon venait d'élever à Jérusalem, à la gloire de Jéhovah ; merveille unique dans le monde et qui avait exigé des travaux immenses ; l'or, l'argent, le marbre, le porphyre, les bois de senteur, les métaux les plus précieux, en composaient la structure. Le plus sage des rois avait déployé à la perfection de ce chef-d'œuvre, tout ce que sa vaste intelligence avait de lumières ; tout ce qu'il y avait

1. Voir Introduction liturgique [195].

d'énergie dans sa volonté et de ressources dans son cœur. Et lorsqu'il eut achevé la demeure du Seigneur, il en fit la dédicace, pendant sept jours et encore sept jours, en présence de tout Israël rassemblé. La cérémonie fut des plus grandioses et des plus imposantes; les victimes immolées en sacrifice furent sans nombre et sans estimation. Tout à coup la majesté de Jéhovah apparut comme une nuée qui remplit le temple. A ce spectacle, ému jusqu'au fond de l'âme, Salomon s'écria dans un transport de ferveur: « Est-il possible, Seigneur, ô Dieu! est-il bien vrai que vous vouliez habiter sur la terre? car si le ciel et le ciel des cieux ne peuvent vous contenir, combien moins cette maison que j'ai élevée à votre gloire? »

Cependant ce temple lui-même n'était qu'une figure de nos églises chrétiennes; en ce sens que Jéhovah y révélait sa majesté en y manifestant sa gloire, tandis que le Dieu même de majesté et de gloire, Notre-Seigneur Jésus-Christ, réside personnellement au milieu de nous. Sur nos modestes autels, du couchant à l'aurore, en tous lieux, en tout temps, se réalise la parole du prophète Malachie. Le vrai sacrifice, celui de l'Agneau qui ôte le péché du monde, a remplacé les sacrifices de la loi ancienne, qui n'étaient que l'ombre et le symbole. Dans nos tabernacles, Celui qui est plus grand que Salomon, Jésus-Christ, est notre Emmanuel, toujours disposé à nous recevoir, à écouter nos prières. Dans le Saint des saints du Temple de Jérusalem, on voyait deux figures de chérubins d'or massif, étendant leurs ailes sur l'Arche d'Alliance; dans nos sanctuaires, c'est toute l'armée céleste, réunie en adoration devant le Roi des rois. Dans le Temple, on conservait, comme souvenir et comme témoignage de

la Providence de Dieu, un vase de cette manne précieuse qui si longtemps avait nourri le peuple d'Israël dans le désert. Les vases sacrés de nos églises renferment une manne bien autrement précieuse, le vrai pain descendu du ciel, qui nous donne et qui entretient la vie, en devenant notre nourriture durant notre pèlerinage dans le désert de ce monde... Avec quelle ferveur ne devons-nous donc pas prier Celui qui demeure avec nous? avec quelle religion, avec quelle foi vive, quelle pureté de conscience, ne devons-nous pas approcher du Maître qui est là, et qui nous appelle: *Magister adest et vocat te.*

2e POINT.

LE TEMPLE SPIRITUEL.

Nous sommes nous-mêmes ce temple. « Celui qui m'aime, a dit Jésus, mon Père l'aimera, et nous viendrons en lui, et nous ferons en lui notre demeure » (Joan., XIV, 23). « Ne savez-vous pas, dit l'Apôtre, que vous êtes le Temple de Dieu, et que l'Esprit-Saint habite en vous? » (1 Cor., III, 16.) Ce Temple étant surtout spirituel, est donc plus que le temple matériel, fait de la main des hommes; en lui, le Père est adoré en esprit et en vérité; il est vivant, avec son âme humaine, ce souffle inspiré de Dieu. Il est immortel, et si la mort le détruit, en séparant le corps de l'âme, il sera rebâti dans trois jours; la résurrection est là. Il est l'œuvre de la Très Sainte Trinité elle-même: « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. » Temple animé par la grâce sanctifiante, il est sorti, dans sa beauté première, des mains créatrices du Père; la Rédemption du Fils

rehausse encore ses magnificences, l'enrichit de ses mérites, des vertus de son Sang précieux et de ses sacrements. Enfin le Saint-Esprit consomme l'œuvre; il survient dans ce temple, qui lui fut dédié et consacré par le baptême, et il le remplit de l'abondance de ses dons. Il est donc saint, ce temple; la vie divine circule par la communion dans ce corps et dans cette âme, dans ces membres vivants et en fait comme le corps de Jésus-Christ: *vos estis corpus Christi et membra de membro* (1 Cor., XII, 27). Et ce temple, qui est vous-mêmes, est saint: *templum Dei sanctum est*, *quod estis vos* (id. ibid., 17). Entrons donc dans notre demeure, dit le Sauveur, comme dans une maison de prière; en ayant fermé les portes des sens, prions en effet le Père céleste dans le secret de notre cœur. Offrons-lui un sacrifice permanent: sacrifice du matin et du soir; sacrifice d'humilité et de louanges; sacrifice où tout en nous adore, remercie, implore et s'immole à la gloire de l'Hôte divin, de la Très sainte Trinité.

3e POINT.

LE TEMPLE DIVIN ET ÉTERNEL.

Il apparut, comme une éblouissante vision, aux regards de S. Jean: « J'ai vu, dit-il, la sainte Cité de Dieu, la nouvelle Jérusalem, radieuse de splendeur, parée comme une épouse qui va au-devant de l'Époux... Et une voix puissante se fit entendre, sortant du trône:... voici le tabernacle de Dieu parmi les hommes; il habitera au milieu d'eux; ils seront son peuple, et Dieu lui-même demeurera avec eux; et il sera leur Dieu... et voilà que je renouvelle toutes

choses... Devant le trône, se tenaient des foules infinies de toute nation et de toute langue, avec des vêtements blancs et des palmes à la main, et elles chantaient la gloire du Très-Haut. » C'était le ciel: le temple divin et éternel. Mais qui dira ses magnificences? Nous ne pouvons qu'employer des comparaisons, pour nous former une idée de ce qu'il doit être en lui-même.

Le temple de Jérusalem n'est pas le temple du ciel; il n'est que la figure du temple chrétien et il est tombé devant la réalité; le temple chrétien n'est pas le temple du ciel; il est lui-même matériel, et comme figure du temple spirituel, il tombera à son tour quand sera consommé le dernier des sacrifices. Le temple spirituel n'est pas le temple du ciel; il en est l'ébauche; il est par rapport au temple du ciel ce qu'est la grâce par rapport à la gloire. La majesté de Dieu résidait dans le temple de Jérusalem: c'était l'ombre, la nuée; le Dieu de majesté réside dans le temple chrétien; mais il est voilé: c'est la foi; dans le temple spirituel, la grâce, il est vrai, fructifie la gloire; mais cette vie de la grâce est cachée, avec Jésus-Christ en Dieu: c'est l'espérance. Dans le temple du ciel, ce n'est plus l'ombre, c'est le jour; ce n'est plus la figure, c'est la réalité; ce n'est plus la foi, c'est la contemplation; ce n'est plus l'espérance; c'est la possession; c'est la charité; c'est la vision béatifique, révélée, manifestée, sans nuage et sans voile, à l'âme humaine; et en voyant Dieu, dit S. Jean, nous lui serons semblables. Le cantique qui se fait entendre dans ce temple, ne connaît plus les gémissements de l'exil, comme l'*amen* d'ici-bas; c'est l'*alleluia* qui s'éternise dans l'extase; c'est la louange qui meurt pour renaître toujours la même, toujours nouvelle; c'est le merci qui s'alimente dans l'amour;

c'est la bénédiction universelle qui s'adresse à toutes les perfections divines et qui retentira dans tous les siècles.

Affections.

Voyageur encore sur la terre, j'attends ce jour de l'éternité bienheureuse. Mais, en attendant, qu'il est bon, qu'il est doux pour moi de rencontrer déjà sur le chemin de mon pèlerinage, votre demeure, ô Jésus : plus doux encore quand, dans cette demeure, non seulement je viens vous visiter, mais encore vous recevoir. Et puis je me recueille en moi-même, comme dans ce temple spirituel dont vous êtes devenu l'hôte, dont vous voulez faire votre demeure : *quia hodie in domo tua oportet me manere.* Là je vous parle, cœur à cœur, je vous confie mes espérances, mes peines, je vous dis mon amour, dans le silence de l'adoration ; et je trouve, Seigneur Jésus, qu'il fait bon rester avec vous. Ne me quittez donc pas ; restez avec moi, car il se fait tard, restez encore avec moi, dans la nuit de ce monde jusqu'à ce que le beau jour se lève, le grand jour du ciel.

Résolutions.

1° Témoigner le plus grand respect intérieur et extérieur pour nos églises.
2° Témoigner de la présence de Jésus en nous par l'édification et le bon exemple.

Bouquet spirituel.

Adorabo ad templum sanctum tuum (Ps. V-8).
Je vous adorerai, mon Dieu, dans votre saint temple.

(162) LA PRÉSENTATION AU TEMPLE DE LA TRÈS SAINTE VIERGE MARIE.

21 Novembre.

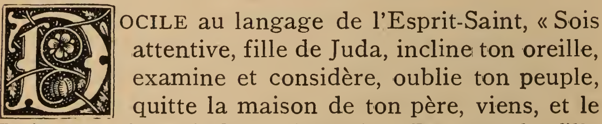
L'oblation qu'elle fait d'elle-même est universelle, joyeuse, irrévocable.

MÉDITATION.

Honorons d'un culte spécial, en ce jour de sa Présentation au Temple, l'immaculée et sainte Enfant dont le nom est Marie. Considérons comment l'oblation qu'elle fait d'elle-même au Seigneur est: 1° universelle; 2° joyeuse; 3° irrévocable.

1er POINT.

OBLATION UNIVERSELLE.



DOCILE au langage de l'Esprit-Saint, « Sois attentive, fille de Juda, incline ton oreille, examine et considère, oublie ton peuple, quitte la maison de ton père, viens, et le Roi sera charmé de ta beauté » (Ps. XL), la fille de Joachim et d'Anne, Marie, n'ayant à peine que trois ans, accourt au Temple pour se consacrer au Seigneur. L'offrande qu'elle fait d'elle-même est universelle, c'est-à-dire qu'elle se donne elle-même avec son corps et ses sens, avec son âme et ses facultés, avec tout ce qu'elle a et tout ce qu'elle est. Elle se lie par le vœu de virginité au service du Seigneur; elle se fait sa servante par l'obéissance. Elle appliquera son intelligence à la méditation de

la loi sainte, à l'étude des divers sens de l'Écriture; sa langue à la prière, au chant des psaumes, des hymnes qui entrent dans les cérémonies du culte divin; son oreille recueillera les instructions des prêtres, pour les méditer dans son cœur; ses yeux ne voudront d'autre beauté à contempler que celle de la maison de Dieu et de son Tabernacle. Sa liberté s'enchaîne à cette demeure du Temple; ses pieds ne connaissent pas d'autre sentier; elle occupe ses mains au service et à l'embellissement de tout ce qui regarde le culte de Jéhovah. Cette Maison de Dieu, maison de prières, concentre donc toutes ses espérances, tout son avenir, redisant avec le Roi-Prophète, David, son aïeul: « C'est ici le lieu de mon repos à jamais; je l'habiterai, car je l'ai choisi. » Et encore: « Que vos tabernacles me sont chers, ô Dieu des vertus, mon Seigneur et mon Roi. Le passereau trouve une demeure et la tourterelle a son nid pour y déposer ses petits; pour moi, j'ai choisi vos autels comme mon séjour de prédilection » (Ps. LXXXIII, 2).

2e POINT.

OBLATION JOYEUSE.

A peine en effet la céleste Enfant a-t-elle entendu, compris l'invitation de l'Esprit-Saint, qu'elle se rend à son appel, et se dirige vers le Temple avec une joyeuse promptitude. Cet empressement miraculeux qui s'élève ainsi fort au-dessus d'un âge aussi tendre et des sentiments de la nature, si légitimes d'ailleurs, nous remet en mémoire ces paroles du Psalmiste: « Comme le cerf altéré soupire après les

fontaines d'eau vive, ainsi mon âme vous désire, ô mon Dieu!... Dès le point du jour, mes yeux se tournent vers Vous; mon cœur a soif de Vous, et ma chair elle-même tombe de défaillance... Quand donc me lèverai-je? quand donc serai-je en votre présence? » C'est dans ces sentiments et autres semblables, c'est dans ces véhéments désirs et dans ces transports de joie, que la douce et sainte Enfant s'offrit d'elle-même, se consacra au Seigneur, entre les mains du Grand Prêtre, et qu'elle fut ainsi admise dans le Temple. Jamais encore jusqu'à ce jour, Jéhovah n'avait reçu dans son sanctuaire une offrande aussi pure, une consécration aussi digne, une oblation qui lui fût si agréable.

« Pourquoi donc es-tu triste, ô mon âme, et pourquoi me troubles-tu? » Ame sacerdotale, âme religieuse, âme du moins chrétienne et liée au Seigneur par les vœux et par les promesses du baptême si souvent renouvelées, pourquoi donc es-tu triste? regrettes-tu l'offrande, le sacrifice, l'oblation que tu fis de toi-même au Seigneur? Reviendrais-tu sur tes engagements? Non, sans doute, car ils furent bien volontaires, et les larmes bien douces qui accompagnaient ton sacrifice, témoignaient de ta joie et de ton bonheur intimes. Pourquoi donc, aujourd'hui, cette tristesse et partant cette lassitude, ce découragement au service de ton Dieu? Ah! c'est que le Seigneur aime et réjouit ceux qui donnent avec joie; il se montre lui-même moins généreux, moins libéral, moins magnifique envers les âmes qui sans vouloir reprendre leur offrande, ne s'acquittent néanmoins qu'avec peine de ce qu'elles ont résolu ou promis. O mon âme, ne serais-tu pas de celles-là?»

3e POINT.

OBLATION IRRÉVOCABLE

Ce fut pour toujours que Marie s'offrit et se consacra au Seigneur : en tout et toujours elle sera la Vierge fidèle à ses promesses. Elle ne s'appartient plus, n'ayant d'autre volonté que celle de Dieu. Ce que Dieu veut, elle le veut, parce qu'il le veut, comme il le veut, et tant qu'il le veut. Faut-il quitter le Temple, cette douce et sainte retraite qu'elle s'était choisie, comme le lieu de son repos, pour rentrer dans le monde, qu'elle n'avait pas connu, et auquel elle semblait avoir dit un éternel adieu ? Elle y souscrit ; telle est la volonté divine. Nous verrons son existence nouée à toutes les conditions de vierge, d'épouse, de mère, de veuve ; traversée par toutes sortes de vicissitudes, par des alternatives de joies et de douleurs ; mais toujours, en tout et jusqu'au bout, elle y souscrit ; car telle est la volonté divine. O mon Dieu ! ne me suis-je pas moi-même offert à vous et à votre service ?... La Vierge Marie vous appartient dès l'aurore de ses jours, et c'est dans une extase d'amour qu'elle consomme son holocauste. Bien tard, hélas ! j'ai commencé, et le péché avait en quelque sorte prévenu en moi l'usage de la raison. C'est de l'esclavage de satan que vous m'avez appelé à vous ; heureux encore si depuis cette heure de ma conversion, je vous avais été toujours fidèle ! »

Affections.

O Marie, ô Vierge des vierges, ô si douce et si tendre Enfant, vous avez à peine trois ans, qu'est-ce donc qui vous attire au Temple du Seigneur ? Non seu-

lement vous vous y présentez, mais vous venez l'habiter. Ainsi toute embaumée d'innocence, toute embrasée d'amour, vous quittez le monde et tout ce qui est du monde, pour vous donner, irrévocablement et totalement, au Seigneur, par le détachement, l'obéissance et une chasteté encore sans exemple. Avec quel empressement, avec quels saints transports de joie n'avez-vous pas franchi ces quinze degrés qui montent jusqu'au seuil du Temple, où le Grand Prêtre tout ému vous attendait les bras ouverts. Les anges étaient là dans l'admiration. Vos saints parents étaient là, vous contemplant, les larmes aux yeux, mais unissant au vôtre leur propre sacrifice. Adieux touchants!

O très sainte Vierge Marie, accordez-nous, par le mystère de votre Présentation au Temple de Jérusalem, et par tout ce que votre oblation eut de méritoire, votre sacrifice d'agréable aux yeux du Seigneur, de nous rendre dignes d'entrer nous-mêmes un jour dans ce temple de la Jérusalem céleste, où le Seigneur se révèle face à face et dans la gloire aux yeux de ses élus.

Résolutions.

1° Communier, aujourd'hui, en l'honneur de la T.-Ste-Vierge Marie.

2° Renouveler nos vœux, nos promesses, ou nos résolutions.

Bouquet spirituel.

Tuus sum ego (Ps. CXVIII-94.)
Mon Dieu, je suis à Vous.

III
TEMPS LITURGIQUES.

(163) VUE D'ENSEMBLE
sur la 2e partie de l'année liturgique.

La seconde partie de l'Année Liturgique commence au jour de la Pentecôte, et embrasse trois époques ou phases ainsi distribuées : de la PENTECOTE à la FÊTE-DIEU ; de la FÊTE-DIEU à la TOUSSAINT ; de la TOUSSAINT à la DÉDICACE des églises.

Le Saint-Esprit est, dans cette seconde partie de l'année, ce qu'est Jésus-Christ dans la première ; il l'embrasse, il la pénètre, il la remplit. Par la sanctification qui doit fructifier la glorification, il continue dans le corps mystique, dans l'Église, la Rédemption consommée par le Sauveur Jésus dans son corps naturel, dans son Humanité sainte. Il accomplit, il achève en nous ce qui manque, selon le langage, de l'Apôtre, à la Passion du Sauveur ; il ouvre et met à notre disposition l'immense trésor des grâces, des vertus, des mérites qui en sont le fruit, les efficacités si variées, si multiples qui en sont le prix et la conquête. A ces richesses sans mesure du Sauveur, il ajoute ses propres dons, ses dons ineffables ; il donne la Sagesse à ceux que le monde répute insensés ; l'Intelligence aux petits, le Conseil aux ignorants, la Force aux faibles, la Science aux humbles ; il remplit, de sa douce Piété et de sa Crainte divine, des cœurs que l'Apôtre appelle des vases de colère, et il en fait des vases d'élection et de sainteté. C'est lui qui nous enseigne à crier vers Dieu : « Père ! Père ! » ; lui qui nous apprend à adorer en esprit et en vérité ; lui qui nous entraîne et nous ravit vers cette perfection du Père céleste qui doit être

la nôtre; lui qui, dans cette vallée de larmes, dispose au fond de nos cœurs comme autant de degrés de vertus par lesquels le juste s'élève jusqu'à Dieu; lui qui attise dans les âmes ce feu que le Sauveur est venu allumer sur la terre. C'est lui enfin qui réalise en nous les désirs exprimés par Jésus dans sa prière à son Père: « Père, vous êtes en moi, et moi je suis dans mes disciples: faites qu'ils soient consommés dans l'unité, comme vous et moi qui sommes UN. » Le Père et le Fils sont UN dans le Saint-Esprit qui est l'Amour; et l'Amour divin a été répandu dans nos cœurs, dit l'Apôtre, par le Saint-Esprit qui nous a été donné et qui habite en nous: « *Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum Sanctum qui datus est nobis* (Rom., V, 5.), *qui habitat in vobis* (1 Cor., III, 16). »

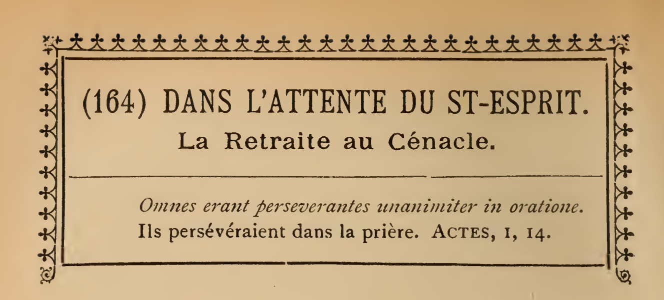
Ainsi enrichis, ainsi sanctifiés, ainsi déifiés, tous ces membres du corps mystique vivant de la même vie qui les unit au Chef, tous ces fidèles de l'Église n'ayant qu'un cœur et qu'une âme, peuvent maintenant solenniser la *Fête-Dieu;* adorer en esprit et en vérité Jésus, tout à la fois manifesté et voilé dans son Sacrement d'amour, mystère de foi, *mysterium fidei;* lui rendre, d'une manière sinon digne de lui, du moins digne de l'homme, le culte intérieur et extérieur d'adoration, d'action de grâces et d'offrande qui lui est dû.

Puis disposés, préparés, les enfants de l'Église militante peuvent ensuite solenniser la *Fête de tous les Saints;* saluer l'Église triomphante, leur future patrie; chanter les palmes et les couronnes des élus: ces élus, en qui ils reconnaissent leurs aïeux, leurs frères, leurs amis, se considérant eux-mêmes comme leurs concitoyens par la grâce, et comme inscrits avec eux dans le Livre de Vie. Là sont en effet

enregistrés tous les noms des élus, foule immense de peuples dont l'Apôtre S. Jean parle comme d'une seule famille glorifiée.

Ainsi disposés, ainsi préparés, tous ces rachetés de Jésus-Christ, tous ces sanctifiés de l'Esprit-Saint peuvent enfin célébrer solennellement la DÉDICACE DES ÉGLISES. Ne sont-ils pas membres du corps du Christ? Leurs corps ne sont-ils pas le temple du Saint-Esprit? Ils sont eux-mêmes des temples spirituels dans ces temples matériels qu'ils honorent de leurs hommages et dont ils publient, dans des transports de reconnaissance, les merveilles et la sainteté: c'est là en effet qu'ils ont reçu avec la foi tant de grâces, tant de bienfaits, tant de témoignages de miséricorde et d'amour.

Et de ces temples de l'Église militante, les regards, les mains et les cœurs se portent vers ce temple de l'Église triomphante, que la gloire de Dieu illumine, et où tous les peuples couronnés chantent l'*Alleluia*, et déjà l'hymne de la solennité semble mêler et confondre les voix du ciel et de la terre, l'*hosanna* de la patrie et l'*amen* de l'exil: « Salut, Jérusalem, Cité céleste, heureuse vision de paix, qui t'élèves vers les astres, bâtie de pierres vivantes et qui t'entoures de milliers d'Anges, comme une épouse de Dieu. — Taillées par le ciseau salutaire à coups redoublés, parées par le marteau de l'artisan divin, ces vivantes pierres forment l'édifice immense, et couronnent son faîte, cimentées par la charité. » (Hym. des Vêp.)



(164) DANS L'ATTENTE DU ST-ESPRIT.

La Retraite au Cénacle.

Omnes erant perseverantes unanimiter in oratione.
Ils persévéraient dans la prière. ACTES, I, 14.

En leur annonçant qu'il allait les quitter pour retourner à son Père, Jésus avait aussi promis aux disciples de les consoler, en leur envoyant bientôt, *non post multos hos dies*, l'Esprit d'amour et de force. En attendant, il leur a tracé la conduite à tenir pour les quelques jours qui vont suivre. C'est pourquoi, après l'Ascension, les Apôtres n'ont pas quitté Jérusalem; mais sur la parole du Maître, ils ne se sont ni séparés ni éloignés les uns des autres, et nous les trouvons réunis dans le Cénacle, avec Marie, Mère de Jésus, et ses proches, tous persévérant dans la prière et méditant sur ce qui leur a été dit.

Cette retraite, qui précède l'arrivée et la réception du Saint-Esprit, fut pour eux de la plus haute importance. Car s'il est vrai que tout don céleste, et il en est ainsi de toute grâce, s'accorde et se proportionne à la mesure des désirs et des dispositions de l'âme, comment ne doit-on pas attendre Celui-là même qui distribue les dons du ciel, et quelle préparation ne faut-il pas apporter à le recevoir? « Il procède du Père, et rendra témoignage de moi, leur avait dit Jésus; il vous apprendra toutes choses; il parlera en vous quand vous serez traduits, à cause de moi, devant les tribunaux, et vous serez revêtus de sa force, pour me rendre témoignage devant les rois et en face des nations. » Dans un saint tremblement et

prolongeant leurs prières, les Apôtres attendent donc et désirent. Les voilà complètement isolés de ce monde, devant lequel ils reparaîtront, transformés, hommes nouveaux. Tout pénétrés encore des paroles de leur bon Maître, émus du spectacle solennel de son Ascension qui tout en les remplissant de joie les avait aussi rendus tristes, en les privant de sa présence visible, ils étaient déjà comme morts à ce même monde. Ils s'y trouvent en étrangers; le bruit des créatures n'arrive plus à leurs oreilles; leurs yeux ne rencontrent partout que l'isolement et le vide; rien ne les intéresse, le Maître n'est plus là. Marie, Mère de Jésus, leur reste, priant avec eux; elle couvre de sa tendresse maternelle ses enfants adoptifs, dirige leurs pensées et leurs espérances vers ce ciel, d'où Jésus leur enverra un autre lui-même, et bannissant la tristesse qu'apporte l'absence, elle prélude à la joie que va donner le Consolateur. Si elle leur parle de Jésus, sachant bien que c'est une consolation des plus efficaces que de s'entretenir d'un absent bien-aimé, elle relève en même temps leur courage, leur rappelant ce qu'ils ont entendu de lui. « Il est bon pour vous que je m'en aille, car si je ne m'en vais, l'Esprit Consolateur ne viendra point en vous; tandis que si je m'en vais, je vous l'enverrai. » Jésus en effet l'avait dit; mais il leur avait aussi enseigné et recommandé la prière, et par sa parole, et par son exemple. Les Apôtres l'avaient souvent vu se retirer sur la montagne ou dans le jardin solitaire, pour y prier; ils l'avaient surpris passant les nuits dans l'oraison et s'entretenant seul avec le Père céleste. Il leur disait encore: « Venez avec moi dans un lieu retiré et là reposez-vous un peu. » Et ces souvenirs avec toutes leurs circonstances revenaient alors à leur mémoire. L'heure est

venue de mettre en pratique les divins enseignements. Et voilà pourquoi, les Apôtres ont fait du Cénacle le lieu de la prière, le rendez-vous des saints exercices de la retraite.

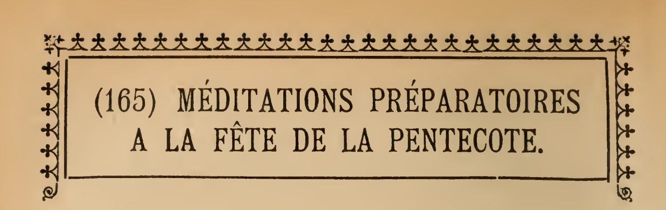
A leur tour, ils formeront les fidèles à cette vie de recueillement et d'union à Dieu. La vie de retraite et de contemplation sera en honneur dans l'Église; et la solitude fleurira comme le lis. De là la pieuse pratique dans les ordres religieux et dans les familles chrétiennes, de consacrer l'intervalle de l'Ascension à la Pentecôte à ces saints jours de prière et de silence. De là encore, chaque année, ou à la veille des grands anniversaires, et dans des circonstances spéciales de la vie, la louable habitude des exercices spirituels. On se sépare du monde; on s'isole des occasions ou des affaires distrayantes; on fait trêve à tout ce qui serait étranger à la pensée qui domine tout, celle de l'éternité; à tout ce qui pourrait entraver la méditation sur l'affaire des affaires, le salut. Loin de tout bruit et de toute nouvelle capables de dissiper, on rentre en soi-même; on se tait, on prie. Cette solitude, Dieu seul la remplit et l'âme s'y trouve toute seule avec Dieu, pour écouter, recueillir sa parole. Ainsi priaient les Apôtres, à la veille des grandes manifestations, dans l'attente du Saint-Esprit.

Pour entrer, à notre tour, dans l'esprit et les intentions de l'Église, nous avons consacré, comme sujets d'exercices spirituels, les dix méditations suivantes à la Prière, et les avons distribuées pour chacun des dix jours qui précèdent la Pentecôte.

Le devoir de la prière nous est imposé: comme précepte divin et comme loi naturelle — comme nécessité de moyen pour le salut — comme l'expression des désirs et de la volonté de Dieu. — Nous consi-

dérons ensuite sa puissance: témoignages de l'Ancien — et du Nouveau Testament; — ses conditions: prier avec Jésus-Christ — par Jésus-Christ — en Jésus-Christ; — nos dispositions: culte extérieur — culte intérieur.

Les considérations qui suivent les dix jours préparatoires pourront servir et tenir lieu de sujet de méditation, pour la solennité du jour même de la Pentecôte.



(165) MÉDITATIONS PRÉPARATOIRES A LA FÊTE DE LA PENTECOTE.

1er JOUR.

LA PRIÈRE, PRÉCEPTE DIVIN ET LOI NATURELLE.

Oportet semper orare.
Il faut toujours prier.
(LUC., XVIII, I.)

Notre Seigneur lui-même impose la prière comme précepte. Il ne dit pas : « Il est bon, il est convenable; il est utile de prier; mais : il le faut : *oportet semper orare.* » (Luc, XVIII, 1). Il revient, il insiste sur cette obligation : il la consacre par son propre exemple, non qu'il eût besoin de prier, mais pour nous rappeler cette obligation elle-même.

Les Apôtres, à leur tour, ont renouvelé la recommandation du Maître. « Je veux, écrivait S. Paul à son disciple Timothée, que les fidèles soient en prière, en tous lieux » (1 Tim., II, 8); et aux Thessaloniciens : « Priez sans cesse » (V, 17). « Priez les uns pour les autres », dit S. Jacques (V, 16). Les Évangélistes tiennent le même langage : « Priez en tout temps », dit S. Luc : *omni tempore orantes* (XXI, 36).

Enfin l'Église rappelle à ses enfants le précepte divin. Chaque jour, à l'autel, sur tous les points du globe, partout où le saint Sacrifice est offert, le prêtre fait précéder la récitation ou le chant de l'*Oraison Dominicale* de ces paroles, qui rappellent et contiennent la tradition sacrée : « Avertis par un

commandement salutaire, et suivant la règle divine qui nous a été tracée, à notre tour, nous osons et nous pouvons dire : *Pater noster...* (Can. de la messe).

La prière, d'ailleurs, ne serait-elle pas imposée comme précepte formel, dès qu'on a atteint l'âge de raison, elle le serait en vertu de la loi naturelle.

Qu'y a-t-il en effet de plus naturel, de plus légitime, de plus indispensable à l'homme, que de penser à Dieu son Créateur, pour l'adorer, le bénir, le remercier, l'implorer, pour rendre, en un mot, à Celui qui a tout droit sur lui, ses devoirs et ses hommages ? Et, d'ailleurs, s'il a reçu de Dieu l'intelligence, le cœur, la volonté pour le connaître, l'aimer, le servir, ne lui appartient-il pas encore comme roi et pontife de la création, d'offrir à l'Auteur de toutes choses le tribut d'hommages de la part des créatures à la tête desquelles il a été mis, et dont comme d'office il est l'interprète et le mandataire ? A lui, de recueillir les voix de tout ce qui vit dans les airs, sur la terre, dans les eaux ; de leur prêter des sentiments, d'harmoniser leur langage, de le vivifier, de le surnaturaliser en le faisant passer par son cœur ; d'en composer enfin cet hymne magnifique qui se posait sur les lèvres du Psalmiste : « Œuvres du Seigneur, bénissez-le, louez-le. — Seigneur, mon Dieu, que vos œuvres sont belles ! »

Bouquet spirituel.

Non impediaris orare semper (Eccli., XXIII-22).

Que rien ne vous empêche d'être toujours dans l'état de prière.

★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★

(166) 2e JOUR.

LA PRIÈRE NÉCESSAIRE DE NÉCESSITÉ DE MOYEN.

Sine me nihil potestis facere.
Sans moi vous ne pouvez rien faire.
(JOAN., XV, 5.)

« Si vous voulez entrer dans la vie, dit le Seigneur Jésus, observez les commandements »; et ailleurs: « Sans moi, vous ne pouvez rien. » Mais si d'un côté il faut nécessairement l'effort de notre volonté, et si d'autre part nous ne pouvons rien sans la grâce et par nous-mêmes, comment donc se réalisera notre salut éternel? Le Seigneur cependant ne saurait exiger de nous ce que nous ne pouvons pas...

De là la prière imposée comme nécessité de moyen, comme condition indispensable pour le salut. Par elle en effet on obtient la grâce qui nous est nécessaire: « Demandez et vous recevrez, *petite et accipietis* » (Joan., XVI, 24). C'est comme un contrat passé entre Dieu et nous, par lequel il s'engage à nous secourir, si de notre côté nous l'appelons à notre aide. « Je suis avec l'âme, nous dit-il, dans le fort du combat; elle m'invoquera, et je la délivrerai et je la couvrirai de gloire » (Ps. XC, 15). Et il ne s'agit pas seulement de ces esprits mauvais qui rôdent sans cesse autour de nous, de ces ennemis dont la flèche vole pendant le jour, qui complotent dans les ténèbres et contre lesquels l'Apôtre cherche à nous prémunir; mais encore de nos ennemis domestiques, des passions, des vices, des instincts de notre nature déchue. Et c'est à la prière de les combattre, de les détruire, d'en triompher. Elle nous obtient en effet et comme toujours non seulement la grâce né-

cessaire, mais encore et par elle-même elle s'oppose au mal et nous porte au bien; amoindrissant d'un côté les obstacles, de l'autre favorisant les moyens; et par le fait même qu'elle combat les vices, elle nous donne de pratiquer les vertus.

C'est ainsi qu'elle s'oppose à l'orgueil, étant un acte d'humilité. Comme élévation de l'âme vers Dieu, elle s'oppose à l'avarice. A la luxure encore: car, dit le Sage, ne pouvant par moi-même garder la continence, je l'ai demandée à Dieu. A la basse jalousie, à la haine; car elle est l'exercice de la charité fraternelle. A la sensualité: la prière en effet est bonne, unie au jeûne, comme le disait à Tobie l'archange Raphaël. A la colère, ou tristesse selon le siècle: « Quelqu'un de vous est-il triste, dit S. Jacques, qu'il prie » (V, 13). A la paresse enfin: car la prière est une sainte violence que l'on fait au ciel. « Demandez donc, dit le Sauveur Jésus; cherchez, frappez, et vous recevrez, et vous trouverez, et il vous sera ouvert; allez jusqu'à l'importunité. »

Bouquet spirituel.

Sine intermissione orate (Thes., V-17.)
Priez, sans cesse.

---

(167) 3[e] JOUR.

LA PRIÈRE EST LE DÉSIR ET MÊME LA VOLONTÉ DE DIEU

Petite et accipietis ut gaudium vestrum sit plenum.
Demandez et vous recevrez afin que votre joie soit parfaite.
(JOAN., XIV, 15.)

Parlant au nom du Père céleste, interprète de ses sentiments et de ses volontés, le Sauveur Jésus

nous déclare, maintes et maintes fois, combien de lui-même il est disposé à exaucer nos prières, à nous accorder, même au-delà de ce que nous demandons ou que nous pouvons désirer. « Si vos enfants, disait-il aux Juifs, vous demandent du pain, vous ne leur donnez pas une pierre; s'ils vous demandent un œuf, vous ne leur donnez pas un scorpion: et cependant vous êtes loin d'être bons comme le Père qui est dans le ciel. — Soyez sans sollicitude, ajoutait-il, s'adressant aux disciples; ne vous préoccupez ni de votre nourriture, ni de votre vêtement. Le Père céleste sait bien que vous avez besoin de tout cela. Voyez les oiseaux du ciel; ils ne sèment pas, ils ne récoltent pas; mais le Père céleste les nourrit. Et les lis des champs, voyez comme ils croissent! ils ne travaillent pas, ils ne filent pas; cependant Salomon, dans toute sa gloire, n'a pas été vêtu comme l'un d'eux. Cherchez donc le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît » (Math., VI, 33). C'est bien le même Dieu, le même Père de qui le Psalmiste avait dit: « Toutes les créatures, Seigneur, ont les yeux sur vous, espèrent et attendent de vous la nourriture au temps opportun; vous ouvrez vos mains et vous les remplissez de vos bénédictions »; ce même Dieu, ce même Père qui disait à son peuple: « Larges, insatiables, dilate tes entrailles: je te comblerai de biens: *dilata os tuum et implebo illud* » (Ps. LXXX, 11). Malgré les infidélités sans nombre et les prévarications sans cesse renouvelées de ce même peuple, il ne demanderait dans sa miséricorde qu'à lui faire grâce, et il se plaint amèrement jusqu'à s'irriter de ce qu'il ne trouve pas la prière qui interposerait, comme un mur d'airain, entre les coupables et sa juste indignation, prête à les châtier.

Reproduisant, manifestant la bonté toute miséricordieuse du Père, dont il est l'incarnation, ainsi Jésus s'est plaint et a versé des larmes en voyant la ville de Jérusalem : « Que de fois, lui disait-il, j'ai voulu rassembler tes enfants, comme la poule réunit ses poussins sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu. Ah ! si du moins aujourd'hui, tu connaissais la visite qui t'est faite et qui te donnerait la paix ! »

Par celle du Fils, jugeons de la bonté du Père, qui nous donne lui-même son Fils, dit S. Jean. Que pourrait-il ne pas nous donner ; que pourrait-il nous refuser ? Demandez donc, ajoute-t-il, afin que rien ne manque à votre joie.

Bouquet spirituel.

Impleat Dominus omnes petitiones tuas (Ps. XIX, 7).
Que le Seigneur comble tous vos désirs.

(168) 4e JOUR.

PUISSANCE DE LA PRIÈRE, TÉMOIGNAGES DE L'ANCIEN TESTAMENT.

Quodcumque petieritis... hoc faciam.
Tout ce que vous demanderez je le ferai.
(JOAN., XIV, 13.)

Dans une page de la Genèse, il est question d'une entrevue et d'un dialogue entre Dieu et Abraham. Le saint patriarche lui demande, comme à un ami, de vouloir bien épargner Sodome et neuf autres villes coupables, s'il s'y trouve cinquante justes. « A cette condition, dit Jéhovah, je les épargnerai. —

Et s'il ne s'en trouve que quarante-cinq? — Je les épargnerai encore, dit le Seigneur. — S'il ne s'en trouve que quarante? — Également, dit le Seigneur. — Même, s'il ne s'en trouve que trente? — Oui, dit le Seigneur. — Puisque j'ai tant fait que de prendre la parole, je supplierai mon Dieu de les épargner, s'il ne s'en trouve que vingt. — Je le ferai, dit le Seigneur. — Je vous prie, ne vous fâchez pas: s'il ne s'en trouve que dix? — Je pardonnerai à cause des dix. » Abraham n'osa plus insister. Au sentiment des Pères, Dieu se serait laissé fléchir aux saintes importunités de la prière.

Moïse fut plus persévérant. Après des menaces sans nombre, le Seigneur allait enfin frapper les infidélités d'Israël d'un châtiment terrible.

Moïse l'a compris. Il s'approche pour demander grâce. « Retire-toi », lui dit Jéhovah. Moïse n'a sans doute pas entendu et il avance. « N'approche pas, lui est-il dit, je sais ce que tu veux demander. » Moïse insiste. « Laisse-moi donc, dit le Seigneur, ne me fais pas violence; n'empêche pas ma fureur d'éclater: *dimitte me: irascatur furor meus.* (Exod., XXXII, 10). — Seigneur, répondit le suppliant, ou bien vous pardonnerez à mon peuple, ou bien vous m'effacerez du Livre de vie. » Le Seigneur se rendit, heureux encore une fois d'avoir rencontré la prière comme un mur d'airain devant sa justice.

Figure touchante de cette puissance de la prière: Toute une nuit, le patriarche Jacob lutte avec l'Ange de Jéhovah, et il est surnommé Israël, c'est-à-dire *fort contre Dieu.* L'homme prie, Dieu obéit; l'homme commande, Dieu supplie. « Laisse-moi, dit-il à Moïse, ne m'empêche pas. » Josué commande au soleil de s'arrêter et le soleil s'arrête, Dieu obtempérant à la voix de l'homme. Élie le prophète dit au ciel, tan-

tôt de décharger ses foudres, tantôt de lier ses nuages et de ne plus donner de pluie pendant sept ans ; et il est obéi. Ézéchias, mourant, se tourne vers le Seigneur, le suppliant de lui prolonger la vie, et il est exaucé ; il veut un signe, et suivant son désir, l'ombre du cadran solaire, qui était dans son palais, revient sur elle-même, et recule de dix degrés. Oh ! puissance de la prière qui soumet ainsi Dieu lui-même à la volonté de l'homme !

Bouquet spirituel.

Omnipotentia supplex.
La prière est la toute-puissance suppliante.

(169) 5e JOUR.

PUISSANCE DE LA PRIÈRE, TÉMOIGNAGES DU NOUVEAU TESTAMENT.

Quodcumque petieritis... hoc faciam.
Tout ce que vous demanderez je le ferai.
(JOAN., XIV, 13.)

Non moins nombreux, non moins éclatants que dans l'ancienne loi, sont les témoignages de l'Évangile et de l'histoire ecclésiastique, sur la puissance de la prière.

Aux noces de Cana, à la prière de Marie sa très sainte Mère, Jésus, devançant l'heure de sa manifestation au monde, opère par le changement de l'eau en vin, le premier de ses grands miracles. Dans sa vie publique, il passe en faisant le bien. Une vertu, comme il le dit lui-même, s'épanche de sa personne ;

tantôt il la retient comme pour éprouver la foi de ceux qui s'adressent à lui, tantôt il lui laisse suivre les mouvements de son cœur compatissant; mais toujours la prière s'en empare et Jésus la lui livre, la lui abandonne, comme incapable de résister aux charmes d'une force supérieure. Ainsi veut-il, en quelque sorte, se raidir et paraître insensible, en face de la Chananéenne qui le poursuit de ses instances et de ses supplications; il cède, il admire, il se rend. Ainsi semble-t-il lutter contre l'émotion devant les larmes et les prières des deux sœurs Marthe et Marie; il n'y tient plus, il pleure lui-même et il ressuscite leur frère Lazare. Ainsi s'est-il trouvé endormi dans la barque et comme étranger au danger que courent les Apôtres, car la barque menace d'être submergée; mais un cri l'éveille, c'est le cri de la prière: « Seigneur, sauvez-nous, nous périssons. » A l'instant, il est debout; il commande aux flots et aux vents; et il se fait un grand calme.

Jésus, d'ailleurs, n'a-t-il pas dit: « Tout ce que vous demanderez avec foi et sans hésiter vous sera accordé. »

Cette puissance de la prière, l'Église la reconnaît bien; elle l'a reçue en héritage et en transmet les secrets et le trésor à ses enfants, qui font valoir à leur tour sa vertu et ses efficacités prodigieuses. Les Actes des Apôtres en rendent témoignage. Les annales des Saints en sont comme l'histoire permanente.

Bouquet spirituel.

Petite et accipietis ut gaudium vestrum sit plenum (Joan., XVI, 24).

Demandez et vous recevrez de manière que tous vos désirs seront satisfaits.

★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★

(170) 6e JOUR.

CONDITIONS DE LA PRIÈRE. PRIER AVEC JÉSUS-CHRIST.

Usque modo non petistis quidquam in nomine meo : petite et accipietis.
Jusqu'ici vous n'avez rien demandé en mon nom; demandez et vous recevrez.
(JOAN., XVI, 24.)

« Celui qui ne recueille pas avec moi, dit le Sauveur, celui-là dissipe et perd tout. » Donc pouvons-nous ajouter, celui-là recueille qui s'unit à lui, pour semer et pour travailler. Ainsi quand il s'agit de la prière, c'est avec Jésus qu'il faut prier. Prier avec Jésus, c'est se pénétrer de ses sentiments, de ses désirs, de sa volonté. Il faut donc savoir d'abord ce qu'il désire, ce qu'il veut que nous demandions; car, « de nous-mêmes, dit l'Apôtre, nous ne savons que demander » (Rom., VIII, 26). C'est pourquoi les disciples dirent un jour à Jésus: « Maître, enseignez-nous à prier. » Et Jésus leur enseigna la prière de là nommée l'*Oraison Dominicale.*

Elle renferme tout ce que nous pouvons demander tant pour la gloire de Dieu, que pour les intérêts du prochain; tant pour les biens du corps et du temps que pour ceux de l'âme et de l'éternité. Il est donc certain qu'en la récitant, on interprète les sentiments, les désirs et la volonté de N.-S. Jésus-Christ; qu'on la récite avec lui, car c'est lui qui nous l'a enseignée; qu'on prie enfin avec lui, car elle est de lui. Or si nous prions avec lui, lui-même prie avec nous: « Quand vous prierez, vous direz: Notre Père qui êtes aux cieux... » Mais pour-

quoi « notre Père » et non pas, « mon Père » ? N'est-ce pas pour nous rappeler que nous sommes ses frères, et que nous avons avec lui, dans les cieux un même Père ? S'adressant à ses disciples, il nous a dit : « N'appelez pas votre père celui qui est sur la terre, car vous n'avez qu'un Père, celui qui est dans le ciel. » A la veille de son Ascenison, comme au lendemain de sa Résurrection, nous sommes pour lui des frères : « Dites à mes frères que je les précéderai en Galilée » « Et voilà que je remonte vers mon Père qui est aussi votre Père... » O sublime et divine prière. Puissions-nous toujours la dire avec la foi et la confiance qu'elle demande !

Il n'est pas à dire cependant que toute autre prière soit sans valeur et sans efficacité ; loin de là. Mais celle-ci les résume toutes. Il n'est rien dans toutes celles qui s'adressent aux amis de Dieu et à la très sainte Vierge Marie qui ne se trouve en effet dans celle qui s'adresse à Dieu lui-même, en union avec Jésus-Christ.

Bouquet spirituel.

Cum ipso.
Avec lui.

(171) 7e JOUR.

CONDITIONS DE LA PRIÈRE.
PRIER PAR JÉSUS-CHRIST OU EN SON NOM.

Usque modo non petistis quidquam in nomine meo : petite et accipietis.
Jusqu'ici vous n'avez rien demandé en mon nom; demandez et vous recevrez.
(JOAN., XVI, 24.)

« Jésus, dit l'Apôtre, est toujours vivant comme

intercesseur pour nous: *semper vivens ad interpellandum pro nobis* » (Hebr., VII, 25). Comme il le fit durant sa vie mortelle, il ne cesse, durant sa vie Eucharistique et dans sa vie glorifiée, de prier pour nous. C'est donc par Lui, notre Avocat, notre Médiateur, notre Pontife que nous devons adresser nos prières à Dieu. Le Père l'exauce toujours comme Jésus lui-même le déclare, devant le tombeau de Lazare et en présence des Juifs; et « comme le Fils a glorifié le Père » (Joan., XVII, 4), de même, le Père se plaît à lui rendre honneur, à le glorifier. Nous le voyons sur les bords du Jourdain, au Thabor, à Jérusalem, devant les foules et jusques sur la Croix; et cela « à cause de sa dignité, » dit S. Paul (Hebr., V, 7). Tel est d'ailleurs son crédit que le Père a tout remis entre ses mains. — Tout-puissant auprès du Père, il est de plus tout compatissant pour nous. Car « si tout Pontife, dit l'Apôtre, est pris du milieu des hommes pour exposer à Dieu nos nécessités et interpréter nos désirs, étant lui-même soumis à nos propres infirmités, combien plus éloquent sera le Christ Jésus à plaider notre cause; combien plus porté à compatir à nos douleurs, les ayant expérimentées dans sa propre chair, dans notre nature humaine? Recourons donc, conclut-il, recourons avec confiance à ce trône de la grâce, pour être pardonnés, pour obtenir force et lumière, pour être secourus dans notre faiblesse et dans nos besoins. » (Id., VI, 16.)

Aussi la sainte Église n'adresse-t-elle ses prières d'adoration, de remercîment, d'offrande, de supplication, que par le nom de Jésus-Christ, intercesseur. C'est toujours en vertu des mérites de ce nom qu'elle conclut ses demandes, se rappelant d'ailleurs la parole du divin Maître: « Tout ce que vous deman-

derez à mon Père en mon nom il vous l'accordera; et voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles. »

Bouquet spirituel.

Per ipsum.
Par Lui, en son Nom.

(172) 8e JOUR.

CONDITIONS DE LA PRIÈRE.
PRIER EN JÉSUS-CHRIST.

Usque modo non petistis quidquam in nomine meo : petite et accipietis.

Jusqu'ici vous n'avez rien demandé en mon nom; demandez et vous recevrez.
(JOAN., XVI, 24.)

Prier et demander en Jésus-Christ, c'est prier dans sa grâce; c'est demander dans son amour. Ce n'est pas tant alors nous-mêmes qui prions en lui, que lui-même qui prie en nous et qui par son Esprit gémit en nous d'une manière ineffable, et nous fait crier: « Père! Père! » — « Car celui qui m'aime, nous dit-il, mon Père l'aimera, et nous viendrons en lui, et nous ferons en lui notre demeure. (Joan., XIV, 33.) Alors tout ce que vous demanderez vous l'aurez; car vous serez dans mon amour, et vous demeurerez dans mon amour, si vous faites ma volonté, comme moi-même je fais la volonté de mon Père, et je demeure dans son amour. En ce jour-là, vous demanderez en mon nom,et il ne sera pas même nécessaire

que j'intercède; car vous serez aimés de mon Père parce que vous m'aurez aimé » (Joan., XVI, 27).

La grâce sanctifiante, la charité, l'union à Jésus, voilà donc l'essentiel pour l'efficacité de nos prières; à ce point que la réalisation de tous nos vœux en résulte: comme l'accessoire du principal, comme la conséquence de la cause. Telle doit être même la fin dernière de toutes nos prières ,assurés que cette condition remplie tout le reste est à notre disposition. C'est cela même enfin que N.-S. Jésus-Christ demande à son Père pour nous, et pour tous ceux qui sont dans son amour: « Père saint, gardez-les: gardez tous ceux que vous m'avez confiés, tous ceux qui doivent croire en moi, dans la suite des temps. Je ne vous demande pas de les retirer de ce monde mais de les préserver du mal. Qu'ils soient tous unis, qu'ils soient tous unifiés dans l'amour, comme vous êtes en moi et moi en vous; et comme moi-même je suis en eux. »

Soyez donc, ô mon Jésus, le principe, le centre et la fin de ma prière. Que je commence avec vous; que je continue par vous, et qu'en vous, je termine toutes mes demandes au Père; car le Père est en vous; et nul ne vient au Père, que par vous. Vous êtes la Voie, la Vérité et la Vie; la Voie, dans laquelle vous nous précédez; la Vérité, qui nous éclaire et nous conduit; la Vie, dans laquelle vous nous introduisez.

Bouquet spirituel.

In ipso.
En Lui.

(173) 9e JOUR.

DISPOSITIONS RÉCLAMÉES PAR LA PRIÈRE. CULTE EXTÉRIEUR.

In spiritu et veritate oportet adorare.
Ils adoreront en esprit et en vérité.
(JOAN., III, 24.)

« Avant de vous mettre en prière, nous dit l'Esprit-Saint, préparez votre âme et ne ressemblez pas à l'homme qui tente Dieu » (Eccli., XVIII, 23). Pénétrons-nous des sentiments qu'inspirent, d'un côté, la présence de Celui à qui nous adressons nos hommages et, d'autre part, notre condition de pauvres, de petits, de pécheurs. Rappelons-nous cependant que bien belle est notre mission, que bien digne est notre mandat; car dans toute prière, soit vocale, soit mentale, soit particulière, soit liturgique et commune, la charité nous unit. C'est avec l'Église triomphante qui règne au ciel, que nous rendons à Dieu gloire et honneur; avec l'Église souffrante, que nous implorons de Dieu la miséricorde et l'indulgence; avec l'Église militante, dont nous sommes les membres, que nous demandons à Dieu la force et la lumière. Et « ce Dieu est grand, nous dit le Psalmiste: il est le Roi souverain, et sa majesté est infinie; la terre dans toute son étendue est dans sa main, et il domine les plus hautes montagnes; la mer est à lui, elle est son œuvre. Venez, prosternons-nous, adorons-le, pleurons devant lui; car il est le Seigneur notre Dieu; et nous pauvres et chétifs, nous sommes son peuple et les brebis qu'il conduit comme avec la main. » (Ps. XCIV, 2.) Pénétrés de ces sentiments, faisons-les passer dans tout notre extérieur, par cette attitude

humble et recueillie, par cette composition tout entière des membres et des sens du corps, qui témoignent de notre foi vive à la présence divine, et de la haute estime que nous avons du mandat qui nous est confié. Veillons avec le plus grand soin, surtout si nous sommes réunis pour une prière commune, non moins à l'édification du prochain qu'au respect qui est dû à Dieu; évitons par conséquent tout ce qui sent la légèreté, comme de tourner la tête, de regarder à droite et à gauche; tout ce qui peut non seulement malédifier, mais encore troubler et distraire les fidèles, comme d'aller, de venir, de chuchoter, de faire du bruit sans raison. Le respect extérieur que l'on doit à Dieu, n'exclut pas en effet, dit S. Bonaventure, mais suppose au contraire, les convenances religieuses et les déférences des Frères les uns pour les autres.

Bouquet spirituel.

Effundo in conspectu ejus orationem meam (Ps. CXLI, 3). C'est en la présence de Dieu que je répands ma prière.

---

(174) 10e JOUR.

DISPOSITIONS RÉCLAMÉES PAR LA PRIÈRE. LE CULTE INTÉRIEUR.

In spiritu et veritate oportet adorare.
Ils adoreront en esprit et en vérité.
(JOAN., III, 24.)

Si le culte extérieur est celui du corps, le culte intérieur est celui de l'âme. Créateur de l'un et de

l'autre, Dieu a des droits sur l'homme tout entier. Que l'âme donc s'abaisse à son tour devant Dieu, et lui soumette toutes ses puissances, pour témoigner de leur dépendance absolue à sa divine Majesté. Qu'elle lui consacre donc sa mémoire et la remplisse de son souvenir: *memor fui Dei et delectatus sum* (Ps. LXXVI, 4); son intelligence en l'appliquant non pas tant à la connaissance des paroles que les lèvres prononcent, qu'au goût des sentiments qu'elles inspirent au cœur: *da mihi intellectum et scrutabor legem tuam* (Ps. CXVIII, 34). Le cœur surtout doit se répandre, avec toutes ses affections devant Dieu, lui faire hommage des sacrifices qu'il s'est imposés, soit pour éviter le mal, soit pour pratiquer le bien: car on ne doit pas se présenter devant le Roi les mains vides. Il doit être pur, il doit être ardent, dégagé de tout sentiment qui l'empêcherait de s'ouvrir librement devant Dieu, et de s'unir à lui. Enfin la volonté doit consommer ce sacrifice de louanges, en s'offrant au bon plaisir de Dieu. Elle doit s'accorder avec les lèvres qui prononcent les paroles; avec la mémoire qui lui présente ces mêmes paroles; avec l'intelligence qui les étudie; avec le cœur qui les aime; de manière que l'homme intérieur tout entier soit en harmonie avec lui-même, et puisse dire, bien résolu à éviter tout ce qui déplaît et bien déterminé à pratiquer tout ce qui plaît au Seigneur: « Ce que vous m'avez révélé, ô mon Dieu, ce que j'ai appris, ce que je comprends, ce que j'aime, je veux le mettre en pratique, moyennant votre sainte grâce. Donnez-moi toujours, mon Seigneur et mon Dieu, de vous louer, comme si je vous voyais des yeux du corps, aussi visiblement que je dois, par la foi, vous adorer et vous voir des yeux de l'âme. »

Bouquet spirituel.

Et memoriale tuum in desiderio animæ (Isa., XXVI, 8.)
Le souvenir de toutes vos perfections, ô mon Dieu, est gravé dans mon âme qui les médite sans cesse et désire les contempler.

★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★

(175) LA PENTECOTE.

Spiritus Domini replevit orbem terrarum.
L'Esprit du Seigneur a rempli le monde entier.
(SAP., I, 7.)

Cinquante jours après sa sortie de l'Égypte, du pays de l'esclavage et de la servitude, Israël reçut la loi de Jéhovah, promulguée sur la montagne du Sinaï; cinquante jours après la Résurrection qui couronne la Rédemption du Sauveur, véritable délivrance du péché et de la mort, c'est encore la promulgation de la loi, loi de grâce, apportée au peuple nouveau, qui se composera de toutes les nations et qui se concentre en ce moment dans le Cénacle. Le Saint-Esprit s'y manifeste, et sous la figure de langues de feu se communique à tous les fidèles qui sont là, avec l'abondance de ses dons.

Les *Actes des Apôtres* nous racontent ainsi cette manifestation. « Quand les jours de la Pentecôte furent accomplis, les disciples étant tous assemblés dans un même lieu, on entendit tout d'un coup un grand bruit, comme d'un vent violent et impétueux qui venait du ciel, qui remplit toute la maison où ils étaient assis. En même temps, ils virent paraître comme des langues de feu, qui se partagèrent et qui s'attachèrent sur chacun d'eux. Aussitôt ils furent tous remplis du Saint-Esprit, et ils commencèrent à parler diverses langues, selon que le Saint-Esprit leur mettait les paroles en la bouche. Or il y avait à Jérusalem des Juifs religieux et craignant Dieu, de toutes les nations qui sont sous le ciel. Après donc que ce bruit se fut répandu, il s'en assembla un grand nombre qui furent tout épouvantés de ce que chacun d'eux les entendait parler dans sa langue.

Ils en étaient tout hors d'eux-mêmes, et dans cet étonnement, ils s'entredisaient: « Ces gens-là qui nous parlent ne sont-ils pas tous Galiléens? Comment donc les entendons-nous parler chacun la langue de notre pays? Parthes, Mèdes, Elamites, ceux d'entre nous qui habitent la Mésopotamie, la Judée, la Cappadoce, le Pont et l'Asie, la Phrygie, la Pamphilie, l'Égypte, la Lybie qui est proche de Cyrène, et ceux qui sont venus de Rome, Juifs et Prosélytes, Crétois et Arabes, nous les entendons tous raconter, chacun dans notre langue, les merveilles de Dieu. »

Le Saint-Esprit préside ainsi à la régénération du monde, au renouvellement de la face de la terre, à la sanctification de l'Église née de Dieu et rachetée par le Christ Jésus: selon qu'il est écrit: « Vous enverrez, Seigneur, votre Esprit, et tout sera créé et par lui sera renouvelée la face de toutes choses. »

Non, sans doute, qu'il soit étranger au monde ancien; dès l'origine il se révèle et sa manifestation se poursuit à travers les siècles! Dieu comme le Père et comme le Fils, dans l'unité de nature, il a la même puissance, la même sagesse, il est l'amour et comme le baiser de l'un et de l'autre. Si la création est attribuée au Père; si « les cieux ont été affermis par le Verbe, il en est, lui, la force et l'ornement. » C'est lui qui nous est représenté, porté sur les eaux, comme pour leur communiquer leur vertu, alors que les montagnes n'avaient pas encore paru et que la mer n'avait pas été resserrée dans ses digues. C'est lui qui inspirait les patriarches, les prophètes, les justes de l'ancien temps; lui qui visitait les hommes de Dieu, selon la parole de Joël (II, 28): parole que rappelle l'apôtre S. Pierre, au grand jour

de la Pentecôte. C'est lui qui, sur l'appel et à l'invocation d'Ézéchiel, inspira le mouvement aux ossements arides, anima d'un souffle de vie les cadavres qui jonchaient la campagne et mit sur pied la grande armée d'Israël. A mesure que les temps approchent, ses manifestations deviennent plus solennelles. Il a coopéré et présidé à la Création: avec le Père et le Fils, il a dit du premier Adam: « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance. » Ainsi il coopère et préside à l'Incarnation du Verbe: ce Verbe de Dieu, que le Père donne au monde et qui se donne lui-même, ce second Adam dont le premier n'était que la figure, le Saint-Esprit le forme et le fait, dans le sein virginal de Marie, à l'image et à la ressemblance de l'homme: *Et incarnatus est de Spiritu Sancto ex Maria Virgine et homo factus est.* Ainsi l'avait dit l'archange Gabriel à la Vierge elle-même: « L'Esprit-Saint surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre, et le Saint qui naîtra de vous sera le Fils de Dieu. » Ainsi l'avait annoncé Isaïe: « Une Vierge concevra et enfantera un Fils, qui sera l'Emmanuel, ou Dieu avec nous, » et ailleurs: « De la souche de Jessé sortira une tige, et de cette tige, une Fleur; et dessus reposera l'Esprit du Seigneur: Esprit de Sagesse et d'Intelligence, Esprit de Conseil et de Force, Esprit de Science, de Piété et de Crainte divine. » C'est lui qui préside et qui rend témoignage à la mission rédemptrice du Sauveur: il se manifeste, à son baptême, sous la forme d'une colombe qui vient reposer sur sa tête, tandis que la voix du Père se fait entendre: « Voici mon Fils bien aimé. » Puis il le conduit dans le désert où par son jeûne de quarante jours Jésus prélude à sa vie publique. Le Sauveur, à son tour, rendra té-

moignage à l'Esprit-Saint dans la Synagogue. Ses yeux étant tombés sur ce passage d'Isaïe : « L'Esprit du Seigneur est sur moi ; c'est pourquoi il m'a consacré et m'a envoyé pour délivrer les captifs, pour guérir ceux qui sont malades et qui ont le cœur brisé, pour annoncer l'année jubilaire, le jour du pardon, etc., etc. » repliant le rouleau des Écritures : « Ces paroles, ajouta-t-il, se sont aujourd'hui accomplies en ma personne. » Dans ses entretiens intimes avec les Apôtres, il leur révèle les propriétés, les attributs, les dons de l'Esprit-Saint ; la mission qu'il doit accomplir ici-bas et jusqu'à la fin des temps : « Pour moi, leur dit-il, je retourne au Père ; mais je ne vous laisse pas orphelins ; je vous enverrai un autre moi-même, Celui qui procède du Père et qui rendra témoignage de moi, l'Esprit consolateur, l'Esprit de vérité qui vous apprendra toutes choses et vous donnera l'intelligence de tout ce que je voudrais vous dire, mais que vous n'êtes pas en état de savoir en ce moment ; l'Esprit de force qui donnera à vos paroles une telle éloquence que vos ennemis ne sauraient lui résister. Lui-même, à sa venue, convaincra le monde touchant le péché, touchant la justice et touchant le jugement. C'est lui enfin qui me glorifiera parce qu'il prendra de ce qui est à moi, et vous l'annoncera. »

La mission du Sauveur Jésus étant donc comme terminée dans sa Personne et couronnée par son Ascension au ciel, c'est la mission du Saint-Esprit, pouvons-nous dire, aussi en Personne, qui se révèle et commence au grand jour de la Pentecôte. A lui de consommer l'œuvre du salut du monde. Et de même qu'il avait formé dans le sein virginal de Marie et pour la rédemption, l'humanité sainte prise par le Verbe, en d'autres termes, le corps na-

turel de Jésus, de même il lui appartient de former pour la glorification et de perfectionner par la sanctification, le corps mystique de Jésus, c'est-à-dire l'Église. L'Église une, sainte, catholique, apostolique, romaine, voilà l'œuvre du Saint-Esprit.

Du Cénacle, elle va s'étendre, elle embrasse le monde entier. Il réside en elle avec la plénitude de ses dons de sagesse, d'intelligence, de science, de conseil. Il préside à toutes ses assemblées, à tous ses conciles, à toutes les décisions de Pierre. Comme Pierre, chaque Pape dira : « Il a paru bon au Saint-Esprit et à nous, réunis en son nom... », et la parole du Vicaire de Jésus-Christ prend de son Esprit qui doit enseigner toutes choses, son caractère infaillible et divin. Répandu avec l'affluence de ses biens, du chef sur les membres, sur le corps tout entier, du pasteur des pasteurs sur le troupeau universel, un en lui-même, mais multiple dans ses opérations, il produit ainsi dans l'Église cette variété de grâces, de mérites, de perfections qui sont ses richesses, les élus et les saints qui sont sa gloire. Il la pénètre de cette force invincible contre laquelle viennent se briser les portes de l'enfer; de cette crainte filiale et divine qui la met au-dessus des menaces et des caresses, de la vie et de la mort. Il l'assiste dans les combats de tous les jours contre la puissance des tyrans et contre les séductions de l'erreur; il l'arme contre les trois concupiscences, qui se partagent le monde, et contre les ruses de satan, d'intelligence avec les passions humaines. L'intrépidité des apôtres, la constance des martyrs, la persévérance des confesseurs, la pureté des vierges, ne s'expliquent que par cette force d'en-Haut, dont l'Esprit divin arme et revêt les enfants de l'Église. Cette Église, il la pénètre en-

core de la piété filiale qui nous fait crier à Dieu : « Père ! Père ! » Il prie en elle et avec elle, par des gémissements ineffables. Il la nourrit, il la soutient de ses fruits qui sont, au témoignage de l'Apôtre, la charité, la joie, la paix, la patience, la bénignité, la bonté, la longanimité, la mansuétude, la foi, la modestie, la continence, la chasteté. (Galat., V, 12.) Plein de bénignité, il est appelé par le Sauveur Jésus, le *Paraclet* ou le Consolateur ; et c'est avec cette mansuétude qu'il étend son règne, qu'il le développe dans le monde, qu'il renouvelle la face de cette terre, sur laquelle est répandue l'Église ; c'est avec cette douceur mêlée de force, qu'il atteint d'une extrémité à l'autre, qu'il embrasse dans tous ses états, dans toutes les conditions de ses membres le corps mystique de Jésus. Oui, « votre Esprit est bon, Seigneur : il est doux dans sa Providence. Il est saint, il est pur, il est pénétrant et communicatif ; il est ami du bien et des hommes » (Sap., VII, 22, 23 ; XII, 1). Il communique ce qu'il a et ce qu'il est, divisant ses dons comme il veut. Il éclaire les intelligences, touche les cœurs, enchaîne les volontés, s'adresse aux grands, aux petits, aux sages, aux ignorants, aux maîtres, aux esclaves, aux rois, aux peuples, aux justes, aux pécheurs : de là, ces transformations dans le monde des âmes. Il oppose aux vices les vertus ; et dans l'exercice même des vertus, il engendre et sème les béatitudes dont parle le Sauveur. De là la pauvreté volontaire, avec son dépouillement héroïque et sa sainte liberté d'esprit et de cœur ; l'obéissance, avec ses abaissements sublimes et ses victoires ; la chasteté avec ses épines et ses voluptés ineffables ; la charité avec ses attraits célestes et ses industries sans nombre ; la pénitence avec ses austérités et ses larmes si douces ; l'humilité dans son sourire ; la

miséricorde dans ses pardons; la modestie dans ses charmes; la patience dans son égalité d'âme admirable; le zèle dans sa faim et dans sa soif de justice, dans ses labeurs et dans ses conquêtes. Telle est l'œuvre, telle est la mission du Saint-Esprit.

Ainsi conduite, soutenue, élevée, déifiée, toujours jeune d'ailleurs dans son immortalité; toujours vierge dans ses dogmes et dans sa morale; toujours invincible dans ses combats de chaque heure; toujours triomphante au milieu de ses ennemis; toujours belle dans les magnificences de son culte, riche des mérites et des vertus de la Rédemption; née du Père, rachetée par le Fils, sanctifiée par le Saint-Esprit, l'Église militante poursuit ici-bas sa marche tranquille vers le ciel, où l'attend sa glorification, dans la splendeur de ces élus et de ces saints qui furent ses enfants sur la terre.

Entrons nous-mêmes dans ses intentions: encore voyageurs et militants avec elle sur la terre, pénétrons-nous de ses sentiments. Avec elle adorons, remercions, implorons cet Esprit de lumière, de force et d'amour, qui règne en elle et avec elle, pour continuer son œuvre de sanctification jusqu'à la fin des temps, jusqu'au dernier des enfants des hommes. Avec elle, offrons-lui notre hommage de reconnaissance: confessons que nous lui sommes redevables de tout bien; et dans cette prière commune que l'Église lui adresse avec tous ses enfants, à genoux, supplions-le de nous continuer son assistance et de répandre sur nous l'abondance de ses dons.

« Venez, Esprit-Créateur, visitez les cœurs de vos enfants; remplissez de la grâce céleste ces cœurs que vous avez créés. Vous êtes appelé l'Esprit-Consolateur, le don du Dieu Très Haut, la source des

grâces, le feu sacré, la charité et l'onction spirituelle des âmes. Vous êtes l'Auteur des sept dons qui nous sanctifient; vous êtes le Doigt de la Droite de Dieu; vous êtes la promesse par excellence du Père; vous mettez sur nos lèvres les richesses de votre parole. Faites briller la lumière dans nos esprits, embrasez nos cœurs de votre amour, soutenez notre faiblesse par les secours continuels de votre grâce. Éloignez de nous le tentateur; hâtez-vous de nous donner la paix, marchez devant nous et que sous votre conduite, nous évitions tout ce qui peut nuire à nos âmes. Faites-nous connaître le Père éternel et Jésus-Christ, son Fils unique. Faites-nous la grâce de croire constamment que vous êtes l'Esprit et le bien éternel de l'un et de l'autre. » (Hymne *Veni Creator.*)

« Venez donc, Esprit-Saint, et du haut du ciel envoyez un rayon de votre clarté. Venez, Père des pauvres, venez, source de grâce, venez, lumière des cœurs. Consolateur plein de bonté, hôte aimable des âmes, rafraîchissement délicieux! Vous êtes notre repos dans les labeurs; notre soulagement dans les épreuves; notre consolation dans les larmes. O lumière bienheureuse, remplissez les cœurs de vos fidèles. Sans votre grâce, hélas! il n'est rien dans l'homme, rien qui ne lui soit nuisible. Lavez nos souillures, arrosez notre sécheresse, guérissez nos langueurs. Domptez notre résistance, échauffez notre froideur, redressez nos voies. Accordez à vos fidèles qui se confient en vous, les sept dons de votre grâce. Donnez-nous les mérites de la vertu, la persévérance, la joie éternelle des Saints. Ainsi soit-il. » (Prose *Veni Sancte.*)

Les personnes qui désireraient consacrer l'octave de

la Pentecôte à méditer sur les sept dons du Saint-Esprit peuvent se reporter au 1er volume de la 1re série, pages 506 et suivantes, méditations nos 87 et suivantes.

★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★

(176) LA FÊTE-DIEU.

Comedite panem meum : bibite vinum quod miscui vobis.
Mangez mon pain : buvez le vin que je vous ai mêlé.
(PROV., IX, 5.)

Ce fut le Jeudi-Saint, veille de sa mort, que Notre Seigneur Jésus-Christ institua le Sacrement de l'Eucharistie, et qu'il donna aux Apôtres, et dans les Apôtres à tous les prêtres de la nouvelle Alliance, le pouvoir de consacrer.

A la dernière Cène, ayant pris du pain dans ses mains et l'ayant béni, il le rompit et le donna à ses disciples, en disant : « Prenez et mangez, ceci est mon Corps. » Ayant ensuite pris le calice du vin, il le bénit et le distribua à ses disciples, en disant : « Prenez et buvez, ceci est le calice de mon Sang ; ce Sang de la nouvelle et de l'éternelle alliance, qui sera répandu pour vous et pour la multitude, en vue de la rémission des péchés. Faites ceci en mémoire de moi. » Tel est, dans toute sa simplicité évangélique, le récit de l'institution de la divine Eucharistie. Tel est le don de Dieu fait aux hommes et continué par le prêtre jusqu'à la fin des temps. Mystère de foi, dont la compréhension exigerait de nous l'intelligence de la puissance, de la sagesse et de l'amour de Dieu : mémorial, dit David, et couronnement des merveilles du Seigneur.

Au milieu de son deuil, tout entière à la méditation des douloureux mystères de la Grande Semaine, l'Église cependant trouve un chant de fête, pour saluer l'apparition de la sainte Eucharistie. Mais trop grand, trop digne, trop élevé est ce Sacrement, trop riche ce don de Dieu, pour ne pas recevoir un

culte à part, pour n'être pas honoré d'une pompe particulière, traité avec une magnificence unique. C'est pourquoi, l'Église remet ces solennités à plus tard, à une époque liturgique où, dégagée en quelque sorte de toute autre sollicitude, elle pourra, libre avec ses enfants, rendre son tribut d'hommages au Dieu de nos autels, dans toute l'effusion de ses sentiments de foi, de reconnaissance et d'amour. Cette époque est celle qui suit immédiatement les solennités de la Pentecôte; et ce n'est pas sans raison. Nous ne pouvons qu'admirer ici la sagesse de l'Église, dans l'économie et dans la distribution de ses fêtes, en vue du plus grand bien des âmes.

La sainte Eucharistie en effet résume et concentre la vie de Notre-Seigneur, telle qu'elle fut ici-bas, telle qu'elle est dans sa gloire : ou plutôt c'est sa vie, une en elle-même, multiple et variée dans ses phases et dans ses états. Jésus est là, le même et lui-même, nouveau-né à Bethléem, exilé en Égypte, adolescent à Nazareth, apôtre divin en Judée, transfiguré au Thabor, défiguré au Calvaire, ressuscité du tombeau, vainqueur, montant au ciel, régnant dans la gloire. Il est ainsi le soleil de toutes les solennités qui brillent au ciel de l'Église. Il est encore et en même temps, dans l'Eucharistie, le couronnement de tous ses dons et de toutes ses grâces, étant lui-même le don qui se donne; l'auteur et le consommateur de la grâce. C'est un don multiplié qu'il nous fait, c'est une grâce variée qu'il nous donne dans tous les autres mystères, dans toutes les autres phases qui sèment sa vie : vie cachée, vie publique, vie douloureuse, vie glorifiée; mais toutes ces grâces, tous ces dons se consomment dans l'Eucharistie, comme l'Eucharistie résume elle-même sa vie tout entière divine et humaine. En d'autres termes, tous les mys-

tères nous préparent, avec leurs grâces et leurs dons, à la célébration du plus grand, du plus auguste d'entre eux, au mystère vraiment divin.

Après avoir chanté, adoré l'Enfant-Dieu dans la crèche, avec les Anges, les bergers et les rois ; après avoir, avec Marie, avec Joseph, contemplé, admiré le divin adolescent dans sa vie obscure et cachée à Nazareth ; après l'avoir accompagné, avec l'admiration des foules, dans les diverses circonstances de sa vie publique ; après l'avoir suivi dans la voie douloureuse et recueilli au pied de la croix, le dernier soupir du Rédempteur ; après l'avoir enfin salué, sortant du tombeau, vainqueur de la mort, dans sa Résurrection, et montant au ciel, dans le triomphe de son Ascension, nous sommes préparés au grand jour de la Pentecôte, disposés à la réception du Saint-Esprit venant en nous avec l'abondance de ses dons. Mais la Pentecôte nous prépare elle-même à la Fête-Dieu ; c'est afin de mieux nous faire comprendre, comme disait l'Apôtre, la hauteur, la profondeur, la latitude de la charité divine, que le Saint-Esprit parfait nos dispositions et consomme notre préparation.

Vienne maintenant la Fête Eucharistique, le triomphe de Jésus au Saint-Sacrement. L'Esprit de lumière, d'amour et de force s'est répandu dans les âmes, purifiant les sens, illuminant l'intelligence, embrasant le cœur, enlevant la volonté dans un saint transport ; toutes les puissances de l'homme intérieur se prosternent devant le Dieu caché, se confondent, s'abîment dans l'adoration, se répandent en sentiments de joie, de reconnaissance, d'enthousiasme : sentiments qui se traduisent, à leur tour, dans toutes les magnificences du culte extérieur. Les jardins et les champs sont dépouillés de leurs fleurs qui passent sur les autels pour les décorer,

au milieu des lumières; les ornements les plus riches, les plus pompeux paraissent au grand jour; les proses, les hymnes, les cantiques de circonstance sont enlevés avec un entrain admirable, tandis que de chaque clocher s'élancent et se mêlent dans les airs toutes les notes de l'harmonie, ici graves et solennelles, là triomphantes et joyeuses. Cependant, les rues et les places publiques sont jonchées de verdure; les enfants des hommes ont pavoisé leurs demeures; partout des draperies, des festons, des couronnes, des guirlandes; les oriflammes flottent gracieusement au souffle de la brise: çà et là, des reposoirs délicatement ornés; on y devine le travail de l'intelligence et surtout les saintes industries du cœur. Jésus va passer, quittant son tabernacle, il va visiter son peuple; et les foules en fête sont là qui attendent: les uns, le long des rues, au seuil des portes, vont le saluer au passage et demander à genoux sa bénédiction; les autres vont le recevoir à sa sortie du temple, le précéder, avec des chants et des prières; et la procession se déroule sur deux lignes en bel ordre, s'allonge interminable à la suite de la Croix qui ouvre la marche. Là, les petits enfants, aimés de Jésus; les uns, portés sur les bras de leurs mères; les autres, au devant, forment comme deux guirlandes vivantes qui courent et qui réjouissent les yeux par la variété des couleurs; là, les jeunes filles vêtues de blanc et couronnées de lis et de roses; là, les matrones, les mères chrétiennes, égrènant leur chapelet; là, les hommes au cœur noble et fort. Les riches, les pauvres, les maîtres, les serviteurs, les grands et les petits, tous les rangs sont confondus; les diverses corporations marchent chacune sous sa bannière; les instituts multiples, avec leurs insignes, sont représentés. Le bruit des

prières, la mélodie des cantiques, entrecoupés par le chant plus grave de la liturgie, se mêlent ou alternent avec la voix du clairon, avec la marche de la fanfare; le tambour bat aux champs; par intervalle, le canon tonne et domine la scène de toute la majesté de son tonnerre: le Roi pacifique est aussi le Dieu des armées. Le voici, lui-même, invisible à nos yeux, visible à notre foi dans la blanche hostie, qui rayonne au fond de l'ostensoir d'or, porté en triomphe, entouré de ses prêtres, escorté des autorités civiles, militaires, ecclésiastiques, religieuses, un cierge à la main. Devant lui, des troupes d'adolescents, gracieux comme des anges descendus du ciel, ayant leur innocence, balancent l'encensoir, ou jettent des fleurs: tandis qu'ils font volte face, et que Jésus s'arrête pour recevoir leurs hommages. A leur sourire ingénu, nos yeux se mouillent de larmes: l'émotion gagne les âmes, c'est l'enthousiasme, c'est une ovation immense; c'est un saint délire qui s'empare des cœurs. « *Lauda Sion Salvatorem, lauda ducem et pastorem in hymnis et canticis*: Louez votre Sauveur, ô Sion, louez votre chef et votre pasteur, par vos hymnes et vos cantiques. Faites pour publier sa gloire tous les efforts dont vous êtes capable; mais comme il est au-dessus de toute louange, jamais vous ne pourrez le louer autant qu'il le mérite. — Ne mettons point de bornes à nos adorations, et mêlons des cantiques de louanges aux transports de notre joie... » et la Prose continue développant la théologie du Saint-Sacrement, et l'historique de son institution. Et les hymnes se succèdent: « Chantez, ma langue, chantez les mystères du Corps adorable de Jésus-Christ et du Sang précieux que ce roi de l'univers a répandu pour être le prix de la rançon du monde, après avoir pris

naissance dans le sein d'une vierge, dont l'heureuse fécondité fait les richesses de la terre: *Pange lingua*, chantez, ma langue... » Et encore: « Célébrons par des chants d'allégresse cette auguste solennité, que les chants s'élèvent du fond de nos cœurs; que les restes du vieil homme disparaissent; ici tout doit être nouveau: le cœur, le langage, les œuvres: *Sacris solemniis juncta sint gaudia...* » Et encore: « Le Verbe éternel descendant jusqu'à nous, *Verbum supernum prodiens,...* s'est fait notre frère à la crèche; notre nourriture au festin pascal; sur la croix notre rançon; au ciel il est notre récompense... » Tantôt et par intervalle, le chant s'élève vers Jésus-Christ, lui-même, comme une demande suppliante, pour obtenir lumière, force et confiance: « *O salutaris Hostia.* O Victime salutaire qui nous ouvrez le ciel, l'ennemi nous presse de toutes parts, fortifiez-nous contre ses attaques, prêtez-nous votre secours. *Bone Pastor, Panis vere,...* O bon Pasteur, Pain véritable, Jésus, ayez pitié de nous, soyez notre nourriture et notre soutien, et donnez-nous les véritables biens dans la Terre des vivants... Vous dont la science et le pouvoir sont infinis et qui nous nourrissez de votre propre chair dans cette vie mortelle, faites-nous asseoir à votre table, dans le ciel, avec ceux qui sont déjà citoyens de cette sainte Patrie. — O Jésus, vous que nous reconnaissons et que nous adorons caché dans ce mystère, écoutez nos soupirs, exaucez nos vœux; faites qu'il nous soit donné de jouir du bonheur de vous contempler à découvert, dans les splendeurs de votre gloire. » Tantôt, c'est l'admiration qui se trahit par ce cri de surprise devant tant de merveilles et de richesses: « *O sacrum convivium.* O festin sacré, où Jésus-Christ est reçu, où la mémoire de sa Passion est renouvelée, où l'âme

est remplie de grâces et où le gage de la gloire future nous est donné! Louez Dieu! » C'est comme un éblouissement de l'impossible que l'on éprouve, en contemplant ce Pain des Anges, devenu le pain de l'homme voyageur; en considérant la condescendance d'un Dieu qui se donne lui-même en nourriture à son pauvre et chétif serviteur. Et dans l'impuissance qu'elles confessent de traduire tous ces sentiments, les multitudes tombent à genoux; les têtes s'inclinent, les voix, tremblantes d'émotion, se résument dans cet élan suprême de foi et d'amour: « *Tantum ergo sacramentum veneremur cernui.* Adorons avec un profond respect, un Sacrement si digne de nos hommages; que ce nouveau mystère prenne la place des anciennes cérémonies, et que la foi supplée à la faiblesse de nos sens. » Jésus, reconduit en triomphe, bénit une dernière fois son peuple réuni aux pieds des autels, et rentre dans la solitude mystérieuse du tabernacle, sa demeure parmi les enfants des hommes.

Mais la Fête-Dieu ne finit pas avec ce premier jour; elle dure toute l'Octave; la messe et l'office de chaque jour lui sont spécialement consacrés; l'Épître, l'Évangile, la Prose sont du Saint-Sacrement. Dans l'Office, dont les leçons du 1er nocturne rappellent le souvenir de l'Arche d'Alliance, figure de l'Eucharistie, le dogme eucharistique est envisagé lui-même à tous les points de vue; traité, commenté dans ses vertus, ses dons et ses merveilles, par les Pères et les Docteurs de l'Église; pages lumineuses, où la foi, le génie, l'éloquence et l'amour luttent de concert, et qu'on ne se fatigue jamais de lire et de méditer.

Aussi comme complément à cette introduction sur les solennités liturgiques de la Fête-Dieu, et pour ex-

citer la dévotion des âmes, nous avons ajouté, correspondant chacune à chacun des jours de l'octave, huit méditations sur le T. S. Sacrement.

---

(177) MÉDITATIONS POUR L'OCTAVE DE LA FÊTE-DIEU.

Pendant ces huit jours nous examinerons le devoir qui nous incombe de visiter Jésus prisonnier dans son Sacrement ; nous considérerons quels sentiments doivent nous pénétrer durant ces visites et de quels désirs notre Sauveur lui-même est animé.

1er JOUR.

JÉSUS PRISONNIER.

In carcere eram et venistis ad me.
J'étais prisonnier et vous m'avez visité.
(MATTH., XXV, 36.)

MÉDITATION.

La visite aux prisonniers est du nombre des œuvres de miséricorde que nous pouvons exercer à l'égard du prochain. L'Église catholique s'empresse, dans sa charité, autour de ces êtres que la justice humaine a condamnés, et qui peut-être, devant la justice divine, sont plus malheureux que coupables : le repentir d'ailleurs peut les réhabiliter, et la miséricorde du ciel couvrir toutes leurs misères. Dans tous les cas, ils sont dignes de notre compassion ; et une visite peut leur faire tant de bien... Il est cependant un prisonnier qui, parmi tous les autres, appelle surtout notre sollicitude, réclame nos visites : C'est Jésus-Christ. Son crime est de nous avoir aimés ; et c'est parce qu'il nous aime que prisonnier volontaire, il veut rester avec nous jusqu'à la fin. Considérons : 1° comment Jésus est oublié ; 2° comment il mérite d'être visité au Saint-Sacrement.

1er POINT.

COMMENT JÉSUS EST OUBLIÉ.

QUAND on considère le spectacle de ce va et vient, de ce mouvement incessant des multitudes, tel qu'on l'a vu hier, tel qu'on le verra demain, tel qu'il est aujourd'hui, on se demande quel en peut être le mobile. Dans cette confusion étrange, dans ce pêle-mêle où l'on se rencontre, où l'on se presse, où l'on se heurte, où l'on semble se poursuivre pour se fuir, se chercher pour s'éviter, quelle est donc la fin qu'on se propose, et qu'on veut réaliser?... l'idéal vers lequel on se porte comme pour le prendre d'assaut? L'Apôtre nous l'apprend: « Tous, dans le monde, cherchent leurs propres intérêts, et non ceux de Jésus-Christ: *Omnes quærunt quæ sua sunt, non quæ Jesu Christi* » (Phili., II, 21).

Les uns ambitionnent la gloire, les honneurs, les louanges, les triomphes, un nom immortel...

Les autres courent après la fortune, s'épuisent à l'acquisition du gain, convoitent tout ce qui est de la terre...

D'autres sont entraînés vers les plaisirs, les jouissances, les fêtes, et se précipitent après le mirage d'une félicité, qui sans cesse leur échappe, mais qui les attire toujours. Et pour obtenir tous ces biens, que ne fait-on pas, surtout que ne souffre-t-on pas? Ceux qui sont au-dessus et qui en jouissent, ou du moins qui semblent être plus favorisés, on les jalouse; ceux qui sont à nos côtés, on les redoute, comme autant de rivaux qu'il faut écarter: ceux qui sont au dessous, on les écrase, de peur qu'ils ne montent. Quant aux puissants dont la supériorité incontestable en impose, quant aux

grands, qui peuvent nous dispenser leurs faveurs, on les courtise, on se fait esclave de leur volonté, on prévient leurs désirs; on n'a rien tant à cœur que de leur être agréable; on ne redoute rien tant que de leur déplaire; on se plie à toutes leurs exigences, pour solliciter leur appui, pour implorer leurs suffrages, pour mendier un seul de leurs regards, on assiège dès le matin les portes de leur demeure; et on attend, on persévère avec une patience que rien ne fatigue.

2e POINT.

COMMENT JÉSUS MÉRITE D'ÊTRE VISITÉ AU T. S. SACREMENT.

On agit, on se conduit, on vit ainsi dans le siècle; et cependant toutes ces choses que l'on désire, que l'on convoite, que l'on poursuit avec tant d'acharnement, sont à la portée des enfants des hommes, sont à leur disposition, s'ils le veulent. Jésus est là: Jésus, notre Emmanuel, est parmi nous, avec nous, la nuit, le jour, à tous les instants, et jusqu'à la consommation des siècles. Or la gloire souveraine, infinie, éternelle lui appartient de droit, en tant qu'il est Dieu; et les honneurs, et les louanges, et les triomphes lui reviennent, comme conquêtes, en tant qu'il est Fils de l'homme, ainsi que le proclame le cantique adressé à Celui qui siège sur le trône, à la droite de Dieu (Apoc., VI, 13). A lui, ce Nom au-dessus de tout nom que lui donna le Père céleste, et qu'on ne peut prononcer qu'à genoux, dans le ciel, sur la terre et dans les enfers: Nom qui passe comme un sourire sur les lèvres des enfants; comme

un ravissement sur la bouche des vierges; comme une devise dans le cri des lutteurs chrétiens; comme une force invincible dans la parole de l'apôtre, comme un appel irrésistible dans le fort de la tentation; comme une joie ineffable dans le dernier soupir; comme le salut de toute langue qui le prononce. Nom qui brave toutes les ruines, tous les oublis, et qui survit à tous les naufrages. Nom béni, adoré, chanté, invoqué, aimé, aujourd'hui, comme il l'a été dans tous les siècles précédents. Nom immortel, à jamais glorieux, répété par toutes les langues, redit sous tous les climats, transmis de génération en génération. Jésus a tout cela, il est tout cela. Cette gloire qui lui revient comme Dieu, ces honneurs, ces louanges, ces triomphes qui lui appartiennent comme Fils de l'Homme, tout cela il peut le dispenser à ses amis, à ses élus, à ceux qui viennent à lui, à ceux qui sont à lui; c'est ainsi qu'il les glorifiera au dernier des jours, en face du monde entier; ainsi il éternisera leur mémoire dans le ciel, et il leur donnera un nom nouveau; mais en attendant et, comme de surcroît, il les honore sur la terre, dans le souvenir des peuples, et leur fait rendre par les générations, des hommages auxquels n'auraient jamais pu songer et prétendre les grands hommes même les plus ambitieux...

Les richesses sont également entre les mains de Jésus. Créateur et Rédempteur du monde, la création tout entière lui appartient; et comme Dieu, en tant qu'elle est l'œuvre de ses mains, et comme fils de l'Homme, en tant qu'il l'a reconquise; et tout ce qu'il y a dans la création, il peut le dispenser à ses amis, à ses élus, à ceux qui viennent à lui, à ceux qui sont à lui. Tout cela même est si peu de chose, qu'il le considère comme un surcroît, comme

une sorte de compensation offerte dès ici-bas à ceux qui cherchent d'abord le royaume de Dieu et sa justice. A ce point de vue, ineffable est la richesse de cette abondance qu'il leur réserve dans la Maison du Père céleste.

Les jouissances sont également au pouvoir et du domaine de Jésus ; les jouissances, c'est-à-dire tout ce qui rassasie et enivre la volonté faite pour le bonheur ; il est lui-même la béatitude des saints ; il fait entrer les élus dans sa propre joie ; de là ces paroles : « Vous les enrichirez de l'abondance des biens de votre maison, vous les ferez boire au torrent inépuisable de vos délices. » Il peut disposer de cette félicité du ciel en faveur de ses amis de la terre, et il la communique en effet comme une sorte d'avant-goût, dans cette paix qui surpasse tout sentiment, et dans ce sentiment lui-même qui entretient dans l'âme comme un festin continuel...

Tout cela est à Jésus, à ce Dieu vraiment caché sous les voiles fragiles de l'Hostie, dans les ombres mystérieuses du Tabernacle ; à Jésus, l'Emmanuel, notre frère, notre hôte, notre ami, demeurant avec nous et pour nous, sur notre terre d'exil ; tout cela, gloire, honneurs, triomphes, richesses, délices, Jésus le tient à notre disposition, prêt à le répandre sur nos âmes, dans nos cœurs, si nous venons en sa présence, si nous voulons bien le visiter dans sa solitude. Or Jésus est inconnu, méconnu, délaissé, abandonné !

Affections.

O Jésus, vous êtes bien l'ami choisi entre mille, l'ami qui daignez habiter avec moi, l'ami qui désirez tant me voir auprès de vous, pour me dire et pour me dire, encore : « Approche, car je t'aime, donne-moi ton

cœur, et ne résiste pas à ma charité. Approche : car tu souffres et mon cœur a tant souffert pour toi. Approche encore, car je voudrais me donner à toi ; approche jusqu'à vivre en moi, et pour moi. Reste avec moi, jusqu'à ce que l'obéissance t'appelle ailleurs : et alors, pense encore à moi. » — Je comprends, ô Jésus, votre langage. Ce qui m'étonne, et ce qui m'étonne douloureusement, c'est d'avoir, si souvent et si longtemps, résisté à vos invitations ; c'est de m'être trouvé si froid et si indifférent en votre présence, quand je suis venu vous visiter.

Qu'il n'en soit plus ainsi, ô mon Jésus ; faites, par votre sainte grâce, que mes visites se renouvellent, se prolongent à vos pieds, toujours avec bonheur, et toujours avec un désir nouveau.

Bouquet spirituel.

Non dimittam te donec benedixeris mihi (Gen., XXXII, 26.) Je ne vous quitterai que vous ne m'ayez béni.

(178) 2e JOUR.

NOS SENTIMENTS AUX PIEDS DE N.-S. J.-C.

Ego sum, nolite timere.
C'est moi, ne craignez pas.
(MATTH., XIV, 27.)

MÉDITATION.

Jésus, dans le T.-S.- Sacrement, a droit à nos adorations, à nos visites : et cependant tel est son amour, qu'il se désintéresse en quelque sorte de son droit qui pour nous est un devoir, jusque là qu'il nous sollicite de venir le visiter, non pas tant pour recevoir nos hommages que pour nous enrichir de ses faveurs et nous accorder ses grâces en rapport avec nos besoins. Considérons donc d'abord : 1° combien grande est notre faiblesse ; 2° combien puissante la vertu de J.-C. ; 3° comment cette même vertu réside dans le T.-S. Sacrement.

1e POINT.

COMBIEN GRANDE EST NOTRE FAIBLESSE.

GRANDE est notre faiblesse ; étrange, étonnante est notre fragilité. La première chute enveloppe dans sa déchéance l'humanité tout entière, lui transmet et lui laisse, malgré la grâce si puissante, malgré la bonne volonté de l'homme, cette propension malheureuse et comme naturelle à se laisser tomber. La grâce, il est vrai, ne nous fait pas défaut ; et d'autre part, nous ne pouvons pécher qu'en livrant notre volonté ; la pente vers le mal, moins encore la chute, n'est donc pas une chose fatale, une loi néces-

saire, mais il est de fait et d'expérience acquise, que le juste lui-même tombe chaque jour; c'est-à-dire que cette facilité à donner dans les petites fautes témoigne de sa grande fragilité; ou bien encore qu'il pourrait être coupable, aussi souvent, aussi longtemps, qu'il est capable de pécher, et par cela même qu'il en est capable. Il n'est pas d'ailleurs de puissance si haute, de sagesse si profonde, d'expérience si consommée, de vertu si éprouvée, d'âge si vénérable, de foi si robuste, de confiance si inébranlable, de solitude si retirée, de rempart si assuré, il n'est pas même de sainteté, tant qu'elle n'a pas reçu la couronne de la persévérance finale, qui puisse nous rassurer contre notre propre faiblesse et nous mettre à couvert de toute défaillance. La parole du Saint-Esprit est toujours là: « Que celui qui est debout veille à ne pas tomber. » (1 Cor., X, 12.) Il n'est pas même d'occasions de chute que nous n'ayons à craindre, loin de les affronter, sous le prétexte qu'elles ne seront pas assez fortes d'elles-mêmes pour nous vaincre; ou que nous serons assez forts de nous-mêmes pour les mépriser; car encore ici la parole du Saint-Esprit serait contre nous: « Qui aime le danger y périra » (Eccli., III, 27); c'est-à-dire si on s'y expose témérairement, sans motif légitime: ce serait en effet tenter Dieu. Hélas! que parlons-nous d'aller chercher de nous-mêmes l'ennemi pour engager la bataille, alors qu'une surprise suffit pour nous abattre?... Le vainqueur de Goliath, David, succombe par un regard imprudent, et dans une circonstance qu'il n'avait pas même soupçonnée; comme Samson, avant lui, avait livré le secret et la vertu de sa force aux hypocrites insinuations d'une femme qui lui avait pris le cœur. Salomon, le plus sage des rois, déshonora dans la

débauche, vieillard insensé, et sa dignité et ses cheveux blancs. Combien dans l'histoire des siècles, parmi les noms qui nous ont été laissés, se présentent à nous comme ces remparts qui protègent les villes; comme ces cèdres toujours verts qui sont la magnificence et la gloire du Liban; comme ces chênes dont les racines plongent dans des profondeurs inconnues; comme ces colonnes qui soutiennent le temple de Dieu; hommes dignes à tous les points de vue de l'estime, de la vénération, de la confiance de leurs semblables, et qui dans un moment d'oubli ou d'épreuve inattendue, nous ont donné le désolant spectacle de leur fragilité, de leur apostasie! Pierre et les disciples, tandis qu'ils protestaient que rien au monde ne pourrait les scandaliser au sujet du Maître et qu'ils se sentaient prêts à lui donner leur vie, pensaient-ils donc qu'ils étaient au moment, le premier de le renier jusqu'à trois fois, les autres de l'abandonner et de prendre lâchement la fuite, dans un moment de frayeur? Grand Dieu, quelle faiblesse! je la reconnais par le témoignage de ma propre conscience, par l'expérience de mes jours passés, je la constate à chaque page de l'histoire de ma vie.

2e POINT.

COMBIEN PUISSANTE EST LA VERTU DE JÉSUS-CHRIST.

Mais voici qu'une parole s'est fait entendre à nos oreilles: une voix arrive jusqu'à nous, elle vient du tabernacle: C'est la voix de Jésus: « Ne craignez point, c'est moi: *Ego sum, nolite timere.* » Que de

mystères de force, de lumière, d'amour, de confiance, de sécurité, de saint abandon, renfermés dans ce peu de mots prononcés par Jésus, durant sa vie mortelle, en faveur de ses Apôtres; écrits dans son Évangile, et entendus de toute âme qui vient en sa présence et qui s'approche pour le visiter dans son tabernacle et lui rendre ses hommages! Car il est bien là selon sa promesse, « Je suis avec vous, tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles »; il est bien là, ce même Jésus, fils de Dieu, que l'Apôtre S. Jean nous représente, dans l'Apocalypse, allant à la tête des armées angéliques comme un vainqueur, sûr de la victoire, portant le nom de Verbe, et ces mots écrits sur ses vêtements: « Roi des rois, et Seigneur des seigneurs »; ce même Jésus duquel il a dit encore comme Verbe incarné: « Nous l'avons vu plein de grâce et de vérité ». On l'a vu en effet conversant avec les enfants des hommes, et tout le monde allait après lui; on a entendu sa voix: et les multitudes de s'écrier: « Nul encore n'a aussi bien parlé. » On a constaté ses prodiges, ses bienfaits miraculeux; c'est tout un concert immense de louanges qui acclame le grand Prophète, l'Envoyé de Dieu auprès de son peuple. Il apparaît d'ailleurs tel qu'il avait été annoncé, avec tous les signes, tous les caractères d'une puissance souveraine. Il rend la vie aux corps et aux âmes; il chasse les démons; il commande aux éléments, à la mer, aux tempêtes; il marche sur les flots; il multiplie les pains dans le désert, en faveur de la multitude qui est venue entendre sa parole; il guérit toutes les infirmités: les aveugles voient, les muets parlent, les sourds entendent, les boiteux marchent, les paralytiques sont redressés, les lépreux sont purifiés, les morts ressus-

citent. Une vertu sort de lui pour éloigner tout mal, pour produire tout bien. Sa parole d'ailleurs suffisait. « Si vous voulez, lui disait-on, vous pouvez. — Je le veux », répondait-il, et le bienfait miraculeux témoignait à l'instant de sa puissance toute divine.

3e POINT.

COMMENT CETTE MÊME VERTU RÉSIDE DANS L'EUCHARISTIE.

Il est là, Jésus lui-même, et le même Jésus; il est là, près de nous, avec nous et pour nous, dans le tabernacle. Oui, le Maître est là et il nous appelle; lui, avec sa force; nous, avec notre fragilité: « Venez à moi, nous dit-il, vous tous qui êtes fatigués, qui êtes surchargés et qui faiblissez sous le poids de vos misères. — Et pourquoi, Seigneur? — Afin que je vous soulage, que je vous allège, que je vous restaure, de corps et d'âme. *Et ego reficiam vos.* » Crions donc vers lui, prosternés à ses pieds : « Seigneur, celui que vous aimez est malade. — Seigneur, sauvez-nous, nous périssons. — Seigneur, faites que je voie. — Fils de David, ayez pitié de nous. — Jésus, bon Maître, guérissez-nous. — Seigneur, que n'êtes vous pas venu? mon frère ne serait pas mort, mais je sais que tout ce que vous demanderez à Dieu, Dieu vous l'accordera. » Oui, crions-lui de tout notre cœur: « O Jésus, ce que vous voulez, vous le pouvez, et vous le pouvez autant que vous le voulez. » Et par la plus douce des expériences, nous comprendrons, nous éprouverons qu'il est vraiment, sur nos autels et sous les voiles de l'Hostie sainte, ce qu'il fut durant sa vie mortelle au milieu de son peuple; que

nous sommes même, par le témoignage de sa parole, plus heureux, dans notre foi, que ceux qui l'ont vu et entendu. La vertu qui s'épanchait jusques de ses vêtements est toujours la même en notre faveur : « C'est moi, disait-il alors ; ne craignez point », ou bien encore : « Que craignez-vous, hommes de peu de foi ? » ou bien encore : « Voyez ! soyez guéri. » Ou bien encore : « Qu'il vous soit fait selon que vous avez cru. » Cette même parole que les foules de la Judée entendirent, cette même langue qui leur parlait ; cette même voix dont les échos retentiront dans le saint Évangile jusqu'à la fin du monde, est la parole, la langue et la voix du même Jésus et de Jésus lui-même dans l'Eucharistie. Comme alors, il nous dit aujourd'hui : « C'est moi, ne craignez point. — Rassurez-vous, j'ai vaincu le monde. — Veillez et priez pour ne pas succomber à la tentation. — Je suis la vigne, vous les rameaux, et les rameaux ont toujours la vie, tant qu'ils sont unis à la vigne : demeurez donc dans mon amour, en faisant ma volonté, comme moi-même je fais la volonté de mon Père, et je demeure dans son amour. — Je suis la résurrection et la vie, et quiconque croit en moi, viendrait-il à mourir, vivra... »

Affections.

Jésus tout-puissant, ayez pitié de ma faiblesse. Vous la connaissez dans sa source et dans ses conséquences. Vous savez et vous avez dit vous-même, que sans vous on ne peut rien. Prosterné à vos pieds, je vous demande humblement cette grâce avec laquelle on peut tout, tout pour éviter le mal, tout pour faire le bien. tout pour ne pas tomber, tout pour se relever, tout pour se maintenir, avancer et persévérer jusqu'à la fin ; cette grâce qui, pénétrant ma faiblesse d'une vi-

gueur surnaturelle et divine, rendra témoignage à votre toute-puissance. Et quand vous m'appellerez au tribunal de votre justice, souvenez-vous, ô mon Jésus, qu'en ce moment j'ai imploré cette grâce, devant le trône de votre miséricorde.

Bouquet spirituel.

Humiliamini, ut vos exaltet in tempore visitationis (1 Pet., V, 6.)

Humiliez-vous donc, afin que le Seigneur vous exalte au jour de sa visite.

(179) 3e JOUR.

NOS SENTIMENTS DANS NOS VISITES AU S. SACREMENT.

Et ignorantias meas ne memineris, Domine.
Seigneur, oubliez mes péchés d'ignorance.
(Ps. XXIV, 7.)

MÉDITATION.

Considérons : 1° combien grande et profonde est notre ignorance ; 2° comment, dans l'Eucharistie, Jésus est notre lumière.

1er POINT.

COMBIEN GRANDE ET PROFONDE EST NOTRE IGNORANCE.

NOTRE ignorance n'est pas moins grande que notre faiblesse, dans l'intelligence, soit du bien à faire et que nous ne faisons pas ou que nous faisons mal ; soit du mal à ne pas faire et que nous commettons, par aveuglement d'esprit, par témérité, par crainte humaine, par illusion plus ou moins volontaire, sans nous douter des conséquences qui peuvent atteindre le prochain. C'est pourquoi le Psalmiste a dit : « Purifiez-moi, Seigneur, des fautes d'ignorance qui me sont comme cachées, et des fautes qui me sont personnellement étrangères, mais dans lesquelles le prochain peut être tombé à mon sujet : *ab occultis meis munda me, et ab alienis parce servo tuo* » (Ps. XVIII, 13) .

Avouons, confessons humblement, que notre intelligence, créée néanmoins et faite pour la vérité, a

été profondément atteinte et blessée par les conséquences du péché d'origine, jusque-là que se détournant du vrai, son aliment et son élément, elle s'est portée à tout ce qui est vain et faux: au mensonge, à la tromperie, aux superstitions les plus grossières, aux fables les plus ridicules, comme le témoigne l'histoire idolâtrique du paganisme; jusque-là, que pouvant par le spectacle des choses visibles, reconnaître et saluer l'Auteur invisible de toutes les merveilles de la création, et par là se relever, se redresser vers le vrai, superbe, elle ne l'a pas voulu; se disant sage, elle est devenue sotte et insensée: *dicentes se esse sapientes, stulti facti sunt* (Rom., I, 22); jusque-là, qu'elle n'a pas voulu même écouter et entendre, de peur de comprendre; préférant la nuit, qui voile et cache ses œuvres, au jour qui les révèle, parce qu'en effet ses œuvres ne sont pas bonnes; ainsi l'aspic, dit le Psalmiste, ferme volontairement son oreille, pour ne pas céder à la voix de l'enchanteur. C'est dans ce sens que le Seigneur, envoyant ses prophètes vers le peuple incrédule, leur disait: « Vous parlerez en mon nom; mais de fait ils ne verront pas, ils n'entendront pas, ils ne comprendront pas, et ils ne seront pas convertis. »

Mais, Seigneur, ceux qui vous cherchent, ceux qui vous désirent, ceux qui veulent vous connaître, ô Dieu de vérité, ceux qui vous demandent, avec toute la sincérité de leur âme, la révélation de vos voies pour les suivre; de vos volontés, pour les mettre en pratique; de vos desseins, pour les accomplir, ceux-là n'ont-ils pas l'intelligence du vrai? Sans doute, ils sont dans la vérité, et en faveur de leur bonne foi, la vérité les délivre, et ils vont en sûreté de conscience; mais sont-ils dans toute la vérité, ou du moins sans attendre le jour où nous con-

templerons, Seigneur, la lumière dans votre lumière, cette vérité, la voient-ils, ici-bas l'embrassent-ils telle qu'elle est? Hélas! mon Dieu, elle est si faible, si timide, si obscure, la science que j'ai, la connaissance de ce que vous êtes, la connaissance de ce que je suis, qu'elle est plutôt une ignorance profonde. Et en effet que suis-je devant vous, et que pensez-vous de moi? « Nul ne sait, me répond le Sage, s'il est digne d'amour ou de haine. » Et si je veux sonder les voies de votre Providence, elles sont admirables, et les sentiers de votre sagesse sont impénétrables et mystérieux. Quant à ce qui me concerne et m'intéresse moi-même, en dehors de tant de trésors de connaissances à acquérir dans les phénomènes de l'ordre naturel et que j'ignore, je ne sais pas même au point de vue surnaturel et du salut de mon âme, ce qui serait nécessaire, utile ou convenable à demander... Que serai-je dans une heure?... que m'arrivera-t-il demain? quelle est la durée de ma vie? mystères! Et quand il s'agit d'en venir à la pratique, d'où viennent donc ces doutes, ces incertitudes, ces hésitations, ces craintes, ces scrupules, ces erreurs qui troublent et déconcertent l'intelligence, sinon de ce que cette intelligence même, avec sa droiture et sa sincérité, porte les suites et les conséquences de la faute originelle, et de ce que, livrée à elle-même, elle donnerait dans toutes sortes d'erreurs et de mensonges.

2e POINT.

COMMENT DANS L'EUCHARISTIE JÉSUS EST NOTRE LUMIÈRE.

Mais voici Jésus avec nous : Verbe de Dieu incarné,

il éclaire tout homme venant en ce monde. (Joan., I, 9.) Et il dit lui-même: « Je suis la lumière du monde (Joan., VIII, 12). — Je suis la voie, la vérité et la vie (Joan., VII, 47). — Celui qui me suit ne marche point dans les ténèbres (id., VIII, 12). Et qui croit en moi aura la vie (id., VI, 47). » Il est la Sagesse du Père, l'Intelligence qui comprend l'Être infini, Dieu; en Lui, par Lui, tout a été fait; et rien, sans Lui, n'a été fait de tout ce qui a été fait; il est le principe de toutes choses, le commencement de toute créature, il en est la fin; car tout a été fait pour lui, de même qu'il est la raison d'être de tout ce qui est. Rien de ce qui est créé ne lui est caché, il indique le lieu de son repos à l'atome perdu dans l'espace, comme il connaît et harmonise la place de chaque détail dans l'ensemble de son œuvre; le cantique universel qui s'élève vers le Créateur lui arrive, note par note, depuis le murmure du brin d'herbe remué par la brise, jusqu'à ces réponses majestueuses et formidables, que les mondes se renvoient, les uns aux autres, dans les hauteurs des cieux; depuis l'insaisissable bruissement de l'insecte caché dans le gazon, jusqu'à la grande voix des mers dont les vagues tumultueuses s'entrechoquent comme autant d'applaudissements; depuis le vagissement de l'enfant au berceau, jusqu'à l'hymne du chérubin qui se tient devant l'Éternel. Et le Verbe qui a l'intelligence de cet immense concert de la création, qui est lui-même la règle, la mesure et le nombre de cette harmonie universelle, c'est notre aimable Jésus lui-même. Tout ce qui luit au regard de l'homme, dans l'intelligence et la contemplation de ces choses, tout ce que le génie humain a d'éclairs pour les découvrir ou les soupçonner, n'est qu'un reflet de ce Soleil de

justice, levé avant l'aurore des siècles, voilé sous l'Humanité, caché dans l'Hostie. O Jésus, Splendeur du Père, Lumière inaccessible et pourtant Verbe incarné descendu jusqu'à nous, pour nous éclairer (Ps. CXVIII, 105); pour converser avec nous et nous instruire (Bar., III, 38); pour vivre avec nous, et continuer jusqu'à la fin, dans le sacrement de l'Eucharistie, à nous guider de ce lieu de pèlerinage vers la Patrie; ô mon Jésus, vous connaissez ma vie tout entière, et mes péchés commis, et vos grâces reçues, et les événements et les vicissitudes qui la composent; économie d'une providence qui pour moi est un mystère. Cette vie, vous l'avez rachetée, elle vous appartient, et mon sort est entre vos mains; vous serez bientôt mon Juge. De grâce, je vous en supplie, voyez si mes pieds ne se seraient pas engagés dans la voie fausse; éclairez-moi et remettez-moi, dirigez-moi dans le chemin qui mène à vous, ma fin dernière, ou plutôt soyez vous-même ma voie; car ce n'est que par vous qu'on va au Père céleste. (Ps. CXXXVIII, 24.).

Affections.

O mon Jésus, je vous redirai avec le Roi-Prophète: « Purifiez-moi, lavez-moi de ces taches, de ces imperfections, de ces misères inhérentes à ma nature, fruits et conséquences du péché originel qui a obscurci mon intelligence; pardonnez-moi les péchés que le prochain aurait pu commettre à cause de moi, pour la même raison et au même titre: *ab occultis meis munda me et ab alienis parce servo tuo.* Pardonnez-moi encore toutes les fautes que j'ai pu commettre, par ma négligence à m'instruire de mes devoirs d'état; pardonnez-moi toutes ces illusions que l'amour-propre entretenait en moi et que je n'ai pas voulu comprendre et reconnaître,

pour ne pas avoir à m'en corriger. O mon Jésus, à vos pieds, je déteste tout ce qui dans mon ignorance a pu être volontaire, au détriment de votre amour et du salut de mon âme.

Bouquet spirituel.

Ego sum via, veritas et vita (Joan., XIV, 6).
Je suis la voie, la vérité et la vie.

(180) 4e JOUR.

NOS SENTIMENTS DANS NOS VISITES AU S. SACREMENT.

Si iniquitates observaveris, Domine, Domine quis sustinebit?

Seigneur, Seigneur, si vous tenez un compte rigoureux de nos iniquités, qui donc pourra subsister devant vous? (Ps. CXXIX, 3.)

MÉDITATION.

Considérons: 1° combien grande et profonde est notre malice; 2° comment dans l'Eucharistie la bonté de Jésus-Christ s'élève incomparablement au-dessus.

1er POINT.

COMBIEN GRANDE ET PROFONDE EST NOTRE MALICE.

GRANDE est notre faiblesse, grande notre ignorance; mais qui dira nos misères! Car notre malice est comme notre faiblesse et notre ignorance, la suite et le triste héritage qui nous revient du péché d'origine. Je viens donc à vous, ô mon Jésus, parce que je suis faible, et que vous êtes ma force; dans mon ignorance, je viens à vous, parce que vous êtes ma lumière; mais je viens à vous surtout pour déplorer à vos pieds ma malice: car j'ai péché. Je viens en votre présence revoir, dans l'amertume de mon cœur, et faire passer sous vos yeux, l'histoire de mes années écoulées, avec leurs négligences, leurs ingratitudes, leurs iniquités, avec

leurs jours, si nombreux, vides de mérites et de biens. Je vous avoue donc mes offenses et vous confesse mes égarements.

Ma mémoire a péché, se nourrissant de pensées stériles ou étrangères à votre amour; elle n'a pas pensé à vous qui toujours pensez à moi. Mon intelligence a péché, s'éloignant de vous, qui êtes la vérité, pour s'attacher à l'étude et à la connaissance de tant de choses frivoles. Mon imagination a péché, en se livrant à ses vains caprices et à ses folies. Mon cœur a péché, en se répandant sur les créatures, en vous délaissant, vous qui êtes la beauté suprême. Séduite par l'enchantement de la bagatelle, ma volonté a péché, en quittant le bien réel pour l'apparence trompeuse du bonheur. Ma liberté a péché, en se rendant esclave et victime des passions. Mes yeux ont péché, et c'est par eux que la mort est entrée dans mon âme; mes pieds ont péché, en se détournant des sentiers de la justice, pour se porter dans la voie large de la perdition; mes mains ont péché, et les voilà vides et souillées, alors qu'elles devraient être pures et chargées de bonnes œuvres; ma langue a péché, et qui comptera ses paroles pour le moins inutiles? J'ai péché par les sens du corps que je n'ai pas soumis à l'âme; par les puissances de l'âme que je n'ai pas soumises à vos droits, ô Jésus, mon Créateur et mon Rédempteur, arbitre souverain de tout mon être. J'ai péché par l'abus que j'ai fait des dons, des grâces, des biens, des créatures qui étaient à mon service, et qui vous appartiennent. J'ai péché jusque dans le bien que je n'ai point fait et que je devais faire, ou que j'ai mal fait, en vous refusant la gloire qui vous en revient pour me l'attribuer à moi-même. J'ai péché, d'autant que je devais être

plus reconnaissant, que j'ai été plus aimé, plus favorisé et enrichi de vos dons.

2e POINT.

COMMENT DANS L'EUCHARISTIE LA BONTÉ DE JÉSUS S'ÉLÈVE INCOMPARABLEMENT AU-DESSUS DE NOTRE MALICE.

Si telle est ma malice, d'autre part, je reconnais votre bonté, ô Jésus; et prosterné à vos pieds, je rends ici témoignage à votre miséricorde: « Vous êtes bien le Dieu bon, incarné dans notre humanité. Vous fûtes bon pour les enfants qui venaient à vous, et qui recevaient vos bénédictions et vos caresses. Vous fûtes bon pour leurs mères que vous consoliez, bon pour les pauvres, les humbles, les petits, les délaissés, qui avaient vos prédilections; bon pour les malades, les infirmes, que vous guérissiez; bon pour les justes que vous regardiez d'un regard d'amour; bon pour les pécheurs, que vous appeliez à vous, que vous receviez tendrement et à la recherche desquels vous alliez par les villes, par les campagnes, par les montagnes, par les déserts. Vous fûtes bon pour toutes ces multitudes que vous regardiez comme n'ayant pas de pasteur, et auxquelles vous avez distribué, en le multipliant, le pain de chaque jour; bon pour tous les enfants des hommes, que vous appelez vos frères, ayant pris sur vous, dans l'Incarnation, leurs souffrances, leurs travaux, leurs larmes, leurs sueurs, leurs privations, les sollicitudes de leur vie, les angoisses de leur mort: « Venez à moi, leur disiez-vous, à moi, qui ai l'expérience de toutes vos peines, et je vous con-

solerai. » Vous l'avez dit et vous l'avez fait : l'histoire de votre douloureuse et sanglante Passion est-elle donc autre chose que le témoignage de votre charité, portée à l'excès, comme vous le dites vous-même ; de votre bonté divine et humaine, embrassant, résumant, concentrant, jusqu'à ce que tout soit consommé, l'ensemble et les détails de votre vie dépensée, épuisée, pour nous ? Et l'Eucharistie qui garde, pour nous la communiquer, cette même vie ressuscitée et glorieuse, telle qu'on la vit ici-bas, telle qu'elle est dans le ciel, se résumant ainsi et se perpétuant, dans tous ses états, dans toutes ses conditions, n'est-elle pas, à elle seule, le monument le plus sacré, le témoignage vivant le plus doux et le plus inviolable, le mémorial et, parmi vos merveilles, la merveille de votre incompréhensible charité ? Ne nous dit-elle pas, à travers les siècles et jusqu'à la fin : « Jésus est bon » ? Et tels sont les sentiments qui m'attirent à vos pieds, qui m'enchaînent en votre présence, ô Jésus. Vraiment elle est ineffable et digne d'éternelles louanges, l'histoire de votre amour, pour moi surtout, mise en face et en parallèle avec ma propre vie si pleine de malice. De cette malice, qui me couvre de confusion, je passe à votre bonté, qui me remplit de confiance : incroyable est ma misère ; insondable s'étend sur elle votre miséricorde ; je voudrais me retirer et vous dire à mon tour : « Éloignez-vous de moi, Seigneur ; car je ne suis qu'un pauvre pécheur » ; mais quelle suavité, quelle bonté, dans cette voix qui sort du tabernacle et qui me retient et qui me dit : « Mon enfant, ayez confiance, vos péchés vous sont remis : *confide, fili, remittuntur peccata tua* » (Matth., IX, 2).

Affections.

Pardonnez, ô mon Jésus, mes péchés de malice. Vous qui sondez les reins et les cœurs, vous qui bientôt serez mon Juge, vous savez que l'homme est fragile de sa nature; qu'il ignore ses voies, si vous ne l'éclairez, et qu'il ne peut rien, livré à sa faiblesse et à son aveuglement; mais vous savez aussi tout ce dont sa malice est capable. Hélas! que de résistances à votre grâce, que de négligences! que d'oublis! que d'ingratitudes! que de rechutes! que de reprises, après tant de résolutions et de promesses! Que de péchés où la malice a eu plus de part encore que la faiblesse ou l'ignorance! que de fautes, qui n'ont point d'excuse, parce qu'elles sont volontaires! Ce sont ces égarements que je déplore à vos pieds, ô mon Jésus: c'est tout ensemble et le pardon que je vous demande, et l'assistance de votre grâce pour ne pas retomber à l'avenir: je ne vous quitterai pas que je ne me sente exaucé.

Bouquet spirituel.

Propitiaberis peccato meo: multum est enim (Ps. XXIV, 11).
Vous me serez propice, ô mon Dieu: car mon péché est grand.

(181) 5e JOUR.

LES DÉSIRS DE JÉSUS, COMMENT LES RÉALISER.

Si scires donum Dei.
Si vous connaissiez le don de Dieu !
(JOAN., IV, 10.)

MÉDITATION.

Etre connu de nous; *si scires donum Dei;* s'unir à nous par la communion; *desiderio desideravi hoc pascha manducare vobiscum;* nous soulager, nous consoler dans nos peines; *venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis et ego reficiam vos;* être aimé de nous; *ignem veni mittere in terram et quid volo nisi ut accendatur?...* tels sont les désirs de Jésus, exprimés dans le saint Évangile, et que nous pouvons et devons réaliser, surtout par la sainte Communion. Considérons aujourd'hui le premier de ses désirs: *si scires donum Dei,* et voyons: 1° Quel est ce Don; 2° comment il répond à toutes nos aspirations.

1er POINT.

QUEL EST CE DON.

« Si tu savais le don de Dieu! si tu connaissais Celui qui est devant toi, et qui te parle. » Ce don de Dieu est Jésus lui-même, ainsi qu'il a bien voulu nous le révéler: « Dieu, dit S. Jean, a aimé le monde, jusque-là qu'il lui a donné son Fils unique: *Sic Deus dilexit mundum ut Filium suum unigenitum daret* » (Joan., III, 16). Or le Don répond ici jusqu'à l'infini, à la magnificence et à la dignité du Donateur lui-même. C'est Dieu le Père qui donne au monde son Fils, qui est Dieu, et qui, bien

que distinct du Père comme personne, est essentiellement et par nature Dieu comme lui. « Le Père est en moi, nous dit-il. (Joan., X, 38.) — Qui me voit, voit aussi le Père (id., XXVIII, 9.) — Le Père et moi, nous sommes un » (id., X, 30).

Le don de Dieu, c'est encore Jésus qui, Fils de Dieu, n'a pas cessé d'être Dieu en se faisant homme, mais élève jusqu'à Dieu l'humanité tout entière par cette nature humaine, la nôtre, qu'il a prise et qu'il a unie à sa nature divine dans une seule et même personne.

Le don de Dieu, c'est encore Jésus qui, donné par le Père, se donne lui-même au monde, pour le racheter, avec tout ce qu'il a, en tant que Dieu, avec tout ce qu'il est, en tant qu'homme, Dieu et Homme, l'Homme-Dieu étant nécessaire à notre rédemption.

Le don de Dieu, c'est encore Jésus qui, nous ayant tout donné, se donne enfin lui-même, et comme Fils de Dieu, et comme Fils de l'Homme; avec son corps, son sang, son âme, sa divinité, sa personne adorable, dans la sainte Eucharistie.

Le don de Dieu, c'est encore et toujours Jésus qui nous dispense, par le Saint-Esprit, qu'il appelle un autre lui-même, les effets et les efficacités prodigieuses de sa rédemption, en vue de notre sanctification.

Le don de Dieu, c'est toujours Jésus, uni à l'âme, et par la communion, et par son même Esprit, qui habite en nous, continuant, entretenant, perfectionnant la vie eucharistique dont nous vivons par la présence du Père, selon cette parole: « Si quelqu'un m'aime, mon Père l'aimera et nous viendrons en lui, et nous ferons en lui notre demeure. »

2e POINT.

COMMENT LE DON DE DIEU RÉPOND A TOUTES NOS ASPIRATIONS.

« Dieu, dit l'Apôtre, nous ayant donné son Fils, comment ne nous aurait-il pas donné, avec lui, tout le reste », toute chose nécessaire, utile, convenable à nos besoins, à nos désirs, à nos goûts, à nos dispositions, à notre état ?

Sans doute, ce don nous suffit en lui-même. Cependant il en est de lui comme de la création, où Dieu nous donne la vie, mais avec la vie tout ce qui s'y rapporte ; comme de l'Incarnation, où il s'assimile notre nature humaine, mais en l'unissant à sa nature divine ; comme de la Rédemption, qui s'est consommée dans un acte, mais qui se continue de la croix sur tous les autels ; comme de l'Eucharistie qui, une en elle-même, se multiplie jusqu'à la fin des temps, par toutes les hosties qui sont consacrées ; comme de la Sanctification, qui consiste dans l'union de l'âme avec Dieu par la grâce, mais qui s'élève et s'accroît de toute la variété, de toute la multiplicité dont est susceptible la grâce ; comme de la Glorification, qui tout en restant elle-même toujours nouvelle dans son état immuable, pourrait à son tour se reproduire en autant d'instants, si comme le temps que nous mesurons ici-bas l'éternité pouvait être divisible ; comme de Jésus enfin dont la vie est une en elle-même, mais qui, reproduite dans ses phases, dans ses conditions, dans ses manières d'être, varie dans ses effets, dans ses charmes, dans ses vertus, dans ses perfections, dans ses détails, selon le nombre et la variété des élus, des saints qui l'ont imitée et vécue.

O mon âme, ce don de Dieu, qui est Jésus, si tu le connaissais! Mais alors tu aurais la connaissance des connaissances: celle de Dieu qui est Tout, celle de toi-même qui n'es rien; tu connaîtrais par ta propre expérience qu'à ce rien il faut ce Tout. Tu reconnaîtrais, tu constaterais combien sont nécessaires à ta faiblesse sa force; à ton ignorance sa sagesse; à ta malice sa bonté; à ton indigence ses richesses; à tes misères ses miséricordes; à tes péchés son pardon. Il serait l'ancre de ta foi, l'égide de ton espérance, l'aliment sans cesse renouvelé de ta charité. Toujours rassasiée, tu le désirerais sans cesse dans ta faim; sans cesse enivrée, tu le demanderais toujours dans ta soif. Il serait ta consolation dans les épreuves; ton repos dans les fatigues; ton guide dans les incertitudes; ta victoire dans les combats. Tu n'aurais à craindre ni les pièges du chasseur infernal, ni les surprises terrifiantes de la nuit, ni la flèche qui s'égare pendant le jour, ni les complots qui se trament dans les ténèbres, ni les incursions du démon du midi. Ton sommeil serait doux et paisible: tandis que le corps repose, que le cœur veille! Que de délices! En lui le bien-être de toutes tes puissances, de toutes tes facultés; cherche dans ta mémoire, est-il de plus doux souvenirs que ceux qu'il laisse? Dans ton intelligence, de plus nobles, de plus sublimes connaissances, que celles qu'il donne? Dans ton cœur, de plus suaves sentiments, que ceux qu'il inspire? Dans ta volonté, d'élans plus généreux, plus héroïques, que ceux qu'il provoque? Consulte tes nécessités: en est-il une dont il ne soit pas le secours et la Providence? tes désirs: en est-il un qu'il ne puisse réaliser? tes aspirations: elles sont pour le vrai, le beau et le bien; or il est constant que jamais tu ne saurais at-

teindre la cime de ces hauteurs, jamais sonder l'abîme de ces profondeurs, jamais trouver les limites de cette latitude; mais il y a là de quoi répondre, en attendant le rassasiement du bonheur éternel, à ces mêmes aspirations que rien de fini ne peut satisfaire ici-bas.

Affections.

O mon Jésus, vous comblez tous nos désirs, et votre festin eucharistique répond à tous les goûts, à toutes les aspirations de vos bienheureux convives, de tous ceux qui ont faim et soif de la justice. C'est en amis que vous nous traitez; et comme tels, à nous revient tout ce qui est à vous; nous entrons en communication, en possession de tout ce que vous avez et de tout ce que vous êtes. Comment reconnaître ce don, comment y répondre?... Je me donne à vous, ô mon Jésus, totalement, universellement, comme vous vous donnez à moi: consacrez par votre sainte grâce ce don de moi-même, à la vie et à la mort.

Bouquet spirituel.

Mihi vivere Christus est (Phil., I, 21.)
Jésus-Christ est ma vie.

(182) 6e JOUR.

LES DÉSIRS DE JÉSUS : COMMENT Y RÉPONDRE.

Desiderio desideravi hoc pascha manducare vobiscum.

J'ai désiré d'un grand désir de manger cette Pâque avec vous.

(LUC., XXII, 15.)

MÉDITATION.

Un autre désir de Jésus, c'est de s'unir à nous, de nous unir à lui. Considérons : 1° quelle est la véhémence de ce désir ; 2° comment nous pouvons et devons y répondre.

1er POINT.

QUELLE EST LA VÉHÉMENCE DE CE DÉSIR.

« J'AI désiré d'un grand désir de manger cette Pâque avec vous. » Cette Pâque en effet était pour Jésus le passage de ce monde à son Père ; c'était la dernière Cène qu'il célébrait avec ses Apôtres, et qui devait mettre fin aux sacrifices symboliques de la loi ancienne, remplacer par l'institution de l'adorable et très sainte Eucharistie, les paroles, les emblèmes, les figures qui en étaient l'annonce prophétique. A cette cène suprême où Jésus devait se donner à nous, et dans sa chair, qui allait être immolée sur la croix, et dans son sang, qu'il allait répandre pour la rémission des péchés, et dans sa vie, qu'il nous sacrifiait, s'accomplirent ces paroles du prophète Malachie : « Mon nom est

grand, dit le Seigneur, voilà qu'un sacrifice immaculé et permanent est offert à ma gloire, du couchant à l'aurore. » Et ces autres : « Père, les holocaustes qu'on vous a offerts jusqu'à ce jour ne vous sont plus agréables; alors j'ai dit: Voici que je viens moi-même. »

Et les prophètes de l'Eucharistie passaient devant la table du Seigneur, comme pour constater les réalités adorables de leurs visions : Melchisédech, prêtre du Très-Haut, présentant pour offrande le pain et le vin; David, dont la harpe redit encore avec tant d'harmonie et de magnificence : « Le Seigneur, tout bon et tout miséricordieux, nous a laissé un monument de ses merveilles; il a donné la nourriture à ceux qui le craignent. L'homme a mangé le pain des Anges. » Salomon, le grand Roi, saluant le magnifique banquet où la Sagesse dispose son pain, et le vin qu'elle a mêlé pour ses convives, les humbles et les petits. Zacharie, avec sa parole qui laisse comprendre tant de choses ineffables : « Qu'y a-t-il de beau comme ce froment des élus, comme ce vin qui fait germer les vierges? » Or Jésus disait : « Prenez et mangez, ceci est mon Corps; prenez et buvez, ceci est mon Sang. Et ce que je viens de faire, ajouta-t-il, communiquant son pouvoir divin à ses Apôtres, à ses disciples et par eux et avec eux à tous les prêtres de la nouvelle alliance jusqu'à la fin des siècles, faites-le en mémoire de moi. » L'Eucharistie est instituée; elle apparaît à la cène, sur son premier autel; elle va se multiplier sur tous les autels du monde; elle va peupler tous les tabernacles de l'Église catholique; elle va se reproduire par autant de langues qui auront la vertu de consacrer, et en autant d'hosties qui seront offertes à la consécration. Jésus peut dire maintenant : « Voici que je suis avec

vous, tous les jours et jusqu'à la fin. » Le désir de ses désirs, son désir immense est réalisé. Que de fois ne l'avait-il pas exprimé? d'abord dans ses paraboles, celles par exemple du festin des noces royales; puis dans l'application qu'il fait des figures à leurs réalisations : « Vos pères, dit-il aux Juifs, ont mangé la manne du désert, et ils sont morts; mais celui qui mange du pain que je lui donnerai, ne mourra pas. » Puis enfin en termes précis et solennels : « Ce pain est ma propre chair, pour le salut du monde; car ma chair est une véritable nourriture, et mon sang, un véritable breuvage! — C'est par trop fort, » dirent quelques disciples qui se retirèrent en entendant ces paroles. Ces paroles cependant étaient esprit et vie. Et loin de les rétracter, Jésus les confirme et les consacre : « Je suis, dit-il, le Pain vivant, descendu du ciel; celui qui en mange aura la vie et je le ressusciterai au dernier jour. Celui qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi, et moi je demeure en lui. — Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, vous mourrez. »

Quel ne doit donc pas être le désir de Jésus, de manger cette Pâque avec ses Apôtres, avec ses disciples, de la continuer sans cesse avec nous, lorsqu'il en vient, pour nous en faire saisir l'importance et la nécessité, à des promesses de vie, à des menaces de mort! de vie pour ceux qui le reçoivent, de mort pour ceux qui n'en veulent pas et par le fait même qui s'en dispensent.

2e POINT.

COMMENT NOUS POUVONS ET DEVONS RÉPONDRE AU DÉSIR DE JÉSUS.

Recevoir Jésus dans la sainte communion, c'est

donc répondre au désir de Jésus; mais comment répondre à tout son désir, qui est de se donner à nous, de s'unir à nous, de nous appartenir, d'être notre vie? Non, jamais nous ne serons aussi affamés de ce Pain qui est sa Chair; jamais aussi altérés de ce Vin qui est son Sang, qu'il se sent lui-même pressé de nous les livrer. Couverte, pénétrée de tous ses désirs, l'Hostie sainte nous attend dans le tabernacle, cachée dans le ciboire; elle a traversé, pour venir jusqu'à nous, dix-neuf siècles d'adorations, d'hommages, de louanges sans doute, mais aussi d'humiliations, de sacrilèges, d'insultes; elle nous apporte sa vie, sa propre vie, dans chacune de ses phases et de ses conditions. Nous n'étions pas encore, et c'est à nous qu'il pensait; et c'est à chacun de nous, qu'il désirait s'unir, par l'institution adorable de ce sacrement d'amour. Comme le géant qui va fournir sa course, des hauteurs du ciel il descend jusqu'à nous; comme l'Époux, dans les Cantiques, il franchit les montagnes, il bondit sur les collines; le sein de la Vierge, la crèche de Bethléem, la croix, le sépulcre, autant de haltes, autant d'étapes qui le rapprochent de nous. Et maintenant, le voilà dans cette dernière demeure, le tabernacle, où il ne réside que pour venir, que pour s'unir à nous, que pour habiter en nous, que pour vivre avec nous. Il est là derrière ce voile si fragile qui nous sépare, jetant les yeux à travers les ouvertures de sa prison volontaire où l'amour le retient, où l'amour nous le livre: *en ipse stat post parietem, prospiciens per cancellos* (Cant., II, 9). Et voici qu'il me dit: « Ame, qui m'es si chère, si tu savais le don de Dieu! si tu connaissais celui qui te parle, si tu désirais, si tu voulais être à lui, comme lui-même désire et veut s'unir à toi! — Mais, Seigneur, qui êtes-vous et qui suis-je? —

Ne crains rien : l'amour met au même niveau toutes les conditions ; je t'aime et ma charité te donne droit de t'élever jusqu'à moi, puisque je suis descendu jusqu'à toi. — Mais, Seigneur, je ne suis pas digne de m'approcher de vous, moins encore de m'unir à vous ; car vous êtes infiniment parfait, et je ne suis que misères. — Cet acte de foi me suffit ; ce témoignage d'humilité me plaît. M'aimes-tu ? ? — Seigneur, je vous le demande à vous-même ; car vous savez toutes choses ; il me semble cependant que je vous aime, et pour rien au monde, je ne voudrais me séparer de vous par le péché. — Et moi, par dessus et au delà de tout ce qui est au monde, je veux être à toi et je veux que tu sois à moi, par l'Eucharistie, par la Communion. — Mais cette communion, combien de fois, Seigneur, dois-je la faire ? est-ce une fois l'année, le mois, la semaine ? — L'amour, chère âme, ne dit jamais : c'est assez. Tant que tu seras dans ma charité et dans ma grâce ; tant que tu vivras sur cette terre, viens à moi, car je suis ta vie ; puise en moi la surabondance de cette vie que je t'apporte, et dont l'Eucharistie est la source ; reçois-moi tous les jours ; car de même que le pain matériel nourrit quotidiennement le corps, de même je suis le pain vivant, qui entretient quotidiennement la vie de l'âme. »

Affections.

O festin sacré dont Jésus est la nourriture ! C'est là que l'on recueille le souvenir de sa Passion ; là, que l'âme est remplie de grâce et que nous recevons le gage de la gloire à venir. *(Ant. liturg.)*

Bouquet spirituel.

Quam dilecta tabernacula tua, Domine, Deus virtutum (Ps. LXXXIII, 2).

Que vos tabernacles me sont chers, Seigneur, Dieu des vertus!

(183) 7e JOUR.

LES DÉSIRS DE JÉSUS; COMMENT Y RÉPONDRE.

Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis et ego reficiam vos.

Venez à moi vous tous qui souffrez et qui êtes surchargés et moi je vous consolerai.

(MATTH., XI, 28.)

MÉDITATION.

Un autre désir de Jésus, c'est de nous soulager, de nous consoler dans nos peines. Considérons: 1° comment il réalise ce désir; 2° comment nous pouvons et devons le réaliser avec lui.

1er POINT.

COMMENT LUI-MÊME RÉALISE CE DÉSIR.

LA Passion a satisfait largement et jusqu'à la fin, à ce désir de Jésus: « Je dois être baptisé d'un baptême de sang, disait-il, et comme j'ai hâte de le recevoir! (Luc, XII, 50.) » Elle a été d'ailleurs le couronnement de toute sa vie, qui fut une croix continuelle et un martyre. C'est pourquoi, dit l'Apôtre, il peut compatir, à toutes nos infirmités, ayant expérimenté par lui-même tout ce dont le corps, le cœur et l'âme sont susceptibles de souffrir. Le monde, le voudrait-il, ne peut, ni ne sait nous consoler, dans nos peines physiques et morales; mais il est essentiellement égoïste, et le spectacle d'une douleur quelconque l'importune; il ne la comprend pas. Il n'en est pas exempt cependant; loin de là. Mais il cherche à la tromper par des diversions fac-

tices, ou à l'étouffer dans des excès; et néanmoins la souffrance se réveille plus vive, et la blessure s'ouvre bientôt plus enflammée encore.

« Venez à moi, a dit Jésus, et c'est moi qui vous consolerai, qui vous soulagerai, qui vous guérirai, qui vous referai : *et ego reficiam vos.* » Donc, il le peut d'un pouvoir que n'a pas le monde ; donc il en sait le comment et d'une manière dont le monde n'a pas le secret ; donc, il le veut, avec ce cœur et cette volonté, dont le monde n'a ni l'initiative, ni les énergies, ni les affections. Et de fait, l'expérience prouve à chacun qu'il n'est pas de peine, quelle qu'en soit la nature, quelque désespérée qu'elle paraisse, qui ne trouve aux pieds de Jésus, dans une visite à Jésus notre ami, son baume et sa consolation. La joie succède à la tristesse; on est venu dans les larmes, et on s'en retourne, sinon avec des chants, du moins avec le calme, la résignation et la paix.

2e POINT.

COMMENT NOUS POUVONS ET DEVONS RÉALISER CE DÉSIR DE JÉSUS EN LUI ET AVEC LUI.

Et cependant, elles sont nombreuses, multiples, variées, les épreuves qui se rencontrent dans la vie, cette vie elle-même n'étant qu'une tentation, qu'une guerre sans fin : *militia est vita hominis super terram.* La croix se présente sous toutes les formes et de tous les points. Elle s'impose à chaque âge; elle n'est étrangère à aucune condition ; l'homme pleure dès le berceau, et sa vie se termine dans un soupir ; et cette même existence, souvent si rapide et parfois passant par toutes les expériences, par toutes les

passions de chaque âge jusqu'à la caducité de la vieillesse, se trouve à la merci de tous les événements, de toutes les sollicitudes qu'apporte chaque jour; autant de déceptions que d'espérances. L'homme, composé d'un corps et d'une âme, n'a-t-il donc pas à souffrir pour sauvegarder, conserver autant qu'il est en lui, l'union de l'une et de l'autre; ce qui constitue sa vie naturelle? Cette union pourtant semble incompatible; car l'âme est esprit et le corps est matière; deux substances contraires, deux éléments opposés, deux êtres incapables de s'accorder et qui cependant ne font qu'un dans l'homme; jusque là que le corps et l'âme ne redoutent rien tant que d'être séparés l'un de l'autre; jusque là que l'âme et le corps, le corps et l'âme partagent, associent, unissent, rendent communes leurs passions, et au point de vue surnaturel, leur sympathie, leur entente, leur responsabilité dans leur coopération mutuelle et solidaire vers le même but. L'âme doit donc souffrir du corps, comme le corps doit souffrir de l'âme, par cette influence naturelle réciproque, nécessaire qui résulte de leur union.

Rien de ce que le corps doit souffrir n'est étranger à l'âme; or, il est susceptible de toutes les impressions douloureuses que peut subir une substance matérielle, mais sensible et vivante, dans tous ces états, lents ou successifs, violents ou rapides, de désorganisation et de ruine finale. Que de nécessités, que de privations, que d'infirmités, que de malaises, que de soins, que de périls et quelle variété d'appréhensions et de sollicitudes, pour prévenir, conjurer, paralyser, détourner, arrêter, tout ce qui le menace; pour le délivrer de tout ce qui l'atteint; pour le sauver, enfin, jusqu'à ce que tous les moyens aient fait défaut!

L'âme, de son côté, que n'a-t-elle pas à souffrir du corps dans ses facultés et dans ses puissances?... La mémoire est en proie à des souvenirs qui la fatiguent; à des distractions qui l'irritent; à des pensées confuses qui lui enlèvent le recueillement et la paix; l'intelligence est parfois soumise au doute, à l'incertitude, elle est victime du mensonge et de l'erreur; l'imagination est d'une industrie vraiment incroyable, à créer, à multiplier, à varier des souffrances factices, mais qui n'en sont pas moins douloureuses. Le cœur se répandant sur les créatures, n'y trouve que des mécomptes; en deçà, c'est l'insuffisance dans ses affections; au delà, c'est l'excès; et le plus difficile pour lui, c'est de se maintenir dans de justes limites. La volonté, confondant le plus souvent le bien factice et apparent avec le bien qui est vrai et réel, s'épuise, victime de la bagatelle qui l'enchante et du mirage qui l'attire; et la liberté, le plus bel apanage de l'homme, est à son tour l'esclave de ses propres caprices. Au milieu de ces agitations, ne seraient-elles pas volontaires et calculées, mais simplement considérées à l'état d'épreuves, la conscience se trouve parfois alarmée; le goût pour les choses divines est comme émoussé, tandis que la nature avec ses sentiments, semble prendre le dessus; la chair a des révoltes soudaines et terribles contre l'esprit; l'esprit se trouve en même temps envahi, et comme s'il était réellement dans ces dispositions, par des pensées d'incrédulité, d'impiété et de blasphème contre Dieu, contre la religion et ses mystères, contre tout ce qui est saint; il n'en est rien heureusement, mais enfin l'âme souffre cet état; et cet état entraîne avec lui, des peines morales qu'on voudrait déposer et qu'on n'ose pas exposer; des difficultés, qu'on voudrait trancher et

qu'on ne sait pas expliquer; on craint de ne pas se faire comprendre, si l'on parle; ou de passer pour simple et ridicule, si l'on est compris; on se demande si l'on est sage, ou si l'on est sot, de se révéler ainsi; dans tous les cas, on ne craint pas moins d'être coupable, si l'on garde le silence. Mais Jésus nous connaît et compatit: s'il permet ces états mystérieux, c'est pour nous attirer à lui, pour nous amener à ses pieds devant son tabernacle: « Approchez-vous, dit le Psalmiste, et la lumière se fera dans votre âme, et vous ne serez point déçus dans vos espérances » (Ps. XXXIII, 6). « Présentez-vous, dit l'Apôtre, avec confiance devant ce trône de la grâce et vous obtiendrez avec la miséricorde, l'effet des promesses » (Heb., V, 16). De l'Auteur de la grâce, jusqu'à ce que vienne l'heure de la consolation, nous recevrons la grâce de porter avec mérite et patience les épreuves de cette vie. Approchons-nous jusqu'à la fraction du pain; unissons-nous à lui; la communion nous pénétrera de cette vertu, qui est toujours en lui et qui s'épanchait pour la guérison de toute infirmité: *erat virtus ad sanandum.*

Affections.

Ame de Jésus-Christ, sanctifiez-moi. Corps de Jésus-Christ, sauvez-moi. Sang de Jésus-Christ, enivrez-moi. Eau du côté de Jésus, purifiez-moi. Passion de Jésus, fortifiez-moi. O bon Jésus, exaucez-moi. Dans vos saintes plaies cachez-moi, D'être séparé de vous préservez-moi. Du malin esprit défendez-moi. A l'heure de ma mort appelez-moi. De venir à vous commandez-moi. Parmi vos saints admettez-moi: afin que je vous loue dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il (B. Bernardin de Feltre.)

Bouquet spirituel.

Quis infirmatur et ego non infirmor? (2 Cor., XI, 29.)
Qui donc est souffrant que je ne souffre avec lui?...

(184) 8e JOUR.

LES DÉSIRS DE JÉSUS : COMMENT Y RÉPONDRE

Ignem veni mittere in terram : et quid volo nisi ut accendatur ?

Je suis venu jeter le feu sur la terre, et mon désir unique est de le voir s'enflammer.

(Luc., xii, 49.)

MÉDITATION.

Encore un autre désir de Jésus : celui d'être aimé de nous. Considérons : 1° comment Jésus mérite d'être aimé, selon son désir ; 2° comment nous pouvons et devons correspondre à cet amour.

1er POINT.

COMMENT JÉSUS MÉRITE D'ÊTRE AIMÉ SELON SON DÉSIR.

C'est parce qu'il nous a aimés, qu'il nous a appelés à l'existence. Nous n'avons en effet d'autre raison d'être que son amour. C'est parce qu'il nous a aimés, qu'il nous a créés à l'image et à la ressemblance divines. C'est parce qu'il nous a aimés, que lui-même, s'incarnant, s'est fait comme l'un de nous : *et habitu inventus ut homo* (Phili., ii, 7). Parce que l'homme était faible, pauvre, délaissé, pleurant et souffrant, soumis au travail, aux privations, à la faim, à la soif, à la mort, il a voulu partager sa condition, le prenant dans tous ses états ; et parce qu'il était pécheur, esclave, il l'a délivré et il a pris sur lui ses péchés, avec tous leurs châtiments. De Bethléem au Calvaire, de la

crèche à la croix, il nous a aimés. Dans la solitude de Nazareth, il nous a aimés, pensant toujours à nous. Dans le cours de sa vie publique, il nous a aimés, se fatiguant, s'épuisant pour nous. Dans sa Passion rédemptrice, il nous a aimés, souffrant, mourant pour nous. Il nous a aimés, dit S. Jean, jusqu'à la fin: *usque in finem;* ce qui peut s'entendre de l'intensité de cet amour qui en effet se joue de tous les obstacles, passe par-dessus toutes les difficultés, s'élève au-dessus de notre indifférence, de notre ingratitude, de nos oublis, de notre malice elle-même, et ne s'arrête que lorsque enfin il peut s'unir à nous, nous faire vivre de sa vie, par la communion, et que n'ayant plus rien à nous livrer de sa puissance, de sa sagesse, de sa bonté, de tout ce qu'il a, il nous donne tout ce qu'il est dans le don de lui-même, l'Eucharistie.

Jusqu'à la fin, *usque in finem;* ce qui peut encore s'entendre de cet amour qui, depuis l'Incarnation jusqu'au dernier soupir sur la croix, embrasse la vie tout entière de Jésus dans l'ensemble et dans les détails, survit à la mort, se continue dans l'Église militante, son corps mystique, dont nous sommes les membres, se prolonge dans l'Église triomphante et s'éternise dans la gloire; il faut que cet amour, dont il nous a aimés le premier, avant l'aurore des siècles, nous possède d'une éternité à l'autre: *usque in finem.*

2e POINT.

COMMENT NOUS POUVONS ET DEVONS RÉPONDRE AU DÉSIR DE JÉSUS.

« Qu'est-ce donc que l'homme, Seigneur, s'écrie

le Psalmiste, pour que vous pensiez à lui », jusqu'à l'honorer de votre amour; et qu'y a-t-il en lui, de si digne d'estime, que vous vouliez encore être aimé de lui? Cendre et poussière, vous voulez bien arrêter sur ce vil néant, un regard de complaisance? Je comprends que l'homme, appelé du néant à la vie, n'ait eu d'autre raison d'être créé que votre amour lui-même, qui l'a prévenu de toute éternité, bien que le pourquoi de cet amour demeure pour nous à l'état de mystère. Je comprends que, l'ayant créé, vous l'ayez aimé; car il est l'œuvre de vos mains. Je comprends que, l'ayant racheté, vous l'ayez aimé; car il vous appartient de plus par droit de conquête; et votre labeur déployé dans l'ensemble et dans les détails de la Rédemption, prouve jusqu'à quel point il vous est cher. Je comprends que vous ayez ainsi satisfait à ce premier et invincible besoin du cœur: celui d'aimer. Mais vous voulez que l'homme vous aime absolument, uniquement de toute la capacité de son cœur; vous voulez être aimé de lui, jusque là que votre amour, sans ce retour réciproque, semble frustré dans sa fin, n'avoir ni félicité, ni repos. Mystère! Et cependant vous avez dit aux enfants des hommes: « Mes délices sont d'être avec vous », et à chacun de nous: « Mon fils, donnez-moi votre cœur. — Ouvrez-moi; voici que je suis à la porte et je frappe. » Vous avez dit aux Apôtres, aux disciples, à la foule: « Je suis venu apporter le feu à la terre et mon désir c'est de le voir s'enflammer. »

Or tout ce que vous avez fait, tout ce que vous avez souffert, n'est pas tant pour témoigner votre amour à l'homme, que pour gagner ainsi le sien. Remarquez cependant, Seigneur, encore une fois, que la distance est infinie entre vous qui vivez éternellement, et

l'homme né d'hier ; entre vos perfections, infiniment adorables et ses misères qui sont sans nombre. Je le sais. Mais rien n'est impossible à l'amour : il descend vers l'homme et il élève l'homme jusqu'à Dieu : *accedet homo ad cor altum et exaltabitur Deus.* (Ps. LXIII, 8.)

Et d'ailleurs l'homme créé à l'image et à la ressemblance de Dieu, comment pourrait-il ne pas aimer ce Dieu qui s'est fait à l'image et à la ressemblance de l'homme ? Comment pourrait-il ne pas aimer son semblable ? N'y a-t-il pas entre le Créateur et la créature, entre le type divin et la copie vivante, entre la fin suprême et l'être appelé à cette fin, une intimité réciproque, une nécessité, ou du moins, une convenance d'union, un instinct d'adhésion ; ce qui constitue, dit l'Apôtre, un même esprit entre l'âme et Dieu ? Créée image vivante de Dieu, faite pour Dieu, venant de Dieu, allant à Dieu, l'âme ne peut nécessairement aimer que ce qui est de Dieu, que ce qui est Dieu, le vrai, le beau et le bien, en Jésus-Christ, qui est la voie, la vérité et la vie.

Affections.

L'amour établit une sorte d'égalité entre le Dieu qui aime et l'âme qui est aimée ; les difficultés disparaissent ; les obstacles sont franchis : Dieu descend vers l'âme, et l'âme est élevée au niveau de Dieu, pour atteindre et réaliser l'union, qui est le terme, la fin dernière de l'amour : et la sainte Communion est le moyen, le secret, le centre, le dernier mot de cette réalisation, de cette fin ici-bas, dans l'attente de l'union consommée dans le ciel.

Dans la Communion, j'adhère à vous, ô mon Jésus, et je ne suis qu'un même esprit avec vous : avec vous, j'adore, je remercie, je m'offre, je demande ; votre volonté est la mienne ; mon cœur repose sur votre cœur ; votre

corps adorable, votre sang précieux sont la chair de ma chair, le sang de mes veines, et l'os de mes os; ma vie, elle-même, passe dans la vôtre; et, par votre humanité, je m'unis à votre divinité elle-même : de sorte que je ne vis plus : ou, si je vis, c'est en vous que je vis. Or, tout cela est l'œuvre de l'amour : amour qui m'abandonne tout ce que vous avez, et tout ce que vous êtes. Mais, s'il en est ainsi, si tout ce qui est à vous est à moi, y aurait-il donc en moi quelque chose qui ne serait pas à vous? Ce quelque chose, serait-ce l'attache aux biens de ce monde? mais, vous savez bien que j'ai renoncé à tout, par la pauvreté volontaire. Serait-ce l'affection aux créatures? mais vous savez bien que je me suis consacré à vous, par la chasteté. Serait-ce la recherche de moi-même? mais vous savez bien que je ne m'appartiens plus, par l'obéissance. O mon Jésus, je vous ai donné mon corps, mon âme, mon cœur, ma vie : détruisez, consumez tout ce qui n'est pas à vous : je suis disposé à vous sacrifier tout ce qui pourrait être encore à moi.

Bouquet spirituel.

Dilexit me et tradidit semetipsum pro me (Gal., II, 20.)
Il m'a aimé et il s'est livré pour moi.

(185) LE SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS. MÉDITATIONS POUR TOUTE L'OCTAVE.

1er JOUR.

LA ROYAUTÉ DU SACRÉ-CŒUR.

Ego principium et finis.
Je suis le principe et la fin.
(APOC., I, 8.)

MÉDITATION.

De toutes les dévotions autorisées et consacrées par l'Église, la dévotion pratique au Cœur Sacré de Jésus est celle qui réalise le mieux les désirs de Jésus lui-même; qui s'harmonise avec nos propres sentiments et répond, pour y satisfaire aux besoins du siècle actuel. Dans cette neuvaine de méditations consacrées à son culte, nous allons successivement étudier les droits de Jésus à notre amour et à son règne sur nous; les devoirs qui nous incombent envers lui, et qu'il attend de nous à son tour. Considérons d'abord dans cette première méditation: comment Jésus a le droit de régner sur nous, par les titres qui lui appartiennent et qu'il possède: 1° comme Dieu, 2° comme Homme-Dieu.

1er POINT.

LES TITRES DE JÉSUS A SON RÈGNE UNIVERSEL COMME DIEU.

LE premier des titres qui établissent son règne d'une manière incontestable sur la Création tout entière, c'est que la création elle-même est

son œuvre et relève de ce Verbe de Dieu par qui tout a été fait et sans lequel rien de ce qui a été fait n'a été fait ; de ce Verbe qui est Dieu lui-même.

Les cieux sont à lui : *et opera manuum ejus sunt cœli* (Ps. CI, 26) ; la terre est à lui avec toute son étendue : *Domini est terra et plenitudo ejus* (id., XXIII, 1). La mer est à lui : *quoniam ipsius est mare, et ipse fecit illud* (id., XCIV, 5).

Les espaces, les temps sont à lui ; et tous les êtres, sortis de ses mains reconnaissent son autorité et rendent hommage de leur dépendance absolue « *au Roi immortel des siècles, au Dieu invisible à qui seul soit tout honneur et toute gloire.* »

Cette même royauté universelle, il la possède à un second titre, celui de Verbe incarné, ou de Dieu-Homme ; et il la possède par droit de conquête. « Je vous donnerai en héritage, lui est-il dit, toutes les nations, et vous régnerez sur elles jusqu'aux dernières extrémités du monde » (Ps. II). Pourquoi les lui donner puisqu'elles lui appartiennent ? C'est que ces nations elles-mêmes répandues sur tout l'univers, s'étaient mises en révolte ; c'est que les peuples et les rois s'étaient levés, dans leur folie, contre Dieu et contre son Christ ; que secouant le joug de la souveraineté divine, les empires étaient passés dans l'esclavage et sous le despotisme de Satan. (Id., ibid.)

Verbe incarné, il est venu reprendre ces nations et les remettre sous le sceptre légitime ; ramener ces peuples et ces rois, et les rendre au seul Maître de qui ils relèvent ; racheter ces empires, et mettre dehors le sacrilège usurpateur des droits divins. A cette réhabilitation, à ce rachat, à cette conquête, il a donné jusqu'à sa vie, et sa vie tout entière, « réconciliant toutes choses, dit l'Apôtre, par son

sang répandu sur la croix. » Sur toutes choses son règne est donc établi, et de par la loi naturelle, dès la création, et par droit de conquête, dès la rédemption. Sa royauté embrasse et l'humanité tout entière, et l'Église, formée de toutes les sociétés répandues dans l'univers. En témoignage, il a reçu un nom qui est au-dessus de tout nom, celui de Jésus; et à ce nom, tout genou fléchit dans le ciel, sur la terre et dans les enfers. Ce règne universel est déjà reconnu dans le Messie, salué, chanté par les prophètes de l'ancien temps, qui nous montrent tantôt venant à lui avec des présents, les princes, les grands de la terre; tantôt les îles, les tribus, les peuples s'ébranlant à sa venue; tantôt les empires tombant les uns sur les autres, frappés à leur base par la pierre qui est le Christ et qui prenant leur place, grandit et s'étend sur toute la surface du monde. Et tout s'est accompli, et tout doit s'accomplir jusqu'au dernier des jours, ainsi que Jésus lui-même l'a annoncé: « Quand j'aurai été élevé de terre j'attirerai tout à moi. »

2e POINT.

LES TITRES DE JÉSUS A SON RÈGNE UNIVERSEL COMME HOMME-DIEU.

Comme Dieu, il est le principe du vrai, du beau et du bien, de cet irrésistible idéal que poursuit l'homme, créé à l'image de Dieu, et qui répond en effet aux exigences de notre intelligence, de notre cœur, et de notre volonté, jusqu'à ce qu'il soit réalisé comme fin dernière. Comme Verbe incarné, il est le premier-né d'entre ses frères; il est le

chef de ce corps, dont nous sommes les membres. Il est le modèle achevé et incomparablement parfait, le type mis en regard du Créateur, le moule dans lequel fut coulé, si nous pouvons parler de la sorte, le premier Adam, si grand, si digne, si beau, à l'aurore du sixième jour.

S'unissant notre nature humaine, il a pris une âme comme la nôtre, pour réhabiliter et sanctifier nos âmes; il a pris un corps comme le nôtre, pour élever notre chair jusqu'à sa divinité; il s'est fait homme pour que nous soyons déifiés; il n'est pas jusqu'à sa mort, qui ne soit la source de notre vie; il n'est pas jusqu'à sa résurrection, qui ne soit le principe de la nôtre. Il a la principauté en toutes choses. Il règne vraiment sur l'homme jusqu'à le faire participer à sa royauté, jusqu'à le faire son cohéritier. Il a, pour éclairer l'homme, pour le conduire, pour se l'attacher, pour parler à son intelligence, à son cœur, à sa volonté, pour régner sur lui, en un mot, et l'amener avec force et suavité, à sa fin surnaturelle et divine, tous les signes, tous les attributs qui conviennent à un roi. Sa législation est toute faite de vrai, de beau et de bien. Rien de plus élevé que sa doctrine, car elle est est toute céleste; rien de plus simple, car elle est au niveau de chacun et de tous; et l'Évangile est annoncé aux pauvres. Il éclaire tout homme venant en ce monde et « celui qui me suit, nous dit-il, ne marche pas dans les ténèbres; car je suis la voie, la vérité et la vie. » Rien de plus beau que sa morale, car elle divinise; elle est la règle infaillible de toute justice, de toute équité; en pratique il n'est rien qui respecte et sauvegarde mieux le plus grand privilège de l'homme; elle l'arrache à l'esclavage de ses passions et le rend libre de la liberté des enfants de Dieu. La bonté

n'est pas de la faiblesse, loin de là; ne voulant que notre bien, ne veillant qu'à nos intérêts, elle est empreinte de cette justice qui ne saurait excuser le mal ni même l'imperfection dans ceux qu'on aime et par cela qu'on aime; et cependant rien de plus séduisant, de plus suave, rien de plus irrésistible, pour gagner la volonté de l'homme, qui ne se rend jamais à la violence, qui ne devient que plus rebelle, que plus intraitable, devant la force ouverte; qui cependant délicieusement vaincue, se rend à l'appel du Maître, se plie aux désirs de son roi Jésus; car « son joug est doux et son fardeau est léger. » A tous ces titres, la royauté de Jésus s'étend donc sur l'homme; il règne sur son intelligence, sur son cœur, sur sa volonté: il est connu, aimé, servi; il est le roi de l'homme tout entier.

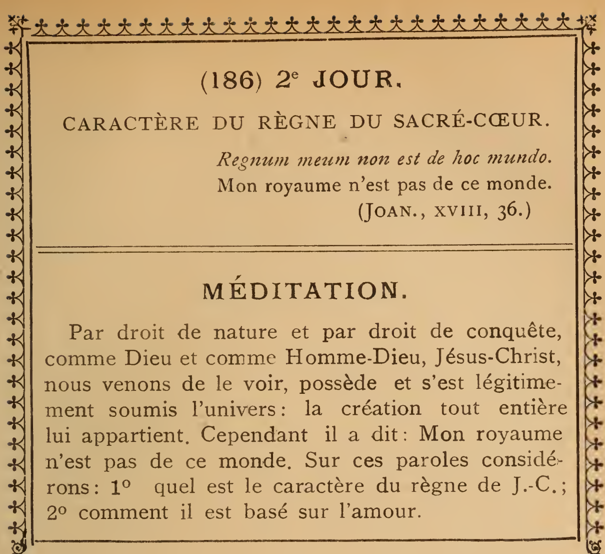
Affections.

Ainsi je vous reconnais, ô mon Jésus: à vous, tous les attributs divins, comme Dieu; à vous, toutes les perfections humaines, comme Homme: principe et fin dernière de tout ce qui est créé, c'est en vous, par qui tout a été fait que se résume et se concentre tout ce qui a été fait. A tous ces titres, vous possédez, et par droit de primogéniture souveraine et par droit de conquête, la royauté universelle. Je suis donc à vous: *tuus sum ego:* à vous, tout ce qui est à moi, et tout ce que je suis moi-même: à votre service, mes yeux, mes oreilles, mes lèvres, mes pieds, mes mains, tous les sens de mon corps: à votre disposition, ma mémoire, mon intelligence, ma volonté, mon cœur, ma liberté, toutes les puissances de mon âme: je veux être, avec votre sainte grâce, et je serai jusqu'à la mort, sous votre dépendance absolue, un de vos sujets les plus soumis et les plus fidèles.

Bouquet spirituel.

Tuus sum ego (Ps. CXVIII, 94.)

Je suis tout vôtre.



(186) 2e JOUR.

CARACTÈRE DU RÈGNE DU SACRÉ-CŒUR.

Regnum meum non est de hoc mundo.
Mon royaume n'est pas de ce monde.
(JOAN., XVIII, 36.)

MÉDITATION.

Par droit de nature et par droit de conquête, comme Dieu et comme Homme-Dieu, Jésus-Christ, nous venons de le voir, possède et s'est légitimement soumis l'univers : la création tout entière lui appartient. Cependant il a dit : Mon royaume n'est pas de ce monde. Sur ces paroles considérons : 1° quel est le caractère du règne de J.-C. ; 2° comment il est basé sur l'amour.

1er POINT.

QUEL EST LE CARACTÈRE DU RÈGNE DE JÉSUS-CHRIST.

« MON royaume, nous dit-il, n'est pas de ce monde », c'est-à-dire, il n'est pas établi à la manière et par les moyens dont on se sert d'ordinaire ici-bas, pour dominer les hommes, pour régner sur eux. On s'entoure de majesté, de gloire, de puissance ; on s'impose par une parole éloquente, avec empire ; on éblouit par la grandeur ; on attire par le faste des richesses ; on séduit par le spectacle ou la promesse des plaisirs et de la joie. Le Christ-Jésus pouvait venir à la conquête du monde, environné de cette magnificence, riche de tous ces titres, qui semblaient devoir lui assurer sa royauté

souveraine sur tous les sujets de la terre. Sans usurpation aucune, il aurait pu rehausser des splendeurs du Fils de Dieu les grâces, les dons, les qualités, les perfections du Fils de l'Homme. En se faisant homme, il n'a pas cessé d'être Dieu; et comme Dieu, à lui reviennent la puissance et la gloire, la sagesse et la grandeur, les richesses et la joie; et tous ces attributs lui revenaient encore en tant qu'homme, car en lui l'homme est Dieu.

Il aurait pu, mais il ne l'a point fait. Il est venu à nous comme l'un de nous: *et habitu inventus ut homo* (Phili., II, 7); il est venu à nous comme serviteur: *formam servi accipiens* (id., ibid.); il est venu à nous dans la pauvreté: *pauper sum ego* (Ps. XXIV, 16); il est venu à nous dans la simplicité du langage (Isa., XLII, 2); il est venu comme un inconnu; jusque là qu'il n'a pas été reçu des siens: *et sui eum non receperunt* (Joan., I, 11); alors que la joie pouvait être son partage, il est venu dans la douleur, s'élevant au-dessus de toute confusion: *proposito sibi gaudio sustinuit crucem, confusione contempta* (Hebr., XII, 2). Voilà ses titres pour établir sa royauté; il n'en veut pas d'autres, il n'en donne pas d'autres à ceux qui travailleront avec lui, dans la suite des siècles, à étendre son règne. Ses apôtres, ses disciples sont comme le vulgaire, pauvres, timides, ignorants, sans lettres, sans éducation. Ils n'ont rien de ce qui pourrait exercer une influence quelconque sur leurs semblables; ils ont tout ce qui peut les rendre méprisables. Ils n'ont rien de ce qui peut en imposer au monde; ils ont tout ce qui peut indisposer le monde contre eux. Ils n'ont rien de ce qui peut aider le Maître; ils ont tout ce qui peut faire échouer son entreprise. Et cependant, c'est ainsi qu'il a établi son règne; c'est par eux,

comme aussi par ses disciples qui vivront jusqu'au dernier des jours, qu'il le continue sans cesse; les obstacles sont devenus des moyens. Il est vrai que son royaume n'est pas de ce monde.

2e POINT.

COMMENT LE RÈGNE DE JÉSUS-CHRIST EST BASÉ SUR L'AMOUR.

S'il avait usé, pour établir son règne, de sa redoutable puissance, il n'eût eu à son service que des esclaves tremblants; s'il avait usé de sa sagesse divinement éloquente, il n'eût eu comme sujets que des philosophes et des docteurs, pleins d'admiration pour sa parole; le prestige de sa majesté eût ébloui, mais sans attirer; les avares se seraient attachés à ses richesses; les mercenaires à ses promesses; les voluptueux à ses joies; les ambitieux à sa gloire et à ses honneurs. Comme dans tout royaume de ce monde, il y aurait eu la classe de ceux qui jouissent, et celle de ceux qui pâtissent; de ceux qui ont tout, et de ceux qui n'ont rien. Il n'en sera pas ainsi. Il est venu pour tous; pour les grands et pour les petits, pour les sages et pour les ignorants, pour les riches et pour les pauvres, pour les maîtres et pour les serviteurs, pour ceux qui sont au haut et pour ceux qui sont au bas de l'échelle sociale; de tous, il veut faire ses sujets; tous il veut les réunir sous son sceptre. Il garde, comme Dieu, la condition des uns, de ceux qui dominent, qui sont à la tête; il revêt, comme Homme, la condition de ceux qui obéissent et qui sont aux pieds: *qui cum in forma Dei esset... humiliavit semetipsum formam servi accipiens.* (Phili., II, 6.)

Homme-Dieu, il associe, il unit, dans sa personne, ces deux classes : *facit utraque unum* (Ephe., II, 14), jusque là qu'il n'y a plus de distinction entre Juifs et Gentils, entre Grecs et Barbares... selon le langage de l'Apôtre ; et les uns et les autres voient leur semblable dans lui-même et dans le même. Et tout cela, on le comprend, on le constate du moins, ne peut se résoudre et ne s'exprime en effet que par l'amour : l'amour tend à l'union, par les similitudes et les conformités que l'on voit dans celui qui aime, ou qu'il engendre dans celui qui est aimé : « Je t'ai attiré, dit le Seigneur à l'homme, par les attraits d'homme, par les chaînes de la charité. » L'amour incline les supérieurs vers les inférieurs, élève les derniers vers les premiers ; comme le Christ lui-même a uni dans sa personne Dieu à l'homme, l'homme à Dieu : l'amour nivelle toutes les conditions, tous les états, tous les peuples, rois et sujets. C'est sur cette société, ainsi multiple et variée dans ses éléments, mais unie par l'amour comme le sont les membres d'un même corps, bien que leurs fonctions soient différentes, c'est sur elle, que le Christ-Jésus veut régner et règne en effet par son Cœur. N'a-t-il pas dit lui-même : « Mon joug est doux et mon fardeau est léger ; apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes ? »

C'est pourquoi, son règne nous est représenté dans Isaïe, sous la figure d'un petit enfant qui conduit aux mêmes pâturages et au même lieu de repos, les animaux domestiques et ceux de la campagne, ceux qui sont fiers et féroces et ceux qui sont timides et innocents : « *et puer parvulus minabit eos* » (Isaïe, XI, 6).

C'est donc par son Cœur, plutôt que par tous les

attributs qui reviennent à l'Homme-Dieu, que le Christ-Jésus veut régner et règne sur nos cœurs. L'homme donnerait-il, pour suppléer à l'amour, tout ce qu'il a, tout ce qu'il sait, tout ce qu'il peut, il n'a rien donné, tant qu'il n'a pas donné son cœur: « *et si dederit homo omnem substantiam suam pro dilectione, quasi nihil despiciet eam* » (Cant., VIII, 7). Mais en donnant son amour, il donne avec son corps et son âme, ses sens et ses facultés, non seulement ce qu'il a, mais encore ce qu'il est; car il se donne lui-même tout entier.

Affections.

O mon Jésus, qu'y a-t-il en moi qui ne vous appartienne, puisque, en tant qu'Homme-Dieu, vous êtes mon principe, mon centre et ma fin: au-dessus, au-dessous, autour, au dedans de moi, tout est à vous: biens extérieurs et intérieurs, naturels et surnaturels, temporels et éternels, visibles et invisibles, tout relève de vous: mais, en retour et en reconnaissance de tous ces biens qui me révèlent et me manifestent votre amour, vous voulez que je vous aime, que je vous aime librement, sincèrement, cordialement, totalement: mon amour vous suffit, et tout le reste, sans mon amour n'est rien pour vous, car vous possédez à l'infini toutes choses. Voici donc mon cœur, ô Jésus: prenez-en possession pour toujours, et que je ne le reprenne jamais. Je vous aime non pas tant pour les biens que vous m'accordez que pour vous-même qui êtes infiniment aimable et aimant: dans cet amour unique je veux vivre et mourir.

Bouquet spirituel.

Sic nos amantem quis non redamaret?... (Ant. de la Noël.)
Qui n'aimerait celui qui nous à tant aimés?

(187) 3e JOUR.

LE CŒUR DE JÉSUS SIGNE DE CONTRADICTION : LA HAINE.

Positus est hic in signum cui contradicetur.
Il sera un signe de contradiction.
(LUC., II, 34.)

MÉDITATION.

Malgré ses perfections, ses qualités incomparablement supérieures, ses titres qui lui assurent la royauté universelle, peut-être même à cause de l'excellence de ses mérites personnels, le Seigneur Jésus n'a pas établi son règne, pourtant si doux, si pacifique, sans rencontrer l'opposition, la résistance, la révolte. Signe de contradiction, comme il est écrit de lui, il a gagné l'amour des uns, il s'est attiré la haine des autres. Les uns ont voulu de lui, et l'ont appelé de tous leurs vœux : « Nous voulons qu'il règne : *oportet enim illum regnare.* » Les autres, aveuglés par la haine, ont repoussé brutalement son joug et sa loi : « Nous ne voulons pas qu'il règne sur nous : *nolumus hunc regnare super nos.* » Considérons, dans cette méditation, comment la haine persécute le Seigneur : 1° dans sa Personne ; 2° dans son Église.

1er POINT.

DANS SA PERSONNE.

A PEINE est-il venu au monde, Hérode le poursuit et cherche à le faire mourir ; il n'a la vie sauve qu'à la condition de s'exiler, durant sept ans en Égypte. Il retourne en Judée ; mais Arché-

laüs a hérité de la haine de son père, l'usurpateur, à qui il a succédé. L'Enfant-Dieu échange l'exil de l'Égypte contre la solitude de Nazareth, où dans la pauvreté et les travaux, il vit jusqu'à l'âge de trente ans, inconnu, méprisé. Nous le trouvons cependant à l'âge de douze ans, dans le Temple de Jérusalem, assis au milieu des docteurs, qu'il remplissait d'admiration par la sagesse de ses demandes et de ses réponses. Mais aussitôt soumis à Marie et à Joseph, il s'était replongé dans le silence, et on l'avait comme perdu de vue jusqu'à l'heure de sa vie publique. Il apparaît alors prêchant le royaume de Dieu et le salut des âmes, avec l'autorité d'un Maître, d'un Envoyé de Dieu, de ce Dieu qu'il appelle son Père. On s'étonne d'abord : « D'où lui vient cette science ? » se demande-t-on ; et surtout cette hardiesse sacrilège de se dire Fils de Dieu ? « Est-ce que nous ne connaissons pas Marie, sa mère et Joseph le charpentier ? » L'envie, la jalousie et la haine s'attachent désormais à ses pas ; ses moindres paroles sont soumises à la critique ; on cherche à le surprendre, on lui tend des pièges pour savoir ses opinions et le trouver lui-même en défaut, soit sur la loi de Dieu et de Moïse, soit sur la législation du pays et les volontés de César. On surveille toutes ses démarches ; on glose sur chacune de ses œuvres ; on veut coûte que coûte, le prendre en flagrant délit. Les Pharisiens, les Scribes, les Docteurs, les Sadducéens, bien que divisés entre eux, s'unissent quand il s'agit de le combattre, soit ensemble, soit tour à tour. Il dit la vérité ; ses ennemis ne sauraient en nier l'évidence, mais ils la diminuent, ils la corrompent. Il est venu rendre témoignage à la vérité et comme preuve de sa mission divine, il opère les œuvres de Dieu ; mais ces miracles, qu'ils

ne peuvent pas contester, ils les attribuent à la puissance de Béelzébuth, prince des démons. « Qui de vous, leur dit-il, pourra me convaincre de péché ? » Certes, ils ont beau examiner dans l'ensemble et dans les détails, sa doctrine et sa morale, sa vie privée, sa vie publique, sa conduite tout entière, rien, rien, absolument rien qui mérite le blâme; tout est en sa faveur, à sa louange. Mais la haine est aveugle et la jalousie est impitoyable comme l'enfer; le mensonge et la calomnie ne leur coûtent guère; somme toute, après les enquêtes les plus minutieuses, ils ont trouvé ce qu'il n'était pas; il n'était ni fourbe, ni blasphémateur, ni homme de bonne chère, ni transgresseur du sabbat, ni perturbateur du repos public, ni publicain, ni possédé du démon, ni malfaiteur en quoi que ce soit; accusations à ce point ridicules, puériles et absurdes qu'elles ne se soutenaient pas et qu'on les mit de côté. En revanche, ce qu'ils ont trouvé, c'est qu'il est Dieu, c'est qu'il est roi; la calomnie n'ayant pu donner une matière quelconque de condamnation, la vérité en tiendra lieu; à ce point l'iniquité se ment à elle-même. Est-il coupable parce qu'il est Dieu, parce qu'il est roi? Non sans doute; mais il est coupable de l'avoir dit, criminel tout à la fois, de lèse-majesté divine et humaine.

« Nous avons une loi, et selon notre loi, il doit mourir, parce que n'étant qu'homme il s'est dit Dieu. » Ainsi est-il condamné devant le tribunal de Caïphe.

« Quiconque se dit roi se révolte contre l'autorité, s'oppose à la loi et aux volontés de César, et si vous l'absolvez, vous n'êtes pas l'ami de César. » Ainsi est-il accusé et condamné devant le tribunal de Pilate. Quant à Hérode, il le traite de fou, n'ayant

pu obtenir de lui un signe quelconque qui prouvât qu'il fût Dieu ou Roi.

Méprisé, flagellé, saturé d'opprobres, chargé de sa croix, mourant sur la croix, au milieu des ignominies dont on l'accable et entre deux scélérats, comme le dernier des hommes, le Christ-Jésus a certes satisfait à tous les instincts, à tous les excès de haine des Juifs, qui après le dernier soupir de la victime, poussent à leur tour un suprême cri de triomphe : « Tout est consommé. » Donc c'en est fait de cet usurpateur sacrilège, qui se dit Fils de Dieu ; il ne sera plus question de ce Galiléen qui se portait comme roi. Tout est fini.

2e POINT.

COMMENT LA HAINE PERSÉCUTE LE SEIGNEUR DANS SON ÉGLISE

Non, tout n'est pas fini, mais tout recommence et se continue, à chaque étape, à chaque phase de l'ère chrétienne. Si le Christ-Jésus ressuscité, n'est plus sujet à la mort ; si les persécutions judaïques ne peuvent plus l'atteindre dans son corps naturel et physiquement, dans sa Personne adorable, la haine n'a pas cessé et ne s'acharne que plus violente sur sa Personne morale, sur son corps mystique qui est l'Église, ou le prolongement de Jésus dans les âmes. Les siècles de sang, les siècles d'erreur, les siècles de fer, les siècles de boue, les siècles d'indifférence, se succèdent ; et chacun a jeté son mot d'insulte, de dérision, d'ignominie à la face du Christ. Les Pharisiens, les Sadducéens, les Docteurs, les Scribes de l'ancien temps, se sont renou-

velés dans les tyrans qui ont fait les martyrs; dans les hérésiarques qui ont combattu la vérité et proclamé le mensonge; dans les philosophes qui ont traité la croix de scandale et la rédemption de folie, appelant au tribunal de la raison tout ce qui est de la foi, pour le tourner en ridicule; dans ces sensuels qui, ennemis de toute contrainte, ont tout sacrifié à leur corps, comme à une idole; dans ces indifférents qui vivent comme s'ils n'avaient pas été rachetés. Il n'est pas un mot de l'Évangile, qui n'ait été soumis à la critique malveillante; pas une ligne de sa doctrine, pas un trait de la morale qu'il renferme, pas un seul enseignement, pas la moindre parabole, pas un signe, pas un miracle, pas une prophétie qui n'aient comparu à l'examen des esprits forts, pour subir leur condamnation, comme erreur, mensonge, hypocrisie, immoralité. Et sur tous ces tribunaux, il se trouve un Caïphe sacrilège, pour blasphémer contre le Juste, parce qu'il s'est dit Dieu; un Pilate qui reconnaît la royauté divine de l'accusé, proteste en sa faveur, se déclare innocent de la mort à laquelle il le livre pour ne pas compromettre ses intérêts personnels, et qui se lave les mains; un Hérode, pour rire de ce qu'il y a de plus sacré; et dans les rues, une populace pour applaudir; et sur le Calvaire, des insulteurs pour branler la tête en disant: « Si tu es le Fils de Dieu, prouve-le donc, montre ton pouvoir, ta sagesse; sauve-toi donc. Et si tu es roi, descends donc de la croix et nous serons tes sujets. » Et tout cela se dit, se lit, s'écrit, se publie; et les croyances les plus sacrées, nos mystères, nos sacrements, nos prêtres, les cérémonies de l'Église, l'Église et son chef sont parodiés et tournés en dérision, sur les places publiques; figurent dans les scènes sacrilèges des représenta-

tions théâtrales, aux applaudissements des foules et l'on se retire en disant : « La religion a fait son temps ; le Christ n'est pas Dieu, il est un homme comme nous, moins que nous, c'en est fait de lui ; il est oublié. »

Affections.

O mon Jésus, plus on vous persécute, et dans votre Personne adorable, et dans l'Église, votre œuvre, plus je veux m'attacher à vous, et protester, par les témoignages multiples de mon amour, contre l'oubli, l'indifférence et la haine de ceux qui ne veulent pas de vous. Loin d'être scandalisé de vos humiliations et des outrages qu'on vous fait subir, je demande à les partager, et comme votre disciple, et, comme membre de cette Église ; heureux, mille fois heureux, si vous me jugez digne de souffrir pour vous, qui avez tant souffert pour moi, et d'être admis, à mon tour, au nombre de ceux qui sont en but à la persécution pour la justice.

Bouquet spirituel.

Sustinuit crucem, confusione contempta (Hébr., XII, 2). Il prit la croix, s'élevant au-dessus de toute confusion.

(188) 4e JOUR.

LE SACRÉ-CŒUR, SIGNE DE CONTRADICTION : L'AMOUR.

Charitas enim Christi urget nos.
La charité de Jésus-Christ nous presse le cœur.
(2 COR., V, 14.)

MÉDITATION.

Considérons, dans cette méditation, comment de son côté, l'amour s'attache à la Personne de Notre-Seigneur : 1° durant sa vie parmi nous ; 2° dans sa vie continuée et prolongée à travers les siècles de l'Église, par ses hommages et ses glorifications.

1er POINT.

COMMENT L'AMOUR S'EST ATTACHÉ A LA PERSONNE DU SAUVEUR DURANT SA VIE MORTELLE.

BETHLÉEM, où devait naître Celui qui fut le Désiré et l'attente des nations, est déjà désignée et chantée par le prophète, comme une des villes qui, bien que petite, ne serait pas des moins importantes et des moins célèbres parmi celles de Juda.

L'Enfant nouveau-né y reçoit les hommages des anges et des hommes, des bergers et des rois, des grands et des petits, des riches et des pauvres, du ciel et de la terre. Dans le Temple, où il est présenté pour être offert au Seigneur, il est reconnu et glorifié par le vieillard S. Siméon, par Anne la

prophétesse, par tous ceux qui attendaient la Rédemption d'Israël. L'Égypte, où il est exilé, tressaille à son approche; selon la tradition, les idoles se brisent et les temples des faux dieux sont renversés devant lui. Les adorations si profondes, si sublimes de Marie et de Joseph l'accompagnent, l'environnent dans sa vie cachée à Nazareth; et cette solitude est comme un nouveau ciel qu'habite la Trinité de la terre. A peine a-t-il fait son entrée dans la vie publique, que son nom est sur toutes les lèvres; la langue des petits enfants se délie pour le glorifier. Il est béni par les pécheurs qu'il ramène à Dieu son Père; par ces pauvres mères qu'il console; par ces malades, par ces infirmes, par ces lépreux qu'il guérit; les aveugles voient, les sourds entendent, les boiteux marchent, les paralytiques se redressent, l'Évangile est annoncé aux pauvres; autant de voix qui s'élèvent et forment sur son passage, comme un concert immense de louanges et de bénédictions. Il est béni et des morts qu'il ressuscite, et des vivants au milieu desquels il passe en faisant le bien. Les démons eux-mêmes sont contraints de lui rendre témoignage, tandis que, chassés des corps ou des âmes dont ils avaient pris possession: « Nous savons, criaient-ils, que vous êtes le Fils de Dieu. » Il est glorifié par le Père céleste, sur les bords du Jourdain, au sommet du Thabor, et devant les foules. Ces mêmes foules, ces multitudes, portant des palmes et chantant l'*Hosanna* au Fils de David, solennisent son entrée triomphale dans la capitale de la Judée. Il n'est pas jusqu'à l'heure terrible de ses grandes humiliations, il n'est pas jusque sur la voie douloureuse où il n'ait reçu des témoignages d'amour; jusque dans sa mort, où il n'ait été glorifié. Simon de

Cyrène vient à son aide; Véronique essuie son visage; les saintes femmes mêlent leurs larmes à ses douleurs, leur compassion à sa Passion. Debout sur le Calvaire, le centurion criait: « Celui-là est vraiment le Fils de Dieu. » Ainsi le reconnurent le ciel qui se couvrit comme d'un voile de deuil; la terre qui trembla sur ses bases; la mort qui rendit ses victimes; la nature entière qui fut saisie de consternation et de stupeur.

2e POINT.

COMMENT L'AMOUR A CONTINUÉ DE GLORIFIER NOTRE-SEIGNEUR VIVANT DANS L'ÉGLISE.

« Tout est consommé, avait dit Jésus, expirant sur la croix: *consummatum est.* » Dans ce mot suprême, la haine proclamait sa victoire définitive sur le Juste; alors précisément commençait, pour marcher de conquête en conquête, le grand triomphe de l'amour. Les innombrables disciples, portant la croix à l'exemple du Maître, vont se lever dans la suite des siècles, comme autant de Simon de Cyrène qui aident Jésus. Les femmes fortes, les mères chrétiennes seront autant de Véronique, autant de saintes compagnes qui, par leur compassion et les multiples industries de la charité, consoleront Jésus, essuieront son visage dans l'âme triste et défigurée du prochain. Le cri du centurion se fera entendre par autant de voix qu'il y aura d'intelligences ramenées de l'erreur à la vérité, de cœurs brûlant ce qu'ils avaient adoré pour adorer ce qu'ils avaient brûlé, de volontés venues de loin et de bas, pour aimer le bien de toute la haine qu'elles por-

teront au mal. Oui! celui-là est vraiment le Fils de Dieu. Dieu seul peut opérer ces changements et ces merveilles. N'est-ce pas là d'ailleurs, le témoignage rendu à la vérité de sa parole: « Quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi. » Au pied de cette croix sur laquelle il consomme l'œuvre de notre rédemption, et de laquelle son règne va s'étendre dans le monde, il terrasse les puissances infernales, et donne à ce signe salutaire la vertu de les dompter, de les réduire. « Par ce signe tu vaincras », fut-il dit à Constantin; et Constantin répond en se rendant à son tour, en faisant hommage de sa victoire et de son sceptre qui s'étendait sur le monde entier, à ce Christ qui est son vainqueur, et qui désormais règne et commande: *Christus vincit*, *Christus regnat*, *Christus imperat*.

Glorifié par la croix, Jésus l'est aussi par son Évangile et par tout ce que l'Évangile, traduit et prêché dans toutes les langues, mis à la portée des grands et des petits, a produit de vrai, de beau et de bien; par tous ceux qui embrassent et goûtent sa doctrine, et ceux-là sont les vrais sages; par tous ceux qui suivent et pratiquent sa morale, et ce sont les saints; par tous ceux qui reproduisent ses exemples et qui imitent ses vertus, les doux et humbles de cœur, les sublimes obéissants, les pauvres volontaires, les miséricordieux, les amis de la paix; par tous ceux qui souffrent persécution pour la justice; par tous ceux qui ont faim et soif du royaume des cieux.

Glorifié par son Évangile, Jésus l'est enfin dans l'Église, qui est son œuvre, et dans toutes les œuvres qui se produisent dans l'Église; les actes des saints. Il est glorifié par son représentant visible, Pierre, continué dans ses successeurs, et qui, en

tant qu'infaillible, rend témoignage à la divinité de cette parole: « Tu es Pierre et sur cette pierre je bâtirai mon Église et les puissances de l'enfer ne prévaudront point contre elle. » Il est glorifié et dans ceux qui gouvernent, et dans ceux qui obéissent, selon qu'il l'a dit encore: « Qui vous écoute, m'écoute. » A lui reviennent comme autant de témoignages d'amour, les sueurs, les larmes, les fatigues des ouvriers apostoliques; comme autant d'hommages, les palmes des martyrs et les lis des vierges, et les riches moissons de mérites recueillis dans les âmes par les confesseurs; à lui, comme autant de glorifications, les lumières des docteurs, les triomphes de l'éloquence chrétienne, les splendeurs et les magnificences du culte, où l'art et la science rivalisent d'industrie et de richesse et qui sont à leur tour, l'honneur des enfants de l'Église.

Épouse bien-aimée du Christ, jeune de son immortalité, belle de ses attraits, immaculée dans sa foi, vierge inaltérable dans sa morale, riche de toutes ces prérogatives, l'Église à elle seule n'est-elle pas la glorification continuelle de Jésus? debout, majestueuse, comme pas une souveraine, au milieu des ruines du temps, immuable, tandis que les empires s'écroulent et que les siècles s'en vont, n'est-elle pas la personnification vivante de ce royaume du Christ, qui n'est pas de ce monde, parce qu'il est de l'éternité; de ce règne de Dieu qui déjà est au dedans de nous en attendant qu'il s'épanouisse dans la gloire; de cette royauté enfin qui embrasse les âmes, et dont les corps eux-mêmes feront partie dans la résurrection bienheureuse?...

Affections.

Je vous aime, ô mon Jésus, avec les patriarches, les

prophètes, les justes qui soupiraient après votre venue parmi nous; avec les apôtres, qui ont annoncé au monde la bonne nouvelle; avec les martyrs, qui vous ont donné le témoignage du sang; avec les confesseurs, qui se sont épuisés pour vos intérêts et pour votre gloire; avec les vierges qui vous suivent partout, et qui sont la magnificence de votre Église; avec les élus, qui luttent ici-bas pour vous; avec les anges, qui vous glorifient dans le ciel; je vous aime: confirmez-moi dans votre grâce et dans votre amour, et qu'il me soit donné de vous louer éternellement dans la patrie.

Bouquet spirituel.

Si quis non amat Dominum Nostrum Jesum Christum sit anathema (1. Cor., XVI, 22.)

Anathème à qui n'aime pas N.-S. Jésus-Christ.

(189) 5e JOUR.

LE SACRÉ-CŒUR SIGNE DE CONTRADICTION : LA HAINE ET L'AMOUR A L'EUCHARISTIE.

Improperium exspectavit cor meum et miserias. Mon cœur n'a envisagé et n'a eu en partage que les humiliations et les opprobres. (Ps. LXVIII, 21.)

Vos estis qui permansistis mecum in tentationibus. Quant à vous, vous êtes de ceux qui me sont restés fidèles dans l'épreuve. (Luc., XXII, 28.)

MÉDITATION.

Considérons, dans cette méditation, comment Jésus, ayant aimé les siens jusqu'à la fin, institua le sacrement de l'Eucharistie, qui est le chef-d'œuvre de sa sagesse, de sa bonté, et de sa puissance, afin de nous donner la vie, et de nous la donner surabondamment. Mais comme il le fut dans sa vie mortelle au milieu de nous, comme il l'est dans son corps mystique ou l'Église, il est et il sera dans ce sacrement, surtout un signe de contradiction. Voyons donc comment : 1° la haine n'a cessé de le poursuivre de ses outrages et de ses blasphèmes ; 2° l'amour de l'entourer de ses hommages et de ses glorifications.

1er POINT.

LA HAINE A JÉSUS DANS SON EUCHARISTIE.

« AYANT aimé les siens, dit S. Jean, il les aima jusqu'à la fin : *usque in finem* » ; et cette fin elle-même est le suprême effort, le dernier résultat, l'action sans limites, la manifestation sans me-

sure de sa puissance, de sa sagesse, de son amour. Ainsi le fruit résume, concentre, exprime toute la sève de l'arbre. C'est l'institution de l'adorable et très sainte Eucharistie, qui nous dérobe sous des voiles mystérieux, la présence visible du Sauveur, mais qui d'ailleurs nous le présente lui-même en toute vérité, et dans la réalité actuelle de son corps, de son sang, de son âme, de sa divinité, dans sa personne de Dieu parfait, d'Homme parfait, d'Homme-Dieu vivant de la vie glorieuse qu'il a dans le ciel, mais concentrant tous les états, toutes les phases de sa vie ici-bas, et tels qu'il les a vécus. Le Jésus de l'Eucharistie est bien l'enfant de la crèche, l'adolescent de Nazareth, le grand prophète de la Judée, puissant en œuvres et en paroles, le transfiguré du Thabor, le défiguré du Calvaire, le ressuscité du tombeau, le vainqueur du péché et de la mort, s'élevant dans le ciel avec la magnificence du plus beau des triomphes, d'où il reviendra au dernier des jours pour juger le monde. Oui, c'est bien Jésus lui-même, le même. Et il dit à ses Apôtres : « Prenez et mangez : ceci est mon Corps ; prenez et buvez : ceci est mon Sang. » C'était la communion ; la première communion. Or, parmi les douze, il en fut un, remarque l'Évangéliste, qui n'eut pas plus tôt pris de ce qui lui était offert, que satan entra en lui. Judas fit-il une communion sacrilège?... Il était du moins dans cet état, dans ces dispositions indignes. Ainsi donc, nouveau-né dans sa vie eucharistique, Jésus est déjà aux prises avec la mort, comme il l'avait été nouveau-né à Bethléem. Non, sans doute, que la mort puisse désormais l'atteindre lui-même, mais dans son don, qui est égal à lui-même; dans son amour, dont la fin est de nous faire vivre de sa propre vie. L'Eucharistie partage l'exil de l'Enfant-

Dieu en Égypte et l'oubli qui l'entoure, et le dérobe à la connaissance et à l'attention des hommes dans l'obscure solitude de Nazareth. Pour être soustraite à la curiosité sacrilège des païens, aux attentats, aux profanations de l'ignorance et de l'impiété et, comme s'exprime la sainte liturgie, pour n'être pas livrée aux chiens, elle passe, enveloppée de mystère, du Cénacle qui fut son Bethléem, dans les Catacombes, étant dans le monde sans être du monde ; connue seulement des premiers fidèles, qui l'adorent, la visitent, la reçoivent, se la partagent, ou l'emportent pour les absents secrètement dans leurs demeures. Cependant, l'ère du sang est close ; les bras des bourreaux se sont lassés ; toutes les industries, non moins habiles que barbares, des empereurs païens ont échoué dans l'impuissance. Avec Constantin, le christianisme apparaît en plein jour ; couvre, comme une moisson immense, l'étendue du monde romain. L'Eucharistie se révèle, à son tour, à la foi et à l'amour des peuples, dans tout l'éclat de la vérité. Partout elle prend possession de l'autel ; partout elle réside dans le tabernacle. Elle va donc régner ? Non : elle entre seulement dans sa vie publique, pour arriver, de phase en phase, dans les voies douloureuses de la Passion. Elle sera un signe de contradiction, comme Jésus le fut dans sa Personne. L'orgueil, l'intérêt, l'hypocrisie, l'esprit d'erreur et de mensonge renouvellent les persécutions mesquines, haineuses d'autrefois. L'Eucharistie est traduite au tribunal des sens, qui nient la présence réelle parce qu'ils ne peuvent la constater ; au jugement de la raison, qui doute ou qui distingue, ne pouvant pas comprendre ; au libre examen de la sagesse du siècle, qui ne découvre dans la parole si formelle de l'Institution : « Ceci

est mon corps », qu'une figure de langage; ou bien encore qu'une signification, qu'une expression d'un corps figuré et non réel. Parfois l'incrédulité fait place ou se mêle à l'indifférence; on fait peu de cas du don de Dieu; en pratique on s'abstient; parfois encore on voudrait ne pas croire, pour n'avoir pas à pratiquer, suivant l'intérêt qu'on trouve à s'abstenir ou à pratiquer. Le respect humain en est là; l'Eucharistie est à son service; par elle on cache son jeu. Parfois enfin on trafique de l'Eucharistie; on la reçoit, après un pari ou un marché conclu; c'est pour la vendre. Est-ce tout? non: Les Juifs n'ont circonvenu le Sauveur de leurs questions insidieuses, raisonnements, examens, doutes, négations, que pour lui faire confesser qu'il était Dieu, et trouver ainsi jusque dans la vérité, qui aurait dû les faire tomber à genoux, dans l'adoration et dans l'amour, un motif tout-puissant de le condamner; la haine va jusque-là. L'avarice de Judas, l'indignation hypocrite de Caïphe, la lâcheté de Pilate, les railleries d'Hérode, l'inconstance et la mobilité des sentiments du peuple, tout sera au service de la haine; jusqu'à ce que cette haine soit assouvie par la mort du Juste. Ainsi, autour de l'Eucharistie, contre l'Eucharistie, s'agitent les opinions, rugissent les passions; égarements de l'esprit et du cœur, qui se résument, en définitive, dans la haine: haine qui ne veut pas de Dieu, qui voudrait le nier d'un sourire incrédule et railleur, mais qui n'affirme que mieux encore la Présence réelle. Car pourquoi le persécuter, pourquoi vouloir le faire disparaître, si Dieu n'était pas là? pourquoi cet acharnement à outrance, contre l'Eucharistie, si elle n'était pas divine? On enfonce les tabernacles; on fait main basse sur les vases sacrés; c'est un vol sacrilège; l'intérêt cependant y

est pour quelque chose, et on le comprend; mais ces hosties, pourquoi les jeter, pourquoi les piétiner, pourquoi les couvrir d'immondes souillures, pourquoi vouloir, s'il était possible, les réduire à néant? Pourquoi? c'est le secret de la haine. Ces démonstrations en effet seraient puériles, ridicules, insensées sur de simples formes ou espèces, sur du pain seulement; mais elles sont consacrées; c'est le Pain vivant; Dieu est là. Ce que raille la sagesse superbe, ce que la raison hautaine refuse de croire, la haine le devine et le sent. Ne pouvant atteindre la vie de Dieu en elle-même, la haine la poursuivra et cherchera à l'éteindre dans les âmes, en éloignant, en séparant, en privant les âmes de cette même vie, même sous les couleurs spécieuses de la piété; tel fut le Jansénisme. Respect hypocrite, plus injurieux peut-être à la divine Eucharistie que toutes les profanations manifestes; du moins plus préjudiciable aux âmes et le plus directement opposé et contraire aux vues et aux fins, aux intentions et à l'amour de Notre-Seigneur.

2e POINT.

L'AMOUR A JÉSUS DANS SON EUCHARISTIE.

Si la divine Eucharistie a traversé, pour venir jusqu'à nous, des siècles d'incrédulité, de persécutions et de haine sacrilège, hâtons-nous de le dire, elle a rencontré, sur son passage, à travers ces mêmes siècles, d'innombrables générations de croyants, d'adorateurs et d'amis. A la Cène, à cette table où se trouvait Judas, le premier sacrilège, quels convives bienheureux, que ces premiers communiants,

les apôtres, les disciples. Quelle foi vive! quelle ferveur! quelle pureté! quel amour! Et dans les catacombes, dans les prisons, dans les familles des premiers chrétiens, où l'Hôte divin avait fixé sa demeure, que de merveilles! C'est bien à l'Eucharistie, reçue en viatique pour le grand voyage du temps à l'éternité, de l'exil à la patrie, de la lutte suprême à la victoire définitive, que nos millions de martyrs sont redevables de leur énergie surhumaine et de leurs palmes glorieuses. Que la guerre change de face, et que la perfidie hypocrite du mensonge et de l'erreur succède à la force brutale des persécutions sanglantes, les champions de l'Eucharistie se lèvent à leur tour plus grands, plus nombreux que ses détracteurs sacrilèges. Des bouches éloquentes s'ouvrent alors pour expliquer et chanter les magnificences du don de Dieu. Alors furent écrites des pages signées par le génie et la sainteté; alors furent composées ces hymnes, véritables inspirations que nous chantons encore, toujours divines et toujours belles, au pied des saints autels. La musique eut alors ses plus suaves mélodies, la poésie ses plus sublimes élans! La peinture de ses couleurs les plus brillantes, les plus riches, les plus vives, reproduisit l'institution de l'Eucharistie et les phases diverses de son histoire. En même temps, l'architecture, excitée par la foi de nos pères, élevait ces grandioses et superbes cathédrales, monuments impérissables qui redisent à chaque âge, à chaque génération : « Tout cela pour la petite Hostie du Tabernacle. Pour elle on ne saurait jamais trop faire, car elle est au-dessus de toute louange. »

La petite Hostie s'est multipliée pour les ciboires qui l'enferment, pour les tabernacles qui la cachent; pour les sanctuaires, les chapelles, les églises qui

sont sa demeure; sur les hauteurs et dans les campagnes, sur les collines et dans les vallées, et le long de nos routes, dans les villes et dans les hameaux; pour toutes les bouches qui la reçoivent, pour toutes les poitrines où elle descend pour nous incorporer à sa vie. Et qui nous dira les merveilles du travail mystérieux qu'elle opère en nous? Une première communion est si délicieuse! Si touchante une dernière communion! si gracieux à son lever, si radieux à son couchant, ce Soleil eucharistique, qui éclaire et réchauffe toute l'existence de l'homme, au milieu de tant de vicissitudes! L'enfant lui doit son innocence; l'adolescent ses grâces; le jeune homme son enthousiasme pour les grandes choses; la vierge sa pureté; l'épouse sa fidélité; la mère sa tendresse et ses qualités de femme forte; l'âge mûr sa grandeur; le vieillard sa douce et majestueuse sérénité. Il n'est pas de vertu qu'elle n'engendre et ne fasse fructifier; pas de laideur qu'elle ne répare et ne transfigure; pas de magnificence qu'elle n'élève; pas de ruine qu'elle ne relève; elle est la joie de la piété, et la consolation du repentir; elle fait les délices du juste; elle est aussi le festin qui attend le prodigue à son retour. Que de grâces, que de bonheurs, que de mercis fervents!

Toutes ces manifestations solennelles, ces triomphes que les peuples en fête préparent à l'Hôte divin, dans ses entrées, dans ses sorties au milieu de ces adorations publiques et perpétuelles; ces saintes veilles passées au pied de l'autel, dans la prière, dans les cantiques; toutes ces lampes des sanctuaires, multipliées comme à l'infini, dans les cinq parties du monde, toutes ces visites intimes au Maître qui est là; toutes ces voix, suppliantes ou reconnaissantes, qui implorent ou qui bénissent; tous

ces prêtres qui se succèdent à l'autel et tous ces fidèles à la table sainte, voilà un spectacle que nous ne pouvons embrasser que d'un coup d'œil sommaire; un concert, que notre oreille ne peut saisir que dans son ensemble; spectacle cependant dont tous les détails, concert dont toutes les notes sont autant de témoignages de foi, d'amour, autant de glorifications à la divine Eucharistie.

Affections.

O aimable Jésus, je déplore à vos pieds, et dans toute l'amertume de mon âme, les outrages qu'on vous fait subir au très saint Sacrement de l'autel: je vous offre, en réparation, mes bien faibles hommages: je les unis aux satisfactions de toutes les âmes qui vous sont dévouées, aux adorations des anges, aux ardeurs séraphiques de tous les saints, aux mérites et aux tendresses ineffables de la plus auguste des créatures, la Vierge immaculée, Marie, notre Mère. Et vous, ô Dieu tout-puissant et éternel, jetez les yeux sur la face de votre Christ: voyez les satisfactions que son Cœur, si compatissant vous offre à son tour, au nom de tous les pécheurs: écoutez les louanges qu'il vous rend pour eux; apaisé par ces divins hommages, pardonnez-leur, et en vue de ce même Jésus, votre Fils bien-aimé, convertissez-les, faites-leur miséricorde, et confirmez les justes dans votre grâce et dans votre amour.

Bouquet spirituel.

Nemo potest duobus dominis servire. (Matth., VI, 24.)
Nul ne saurait servir deux maîtres.

(190) 6e JOUR.

LE SACRÉ-CŒUR SIGNE DE CONTRADICTION : LA HAINE ET L'AMOUR DE L'EUCHARISTIE.

Quid debui facere et non feci ?
Qu'ai-je dû faire que je n'ai point fait ?..
(ISA., V, 4.)

MÉDITATION.

C'est par l'Eucharistie, que la royauté de Jésus s'étend et se continue dans les âmes, dans les cœurs, dans les volontés, dans toutes les générations et les races du monde, et jusqu'à la fin des siècles. De là : 1o le dernier mot de haine contre ce Sacrement ; 2o la suprême protestation de l'amour en son honneur.

1er POINT.

LE DERNIER MOT DE LA HAINE CONTRE L'EUCHARISTIE.

L'EUCHARISTIE étant le don de Dieu, et Dieu étant Charité, on comprend que la haine ait concentré toute sa malice et réuni tous ses efforts contre ce Sacrement, qui est l'expression la plus authentique de l'amour dont Jésus nous aime : tous les autres sacrements sont comme les canaux de la grâce ; comme autant de manifestations de l'amour ; dans l'Eucharistie, l'Auteur de la grâce lui-même se donne, se livre à nous ; l'Amour lui-même s'unit à nous, pour nous unir à lui. Et de même que du cœur s'épanche le sang et avec le sang, la vie qui circule dans les organes, dans les vaisseaux

du corps et visite des pieds à la tête, jusqu'aux moindres fibres, pour les ranimer et les rendre participantes du bien général et commun à tous les membres, de même l'Eucharistie est la source d'où s'épanchent tous ces flots de vie qui réjouissent et font tressaillir, ainsi que le chante le Psalmiste, la sainte Cité de Dieu, l'Église, dans tous ses membres, et jusqu'aux extrémités du corps mystique. L'Eucharistie est sans doute Jésus tout entier; mais n'est-elle pas surtout son Cœur, en tant que ce Cœur est l'organe et le centre et de l'amour qu'il a, et de l'amour qu'il est? Oui, l'Eucharistie est la preuve, la communication et l'identité de cet amour, et le Don est ici égal au Donateur. Qui donc, dit l'Apôtre, comprendra jamais la sublimité, l'étendue, la profondeur de la charité divine qui se trouve dans ce Cœur? Ainsi de l'Eucharistie. Il n'est donc pas étonnant que les ennemis cherchent avant tout et surtout à frapper le cœur; et que la haine s'en prenne à l'Eucharistie directement, et déploie contre elle tous les moyens qui sont au service du mal. C'est la critique, le doute, la négation de la présence réelle; c'est l'indifférence; c'est la foi, mais sans pratique; ou la pratique, mais sacrilège. C'est le respect humain, c'est l'avarice, c'est l'intérêt uniquement personnel, qui usent, ou abusent, ou n'usent pas de la communion, selon les circonstances. C'est la profanation poussée jusqu'au paroxysme de la malice. C'est enfin l'abstention systématique de ce sacrement, sous le prétexte spécieux que les choses saintes sont pour les saints, ce qui revient à dire qu'on est indigne de communier par le fait même et tant qu'on n'en est pas absolument digne; erreur désespérante, absolument opposée, avons-nous dit, aux vues infiniment amoureuses, aux fins incomparable-

ment miséricordieuses de l'institution de ce divin sacrement. « Venez, dit Jésus; car si vous ne mangez la Chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son Sang, vous n'aurez point la vie. — N'approchez pas, répond l'esprit de mensonge, de peur d'encourir votre condamnation; abstenez-vous; préparez-vous en attendant; éprouvez-vous, sanctifiez-vous, rendez-vous dignes; mais jamais vous ne le serez assez. » Quelle condition étrange pour les âmes! Ainsi donc, c'est la mort, qu'on s'abstienne ou qu'on s'approche: la mort, aux sources mêmes de la vie! La haine de l'amour semble avoir épuisé ici, sous l'apparence du bien, tout ce qu'elle peut trouver et employer d'industries pour le mal.

2e POINT.

LA SUPRÊME PROTESTATION EN L'HONNEUR DE L'EUCHARISTIE.

En face de toutes ces contradictions, notre ligne de conduite est toute tracée. Aux dénégations des insulteurs, opposons nos affirmations de croyants sincères; à leur indifférence, notre reconnaissance la plus vive; à leur ingratitude, à leur dédain, à leurs sacrilèges, nos réparations les plus ferventes; à leur haine, l'amour pratique et persévérant du don de Dieu. Ils s'abstiennent systématiquement sous le prétexte spécieux qu'on n'est pas digne, prouvons-leur, pratiquement par la réception fréquente de la sainte Eucharistie, qu'il suffit de n'être pas indigne.

La communion même quotidienne n'est-ce pas là, d'ailleurs, le vœu exprimé, dans sa Lettre à l'univers

catholique, par le Souverain Pontife Pie X, par le Pape infaillible, par le juge le plus sûr, et l'interprète le plus autorisé de la vérité et de la pratique pour tout ce qui touche la divine Eucharistie?

Les paroles de Sa Sainteté se résument dans les trois dispositions ou conditions suivantes, que nous accompagnons de quelques commentaires: la préparation, l'intention pure, l'exemption de faute grave.

La préparation. Il en est, en effet, de la réception de la sainte Eucharistie, comme de tous les Sacrements de la loi nouvelle, qui tout en agissant par leur propre efficacité, *ex opere operato*, ont cependant d'autant plus d'efficacité que sont plus parfaites les dispositions de ceux qui les reçoivent: la préparation à la sainte communion doit donc être sérieuse, convenable, selon les circonstances, le temps et les forces de chacun.

L'intention droite ou pure. Elle consiste en ce que le communiant ne se laisse pas conduire par l'usage, par la vanité ou par d'autres motifs humains, mais qu'il veuille se conformer au bon plaisir de Dieu, s'unir plus étroitement à lui par la charité, et opposer ce remède divin à ses infirmités et à ses défauts.

L'exemption de faute grave. S'il convient souverainement d'apporter à la communion fréquente et quotidienne l'exemption, soit du péché véniel pleinement délibéré, soit de l'affection à ce péché, il suffit néanmoins à l'âme d'être exempte de faute mortelle dans le moment où elle communie, et résolue de ne pas en commettre à l'avenir. Étant donné ce ferme propos, il n'est pas possible que la communion fréquente ou quotidienne ne nous dépouille peu à peu, soit des péchés véniels, soit de l'affection à ces péchés, d'autant plus qu'elle ac-

croît l'union avec Jésus-Christ, nourrit plus abondamment la vie spirituelle, enrichit l'âme de plus précieuses vertus, et nous donne un gage très assuré de la vie éternelle. Le respect dû au Sacrement est ainsi sauvegardé par la préparation et l'intention droite; d'autre part, est atteint le but lui-même de la communion qui, nous préservant ainsi du péché, nous maintient dans la grâce et nous fait persévérer dans l'amour: « Celui qui mange ma Chair et boit mon Sang, dit Jésus, celui-là demeure en moi; et moi je demeure en lui. »

Affections.

O mon Jésus, qu'ils sont malheureux et dignes de compassion ceux qui outragent ainsi votre amour et s'opposent aux désirs de votre divin Cœur! combien moi-même ne dois-je pas être reconnaissant pour la grâce inappréciable que vous m'avez faite de vous reconnaître, de vous aimer et de vous recevoir dans l'auguste et très saint Sacrement de l'Eucharistie. Pénétrez-moi donc de plus en plus, remplissez-moi de votre charité divine. « Que je sois affamé de vous, qui êtes le pain des anges, la nourriture des âmes saintes, le pain vivant qui soutenez le cœur de l'homme et qui contenez en vous toute douceur. Que mon cœur ait toujours faim de vous, ô pain désirable! qu'il ait soif de vous, ô fontaine de vie! Que je ne cesse de vous désirer, vous que les anges désirent voir et qu'ils voient toujours avec un nouveau bonheur. Que mon âme vous souhaite, qu'elle vous cherche, qu'elle vous trouve; soyez l'objet de mes désirs, le sujet de mes méditations et de mes entretiens. Que je fasse tout pour votre gloire avec amour et avec joie avec une persévérance qui dure jusqu'à la fin, et que vous soyez seul mon espérance. Que je vous aime, que je vous serve sans relâchement. Soyez mon refuge, ma consolation, mon secours, mon partage, mon

bien, mon trésor dans lequel mon cœur soit pour jamais fixé, et que mon âme soit éternellement, immuablement enracinée en vous. » (S. Bonaventure).

Oraison jaculatoire indulgenciée.

Aimé soit partout le Sacré-Cœur de Jésus.

---

(191) 7e JOUR.

LE SACRÉ-CŒUR SIGNE DE CONTRADICTION : LES DEUX CAMPS.

Nolumus hunc regnare super nos.
Nous ne voulons pas qu'il règne sur nous.
(LUC., XIX, 14.)
Oportet illum regnare.
Il faut qu'il règne. (I COR., XV, 25.)

MÉDITATION.

Les deux camps sont bien tranchés : ceux qui ne veulent pas de Jésus sont aveuglés par la haine, méconnaissent ses droits, et le couronnent, en dérision de sa royauté, d'une couronne d'épines ; ceux qui acclament Jésus, sont conduits par l'amour, reconnaissent leurs devoirs envers lui, et le couronnent de joie et de gloire. Considérons comment, dans ce couronnement, se conduisent : 1° la haine ; 2° l'amour.

1er POINT.

COMMENT SE CONDUIT LA HAINE QUI NE VEUT PAS DE JÉSUS COMME ROI.

OFFRIR la couronne à un roi, c'est reconnaître en lui, et glorifier les droits qu'il a de gouverner ; c'est applaudir aux titres de naissance ou de conquête, comme aux vertus et aux qualités personnelles qui lui donnent ces droits et lui confèrent la royauté. C'est, en même temps, de la part des sujets, reconnaître envers le roi leurs propres devoirs ; se plier librement à sa dépendance, lui faire hommage de leur soumission humble et joyeuse : *læti serviemus regi.* (Gen., XLVII, 25.) Jésus-Christ

a tous ces droits: ceux qui devaient les reconnaître les ont niés; et par cela même lui ont refusé leurs devoirs: « Il est venu parmi les siens, et les siens ne l'ont point reçu. — Nous ne voulons pas, ont-ils dit, qu'il règne sur nous! » Ils en ont fait cependant un roi; ils ont jeté sur ses épaules un manteau de pourpre; dans ses mains, ils ont mis un roseau fragile; ils l'ont fait asseoir sur un tronçon de colonne; ils l'ont enfin couronné d'épines. Passant tour à tour devant lui, ils fléchissaient le genou, en disant: « *Ave:* Salut! » Pourpre, roseau, trône, couronne, génuflexions et crachats, comme hommages, quelle dérision! S'ils ne veulent pas de Jésus comme roi, qu'ils le laissent, à la bonne heure! Ils feront preuve de stupidité et de sotte ignorance; mais c'est le renier deux fois que d'affirmer sa royauté dans une parodie sacrilège; c'est non seulement méconnaître et lui refuser les attributs, les perfections, les qualités qu'il a comme Dieu, comme Homme-Dieu, comme Roi, mais encore le présenter avec tous les vices et tous les défauts contraires; c'est vouloir faire d'un digne sujet d'admiration, d'amour, de louanges, un objet de répulsion, de sarcasme et de risée: c'est couvrir d'opprobres celui qui mérite tout honneur et toute gloire; c'est changer, c'est travestir les rôles, par un contraste brutal; c'est présenter la puissance comme faiblesse; la sagesse comme folie; la bonté comme malice; la grandeur comme bassesse; la sainteté comme hypocrisie; la vérité comme mensonge; la vertu comme erreur; le vrai et le bien, comme étant le faux et le mal. Le couronnement d'épines dans l'Homme-Dieu, est ainsi la négation de la divinité qu'on blasphème; de la royauté qu'on parodie; de l'humanité qu'on défigure. Or cette négation honteuse doit

être confondue par une affirmation solennelle: « Nous ne voulons pas qu'il règne sur nous, ont-ils dit: *Nolumus hunc regnare super nos,* » (Luc., XIX, 14); répondons: « *Oportet illum regnare* (1 Cor., XV, 25), il faut qu'il règne. »

2e POINT.

PROTESTATION DE L'AMOUR QUI RECONNAIT JÉSUS COMME ROI.

Détachons d'abord du front sacré de Jésus cette couronne d'épines. Sans doute elle nous rappelle sa Passion rédemptrice, mais c'est la couronne de tribulation et d'ignominie que ses ennemis lui ont tressée, et qui doit fleurir, l'heure venue, en une couronne de gloire et en un diadème de jubilation. (Isa., XXII, 18.) Au Père de le couronner, dans le ciel, de gloire et d'honneur. (Ps. VIII, 6.) — Mais sa royauté s'étend ici-bas, et c'est cette royauté que nous voulons reconnaître. Or, il est tant de couronnes que l'on peut composer sur la terre. Il y a des couronnes pour l'innocence, la piété, la vertu; couronnes de fleurs, de lis et de roses. Il y a la couronne de lauriers pour récompenser l'intrépidité des lutteurs et l'héroïsme des braves; des couronnes encore sont réservées aux maîtres des arts et des sciences, aux sauveurs de la patrie, aux bienfaiteurs de l'humanité. On couronne, dès ce monde, les statues des grands hommes, et les têtes des saints et des amis de Dieu; la beauté elle-même a sa couronne.

Or, Jésus est non seulement la source infinie de tout ce qui est vrai, beau, grand, digne, admirable,

mais encore tout cela, il le dispense; mais encore tout cela relève et dépend de lui, jusque là que nous sommes contraints de confesser qu'il est lui-même suréminemment tout cela, et que de tout cela, sans lui, nous n'avons rien. De tout ce que ses ennemis lui refusent, tressons donc à Jésus notre couronne; sur leurs mépris, sur leurs dédains, sur leurs sarcasmes, sur leurs négations, élevons nos protestations d'amour, de louanges, de fidélité. Couronnons Jésus, et de tous ses droits et de tous nos devoirs; confessons-le, adorons-le dans ses attributs essentiels, qui lui appartiennent comme Dieu et par droit de nature. Confessons-le, adorons-le dans ses perfections, dans ses vertus, dans ses mérites, qui lui appartiennent comme Homme-Dieu, et par droit de conquête. Confessons-le, adorons-le dans ses titres qui relèvent de sa Rédemption et dans ses qualités personnelles qui lui appartiennent comme Roi; car il est en tout et sur tout, le premier-né d'entre ses frères, et la tête de ce corps qui est l'Église, aussi bien que la société. Arrière ces vils lambeaux de pourpre, emblèmes sacrilèges d'une royauté méconnue et insultée. Au Seigneur-Roi une parure de gloire! Qu'il soit revêtu de majesté et de force: *Dominus regnavit, decorem indutus est, indutus est fortitudinem et præcinxit se virtute.* Que ce fragile roseau, symbole railleur de son impuissance, soit remplacé par le véritable sceptre royal: sceptre de fer, qui pèse de toute son indépendance sur la tête des ennemis, pour les corriger et les ramener au devoir: *reges eos in virga ferrea* (Ps., II, 9.); sceptre d'amour, houlette du bon Pasteur, que baisent ses amis: *virga tua et baculus tuus ipsa me consolata sunt* (Ps., XXII, 4): que cette ruine de trône sur laquelle on l'élève par dérision, disparaisse. Sa place

est à la droite du Père, et les débris des empires qui se sont levés contre lui, sont l'escabeau où reposent ses pieds: *Sede a dextris meis donec ponam inimicos tuos scabellum pedum tuorum.* (Ps., CIX, 1.) Arrière ces génuflexions impies, ces saluts, ces hommages humiliants; ces *Ave* qui sont autant d'opprobres; à bas leurs insolentes clameurs. Ils ne veulent pas de vous; car leurs œuvres sont mauvaises; et ils ont peur de la vérité qui les révèle au grand jour; ils craignent cette puissance qui peut les atteindre; cette sagesse à laquelle ils ne sauraient se soustraire; cette justice qui les attend; cette parole qui les condamne; cette sainteté qui est la règle infaillible de toute équité; votre loi, en un mot, qui est contraire à leur loi: loi par laquelle vous devez mourir: *nos legem habemus et secundum legem nostram debet mori.* (Joan., XIX, 7.) Vous vous êtes fait Dieu; de ce Dieu, nous n'en voulons pas; Vous vous êtes dit roi: *rex sum ego*; (id., XVIII, 37); nous ne voulons pas que ce roi règne sur nous. Ce qu'ils nient, nous l'affirmons; Dieu et Roi sont synonymes dans l'Homme-Dieu. Ce qu'ils repoussent, il nous le faut; il faut qu'il règne: *oportet illum regnare.* Nous vous saluons donc, ô Jésus; nous vous adorons, nous reconnaissons tous vos droits, et nous vous offrons la couronne de tous nos devoirs. Régnez sur nos intelligences; elles vous doivent toutes leurs lumières: vous qui êtes la lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde; régnez sur nos cœurs: ils vous doivent tout ce qu'ils ont de saintes affections, vous qui nous avez aimés le premier; régnez sur nos volontés: faire la vôtre est notre bonheur, ô vous qui ne voulez que notre bien; régnez sur notre vie, vous qui avez donné pour nous la vôtre; régnez sur nos âmes, dont vous êtes la rédemption; sur nos corps,

dont vous êtes la résurrection et la gloire; régnez sur nos biens spirituels et temporels, vous qui en êtes la providence; régnez sur les sociétés et sur les nations, vous qui les avez reçues du Père céleste en héritage et comme fruit de votre conquête; qu'elles apprennent, comme vous l'avez dit vous-même, que tout pouvoir relève de Dieu. Régnez sur l'Église qui lutte ici-bas comme vous régnez dans l'Église qui triomphe là-haut.

Affections.

Je vous adore, ô mon Jésus, pour ceux qui ne vous connaissent pas; je vous loue pour ceux qui vous blasphèment; je vous remercie pour les ingrats; je m'offre à vous pour ceux qui vous oublient; je viens à vous pour ceux qui vous abandonnent; je vous supplie pour ceux qui ne prient pas: je vous confesse, pour ceux qui vous renient; je vous reçois pour ceux qui ne veulent pas de vous; je m'unis à vous et je veux être à vous, pour vous ramener ceux qui sont loin de vous; car, tel est votre désir, exprimé dans ces paroles: « Je suis venu non pas tant pour les justes, que pour les pécheurs. »

Bouquet spirituel.

Ut fiat unum ovile et unus pastor. (Joan., X, 16.)
Afin qu'il n'y ait qu'un seul troupeau et qu'un pasteur.

(192) 8e JOUR.

LE CŒUR DE JÉSUS : L'AMOUR RÉCIPROQUE.

Sicut dilexit me Pater et ego dilexi vos.
Comme mon Père m'a aimé ainsi je vous ai aimés.
(JOAN., XV, 9.)

MÉDITATION.

Comme conclusion pratique examinons dans cette méditation, devant Dieu et en nous-mêmes : 1° les caractères de l'amour dont Jésus nous aime : nous y verrons autant de droits qu'il a sur nous ; 2° les caractères de l'amour qu'il attend de nous : autant de devoirs à remplir.

1er POINT.

LES CARACTÈRES DE L'AMOUR DONT JÉSUS NOUS AIME.

LE Cœur de Jésus est tout amour : il est l'expression infinie de la charité divine ; multiples, bien qu'il soit un en lui-même, sont les propriétés de cet amour, soit dans les sentiments qu'il renferme et qu'il engendre, soit dans les vertus qu'il possède et qu'il communique, soit dans les merveilleuses efficacités qu'il produit en nous.

C'est en effet un amour qui de lui-même s'épanche et se manifeste aux âmes, et dans les âmes, par la bonté. Un amour qui s'engendre dans le sein du Père, source de pureté infinie ; le Cœur, qui en est l'organe et le centre, a été formé par le Saint-Esprit dans le sein et du sang immaculé de la Vierge des

vierges; il est donc d'une chasteté parfaite et ne peut nous inspirer que la pureté;

Un amour d'une suavité ineffable, qu'on ne saurait comprendre, moins encore exprimer; c'est le secret de ceux qui en ont l'expérience;

Un amour exemplaire, règle de tout sentiment, vrai modèle de toute vertu;

Un amour invincible dans sa force que rien ne lasse et que la mort elle-même n'arrête pas;

Un amour plein de grâce et qui se révèle sous les traits du plus beau des enfants des hommes;

Un amour qui honore, élève, exalte ceux qui entrent en communication avec lui;

Un amour tout de feu: c'est comme feu, qu'il a été apporté à la terre, et il est dit de ce feu, « qu'on ne saurait le garder dans son sein, sans en être embrasé »;

Un amour qui engendre une sainte joie et entretient dans l'âme comme un festin continuel;

Un amour dont les nouveaux-nés à la grâce font leur aliment, et dont le Seigneur allaite ceux qu'il appelle dans la solitude pour leur parler au cœur;

Un amour substantiel, où chaque âme trouve un aliment conforme à son état, à ses dispositions, à sa manière d'être;

Un amour plein de mansuétude et d'humilité, selon qu'il le dit de lui-même: « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur »;

Un amour soumis qui fit de l'obéissance qu'il voua au Père sa nourriture et qui, vis à vis de nous, prodigue de lui-même, se donne, s'abandonne, se fait tout à tous;

Un amour patient: trop souvent oublié, méprisé, payé d'ingratitude, il ne se rebute pas, il attend, il espère toujours;

Un amour de tous les instants : comme est le pain de chaque jour pour le corps, comme est le pain Eucharistique pour l'âme;

Un amour qui console, restaure délicieusement ceux qui ont de la peine et qui sont surchargés. Il est pour l'âme ce qu'est pour le corps l'ombre rafraîchissante sous les feux de l'été; la source d'eau vive dans la soif ardente; une nourriture réconfortante dans la faim; un lit de repos après une journée de labeur;

Un amour discret qui se conduit avec force et douceur;

Un amour total qui se donne à l'âme, sans partage, le jour, la nuit, à toute heure; et comme si elle était son unique. L'âme peut dire : il est tout à moi;

Un amour vrai, pur, sincère, ennemi du mensonge et de la duplicité, ne trompant jamais et toujours fidèle;

Un amour zélé, fervent : toute la vie du Sauveur Jésus lui rend témoignage et en est la manifestation la plus éclatante.

2e POINT.

LES CARACTÈRES DE L'AMOUR QUE JÉSUS ATTEND DE NOUS.

Un amour fervent : car il participe à la nature de ce feu que Jésus est venu apporter à la terre et qui ne demande qu'à s'enflammer : *Spiritu ferventes ;*

Un amour bienveillant et communicatif comme est celui de Jésus qui se révèle par la bonté : *Domino servientes* (Rom., XII, 11);

Un amour vigilant et gardien de toutes les vertus : il n'en est pas une en effet qui n'ait dans l'amour son refuge, sa force ;

Un amour qui donne et qui se donne, d'autant plus libéral qu'il a lui-même reçu davantage ;

Un amour qui soit un modèle de vertus pour nos frères, comme il est lui-même une copie de l'exemplaire divin ;

Un amour fort pour agir et pour souffrir, pour persévérer, à travers les vicissitudes et les alternatives de joies et de douleurs, de prospérités et d'épreuves ;

Un amour grand et généreux, vu la dignité de Celui qui est aimé ;

Un amour humble, l'âme se reconnaissant incomparablement au-dessous de l'honneur qui lui est fait de pouvoir aimer un Dieu et d'être aimée de lui ;

Un amour intelligent qui ne se décourage pas dans l'épreuve, qui ne s'enivre pas dans la joie et qui sache garder un juste tempérament, dans les consolations et dans les sécheresses spirituelles, comme dans la transition successive ou subite des unes aux autres ;

Un amour joyeux et plein d'entrain, qui fasse goûter ce qu'il goûte lui-même : « combien le Seigneur est doux » ;

Un amour qui s'épanche en louanges, entraînant toutes les créatures à glorifier, à bénir le Seigneur, la nuit, le jour, par un cantique nouveau ;

Un amour chaste, dépouillé de tout alliage, dégagé de toute affection étrangère et incompatible avec l'amour du Dieu jaloux ;

Un amour simple et droit, affranchi de toute entrave, se portant uniquement vers sa fin, avec cette

intention pure qui lui mérite de s'entendre dire par l'Époux céleste : « Vous avez blessé mon cœur, par un seul de vos regards, par un seul de vos cheveux » ;

Un amour obéissant, disposé à faire et à souffrir tout ce qu'il reconnaîtra être du bon plaisir de Dieu ;

Un amour patient, à l'épreuve de toutes les contradictions ; sachant que la charité, comme l'or, laisse sa rouille dans le creuset, se dégage à son tour, au sein de la tribulation, de toutes ses misères ;

Un amour contemplatif, trouvant son repos, comme dans son centre, en celui qui est la sécurité, la paix et le bonheur ;

Un amour actif, qui sache quitter Dieu pour Dieu, quand l'heure est venue de s'arracher aux douceurs de la contemplation, pour se livrer aux exercices de la vie active : « la piété est utile à tout, et il est de l'amour de faire ceci, et de ne pas omettre cela » ;

Un amour ordonné de manière à garder, selon les temps, les lieux, les personnes, les circonstances, la prudence du serpent, sans perdre la simplicité de la colombe ;

Un amour qui se livre tout entier, captif lui-même de l'amour divin qui doit être son mobile et sa fin, comme il est son principe ;

Un amour enfin qui reproduise le zèle du Maître, non pas tant en sentiments et en paroles, vis-à-vis de lui, que par les industries des œuvres spirituelles et corporelles de miséricorde, vis-à-vis du prochain.

Affections.

Amour, amour, Jésus, si compatissant, en toi-même tu m'as transformé. Pense donc que je m'en vais me mourant d'amour ; je ne sais plus où je suis ; Jésus, mon

espérance, allons donc! Que maintenant, je m'endorme dans l'amour! (Du Cant. de l'Amour: S. François.)

Bouquet spirituel.

Ut diligatis invicem sicut dilexi vos (Joan., XV, 12). Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés.

(193) CONSIDÉRATIONS LITURGIQUES

sur les Fêtes célébrées avec octave pendant la IIe partie de l'Année Ecclésiastique.

Nous réunissons ici sous ce même titre les considérations préparatoires aux fêtes majeures de la deuxième partie du cycle liturgique. Ce sont les fêtes :

de la Nativité de S. Jean-Baptiste,
des Saints Pierre et Paul apôtres,
de la Dédicace des Églises,
de l'Assomption de la T. S. Vierge,
de la Nativité de Marie,
de la Toussaint.

Le n° entre crochets [ ], *renvoie à la méditation indiquée pour la fête au Propre des Saints.*

SAINT JEAN-BAPTISTE.

Erat lucerna ardens et lucens.
Il fut un flambeau ardent et brillant.
(JOAN., V, 35.)

Comme Précurseur du Messie, S. Jean-Baptiste occupe une place d'honneur dans l'année liturgique, et l'anniversaire de sa naissance est solennisé, dans le monde entier, avec une grande joie, selon qu'il est écrit : les peuples se réjouiront à sa venue : *et multi in nativitate ejus gaudebunt ;* de là la pieuse coutume, introduite et répandue dans toute la catholicité, d'allumer et de bénir les *feux de Saint Jean ;*

de cueillir en sa mémoire des fleurs que l'on dispose en croix ou en couronnes pour les fixer aux portes de nos demeures. La voix de celui qui crie dans le désert: « Faites pénitence, car le royaume de Dieu est proche », s'est fait entendre chaque dimanche de l'Avent, et remplit en quelque sorte toute cette phase liturgique, préparatoire à l'avènement du Sauveur. Sa fête est de 1re classe, avec mémoire, chaque jour de l'octave, à la messe et à l'office divin. L'introït de la messe nous rappelle la mission du prophète Jérémie, réalisée à son tour dans le saint Précurseur. L'épître en est comme l'historique. Les antiennes de l'office, qui est celui des confesseurs non pontifes, rapportent tantôt les paroles du Seigneur dites à Jérémie, tantôt celles du Sauveur et de l'ange, appliquées à S. Jean-Baptiste. Les hymnes sont un chef-d'œuvre de poésie, à l'adresse du plus grand, du plus saint parmi les enfants des hommes. Les leçons du 2e Nocturne, ainsi que les commentaires sur l'évangile de la fête, sont puisés dans S. Augustin, dans S. Ambroise, dans S. Maxime.

Saint Luc raconte en ces termes la naissance du Précurseur, avec toutes les circonstances merveilleuses qui s'y rapportent:

Le temps auquel Élisabeth devait enfanter, arriva et elle mit au monde un fils. Ses voisins et ses parents, ayant appris que le Seigneur avait signalé sa miséricorde à son égard, s'en réjouissaient avec elle. Et étant venus, le huitième jour, pour circoncire l'enfant, ils le nommèrent Zacharie du nom de son père; mais sa mère, prenant la parole, leur dit: Non, mais il sera nommé Jean. Ils lui répondirent: Il n'y a personne dans votre famille qui porte ce nom. Et en même temps ils demandaient par signes au

père de l'enfant comment il voulait qu'on le nommât. Ayant demandé des tablettes, il écrivit dessus: Jean est le nom qu'il doit avoir. Ce qui remplit tout le monde d'étonnement. En même temps, sa bouche s'ouvrit, sa langue se délia et il parlait en bénissant Dieu. Tous ceux qui demeuraient dans les lieux voisins, furent saisis de crainte; le bruit de ces merveilles se répandit dans tout le pays des montagnes de Judée; et tous ceux qui les entendirent, les conservèrent dans leur cœur, et ils se disaient entr'eux: Que pensez-vous que sera un jour cet enfant? car la main du Seigneur est avec lui. Zacharie, son père, ayant été rempli du Saint-Esprit, prophétisa en disant: Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël, de ce qu'il a visité et racheté son peuple.

Voir médit. [135].

(194) SOLENNITÉ DE S. PIERRE ET DE S. PAUL.

La sainte liturgie réunit dans une même solennité les deux fêtes de S. Pierre et de S. Paul, de même qu'elle fait mention de l'un et de l'autre, dans les fêtes secondaires de chacun, ainsi que dans les suffrages des Saints et dans les prières publiques. « Bienheureux Pierre, Pasteur des âmes, chante l'Église, dans une des hymnes de ce jour, condescendez à nos prières suppliantes, et de votre parole, brisez les liens de nos péchés, vous qui avez reçu le pouvoir d'ouvrir, comme de fermer, le ciel à la terre. Et vous, Paul, incomparable Docteur, instruisez-nous, corrigez-nous, attirez nos cœurs à vous dans le ciel, où la vérité resplendit sans se voiler à nos

yeux comme ici-bas, et où la charité règne en souveraine, comme le soleil en plein jour. » S. Pierre et S. Paul sont considérés, en effet, comme les chefs et les fondateurs de l'Église, non seulement par leur apostolat, qui s'adressait aux Juifs comme aux Gentils et qui leur est commun avec les autres Apôtres, mais par leur prise de possession de la capitale du monde, de Rome, dont ils ont fait la maîtresse de la vérité, alors qu'elle était le centre de l'erreur universelle et le rendez-vous de toutes les superstitions. « Ainsi consacrée par le sang de ces deux grands princes, bienheureuse es-tu, ô Rome, chante l'Église; c'est par leurs mérites et non par ta propre gloire que tu es élevée au-dessus de tout ce qu'il y a de plus grand dans le monde. *O Roma felix, quæ duorum principum es consecrata pretioso sanguine; horum cruore purpurata, cæteras excellis orbis una pulchritudines.* » (Hym. des 2es vêpr.) Ces considérations sont développées, d'une manière admirable, par le pape S. Léon, dans les leçons du 2e nocturne de l'office. Puis, saluant dans une antienne finale, le martyre des deux Apôtres, l'un par la croix, l'autre par le glaive, l'Église nous invite à demander au Seigneur leurs suffrages et leur protection, dans une prière qui leur est commune : « O Dieu ! qui avez consacré cet heureux jour par le martyre de vos apôtres S. Pierre et S. Paul, faites que vos enfants bien-aimés, vos serviteurs, soient fidèles à observer les préceptes de ceux qui ont été les premiers ministres de la religion sainte qu'ils professent. »

Voir médit. [136].

****

(195) LA DÉDICACE DES ÉGLISES.

Quam dilecta tabernacula tua Domine virtutum !
Que vos tabernacles sont aimables, ô Dieu des vertus !
(Ps. LXXXIII, 2.)

A la vue du camp d'Israël : « Que vos pavillons sont beaux, ô Jacob, s'écria Balaam, dans son admiration ; que vos tentes sont belles, ô Israël ! Elles sont comme des vallées qui s'étendent au loin, couvertes de grands arbres ; comme des jardins le long des fleuves et toujours arrosés par les eaux ; comme des demeures que le Seigneur a affermies ; comme des cèdres plantés sur le courant des ondes. Des premiers pères de ces tribus sortira une nombreuse postérité ; et cette postérité se multipliera comme l'eau des fleuves » (Num., XXIV, 5).

Ils sont beaux aussi, vos pavillons, ô sainte Église de mon Dieu ; ils flottent sur toutes les plages du monde, depuis la superbe cathédrale jusqu'au modeste clocher de nos villages, dans les cités, dans les campagnes, au bord des routes, sur les hauteurs, dans les vallons ; ils se trouvent partout, pour y faire fleurir et régner la paix, la joie, les grâces, les vertus, la sainteté. Elles sont belles ces tentes, ces églises peuplées de cierges, de prières, de chants.

Que n'est-il donné à notre oreille d'ouïr toutes ces voix, toutes ces psalmodies, tous ces cantiques qui, de chaque point du globe, s'élèvent vers le ciel, comme un concert immense ? Que ne nous est-il donné de contempler, comme d'un coup d'œil d'ensemble, toutes ces lampes des sanctuaires qui se multiplient par autant d'églises ? Et chaque église a son autel : l'autel suppose et emporte avec lui l'idée de sacrifice. Jésus est là ; et l'Eucharistie, soit

qu'elle s'offre au Père céleste, soit qu'elle se donne à nous, soit qu'elle réside avec nous, centralise la religion tout entière et demeure la plus haute expression du culte divin. Culte intérieur, par lequel la foi vive soumet au Dieu caché toutes les puissances de notre âme; culte extérieur, par lequel la sainte liturgie déploie toutes les ressources de son zèle et de ses magnificences, par ses fêtes, ses cérémonies, ses prières, ses chants. Beaucoup d'autres rites de ce genre n'auraient-ils en vue, immédiatement, la sainte Eucharistie, qu'ils y convergent et nous y ramènent, en concourant à sa glorification, de même que les différentes parties de l'édifice sacré ne s'élèvent et ne se coordonnent que pour l'autel.

L'autel possède à son tour les reliques de nos Saints, sur lesquelles s'offre et se consomme le sacrifice quotidien de l'Agneau sans tache. Chaque église est riche de quelques souvenirs qui rappellent aux fidèles les exemples sanctifiants de nos aïeux, qui sont aujourd'hui dans la Patrie céleste. Il est même de ces églises, qui sont de véritables sanctuaires, des lieux célèbres de pèlerinage, soit par le nombre, soit par la dignité et le prix des reliques qu'on y vénère. Dans un grand nombre, ce sont des corps entiers, conservés miraculeusement; quelques-uns comme endormis de la veille et conservant le charme du doux sommeil dans la mort; la plupart dans l'état d'intégrité parfaite; tous étrangers désormais aux vicissitudes de ce monde, aux ravages du temps.

C'est donc avec raison, avec justice, que la sainte liturgie nous invite à célébrer, avec la plus grande solennité, la Dédicace de nos églises, fête de 1re classe, avec mémoire chaque jour de l'octave. L'in-

troït de la messe rappelle la vision et rapporte les paroles du patriarche Jacob sur le chemin de son pèlerinage : « Ce lieu est terrible : c'est ici la maison de Dieu et la porte du ciel. » Dans l'épître, nous sommes élevés de l'église matérielle, à la contemplation de la cité de Dieu, la sainte Jérusalem, saluée par S. Jean, dans son Apocalypse. L'évangile nous montre Zachée, descendant de l'arbre, pour accueillir avec joie et recevoir le Seigneur Jésus dans sa demeure, et avec lui, le salut pour toute la famille. Le même évangile se lit toute l'octave et est commenté dans l'office liturgique par S. Augustin, S. Ambroise, S. Grégoire pape, le vénérable Bède. Les leçons du 2e nocturne sont tirées également de S. Augustin, de S. Jean Chrysostome, de S. Félix pape. Les leçons du 1er nocturne, au jour de la fête et l'octave, racontent la dédicace du Temple de Jérusalem par Salomon, devant tout Israël réuni. Enfin dans les deux hymnes de laudes et de vêpres, l'Église militante élève, une fois encore, nos pensées, nos désirs, nos affections vers cette Église triomphante, dont elle nous laisse entrevoir les charmes, les richesses, la gloire.

Entrant nous-mêmes dans les intentions de l'Église, nous allons étudier, considérer les trois demeures qui sont indiquées, représentées, ou du moins signifiées dans cette fête de la Dédicace, à savoir : le temple matériel, le temple spirituel, le temple éternel.

Voir médit. [161].

★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★★

(196) LA FÊTE DE L'ASSOMPTION.

Surge, amica mea, et veni.
Levez-vous, ô ma bien-aimée, et venez.
(CANT., II, 10.)

Nous avons parcouru successivement les phases de l'année liturgique, les anniversaires des grandes solennités de l'Église: la Nativité de N.-S. Jésus-Christ, préparée par le saint temps de l'Avent; l'Épiphanie, ou sa manifestation à la Gentilité, dans la personne des Mages; sa Résurrection, précédée du saint temps du Carême et de la Grande Semaine, toute remplie de la pensée de ses douleurs et du souvenir de sa mort; son Ascension, ou son triomphe, qui est comme le couronnement de la Rédemption. La Pentecôte ouvre une ère nouvelle; c'est le règne du Saint-Esprit qui descend sur l'Église naissante, réunie et résumée au Cénacle et qui continue par la sanctification l'œuvre rédemptrice du Sauveur. Par l'effusion de l'Esprit de lumière, d'amour et de force, la Pentecôte, à son tour, a préparé les fidèles aux grandes solennités de la Fête-Dieu; mémorial des merveilles du Seigneur, souvenir immortel de l'institution de la divine Eucharistie. D'étape en étape, nous avons ainsi parcouru, presque entière, l'année liturgique; et de même qu'autour du berceau de l'Enfant-Dieu, nous avons salué ses premiers témoins, S. Étienne, S. Jean l'Évangéliste, les saints Innocents, de même à l'aube de la loi nouvelle, nous saluons le dernier des prophètes de l'ancien temps, Jean-Baptiste le Précurseur et les deux grands Apôtres, S. Pierre et S. Paul, chefs et fondateurs de cette vraie et unique religion qui

est celle du Christ-Jésus, l'Église une, sainte, catholique, apostolique et dont Rome est la capitale et le centre : *per quos religionis sumpsit exordium, (ex orat. festi).* Or, à Bethléem où le Verbe de Dieu se révèle à nous dans notre propre chair, et au Cénacle, où prend naissance son corps mystique, l'Église, se trouve Marie, Mère de Jésus ; mère de sa vie naturelle, mère de sa vie prolongée dans les âmes ; veillant ainsi sur le berceau de cette double vie : « *et invenerunt puerum cum Maria matre ejus.* » (S. Math.)

Double sollicitude qu'elle étend, et sur son Fils qui d'elle a reçu la vie, et sur l'Église qui vit de la vie de Jésus ; et sur le chef et sur les membres, sur le corps tout entier. Il ne fallait rien moins que l'intelligence, la tendresse et la force d'une telle mère pour veiller sur l'œuvre de Jésus. C'est pourquoi, elle reste encore quelques années sur la terre après l'Ascension du Sauveur.

Mais l'heure est venue, où la Corédemptrice du genre humain va partager avec Jésus, son Fils et son Dieu, dont elle fut l'aide ici-bas, le règne et la souveraineté sur l'Église universelle, œuvre de l'un et de l'autre. Marie, comme Jésus l'avait dit lui-même, comme l'Apôtre le dira de chaque élu, devait passer, était passée par les épreuves et les tribulations, dans cette vallée de larmes, avant d'entrer dans la gloire. Elle quittait la terre pour le ciel. C'est la fête de ce jour.

Voir médit. [143].

****

(197) LA NATIVITÉ DE LA TRÈS SAINTE VIERGE.

Egredietur virga de radice Jesse.
Une tige sortira de la souche de Jesse.
(ISA., XI, I.)

La naissance proprement dite : *dies natalis*, et qui vraiment mérite d'être ainsi nommée et solennisée, n'est pas celle qui nous introduit à la vie de ce monde, dont la mort est le terme, mais bien celle qui par la mort nous fait entrer dans la vie véritable et éternelle. C'est dans la nuit du siècle, dans une vallée de larmes, dans l'exil, au milieu de nos ennemis et des maux qui assiègent l'âme et le corps, et dans l'esclavage qu'a lieu notre naissance ici-bas : là-haut, c'est dans le grand jour du Seigneur qu'on s'éveille ; dans sa joie, qu'on entre ; dans la patrie, qu'on habite ; parmi les anges et les saints qu'on se trouve, et qu'on jouit en toute sécurité d'un bonheur qui n'a point de fin. C'est de cette naissance qu'il est question dans la liturgie ; c'est l'anniversaire de cette naissance, que la sainte Église rappelle à notre souvenir, lorsqu'elle nous invite à solenniser la fête des saints, à célébrer la mémoire des élus dont elle garde les noms dans son martyrologe ; à chanter ce jour où tout fils d'Adam, né sous l'anathème et dans l'esclavage du péché, brise ses liens et, transfiguré par la grâce, naît à la gloire, à la véritable liberté des enfants de Dieu. Telle est, comparée à notre naissance au ciel, notre naissance sur la terre ; jour de deuil, nuit sans étoiles, heure lamentable que celle qui continue la plainte traditionnelle : « Voilà que j'ai été conçu dans l'iniquité et ma mère m'a enfanté dans le péché, » que celle,

dit Job, où il a été dit: « Un enfant est venu au monde. »

Il est néanmoins trois naissances, ici-bas, que la sainte liturgie solennise comme une triple exception à la règle générale; comme étant non seulement un jour de bonheur, mais comme apportant la joie et l'allégresse à la création tout entière. C'est la Nativité du Fils de Dieu, Verbe incarné, N.-S. Jésus-Christ; la Nativité de son Précurseur, Jean-Baptiste, sanctifié dans le sein maternel avant de naître; et la Nativité de la Très Sainte Vierge Marie conçue sans péché. Nous avons déjà parlé des deux premières. Nous avons entendu la voix des anges, chantant sur la crèche de Bethléem: « Gloire à Dieu, au plus haut des cieux, et paix sur la terre, aux hommes de bonne volonté. » Au sujet de Jean-Baptiste, il a été dit: « les multitudes se réjouiront à sa naissance. » Aujourd'hui la sainte Église chante, de concert avec ses enfants, la naissance de Celle dont la vie glorieuse honore toutes les églises, et lui adresse ses hommages dans ses hymnes, dans ses antiennes, à la messe, à l'office, avec toute l'explosion de sa joie.

Voir médit. [147].

(198) LA TOUSSAINT.

Vidi turbam magnam.
Je vis une grande multitude.
(Apoc., vii, 9.)

La fête de tous les Saints arrive et se présente comme le couronnement de toutes les solennités de l'année liturgique. Chaque jour, l'Église célèbre la fête de plusieurs de ses enfants qui règnent dans la gloire, et rappelle à notre souvenir, dans son martyrologe, la date anniversaire de leur naissance au ciel. Mais dans ces innombrables phalanges de martyrs, d'apôtres, de confesseurs, de vierges, de veuves, de justes, dans cette foule immense que personne ne peut compter et qui se compose de tout peuple, de toute langue, de toute tribu, de toute nation, combien dont Dieu seul sait le nom, et qui n'ont pu avoir leur jour de triomphe, sur la terre, dans le cours du cycle liturgique! Combien dont on fait seulement mémoire! Combien qui ne nous seront connus que dans la patrie et qui pourtant sont dignes de recevoir ici-bas notre culte de vénération et nos hommages. L'Église a satisfait à leurs droits et à nos devoirs, en instituant cette Fête générale, universelle, publique, où, dans un concert de louanges, de félicitations, de prières, d'amour, elle réunit tous les vœux de ses enfants qui sont encore sur la terre, à l'adresse de tous les élus qui sont dans le ciel. D'autre part, elle nous propose le spectacle et l'exemple de cette nuée d'innombrables témoins, nos devanciers, comme disait l'Apôtre, pour nous encourager, nous fortifier, nous consoler, nous soutenir dans les bons combats; nous inviter enfin à recourir à leurs suffrages, à nous mettre sous leur protection, jus-

qu'à l'heure de notre propre triomphe. C'est pourquoi, elle adresse au Seigneur cette prière : « Dieu tout-puissant et éternel, qui nous accordez la grâce d'honorer, dans une même solennité, les mérites de vos saints, faites, en multipliant nos intercesseurs auprès de vous, que nous éprouvions de plus en plus la multitude de vos miséricordes. »

Admirons en attendant l'intelligente et aimable charité de l'Église qui, dans cette même Fête, unit et embrasse les trois sociétés qui composent son immense famille ; triomphant avec ses saints au ciel ; souffrant avec ses justes dans le purgatoire ; priant avec ses élus sur la terre. A l'aurore de ce grand jour, elle entonne un hymne de bonheur : « Réjouissons-nous tous dans le Seigneur, nous crie-t-elle, en célébrant cette fête de tous les Saints, dont la solennité est un sujet de joie pour les anges et de gloire pour le Fils de Dieu. » Puis, tout à coup, sur le soir même de ce jour de triomphe, elle dépouille ses vêtements de joie et les échange contre ceux de la tristesse et du deuil ; sa voix maternelle devient suppliante, en s'adressant au Seigneur et à ses saints, en s'adressant à nous-mêmes : on dirait autant de sanglots dans ces notes de la liturgie, qui traduisent et interprètent à nos oreilles les gémissements des trépassés : « Ayez pitié de nous, vous du moins qui fûtes nos amis, car la main du Seigneur nous a touchés ». « Seigneur, reprend l'Église, donnez-leur le repos éternel et que le jour de l'éternité bienheureuse brille pour eux. » Et les enfants de l'Église militante s'unissent aux larmes, aux prières, au deuil de leur Mère, comme ils avaient partagé sa joie, et avec elle chanté le triomphe de leurs frères couronnés dans le ciel. Quelle harmonie, quelle charité dans cette communion des saints !

Le rendez-vous général et unanime dans la Patrie, tant des justes qui souffrent et expient dans le purgatoire, que des élus qui luttent encore sur la terre, tel est, pourrions-nous dire, le bouquet spirituel de cette solennité. La pensée du salut éternel, mêlée à la glorification des saints qui déjà triomphent et aux plaintes des trépassés qui sont à la veille, ou du moins dans la certitude de leur délivrance, se présente et arrive pour nous, ainsi qu'une conclusion pratique à tirer ; devoir, obligation, nécessité de travailler, à notre tour, de tendre sans cesse, d'arriver, d'atteindre, coûte que coûte, à notre fin dernière. Il ne doit pas nous suffire de chanter, de glorifier les amis de Dieu ; nous devons encore les imiter ; ce qu'ils ont pu, nous le pouvons. Ce n'est pas assez de désirer leur bonheur, d'envier leur gloire, d'admirer leurs couronnes, nous devons les partager ; pas assez de célébrer ici-bas leur mémoire ; à nous d'être, un jour, de leur fête et les convives bienheureux de leur félicité. En d'autres termes, nous devons opérer notre salut éternel.

Dans ce but et pour la réalisation de cette unique affaire, considérons : 1° les difficultés qu'elle présente, pour n'être pas présomptueux ; 2° les facilités qu'elle nous offre, pour relever notre confiance.

Voir médit. [158].

****

(199) L'OCTAVE DE LA TOUSSAINT.

Commémoraison des Fidèles Trépassés.

Miseremini mei, miseremini mei, saltem vos, amici mei.

Ayez pitié de moi, ayez pitié de moi, vous du moins qui fûtes mes amis.

(JOB, XIX, 21.)

Nous ne pouvons mieux employer les derniers jours de l'année liturgique qu'à méditer sur les tourments de l'Église souffrant dans les flammes de l'expiation. Nous puiserons pour nous-mêmes dans cette méditation une générosité nouvelle à servir Dieu fidèlement et par un motif d'amour, et pour les âmes du purgatoire une compassion féconde en mérites, en grâces, en fruits de miséricorde.

Voir médit. [159].

1er JOUR.

LA FAIM.

Esurivi enim et dedistis mihi manducare.
J'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger.
(MATTH., XXV, 35.)

MÉDITATION.

Dans cette série de réflexions, nous allons envisager, en faveur des âmes du Purgatoire, et comme leur revenant au premier titre, ces actes, œuvres de miséricorde, dont la pratique nous est recommandée envers le prochain qui se trouverait dans ces conditions, par N.-S. Jésus-Christ lui-même, ainsi que nous le lisons dans le saint Évangile. Considérons combien est intolérable le tourment de la faim : 1° quant à la vie naturelle du corps ; 2° quant à la vie surnaturelle de l'âme.

1er POINT.

QUANT A LA VIE DU CORPS.

La faim, quel tourment ! de quels excès, portée à ses dernières limites, n'est-elle pas coupable, ou du moins capable ? Des mères n'ont pas respecté le fruit de leurs entrailles ; des villes assiégées se sont rendues, prises par la famine, alors qu'elles étaient invulnérables, devant des armées entières. Devant ce fléau, les droits divins et humains sont méconnus ; il n'est d'autre loi que celle du plus fort ; la foi, la raison n'ont plus d'influence, et ne sauraient maîtriser cet instinct féroce et aveugle qui tout

entier se porte à la lutte pour la vie; vie naturelle que l'on défend, à tout prix, n'importe les moyens; l'égarement de la raison, ou l'épouvante elle-même, portée au délire, excusent sans doute tout ce qu'il y a de hideux et d'horrible dans ces moyens même injustes et illégitimes. C'est le moins que l'on peut dire; et nous ne le disons, ici, que pour constater combien dur, aveugle, sourd, égoïste, intraitable est ce tourment de la faim, qui tend à s'assouvir dans une nourriture quelconque, et, par cette nourriture, à sauvegarder, à ne pas laisser mourir le corps.

Ainsi en est-il de cette faim, qui éprouve, ou qu'éprouve la vie de l'âme, vie spirituelle et surnaturelle. Cette vie, pour s'entretenir, demande, réclame et nécessite, avec une urgence d'autant plus impuissante à être domptée, qu'elle est supérieure incomparablement à la vie du corps, l'aliment qui lui est propre: le vrai, le beau et le bien. La création en porte et en manifeste l'empreinte; toute créature en a reçu et en révèle quelques attraits; mais cela ne suffit pas: ce n'est là qu'une miette tombée de la table du grand festin, où les élus sont éternellement rassasiés. Le Seigneur Dieu a comblé l'homme de toutes sortes de biens: dons de la nature et de la grâce, dons du corps et de l'âme, dons intérieurs et extérieurs; mais cela ne suffit pas; car il y a des degrés dans tous ces dons; et ceux qui en sont le plus favorisés en éprouvent une faim d'autant plus intense, selon qu'il est écrit: Ceux qui me mangent auront encore faim. L'Incarnation est venue, mais elle embrasse l'humanité toute entière; la Rédemption est venue; autour de ce corps sanglant, attaché à la croix, les aigles se rassemblent; les grâces, les richesses, les mérites, les dons sont immenses; mais il faut à l'âme, dont les désirs sont infinis, l'infini

de tous ces biens, l'Auteur de toutes ces grâces, le Dispensateur de tous ces trésors, de tous ces mérites, le Don de Dieu, Dieu lui-même ; car, étant faite pour Dieu, sa vie ne peut avoir pour subsister et atteindre sa fin dernière qu'un aliment de la même nature, un aliment divin, et Jésus a dit : « L'homme ne vit pas seulement de pain, mais du Verbe tout entier qui vient de Dieu » ; « prenez donc et mangez ; car ma chair est une véritable nourriture ; et celui qui mange de ce pain, qui est venu du ciel, aura la vie ; en moi il demeure, et moi je demeure en lui. »

2e POINT.

LE TOURMENT DE LA FAIM QUANT A LA VIE SURNATURELLE DE L'AME.

Or, tous ces biens, accordés dans le temps, comme moyens d'obtenir l'éternité bienheureuse, cessent et sont taris pour l'âme, à l'instant qu'elle se sépare de son corps. Elle n'est pas réprouvée, elle a trouvé grâce devant Dieu ; car c'est dans sa grâce, dans son amitié, dans son union avec lui, qu'elle a comparu devant le souverain Juge des vivants et des morts, et le jugement a été pour elle favorable ; mais enfin, elle n'a pas été admise immédiatement à la jouissance ineffable et éternelle de la vision béatifique ; quelques misères, quelques imperfections, quelques péchés véniels, ou les fautes commises dans le voyage d'ici-bas, fautes pardonnées sans doute, mais dont l'expiation n'a pas été entière, suffisent, car rien d'impur n'entre dans le ciel ; suffisent pour qu'elle s'accuse et se condamne elle-même, comme n'étant pas digne de s'unir encore à ce Dieu, sa

fin dernière, il est vrai, mais dont la sainteté infinie ne saurait admettre l'ombre même du péché. Voyageuse, en pèlerinage sur la terre, elle allait vers ce Vrai, vers ce Beau, vers ce Bien qui est Dieu ; elle ne l'a pas vu encore, tel qu'il est ; elle ne l'a pas contemplé encore dans ce face à face qui la rendra elle-même semblable à lui ; mais cette entrevue, si rapide à l'heure du jugement, lui a révélé, comme d'une vue d'ensemble, toutes les amabilités et les perfections divines, du moins comme un avant-goût de l'immense et inépuisable félicité du ciel ; et de ce Dieu, et de ce ciel, à peine mais assez soupçonnés pour qu'elle les désire d'un désir intolérable, elle éprouve, dans le lieu de l'expiation, une faim que rien désormais ne saurait apaiser. Au souvenir de ces bienheureux convives de la patrie, qui se rassasient de l'abondance de la maison de Dieu, et dont son oreille a recueilli, comme un écho mourant, les transports et les chants d'allégresse ; à la pensée encore des grâces, des sacrements, des prières, des communions, de tant de moyens qu'elle eut sur la terre de vivre de Dieu et pour Dieu, en attendant de le posséder, comme bien suprême, moyens qui maintenant lui manquent ; entendez-la s'écrier : « Oh ! combien de serviteurs ont tout à souhait et en abondance, dans la famille, dans la demeure de mon Père, et moi je meurs ici de faim ! »

Prière (Liturg. ex. offic. Defunct.).

Seigneur, notre Dieu, qui êtes si prompt à pardonner, et si porté de vous-même à faire miséricorde, nous vous implorons humblement pour les âmes de vos serviteurs et de vos servantes, que vous avez retirées du siècle présent : ne les oubliez pas, mais daignez ordonner à vos

saints anges de les recevoir et de les introduire dans la céleste patrie : sur la terre elles ont cru et espéré en vous : donnez-leur maintenant par N.-S. Jésus-Christ de jouir des béatitudes éternelles.

Bouquet spirituel.

Esurientes implevit bonis (Luc, I, 53).

Le Seigneur a rassasié de ses biens ceux qui avaient faim.

---

(200) 2e JOUR.

LA SOIF.

Sitivi, et dedistis mihi bibere.
J'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire.
(MATTH., XXV, 35.)

MÉDITATION.

La soif est une de ces nécessités inhérentes aux conditions de notre nature humaine, et qui, poussée à l'extrême, réclame avec la dernière urgence à être satisfaite. Considérons combien atroce est ce tourment de la soif : 1° au point de vue de vie naturelle ; 2° de la vie morale et surnaturelle.

1er POINT.

LE TOURMENT DE LA SOIF AU POINT DE VUE NATUREL.

COMME celui de la faim, le tourment de la soif est intolérable. Le corps en proie à la fièvre, l'homme, pour éteindre le feu qui brûle son sang et consume ses entrailles, demande à boire, avec des cris terribles, se porte aux imprudences les plus fatales et déploie en désespéré les forces suprêmes qui lui restent pour obtenir cette goutte d'eau qui doit, non le désaltérer, c'est impossible, mais du moins rafraîchir son palais desséché et sa langue brûlante. Au sens moral, ce n'est pas sans raison qu'on a comparé l'inextinguible besoin d'assouvir les passions, de quelque nature qu'elles soient, à cette nécessité impérieuse que réclame la soif d'être

satisfaite. J'ai soif, dit l'ambitieux; les gloires, les honneurs, les dignités, les attentions, les hommages, les applaudissements lui arrivent, l'environnent, l'élèvent, le transportent dans l'ivresse du triomphe; mais il a soif encore; car la passion ne dit jamais : c'est assez ! J'ai soif, dit l'avare, et en vue de cette soif de richesses, se réduisant lui-même à la plus ignoble indigence, prélevant sur la sollicitude qu'il se doit à lui-même et à sa vie, il ramasse, il entasse; « mais, dit l'Esprit-Saint, l'or ne peut pas le remplir », plus il possède, plus il désire; car la passion ne dit jamais : c'est assez ! J'ai soif, dit le voluptueux; et les plaisirs de la table et des sens s'offrent à le satisfaire, non moins variés que multiples; c'est jusqu'au rassasiement, jusqu'au dégoût, jusqu'à la nausée; repu, il s'endort dans une sorte de bien-être bestial; mais l'aiguillon de la soif se réveille; la passion ne dit jamais : c'est assez ! L'intempérant a soif aussi; ses excès, loin de le satisfaire, se renouvellent, se multiplient, l'absorbent dans un sommeil stupide, léthargique parfois; mais le réveil n'en est que plus brutal; il a soif encore; il a soif toujours; car la passion ne dit jamais : c'est assez ! Le vindicatif a soif, lui aussi; et il a soif de sang; le jour, la nuit, dans ses labeurs, comme dans ses insomnies, la haine veille sans cesse; l'escorte comme l'ombre suit le corps; domine tous sentiments et les ramène à son idée fixe : la vengeance : vengeance qui tantôt excite ses désirs jusqu'à la rage, jusqu'à la folie; et tantôt le recueille en lui-même, pour mûrir, plus froidement et plus efficacement, les moyens d'en venir à la réalisation; la foi, la raison, la conscience l'avertissent; mais il est sourd à tous leurs conseils; il s'est vengé enfin; est-il satisfait? non, il est plus irrité, il s'en prend à Dieu, à lui-

même, à tous les êtres, même aux créatures inanimées; la passion ne dit jamais : c'est assez !

Le paresseux aussi a soif, et des honneurs, et des richesses, et des voluptés, du luxe et du confortable de la vie ; mais surtout il a soif d'oisiveté ; jusque-là qu'il n'a pas le courage de tendre la main vers ce qu'il convoite. « Un peu qui m'empêchera de mourir, pourvu que je vive dans l'indolence, est bien préférable à l'abondance qu'il faut gagner par le travail. » Si la passion ne dit jamais : c'est assez ! elle dit ici au contraire : ce n'est jamais trop ; c'est l'égoïsme le plus hideux.

Mais si la soif légitime et naturelle que nous éprouvons est un besoin irrésistible, jusque-là qu'une fois étanchée, elle se renouvelle plus violente encore, selon la parole du Sauveur : « Quiconque boira de cette eau, sera toujours altéré » (Joan., IV, 13) ; si la soif des faux biens, variés et multipliés, à quelque point de vue qu'on les envisage, loin d'être apaisée, s'allume dans la possession elle-même de ce que l'on convoite, par cela seul qu'ils sont, de leur nature, vains et insuffisants, qu'en sera-t-il, mon Dieu, de cette soif de l'âme qui, naturellement, surnaturellement, légitimement, nécessairement, se porte vers vous, son bien suprême, sa fin dernière ? Cette soif est celle de l'âme qui, séparée de vous, pour un temps, ne peut cependant s'empêcher de tendre, de se porter vers vous, avec des transports d'amour et de désirs que nos conceptions ne sauraient imaginer. C'est la soif de l'âme dans le Purgatoire.

2e POINT.

LE TOURMENT DE LA SOIF AU POINT DE VUE MORAL ET SURNATUREL.

Sur la terre, voyageuse dans les ombres de la foi, s'élevant par l'espérance, allant à la charité, cette âme soupirait vers son Dieu, son créateur, son père, son principe et sa fin : « J'ai soif de vous, criait-elle avec le Psalmiste, j'ai soif de vous, Seigneur, et ma chair tombe en défaillance dans le désir de vous voir ; quand donc me lèverai-je, pour me présenter devant vous ?... Cette terre que j'habite est déserte, stérile, sans eau ; ainsi je me trouve aride et desséchée, tandis que je viens vous prier et que je demande à contempler votre gloire. Qu'y a-t-il donc, pour moi, dans le ciel, et qu'ai-je désiré sur la terre, si ce n'est vous seul, ô mon Dieu ! Comme le cerf altéré court vers les fontaines d'eau vive, ainsi je vous désire, Seigneur, et je soupire après vous. Qu'ils me sont chers vos tabernacles ; et comme je voudrais, loin des bruits du monde, faire de votre sanctuaire ma solitude, ma douce retraite à jamais ! Le passereau trouve sa demeure et la tourterelle son nid ; pour moi, c'est auprès de vous, à l'ombre de vos autels, que je me suis fixée... C'est là le lieu de mon repos ; je l'habiterai, car je l'ai choisi. » Et cependant Jésus a dit : « Que celui qui a soif vienne à moi ; l'eau que je lui donnerai a son rejaillissement jusqu'à la vie éternelle ; c'est pourquoi, celui qui boit de cette eau n'aura jamais soif. »

Le sang et l'eau qui coulèrent de son côté, transpercé par la lance, lorsqu'il eut consommé l'œuvre de notre Rédemption sur la croix, symbolisent en effet les sacrements qui, du Calvaire s'étendant à

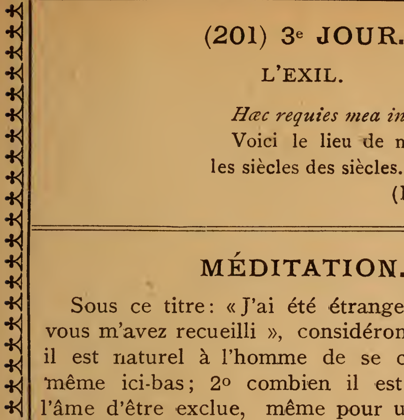
travers le monde, portent comme autant de fleuves, aux flots impétueux, les eaux vives de la grâce et réjouissent la sainte cité de Dieu; et de l'autel eucharistique, où se consomme, pour se continuer jusqu'au dernier des jours, le sacrifice du Golgotha, le précieux Sang circule dans toutes les veines de l'Église; pour laver, purifier, sanctifier, fortifier, rajeunir, vivifier, déifier les âmes; breuvage surtout, comme Jésus lui-même l'a déclaré: « mon Sang est vraiment un breuvage: *sanguis meus vere est potus* », il désaltère les convives de l'Église militante qui trouvent de nouvelles délices dans la soif elle-même qui s'étanche, et il enivre les convives appelés aux noces de l'Agneau, dans l'Église triomphante. L'âme de l'Église souffrante, sevrée ainsi, et de ce qui l'attend dans l'ivresse du ciel, et de ce qui l'eût désaltérée sur la terre et qui ne lui est accordé que par aumône et qu'à la mesure qui lui revient, éprouve donc et souffre une soif intolérable, irrésistible dont le mystère peut être soupçonné, mais ne sera jamais compris ici-bas.

Prière (Liturg. ex. offic. Defunct.).

Seigneur, qui êtes un Dieu de miséricorde, accordez aux âmes de vos serviteurs et de vos servantes pour lesquelles nous intercédons auprès de vous, au nom de N.-S. Jésus-Christ, le lieu du rafraîchissement, du repos, du bonheur et de la gloire.

Bouquet spirituel.

Sitio (Joan., XIX, 28).
J'ai soif.



(201) 3e JOUR.

L'EXIL.

Hæc requies mea in sæculum sæculi.
Voici le lieu de mon repos, pour les siècles des siècles.

(Ps. CXXXI, 14.)

MÉDITATION.

Sous ce titre: « J'ai été étranger, voyageur, et vous m'avez recueilli », considérons: 1° comment il est naturel à l'homme de se créer un foyer, même ici-bas; 2° combien il est douloureux à l'âme d'être exclue, même pour un temps, de la Patrie céleste.

1er POINT.

COMMENT IL EST NATUREL A L'HOMME D'AVOIR SA PATRIE MÊME ICI-BAS.

SUR cette pauvre terre, chacun travaille à se constituer un foyer où il puisse vivre en famille et se considérer comme chez lui, au milieu même de l'immense famille humaine dont il fait partie. De même que chaque peuple a sa patrie, dans cette division et distribution géologique des différents lieux de la terre semés en royaumes, en provinces, en tribus, en districts, en villes, de même l'homme s'élève une demeure pour le peu de temps qu'il doit vivre ici-bas; c'est la tente du patriarche; c'est le palais du riche; c'est la mansarde du pauvre; c'est la hutte du bûcheron; c'est la caverne du rocher, c'est la cabane en bambous; c'est l'oasis du désert,

ou l'ouverture creusée dans les glaces éternelles : et ce coin du globe, sous quelque latitude qu'il se trouve, et quel qu'en soit le climat, chacun l'aime; l'homme s'identifie, en quelque sorte, avec ce lieu, où il est né, où il travaille, où il gagne ce pain de chez lui, qui le fait vivre, ainsi que ses enfants ; où il mourra sans doute; de l'atmosphère qu'il respire, de l'horizon qui l'environne, du paysage qui s'étend devant lui, toujours le même, toujours nouveau, il a fait le centre de son existence ; son ambition ne va pas au-delà ; ce petit nid qu'habite son cœur, avec tous ses amours, voilà pour lui tout l'univers ; et cette patrie, comme il l'aime ! hors d'elle, loin d'elle, s'il est contraint de la quitter, de s'en séparer, par la violence, par la force des choses, ou le caprice des événements, c'est la tristesse, l'ennui, le dégoût, la solitude morne, le vide dans l'âme, la nostalgie ; c'est l'exil partout ; car partout il est inconnu, méconnu ; il est cet étranger voyageur, sans feu, ni lieu, digne de toute notre compassion, et auquel il nous est demandé d'ouvrir la porte de notre demeure. Oh ! comme il trouve long cet exil et comme il a hâte de retourner vers les siens ! C'est la voix, c'est la plainte de chacun de ces voyageurs étrangers que nous entendons dans les gémissements de tout un peuple réduit à l'esclavage : « Sur les bords des fleuves de Babylone, nous nous sommes assis dans l'abattement ; et nos yeux ne cessaient de verser des larmes, au souvenir de notre patrie ; nous avons suspendu aux branches des saules nos harpes harmonieuses, désormais muettes ; et cependant, nous disaient nos barbares vainqueurs : « Chantez, chantez vos hymnes qui retentissaient, aux jours des fêtes de Jéhovah et dans vos jubilations nationales. » Mais comment pourrions-nous redire ces cantiques de joie, sur une

terre étrangère et ennemie ? Que la main droite de nos enfants soit dénuée de force et de vertu ; que notre langue s'attache, desséchée, à son palais, ô Jérusalem, si jamais nous venions à t'oublier, ô Sion, si tu cessais d'être l'objet de nos chants, et si ton souvenir s'effaçait de notre mémoire !... »

2e POINT.

COMBIEN IL EST DOULOUREUX A L'AME D'ÊTRE EXCLUE MÊME POUR UN TEMPS DE LA PATRIE CÉLESTE.

Après tout, l'homme passe ici-bas comme une vision sans consistance : *verumtamen in imagine pertransit homo* (Ps. XXXVIII, 7) ; quelle que soit la durée de sa vie sur la terre, c'est une vie pleine de sollicitude, et soumise à tous les événements ; c'est l'existence mouvementée d'un voyageur qui dresse sa tente, un jour, sur tel ou tel lieu, et qui, la repliant, disparaît le lendemain ; car, dit l'Apôtre, nous n'avons pas de cité permanente en ce monde, mais nous allons vers la Patrie à venir. » Quelle est cette Patrie ? C'est le ciel, où le même Apôtre fut transporté de son vivant dans un ravissement sublime et duquel il a dit : « L'œil de l'homme n'a rien vu, son oreille n'a rien entendu, et il n'est pas donné à son imagination de concevoir une idée du bonheur que Dieu réserve à ceux qui l'aiment : c'est la sainte Cité, dont la Jérusalem de la terre n'est qu'une pâle figure, même à l'apogée de sa gloire et dont Jean, dans son Apocalypse, nous révèle les splendeurs et les magnificences ; les faisant passer, sous nos regards, comme autant de tableaux

vivants. Là, ajoute-t-il, il n'y a ni larmes, ni gémissements, ni plaintes, ni douleurs, ni appréhensions, ni troubles, ni deuil, ni mort; car tout cela est passé; tout cela appartient au temps et à la terre; là se trouvent la paix, la joie, le bonheur, la charité, la réalisation de tous les souhaits, la possession tranquille et éternellement assurée d'un bien qui met le comble à tous les vœux. Quelle est cette Patrie? C'est la maison de notre Père; et tribu par tribu, génération par génération, famille par famille, vers cette demeure qui est l'éternité bienheureuse, montent, s'élèvent sans cesse les patriarches, les prophètes, les justes, les apôtres, les martyrs, les confesseurs, les vierges, les femmes fortes, les élus, les enfants de Dieu: *illuc enim ascenderunt tribus, tribus Domini.* (Ps. CXXI, 4.) Nous pouvons concevoir, mais nous renonçons à exprimer les sentiments de l'âme, lorsque, se considérant comme exilée, ici-bas, et vivant comme étrangère à ce monde, d'autre part, soutenue par la foi, s'élevant par l'espérance, fervente dans sa charité, elle se voit exclue, pour un temps, de ce royaume céleste, pour la possession duquel elle avait sacrifié tout ce qui est de la terre: honneurs, richesses, plaisirs, satisfactions même légitimes. Il nous est permis de croire qu'à l'heure du jugement, quelque chose de ce beau ciel qui lui appartient, et qui doit être bientôt son héritage, lui a été révélé, comme une vision rapide; vision qu'elle emporte au sein de l'expiation et qui la torture incomparablement plus que l'expiation elle-même qu'elle doit subir: « Mon exil, dit le Roi-prophète, s'est prolongé outre mesure: *multum incola fuit anima mea* ». Sur la terre, elle a vécu parmi les habitants de Cédar qui n'avaient d'ambition, de désir, de vue que pour ce qui est des choses du temps,

comme une inconnue, comme une étrangère vraiment triste et affligée, tandis qu'on lui demandait, en la raillant : « Où est ton Dieu ? » Elle a mis en pratique ce que le Sauveur Jésus nous a enseigné : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice ; et tout le reste vous sera donné de surcroît » ; ce reste, ce surcroît, elle en a fait même le sacrifice ; elle est allée jusqu'à se déposséder de tout son avoir, pour conquérir cette pierre précieuse, ce trésor qui représente le royaume céleste ; et la porte de ce royaume, de cette Patrie, de ce beau ciel, se trouve fermée ; exilée sur la terre, exilée du Paradis, pour un temps, il est vrai, l'espérance lui reste ; espérance certaine, sûre, sans doute, mais enfin, « quand elle est différée, elle afflige l'âme. » (Prov., XIII, 12.)

Prière (Liturg. ex. Miss. Defunct.).

Prenez en pitié, Seigneur, les âmes de vos serviteurs et de vos servantes, pour lesquelles nous vous offrons l'hostie du divin Sacrifice, suppliant humblement votre majesté de leur accorder par cette oblation incomparablement salutaire le bonheur de parvenir au repos éternel.

Bouquet spirituel.

Videbo bona Domini in terra viventium (Ps. XXVI, 13.)
Je verrai les biens du Seigneur dans la terre des vivants.

---

(202) 4e JOUR.

LE DÉPOUILLEMENT.

Nudus eram et cooperuistis me.
J'étais nu et vous m'avez couvert.
(MATTH., XXV, 36.)

MÉDITATION.

Ce texte évangélique fait allusion à l'indigence du corps qui manque de vêtements, et à qui la charité fraternelle donne de quoi se couvrir. Dans un sens plus relevé, il s'agit de cette nudité spirituelle de l'âme incomparablement plus digne, et qui mérite d'autant plus d'être couverte par la charité miséricordieuse. Constatons de là et considérons : 1° comment l'âme, revêtue de son amour-propre, peut se croire riche, alors qu'elle est absolument pauvre; 2° comment, dépouillée de toute illusion, elle se voit avec douleur dans l'indigence, alors qu'elle pouvait être si riche.

1er POINT.

COMMENT L'AME DANS SON AMOUR-PROPRE PEUT SE CROIRE RICHE TANDIS QU'ELLE EST PAUVRE.

VÊTIR ceux qui sont nus est une œuvre de miséricorde qui fut toujours en honneur dans l'Église et dans la société, dans l'ancien comme dans le nouveau Testament, à l'époque des patriarches comme au temps des apôtres. Dans l'éloge qu'il fait de la femme forte et parmi les qualités, les dons, les aptitudes, les grâces qu'il relève et dont il fait une mention spécialement honorable, le Saint-Esprit nous la montre : « cherchant la laine et le lin pour les

travailler d'une main intelligente. — Sa lampe ne s'éteint pas durant la nuit; elle éclaire la continuation de son œuvre miséricordieuse. — Quand vient l'hiver, sa demeure n'aura pas à craindre les rigueurs de la saison; car ceux qui l'habitent et qui sont à son service, portent, procuré par elle, un double vêtement. »

Ces déshérités des biens d'ici-bas, ces indigents que l'on trouve sur les places publiques, ces mères, ces enfants, couverts de haillons misérables et qui assiègent le seuil de nos demeures; ces pauvres honteux, qui n'ont qu'un vêtement pour chaque saison de l'année et qu'ils rapiècent pour l'économiser jusqu'à la fin de leur vie, c'est la jeune fille, ange du foyer domestique, ou vierge dans le cloître, c'est l'humble servante, ou la mère chrétienne, c'est la matrone intelligente et dévouée, c'est la veuve, au courant des sollicitudes de la vie, c'est, en un mot, la femme forte qui les revêt, qui les couvre, qui les réchauffe et qui pourvoit à toutes les éventualités de l'été et de l'hiver. Ce n'est pas du luxe, non, tel que l'étalent, d'une manière insolente, ces mondaines qui font de ces éléments de première nécessité ou trouvent moyen d'en tirer un sujet de vanité au scandale, à l'humiliation de l'indigence de tant d'autres et souvent à la risée du public; trop souvent, hélas! à la ruine du bien-être familial; non, mais c'est du nécessaire, de l'utile, du solide, du confortable; c'est ce qu'il faut.

« Et plaise à Dieu, dit l'Apôtre, que vêtus convenablement, nous n'ayons pas à rougir de notre nudité, devant le tribunal de N.-S. Jésus-Christ » (2 Cor., V. 3). Oui, plaise à Dieu, que la réalité se trouve sous les apparences; que la réalité de la vertu, se découvre sous les vêtements qui en ont le simu-

lacre et les dehors. Car beaucoup se contentent de l'extérieur qui frappe les regards, au préjudice de la vraie et solide piété, qui est toute la beauté de l'âme; beaucoup sacrifient le vrai, le beau et le bien solides, à ce qui n'en est que l'ornement et l'emprunt; les pharisiens, que le Sauveur condamne, en étaient là; heureux et fiers de paraître justes, aux yeux des hommes, sans se soucier de l'être au fond du cœur. En était là, celui à qui S. Jean écrivait: « Vous dites que vous êtes riche et opulent, que vous ne manquez de rien et que vous n'avez besoin de personne, alors que vous êtes malheureux, misérable, pauvre, aveugle et nu. Je vous conseille d'acheter de l'or pur, passé au creuset pour être riche; de vous couvrir de vêtements blancs, pour mettre votre nudité à couvert de la honte; de passer du collyre sur vos yeux, pour qu'ils s'ouvrent et qu'ils voient clair » (Apoc., III, 17-18).

2e POINT.

COMMENT L'AME DÉPOUILLÉE DE TOUTE ILLUSION CONSTATE AVEC DOULEUR SON INDIGENCE ALORS QU'ELLE POUVAIT ÊTRE SI RICHE.

Tel n'est pas sans doute l'état de l'âme dans le purgatoire; car elle possède la grâce sanctifiante et, avec elle, tous les mérites qui lui reviennent de toutes les vertus pratiquées ici-bas.

Mais auprès de la gloire inaccessible qu'elle a comme entrevue dans le ciel et qui est le partage de l'immense multitude des élus, depuis le dernier des anges, dont la pureté est ineffable, jusqu'au plus élevé des séraphins, dont la sainteté semble

se mêler à celle du trois fois Saint; que sont-elles donc, ses richesses à elle? Auprès de ces magnificences, qui s'élèvent de hiérarchie en hiérarchie, et dont les splendeurs, si variées et si multiples, ruissellent sur ces peuples de patriarches, de prophètes, d'apôtres, de martyrs, de confesseurs, de vierges, de femmes fortes; sur ces légions incalculables des habitants de la sainte Cité, que sont-elles ses grâces, ses vertus? Oh! quelle pauvreté! quel dénûment!

Le regret fait-il partie pour l'âme de l'expiation à laquelle elle est condamnée?... Dans ce cas, il est d'autant plus véhément, profond, intense, qu'elle a l'intelligence et de cette félicité sans fin, qui est commune à tous les élus et dont elle ne jouit pas encore, et des degrés de gloire et de bonheur qu'elle aurait pu ajouter à sa propre récompense; degrés qui correspondent à autant de mérites de plus, qu'elle aurait acquis sur la terre. Or, il était si facile de les acquérir, par la patience, par la charité, par les croix quotidiennes, par l'exercice du zèle; tout cela pour l'amour de Dieu et du prochain; par les sacrements à recevoir; par la grâce à faire fructifier, par la persévérance dans la prière; par la multiplication des actes d'amour; par la douleur constante du péché; par les sacrifices à accepter, ou bien à s'imposer volontairement: que de moyens, que de circonstances, que d'occasions; agir et souffrir dans la grâce, dans l'amour, tout était là; et si court est le temps, avec lequel on achète l'éternité! et si légères sont les souffrances d'ici-bas, qui certes ne peuvent pas entrer en comparaison avec le poids immense de gloire qu'elles procurent à l'âme; et pour l'âme, ce temps, si court, si précieux, n'existe plus: *non erit tempus amplius;* oh! sur la terre, si

elle avait eu l'intelligence et aussi la bonne volonté, de faire fructifier les talents qui lui avaient été confiés, par ces moyens si multiples, par ces occasions si nombreuses, par ces ressources si variées qui rendent pour dix, pour cinquante, pour cent, en degrés de gloire et de félicité pour la vie éternelle! Mais non: tout cela a été; mais tout cela n'existe plus pour elle! Que d'instants encore dans ce lieu d'expiation, dans l'attente du ciel; instants sans mérite et dont chacun pourtant, mis à profit, eût été si méritoire sur la terre! Oh! quelle indigence est la sienne en considérant tant de richesses qu'elle a perdues; et d'autre part, en se voyant, pour un temps sans doute, mais qu'il dure ce temps, dépouillée de sa portion d'héritage qui lui revient à la félicité éternelle des saints. Sa place est parmi eux; mais comme elle se voit pauvre, dénuée, indigente, tant qu'elle n'aura pas saisi sa couronne, pris possession de son trône, ravi son sceptre de souveraine; tant qu'elle n'aura pas couvert sa nudité de ce vêtement de joie, de ce manteau de gloire, que reçoivent des mains de Dieu les élus de son ciel!...

Prière (Liturg. ex. offic. Défunct.).

O Dieu, qui pardonnez aux pécheurs, et qui voulez le salut des hommes, nous vous supplions, par votre bonté, d'accorder à tous ceux qui sont nos frères par le lien d'une charité particulière, à tous nos proches, à tous nos bienfaiteurs qui sont sortis de ce monde, d'être admis, la bienheureuse Vierge Marie et tous les Saints intercédant pour eux, avec nous, aux joies ineffables de la béatitude éternelle.

Bouquet spirituel.

Expoliantes vos veterem hominem cum actibus suis, et induentes novum (Col., III, 9.)

Dépouillez-vous du vieil homme et de ses œuvres, pour revêtir l'homme nouveau.

(203) 5e JOUR.

LA SOUFFRANCE.

Infirmus eram et visitastis me.
J'étais souffrant et vous êtes venu me consoler.
(MATTH., XXV, 36.)

MÉDITATION.

Sous ce titre, considérons la différence qui se trouve entre les souffrances d'ici-bas et celles du purgatoire; et voyons : 1° comment nous pouvons rendre méritoires les souffrances d'ici-bas, en tant qu'elles sont des épreuves; 2° comment celles du purgatoire, incomparablement plus grandes, sont cependant sans mérite, n'étant qu'une pure et simple expiation.

1er POINT.

CE QUE SONT LES SOUFFRANCES D'ICI-BAS.

VISITER les malades, les infirmes, pour les consoler dans leur tristesse, les soulager dans leurs souffrances, est de toutes les œuvres de miséricorde, celle dont l'exercice est le plus ordinaire, le plus étendu, le plus multiple, le plus varié dans l'Église en raison même des douleurs et des épreuves sans nombre, auxquelles la charité répond et applique toutes les industries merveilleuses de son zèle. La vie humaine, en effet, a dit le saint homme Job, qui certes l'avait connue et expérimentée dans toutes ses vicissitudes, est comme une épreuve sans trêve, sur la terre; elle commence dans les larmes; elle s'achève dans les sanglots; et sa courte durée n'est qu'un tissu de misères : souffrances du corps

qui est à charge à l'âme et que la maladie et l'infirmité visitent dans chacun de ses sens, de ses membres, de ses organes; exposé lui-même à toutes les éventualités, à toutes les surprises, à tous les accidents; la faim, la soif, le froid, le chaud, l'air, le feu, l'eau, les éléments, les épidémies peuvent avoir prise sur lui, et il n'est à l'abri d'aucun danger, en attendant qu'il devienne la proie de la mort. L'âme, de son côté, est comme à la merci de l'épreuve, dans ses facultés, dans ses puissances; souvenirs pénibles, regrets, remords, dans la mémoire; égarements, troubles, cécité dans l'intelligence; frayeurs, caprices, tortures dans l'imagination; déceptions dans le cœur, aussi multiples que ses rêves d'espérance; contradictions dans la volonté, en guerre contre les passions, au dedans, contre les séductions, ou les obstacles, au dehors; contre les événements qui ne dépendent pas d'elle, mais qui la condamnent à résister ou à se soumettre; peines d'esprit, de cœur, de conscience, cruelles, aiguës, intenses, plus que celles du corps, autant que l'âme l'emporte sur le corps lui-même.

Ces peines physiques et morales, connues sous le nom de *peine du sens* et *peine du dam*, l'âme les retrouve, à l'état d'expiation, dans le purgatoire, après les avoir expérimentées, comme épreuves, sur la terre: elle est séparée de son corps, il est vrai, mais elle n'est pas dispensée de passer par ce creuset qui enlève et purifie toute tache qui reste encore contractée par les sens. « Voilà, dit le Seigneur, que j'étendrai ma main sur vous et je consumerai, jusqu'à le réduire à néant, tout ce qu'il y a en vous de rouille et de scorie; et dans votre pureté, telle que je la veux, tout ce qu'il y a d'étain mêlé à l'or » (Isa., I, 25).

La flamme allumée par la justice divine est un feu intelligent, qui agit non moins sur l'esprit que le feu ordinaire sur le corps; sur les sens les plus intimes de l'âme, qui correspondent aux sens du corps lui-même et à ses facultés extérieures; son action peut donc atteindre l'âme séparée du corps non moins facilement, non moins intimement que l'âme elle-même ressentait les impressions du corps, tandis qu'elle lui était unie sur la terre; son action est celle « de ce glaive aigu et vivant, qui va jusqu'à la division de l'âme d'avec l'esprit, atteint jusqu'aux jointures, pénètre dans la moelle et discerne parfaitement les pensées et les intentions du cœur. »

Il y a cependant cette grande différence entre les souffrances qui sont considérées comme épreuves de la vie, sur la terre, et celles qui sont une pure et simple expiation; par celles-ci on solde les dettes contractées, tandis que celles-là peuvent devenir méritoires; de plus, les épreuves, sur la terre, sont consolées et partagées par des amis, des âmes sœurs. Pour les porter, sinon avec joie, avec bonheur, avec amour, du moins avec patience, avec résignation; pour les convertir même en trésors de vertus, de mérites; pour les transformer en autant de degrés et de sujets de gloire pour la vie éternelle, on a la force si puissante de la prière, les énergies et les efficacités si prodigieuses des sacrements, de la Pénitence en particulier, où les fruits de la rédemption générale sont communiqués à toute âme, comme une rédemption individuelle, de l'Eucharistie, de la communion surtout, où nous appelle celui qui a dit: « Venez à moi, vous tous qui êtes fatigués et surchargés, » nous donnant ainsi non seulement de satisfaire et de mériter par la souffrance, mais encore de nous conformer à sa sainte Passion, la

faisant passer en nous et parfois même de trouver dans la souffrance cette béatitude mytérieuse de laquelle il est dit : « Réjouissez-vous quand vous serez persécutés pour mon nom et pour la justice. »

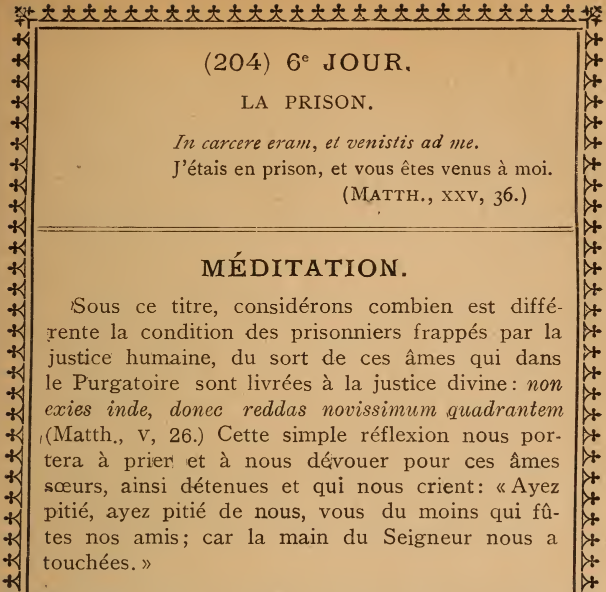
Dans le purgatoire rien de tout cela ; on souffre, on expie ; et la souffrance se réduit à l'expiation simple et pure ; c'est la croix toute nue. Sans doute il y a l'amour, amour dégagé de tout alliage ; mais cet amour est lui-même un surcroît de souffrances pour l'âme ; la voilà séparée, isolée de Celui qu'elle aime uniquement. Or Dieu étant la réunion de tous les biens, puisqu'il est le bien suprême, infini qui fait la béatitude éternelle des saints, la séparation d'avec lui, son absence est donc la réunion de tous les maux. Sur la terre, elle était passée, comme tous les élus, par cette phase mystérieuse qui, d'un côté, sèvre l'âme de la présence du Bien-Aimé, de la grâce sensible, avec ses joies, ses consolations, ses lumières, ses délices, et qui, d'autre part, l'abandonne à elle-même, c'est-à-dire, aux incertitudes, aux doutes, aux angoisses, aux ennuis, au dégoût, à la tristesse, aux ténèbres, à la paralysie de toutes ses forces morales. En vain elle l'a cherché dans le secret de sa conscience, elle ne l'a point trouvé ; n'ayant plus de repos, elle a parcouru les rues et les places de la cité, demandant à ceux qui veillent : « Avez-vous vu celui que mon cœur aime ? » Sur leurs indications, elle l'a cherché encore, mais elle ne l'aura trouvé, qu'à l'heure marquée par la Providence. C'est là, au témoignage des maîtres de la vie spirituelle, une des épreuves les plus mystérieuses et les plus désolantes pour l'âme voyageuse ici-bas ; dans le purgatoire ce n'est plus une épreuve, c'est l'expiation, la peine du dam.

Prière (Liturg. ex. Psal. De profundis.)

Des profondeurs de l'abîme j'ai crié vers vous, Seigneur : Seigneur, écoutez ma voix : que vos oreilles soient attentives à ma supplication ; maîtrisez votre justice, car si vous observez toutes nos iniquités, qui donc pourra subsister devant vous ? Mais écoutez plutôt votre miséricorde, qui est le fond de votre nature, et qui se multiplie pour le pardon. C'est en elle que j'ai mis mon espérance, et avec confiance, j'attendrai les effets de votre bonté. Je suis votre enfant, comme Israël fut votre peuple : et du matin au soir, il espéra en vous ; c'est vous qui l'avez racheté de toutes ses iniquités : car vous êtes plein de miséricorde, et en vous la rédemption est surabondante.

Bouquet spirituel.

Domine, vim patior, responde pro me (Isa., XXXVIII, 14). Seigneur, je souffre violence, répondez pour moi.



(204) 6e JOUR.

LA PRISON.

In carcere eram, et venistis ad me.
J'étais en prison, et vous êtes venus à moi.
(MATTH., XXV, 36.)

MÉDITATION.

Sous ce titre, considérons combien est différente la condition des prisonniers frappés par la justice humaine, du sort de ces âmes qui dans le Purgatoire sont livrées à la justice divine : *non exies inde, donec reddas novissimum quadrantem* (Matth., V, 26.) Cette simple réflexion nous portera à prier et à nous dévouer pour ces âmes sœurs, ainsi détenues et qui nous crient : « Ayez pitié, ayez pitié de nous, vous du moins qui fûtes nos amis ; car la main du Seigneur nous a touchées. »

1er POINT.

CONDITION DES PRISONNIERS DE LA JUSTICE HUMAINE.

L'HORLOGE du temps qui compte, mesure et distribue successivement, pour ceux qui habitent cette terre, les années, les mois, les semaines, les jours, les heures à vivre, affaire de convention, le pauvre prisonnier, détenu dans son cachot, l'interroge à son tour, le matin, à son réveil, le soir, avant de s'endormir, durant la monotonie des longs instants qui se succèdent, le jour, et qui surtout, dans l'insomnie, sont d'une durée interminable. Il lui demande avec anxiété de précipiter son cours ;

si rapide pour tant d'autres, dont la vie s'écoule au sein des plaisirs, pour lui, privé même des joies si légitimes de la famille, même de l'air qui est la propriété de tous, même de la liberté qui est l'apanage de chacun, sa marche est désolante, désespérante dans sa lenteur. Tant d'autres voient se renouveler, se reproduire avec ce charme toujours nouveau, le même sans doute, mais dont on ne saurait apprécier les attraits irrésistibles que quand on en est sevré, les changements du décor, les transformations successives que chaque saison de l'année apporte au paysage et aux alentours du foyer domestique dont il est exilé; le printemps avec ses fleurs et ses harmonies, l'été avec son ciel, si clair, si limpide, si flamboyant; l'automne avec ses fruits et les chants de ses vendangeurs; l'hiver avec ses blanches neiges, au dehors, et tandis que le vent fait rage dans la campagne, le soir et jusqu'à la nuit prolongée, ces douces et intimes réunions d'amis et de voisins, autour d'un grand feu qui pétille et qui flambe...

Pauvre cher prisonnier, de tout cela il n'a que le souvenir; et ce souvenir est un regret; et ce regret devient à son tour un désir invincible, plus intense à mesure que l'heure approche où la liberté enfin lui sera rendue; où il pourra regagner le pays natal et manger ce *pain de chez nous* qui est si bon; pauvre cher prisonnier! quelles que soient les fautes pour lesquelles la justice humaine l'a ainsi condamné, il est digne de toute notre compassion; tout lui est refusé, ou du moins accordé avec mesure et comme à regret, de ce dont jouissent ses semblables avec tant d'abondance; un petit coin du ciel, le même, éclaire sa sombre demeure; assez de pain, d'eau, d'air, de feu, pour sustenter sa vie; mais

non pour en jouir ; les nuits ressemblent aux jours ; les jours aux nuits, dans leur monotone succession ; et si les bruits du dehors arrivent à son oreille, ce n'est que pour lui rappeler sa dure captivité, que pour aiguillonner son désir d'être délivré de son esclavage. Quelle effrayante solitude ! quelle rude expiation !

2e POINT.

CONDITION DE L'AME PRISONNIÈRE, LIVRÉE A LA JUSTICE DIVINE

On ne saurait cependant établir de comparaison entre le sort du prisonnier sur la terre, et l'état de l'âme captive dans le lieu de l'expiation. La terre offrira toujours au prisonnier, avant comme après sa délivrance, les mêmes spectacles, les mêmes tableaux, comme autant de figures du monde qui passe, les mêmes scènes de deuil, de tristesse, de plaintes, mêlées à quelques joies fugitives ; beaucoup d'espérances, de projets, de désirs, semés de beaucoup plus encore de déceptions : les mêmes vicissitudes dans les événements, soit publics, soit particuliers ; dans les alternatives de succès ou de revers, de consolations ou de peines ; autant de témoignages de l'inconstance, de la fragilité des choses d'ici-bas. L'âme, au contraire, passant de ce monde, sa patrie terrestre, qu'elle considérait comme un exil, ressent, éprouve incomparablement plus les douleurs de sa captivité, retenue qu'elle est par la justice divine au seuil de la Patrie céleste, qu'il ne lui est pas donné de franchir encore. Fille du ciel, venant de Dieu, allant à Dieu, voyageant dans les ombres de

la foi, s'élevant par l'espérance, ardente dans cette charité, qui n'est pas tant la grâce sanctifiante que la fructification persévérante de cette même grâce, qu'y a-t-il donc pour moi, s'écrie-t-elle, et dans le ciel et sur la terre, ai-je donc désiré autre chose sinon vous, ô mon Dieu qui êtes mon héritage et mon tout pour l'éternité? Je n'ai demandé qu'une chose: mon repos, ma demeure, dans votre maison, ô mon Dieu. Oh! quand viendra le jour, quand donc sonnera l'heure, où, me dérobant aux bruits de ce monde, fuyant les sollicitudes de la terre, je prendrai les ailes de la colombe, pour m'envoler et pour me reposer! Oh! qui me donnera de ne penser qu'à vous, ô mon Dieu, d'entretenir ma mémoire de votre souvenir unique, qui fait tout mon bonheur et toute ma joie! Oh! qui me donnera de vous comprendre, ô mon Dieu, de vous connaître, non dans l'infini de vos perfections, ce qui ne m'est pas possible, mais avec toutes les lumières que vous avez communiquées à mon intelligence! Oh! qui me donnera de vous aimer de tout mon cœur, ô Dieu, non moins aimant qu'infiniment aimable! Oh! qui me donnera de faire uniquement, universellement, totalement, votre volonté sur cette pauvre terre, comme on la fait et comme elle s'éternise dans votre ciel! Quand donc serai-je à vous? Oh! qui me délivrera de ce corps de mort, de sa servitude, de ses instincts, de ses nécessités sans nombre qui me sont à charge! Qui me délivrera de ces exigences auxquelles il faut faire face, vis-à-vis du monde, vis-à-vis de la société? Qui me délivrera de ces pensées importunes, de ces doutes, de ces craintes, de ces appréhensions, de ces fascinations vers le mal, de ces répulsions du bien, de ces pièges, de ces surprises, de ces flèches qui volent dans le jour, de ces complots qui se trament

dans les ténèbres, de tant d'ennemis qui me font la guerre et qui sans cesse cherchent à m'éloigner de vous, alors que, vers vous, ô mon Dieu, se portent tous les élans de ma volonté, de mon être ? Oh ! quand donc sera détruite cette prison de boue qui me retient captive ? car je désire uniquement être à Jésus-Christ. Quand donc m'écrierai-je, m'envolant dans le sein de Dieu : « Le filet qui était tendu sous mes pas a été brisé et rompu ; et me voilà libre ! »

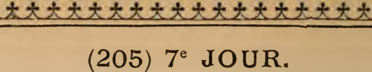
Affections.

Le vaillant Judas Machabée, après une bataille mémorable, loin d'oublier ceux qui étaient tombés sur le champ d'honneur, eut recours aux suffrages de leurs compagnons d'armes. Ayant recueilli, dans une quête, douze mille drachmes d'argent, il les envoya à Jérusalem, afin qu'on offrît un sacrifice pour les péchés des morts : car il avait de bons et religieux sentiments touchant la résurrection : (et en effet s'il eût regardé comme mensonger l'espoir que ceux qui avaient succombé ressusciteraient un jour, il n'aurait point fait prier pour eux.) Il croyait qu'une grande miséricorde est réservée à ceux qui sont morts dans la piété. C'est donc une sainte et salutaire pensée de prier pour les morts, afin qu'ils soient délivrés de leurs péchés.

Bouquet spirituel.

Dirupisti, Domine, vincula mea, tibi sacrificabo hostiam laudis.

Seigneur, vous avez enfin brisé les chaînes de mon esclavage, c'est pourquoi, je vous offrirai un sacrifice de louanges.



(205) 7e JOUR.

LA COMPASSION.

Cor contritum et humiliatum, Deus, non despicies.

Mon Dieu, vous ne mépriserez pas un cœur contrit et humilié. (Ps. L, 19.)

MÉDITATION.

Le *Miserere mei* de l'âme du purgatoire, s'adressant à Dieu, et à nous qui sommes ses amis et autant d'intercesseurs, trouve ici naturellement sa place, comme le couronnement du sujet médité dans les considérations qui précèdent. Deux pensées se présentent dans ce *Miserere mei* de l'âme : 1° la justice inexorable qui réclame ses droits ; 2° la miséricorde qui intervient et qui triomphe.

1er POINT.

LA JUSTICE DIVINE INEXORABLE DANS SES DROITS.

AYEZ pitié de moi, Seigneur mon Dieu, dans toute l'étendue de votre miséricorde ; ne consultez que cette miséricorde qui n'a point de mesure ; car en face de votre justice qui trouve des taches dans son ciel et des souillures dans la perfection des œuvres de l'homme, qui donc pourrait se croire en sûreté, et confesser son innocence ? Et cependant, cette justice, je la reconnais, je l'adore, je l'aime, je lui demande de se hâter, de venir à mon aide, de seconder, de réaliser avec moi le désir immense que j'ai d'être enfin délivrée de mon péché ;

qu'elle ne m'épargne pas : terrible, inexorable, qu'elle brûle, qu'elle consume tout ce qu'il y a en moi d'iniquité; qu'elle passe au creuset de ses ineffables supplices jusqu'aux dernières traces de ces impuretés qui m'empêchent de vous voir, ô mon Dieu, de vous contempler face à face, de jouir de votre gloire, sans voile et sans nuage, d'être à vous dans cette possession intime qui me donne à vous et qui vous donne à moi à jamais. Je ne suis pas digne d'être associée à vos anges, à vos élus, à vos saints; car rien d'impur n'entre dans le ciel; et d'autre part, je ne suis pas condamnée à l'enfer, où il n'y a plus de rédemption. Loin de moi la haine qui règne dans ce séjour maudit de la damnation éternelle; je vous aime, ô mon Dieu, de cet amour dont on vous aime au ciel. J'ai faim, j'ai soif de vous, d'une faim insatiable, d'une soif inaltérable; intolérable est mon désir d'aller à vous, d'être en votre présence, de vous posséder, ô vous, source infinie de tous les biens, ô bien suprême qui rassasiez vos élus à ce festin si riche de l'abondance de votre maison, qui les désaltérez jusqu'à l'ivresse au torrent de vos délices, et leur inspirez le cantique d'une jubilation, qui se renouvelle, qui meurt pour renaître dans l'extase sans fin. O Roi magnifique, ô mon cher Dieu, Époux bien-aimé, vous les avez revêtus de votre gloire; vous leur avez donné des couronnes, des trônes, des palmes, des sceptres; vous leur avez ouvert les abîmes infinis de votre joie; ils sont heureux de votre bonheur. Pour moi, pas une miette de ce festin, pas une goutte de ce torrent de délices, pas un écho de ce cantique, pas un rayon de cette gloire, pas une brise de cette joie toujours à son printemps; car si votre présence est la réunion de tous les biens, votre absence n'est-elle pas l'assemblage de

tous les maux? Dans l'enfer on ne vous aime pas; moi je vous aime et cet amour entretient ma douleur extrême; dans l'enfer, il n'y a plus d'espérance; et pour moi, cette espérance qui est une certitude, ne fait que rendre plus crucifiante ma peine d'être séparée de vous et semble prolonger sans mesure ce demain où je dois être à vous. Sans doute une immense consolation me reste, la seule qui me soit laissée, c'est pour vous avoir offensé, ô Dieu tout aimable, que je suis dans ce lieu d'expiation; sans doute, vous m'avez pardonné ces fautes qui auraient dû m'exclure de la vie éternelle; mais la pénitence n'a pas été suffisante pour y satisfaire, avant le jour de votre justice; ou bien encore, légère est l'offense, dette contractée avant d'apparaître à votre jugement. Grand Dieu, comme vos pensées diffèrent des miennes! parce que l'expiation était si facile sur la terre, vu les moyens innombrables et efficaces que la Rédemption a laissés à l'Église, ainsi ai-je été facile à commettre le péché véniel. Ah! je connais maintenant l'iniquité de l'offense; votre miséricorde sur la terre eût accepté une seule de mes larmes, comme expiation; car vous ne rejetez jamais un cœur contrit et humilié; mais ici qu'elle est terrible, effrayante l'expiation qu'exige votre justice! Oui, je connais mon iniquité: c'est peu de chose; car je ne suis rien; et néanmoins, combien horriblement grande est l'offense qui s'adresse à vous, ô mon Dieu, qui êtes tout! Dette légère: mais insolvable jusqu'à ce que soit satisfaite votre justice; et quelle durée, et quelle intensité, et quelle variété de souffrances! Oui, je connais mon péché: il est toujours devant moi; je le hais de votre haine, ô mon Dieu, du moins de tout l'amour que je vous porte; jusque là que, malgré l'intolérable transport qui me ravit vers

vous, je ne veux être à vous, qu'à la condition d'être pure de votre pureté, sainte de votre sainteté, parfaite de vos perfections, semblable à vous, ô mon Dieu. O justice divine, je le confesse, tu es terrible ; mais sois miséricordieuse ; multiplie tes coups ; que tes flèches me transpercent, brisent, épuisent en moi tout ce qui me déplaît, tout ce qui déplaît au Seigneur ; mais hâte-toi, abrège ces instants qui me paraissent interminables et me retiennent éloignée de ma fin dernière...

2e POINT.

LA MISÉRICORDE QUI INTERVIENT ET QUI TRIOMPHE.

Et le Seigneur m'a exaucée. Des profondeurs de l'abîme j'ai crié vers lui, et il a daigné écouter ma prière ; non que je puisse, de moi-même ou par moi-même, quelque chose pour arrêter le cours de sa justice, pour faire descendre sur moi sa miséricorde ; mais je lui ai dit : « Détournez vos yeux de mon iniquité et regardez la face de votre Christ ; car je sais que mon Rédempteur est vivant ; sa Rédemption s'élève en flots impétueux vers la Patrie ; elle réjouit la Cité sainte ; » autant de couronnés que de peuples rachetés ; cette rédemption couvre la terre, comme une immense miséricorde qui s'étend de siècle en siècle, de génération en génération, de père en fils, jusqu'au dernier des enfants des hommes. Ce lieu d'expiation serait-il donc en dehors de cette satisfaction universelle, de cette réhabilitation rédemptrice qui se couronne dans la gloire de l'Église triomphante, qui se continue dans l'Église militante, par

les vertus et les actes des saints qu'elle engendre? Les membres de l'Église souffrante n'appartiendraient-ils pas à ce corps dont Jésus-Christ, votre divin Fils, est le chef?... N'est-ce pas Lui qui a dit: « Venez à moi, vous tous qui pleurez, qui souffrez, qui êtes surchargés; et moi je vous consolerai? » Aurait-il donc cessé d'être mon Médiateur, toujours vivant, intercédant pour moi? pour moi ces blessures qu'il a reçues au Calvaire, qu'il a gardées comme autant de témoignages de son amour pour moi, et qu'il nous montre dans le ciel comme autant de gages de mon rachat, plaidant en ma faveur? Et ces mérites qu'il a gagnés, non pour lui mais pour moi et qui, par conséquent, m'appartiennent, ne sont-ils pas capables d'apaiser, d'arrêter, d'enchaîner votre justice? Vous-même, mon Dieu, n'avez-vous pas demandé, désiré une intercession qui vous désarme; une supplication qui vous empêche de frapper votre peuple, et qui s'élève, comme un mur d'airain, entre votre colère et le pécheur? Regardez donc encore une fois la face de votre Christ, et soyez-moi propice. en son nom, exaucez-moi à cause de sa dignité et pour son amour. Considérez, dans l'Hostie sainte, pure, sans tache, immaculée, qui vous est offerte par les mains des prêtres, sur tous les autels du monde chrétien, l'oblation qu'il fait de lui-même à votre divine majesté, pour vous adorer, vous remercier, vous bénir, vous prier, satisfaire infiniment à tous vos droits, et surtout, pour continuer l'expiation et la rédemption du Calvaire. Considérez dans ce calice, qui renferme toutes les amertumes de sa Passion, ce Sang précieux dans lequel vos élus ont lavé leurs robes blanches; et qui, versé à flots, continue, par les sacrements, la régénération des âmes. Pour ma faim, pour ma soif, une miette

sacrée de ce Pain vivant, une goutte de ce Sang précieux! Oh, comme je me trouve renouvelée!... Suis-je donc exaucée, ô mon Dieu?... Des énergies inconnues remplacent ma défaillance; le calme, la paix succèdent à ma tristesse; une main mystérieuse essuie mes larmes; les liens de ma captivité tombent brisés; j'écoute comme un chant qui m'arrive de la Patrie, et qui m'invite à son tour; des rayons de gloire descendent vers moi, lueurs naissantes du grand jour qui va paraître et qui déjà se lève. O ciel! je vais donc te voir et te posséder à jamais! O Dieu, ô Amour, ô Bien suprême, enfin et à jamais je vais être à toi; et tu es à moi!...

Affections.

J'ai pensé à toi, chère âme, et pour toi j'ai prié à l'autel du Seigneur. Chrétien, il m'a été dit et recommandé d'offrir le saint Sacrifice pour les vivants et pour les défunts. Qui es-tu? d'où es-tu, et, maintenant, dans le ciel, quel est ton rang, où est ton trône parmi les anges et les saints?... C'est le secret de Dieu. Mais je t'aime comme une âme-sœur: pour toi j'ai offert l'Hostie réconciliatrice et le Calice du salut. Prie pour moi: pense à moi aujourd'hui que te voilà dans la joie infinie. Intercède pour ton frère qui dispose encore du Corps et du Sang de Jésus, pour continuer la Rédemption du monde; mais Jésus me jugera, lui qui fut aussi ton Juge. Prosternée avec tous les élus devant le trône de l'Agneau, supplie-le de détourner de moi sa colère, mais d'être mon Sauveur, à l'heure terrible de la reddition des comptes. Chère âme, à titre de reconnaissance, demande et obtiens-moi en attendant toutes les grâces de sanctification dont j'ai besoin, jusqu'au jour où, dans le ciel, j'irai partager ta joie et tes gloires.

Bouquet spirituel.

Tantum, memento mei, cum bene tibi fuerit (Gen., XL, 14). Souvenez-vous cependant de moi quand on vous aura fait grâce et que vous serez dans les biens.

TABLE DES MATIÈRES

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS CE IIe VOLUME DE LA IIe SÉRIE

DES MÉDITATIONS SÉRAPHIQUES SUR LES DIMANCHES, LES FÊTES ET LES TEMPS LITURGIQUES DE L'ANNÉE.

Ie PARTIE. — Propre du Temps.

IIe PARTIE. — Propre des Saints.

III[e] PARTIE. — Temps liturgiques.

TABLE ANALYTIQUE GÉNÉRALE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS LES 2 VOLUMES DE LA IIe SÉRIE.

(N. B. Les chiffres mis ici entre parenthèses se réfèrent à ceux placés devant chaque sujet dans la Table générale, pages 540 et suiv.)

A

B

C

D

G

H

I

J

L

M

N

O

P

R.

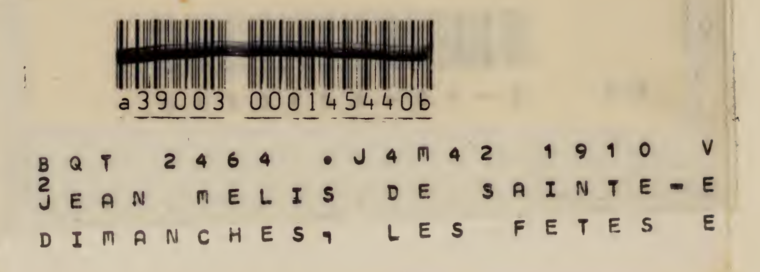
S.

T.

V.

Z.

Impr. par Desclée, De Brouwer et Cie, LILLE-PARIS-BRUGES-BRUXELLES-ROME.




U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 07 07 18 04 5